RosDok Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

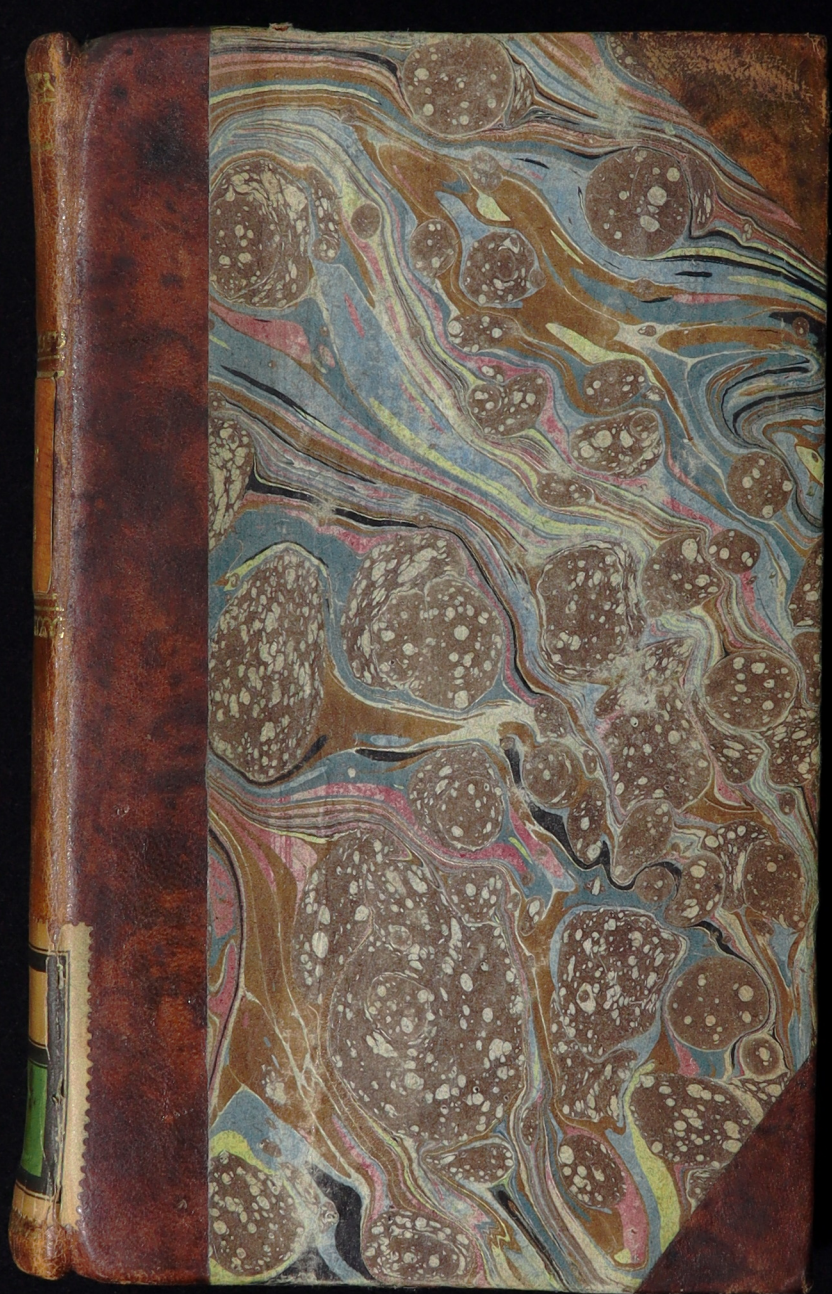
Publius Terentius Afer Martin Friedrich Soergel

Les Comedies De Terence

Nouvelle Edition / Par Mr. Soergel Recteur Du College Illustre De St. Martin à Bronsvic., Lemgo: Chez Les Heritiers - Meyer, MDCCLXXII

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561

Druck Freier Zugang PUBLIC DOMAIN



Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker

http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1753374561/phys_0001

DFG

Nov
3577 2/

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0002
DFG

B. MINET
aus RISEL
gebürtig

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0003
DFG

LES COMEDIES DE TERENCE

NOUVELLE EDITION.

PAR

MR. SOERGEL
RECTEUR DU COLLEGE ILLUSTRE DE ST. MARTIN
à BRONSVIC.



LEMGO
CHEZ LES HERITIERS - MEYER
MDCCLXXII.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0005
DFG

LES

COMEDIES

DE

TERENCE

Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker

http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1753374561/phys_0006

DFG

A

SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME

LA

PRINCESSE

WILHELMINE SOPHIE ELEONORE

PRINCESSE REGNANTE DE NASSAU-SAARBRUC

NÉE

PRINCESSE DE SCHWARZBOURG-ROUDELSTADT.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0007
DFG

MADAME!

Si j'étois Marmontel, *j'offrirois à VOTRE ALTESSE SERENISSIME une* Thérese *ou une* Bernhardine. *Mais, MADAME, je ne suis pas* Marmontel; *je n'ai rien à VOUS offrir de mes propres productions d'ésprit. Je VOUS présente donc une* Dacier, *qui n'est ni Thérese, ni Bernhardi-*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0009
DFG

hardine ; mais qui s'eſt diſtinguée par ſon mérite dans la République des Lettres. Parmi ſes Ouvrages excelle une Traduction du Térence, de ce ſpirituel Romain qui avoit copié ſes Caractères dans la grande Ecole du monde & de l'expérience. C'eſt cette traduction que j'ai cru MADAME n'être pas

pas indigne de VOUS être offerte, comme à une grande Princesse, qui suivant l'Exemple de Son Auguste Pere JEAN FREDERIC d'immortelle memoire aime les Muses & qui soutenant avec dignité le glorieux rang où la Providence l'a placée en relève surtout la splendeur par des Vertus

soli-

ſolides, & par un goût décidé pour tout ce qui a le Caractère du Bon & du Beau.

L'Eternel veuille que les bénédictions de Votre Auguſte Pere & de Votre Glorieuſe Mere accompagnent continuellement tous Vos pas. Vive le SERENISSIME LOUIS AUGUSTE ce Prince bien aimé & qu'il

ſoit

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0012
DFG

soit les Délices de ses sujets & du genre humain! Vive Monseigneur le Prince Héréditaire HENRI! *qu'il soit une source intarissable de* VOTRE *satisfaction, Lui en qui resplendit déja l'éclat de la sagesse & de la Vertu qu'il reçoit de ses Illustres Parens.*

Je

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0013
DFG

Je ſuis avec un très profond reſpect

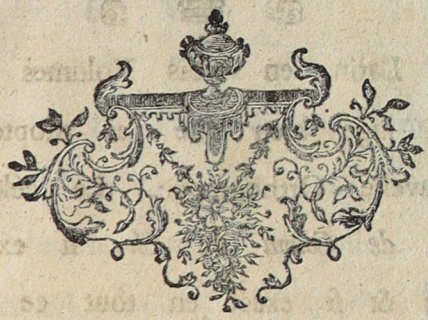
MADAME

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME

à Bronſvic
le 1 de Nov. 1771.

Le très-humble très-obéiſſant
& très ſoumis Serviteur
M. F. S.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0014
DFG



AU LECTEUR.

Voici une nouvelle Edition des Comédies de *Térence* traduites en françois par Madame *Dacier*.

Elle a trois avantages. *Prémièrement* un Texte exact & bien corrigé. J'ai ſuivi la troiſième Edition de Paris imprimée ſous les yeux de Madame Dacier avec le

le Latin en trois Volumes 8vo. On juge bien que j'ai adopté la nouvelle Orthographe. Le célèbre *M. de Colom du Clos* ſi excellent & ſi exact en tout ce qui regarde la Littérature françoiſe m'a conſeillé de mettre au lieu d' *appaiſer*, d' *offenſer*, de *ſouffrir*, apaiſer, ofenſer, ſoufrir. Mais je n'avois plus toutes les feuilles en mon pouvoir lorſqu'il m'écrivoit cette remarque tres-bien fondée. A l'egard de l' *x* à la fin des mots en *au*, *eu* & *ou*, j'aurois ſubſtitué l' *s* partout ſi je n'avois pas craint la voix du Public. Ce

que

que Mr. *de Colom du Clos* en a dit au I. §. 23. & aux remarques 53. & 54. de ſes Principes de la langue françoiſe, eſt aſſurement fondé : Cependant par la complaiſance pour le public, encore trop prévenu en faveur de l' × il croit qu'il eſt bon de ſuivre le torrent, comme il a fait dans ſes Reflexions ſur le ſtile de l'Edition de 1763. Voyés - en la note de la Préface page V. Je ſouhaiterois qu'il eût à M. *de Voltaire* de faire main baſſe à cet ×, comme il a trouvé à propos de changer *oi* en *ai*, là

où

où on le prononce ainsi ; ortho-graphe très - juste & pour les étrangers des plus commodes.

Secondement mon Edition de Térence n'a point de Notes, point de mauvaise traduction Allemande, point de fade phraséologie comme nous en ont donné d'autres. Les notes de feu Madame *Dacier* sont bonnes, très - bonnes même, & je les ferai réimprimer toutes, non mutilées ni tronquées avec des Additions, & des Critiques nécessaires ; mais les Notes allemandes qu'on a ajoutées à l'Edition

dition Allemande gâtent entièrement l'esprit des jeunes gens & corrompent leur manière de penser.

Enfin j'ai marqué avec justesse à qui s'adressoient les paroles de chaque personnage; ce qui est infiniment utile aux jeunes gens qui n'entendent pas encore tout le Plan d'une Comédie & dont la curiosité veut toujours être entretenue. Un Exemplaire que je tenois de la bonté de M. *de Colom du Clos*

Clos m'a bien servi à cet égard.

Au reste je n'ai rien cherché que l'utilité de mes Eleves.

à Bronsvic
le 1 de Nov. 1771.



L'ANDRI-

L'ANDRIENE
DE
TERENCE.

LE TITRE
OU LA DIDASCALIE.

CETTE PIÉCE FUT JOUÉE PENDANT LA FETE DE CYBELE, SOUS LES EDILES CURULES MARCUS FULVIUS ET MARCUS GLABRIO, PAR LA TROUPE DE LUCIUS ATTILIUS TURPIO, ET DE LUCIUS AMBIVIUS DE PRENESTE. FLACCUS, AFFRANCHI DE CLAUDIUS, FIT LA MUSIQUE, OU IL EMPLOYA LES FLUTES EGALES, DROITES ET GAUCHES. ELLE EST TOUTE GRECQUE. ELLE FUT REPRESENTÉE SOUS LE CONSULAT DE MARCUS MARCELLUS ET DE CAJUS SULPITIUS.

A PER-

PERSONNAGES DE LA PIECE.

LE PROLOGUE. On appelloit ainsi l'Acteur qui recitoit le Prologue: c'étoit ordinairement le Maitre de la Trouppe.

SIMON, Pere de Pamphile.

PAMPHILE, fils de Simon & Amant de Glycerion.

SOSIE, Affranchi de Simon.

DAVUS, Valet de Pamphile.

CHREMES, Pere de Glycerion & de Philumene.

GLYCERION, fille de Chremès.

CARINUS, Amant de Philumene.

BYRRHIA, Valet de Carinus.

CRITON, de l'Ile d'Andros.

DROMON, Valet de Simon.

MYSIS, Servante de Glycerion.

LESBIA, Sage-femme.

PERSONNAGES MUETS.

ARQUILLIS, la Garde de Glycerion.

DES VALETS, qui reviennent du Marché avec Simon. La Scene est à Athenes.

PRO-

PROLOGUE.

Lorsque TERENCE *se mit à travailler pour le Théatre, il croyoit, Messieurs, qu'il ne devoit avoir pour but que de faire en sorte que ses Pieces puissent vous plaire & vous divertir; mais il voit bien qu'il s'est trompé dans ses esperances: car il faut qu'il employe son tems a faire des Prologues, pour répondre aux médisances d'un vieux réveur de Poëte qui lui en veut, & nullement pour vous expliquer le sujet de ses Comedies. Presentement, Messieurs, voyez, je vous prie, ce que ce Poëte & toute sa Cabale trouvent à reprendre. Menandre a fait l'Andriene & la Perinthiene. Qui a vû l'une de ces deux pieces, les a vûes toutes deux: car leur sujet se ressemble tout à fait, quoique la conduite & le stile en soient fort differens. Terence avoue qu'il a mis dans l'Andriene tout ce qu'il a trouvé dans Perinthiene, qui pouvoit y convenir, & qu'il en a usé comme d'une chose qui lui appartenoit. C'est ce que blâment ces habiles gens; & ils soutiennent, qu'il n'est pas permis de mêler les Comedies, & d'en faire de deux Grecques une Latine, mais en bonne foi en faisant les entendus, ils font bien voir qu'ils n'y entendent rien, & ils ne prennent pas garde, qu'en blâmant notre Poëte ils blâment Nevius, Plaute & Ennius, qui ont tous fait la même chose, & de qui Terence aime beaucoup mieux imiter l'heureuse negligence, que l'exactitude obscure & embarrassée de ces Messieurs. Mais enfin je les avertis qu'ils feront fort bien de se tenir en repos, & de mettre fin à leurs médisances, de peur que s'il continuent à nous chagriner, nous ne fassions enfin voir leurs impertinences à tout le monde. Pour vous, Messieurs, nous vous supplions de nous écouter favorablement, & d'examiner cette Piéce, afin que vous puissiez juger ce que vous devez attendre de notre Poëte, & si les Comédies qu'il fera dans la suite, meriteront d'être jouées devant vous, ou si vous les devez plûtôt rejetter sans les entendre.*

L'ANDRIENE DE TERENCE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SIMON. SOSIE. DES VALETS *qui portent ce que Simon a acheté au Marché.*

SIMON.

Hola, vous autres, emportez cela au logis, allez. Toi, Sosie, demeure: j'ai un mot à te dire.

SOSIE. J'entends, Monsieur, vous voulez me recommander, que tout ceci soit bien aprêté, n'est-ce pas?

SIMON. Non, c'est autre chose.

SOSIE. Qu'y a-t-il de plus, en quoi le peu d'addresse que j'ai, vous puisse être utile?

SIMON. Je n'ai pas besoin de ton addresse pour l'affaire que je médite maintenant; mais j'ai besoin de cette fidelité & de ce secret, que j'ai toûjours remarquez en toi.

SOSIE. J'ai bien de l'impatience de savoir ce que vous voulez.

SIMON. Depuis que je t'achetai tout petit enfant, tu sais avec quelle bonté, avec quelle douceur

eur je t'ai traité dans ton esclavage, & parce que tu servois en honnête garçon, je t'ai affranchi: ce qui est la plus grande recompense que je pouvois te donner.

SOSIE. Cela est vrai, Monsieur, & je ne l'ai pas oublié, je vous assûre.

SIMON. Je ne me repens pas de l'avoir fait.

SOSIE. Je suis ravi si j'ai été, ou si je suis encore assez heureux pour faire quelque chose qui vous soit agréable: & je vous ai bien de l'obligation, que mon service ne vous ait pas déplû. Mais ce que vous venez de me dire, me fâche extrémement; car il semble que de me remettre ainsi vos bienfaits devant les yeux, c'est presque me reprocher que je les ai oubliez; au nom de Dieu dites moi en un mot ce que vous me voulez.

SIMON. C'est ce que je veux faire: mais premierement je t'avertis, que ce mariage que tu crois entierement conclu, ne l'est point du tout.

SOSIE. Pourquoi en faites-vous donc le semblant?

SIMON. Je vais tout te conter d'un bout à l'autre: par ce moyen tu sauras la vie de mon fils, mon dessein, & ce que je veux que tu fasses dans cette affaire. Pour commencer il faut donc te dire que Pamphile étant devenu grand, il lui fut permis de vivre avec un peu plus de liberté. Ce fut cette liberté qui découvrit son naturel: car avant cela comment l'auroit-on pû connoître, pendant que l'age, la crainte & les Maîtres le retenoient?

SOSIE. Cela est vrai.

SIMON. La plûpart des jeunes gens ont toûjours quelque passion dominante, comme d'avoir des chevaux, des chiens de chasse, ou de s'attacher à des Philosophes; mais pour lui, il ne s'occupoit à aucune de ces choses plus qu'à l'autre, &

il s'appliquoit à toutes avec moderation: j'en étois ravi.

SOSIE. Et avec raiſon: car il n'y a rien de plus utile dans la vie, que la pratique de ce précepte, *Rien de trop.*

SIMON. Voici la maniere dont il vivoit. Il avoit une complaiſance extrême pour les gens avec qui il étoit d'ordinaire, il ſe donnoit tout à eux, il vouloit tout ce qu'ils vouloient, il ne contrediſoit jamais, & jamais il ne s'eſtimoit plus que les autres. De cette maniere il n'eſt pas difficile de s'attirer des louanges ſans envie, & de ſe faire des amis.

SOSIE. C'eſt entrer ſagement dans le monde. Car au temps où nous ſommes, comme on dit fort bien, la complaiſance fait des amis, & la verité attire la haine.

SIMON. Cependant une certaine femme de l'Ile d'Andros vint il y a trois ans en cette Ville, & ſe logea près de nous. Sa pauvreté & la negligence de ſes parens l'avoient contrainte de quitter ſon païs: elle étoit belle & à la fleur de ſa jeuneſſe.

SOSIE. Ah! que je crains que cette Andriene ne vienne nous porter malheur.

SIMON. Au commencement elle étoit ſage, & vivoit d'une maniere dure & laborieuſe, gagnant petitement ſa vie à filer, & à faire de la tapiſſerie; mais depuis qu'il ſe fut préſenté des amans qui lui promirent de payer ſes faveurs, comme l'eſprit eſt naturellement porté à quitter la peine pour le plaiſir, elle ne pût ſe ſoûtenir dans un pas ſi gliſſant. Elle ſe contenta d'abord d'un ou de deux Amans; mais dans la ſuite elle reçut chez elle tous ceux qui voulurent y aller. Par hazard ceux qui l'aimoient en ce tems-là, comme cela arrive d'ordinaire, y menerent mon fils. Auſſitôt je dis en moi-même,

le

le voilà pris, il en tient. J'obſervois le matin leurs valets, lorſqu'ils entroient chez cette femme, ou qu'ils en ſortoient; je les interogeois, Hola, leur diſois-je, dites-moi, je vous prie; qui avoit hier les bonnes graces de Chryſis? c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit.

SOSIE. Fort bien.

SIMON. Tantôt ils me diſoient que c'étoit Phedre, tantôt Clinias, & d'autres-fois que c'étoit Niceratus; car ces trois-là l'aimoient en même temps. Eh quoi, mes amis, qu'y fit donc Pamphile? Ce qu'il y fit: il paya ſon écot & ſoupa avec les autres. J'étois ravi. Je les interrogeois le lendemain de la même maniere, & jamais je ne découvrois rien de Pamphile. Enfin je crûs que je l'avois aſſez éprouvé, & qu'il étoit un grand exemple de ſageſſe. Car lorſqu'un jeune homme fréquente des gens de l'humeur de ceux qu'il voyoit, & qu'il n'en eſt pas moins ſage, l'on doit être perſuadé, qu'on peut lui laiſſer la bride ſur le cou, & l'abandonner à ſa bonne foi. Si j'étois fort ſatisfait de ſa conduite, tout le monde auſſi la louoit tout d'une voix, & ne parloit que de mon bonheur, d'avoir un fils ſi bien né. Enfin, pour le faire court, Chremès porté par cette bonne réputation, vint de lui-même m'offrir ſa fille pour Pamphile avec une groſſe dot. Le parti me plût, j'accordai mon fils, & nous convinmes que le mariage ſe feroit aujourd'hui.

SOSIE. Quel obſtacle y a-t-il donc, & pourquoi ne ſe fait-il pas?

SIMON. Tu vas l'apprendre. Preſque dans le même temps Chryſis cette voiſine meurt.

SOSIE. O la bonne affaire, & que vous me faites de plaiſir? J'avois grande peur de cette Chryſis.

SIMON. Lorsqu'elle fut morte, mon fils étoit toûjours là avec ceux qui l'avoient aimée; avec eux il prenoit soin de ses funerailles; il étoit quelquefois triste, quelquefois même il laissoit couler des larmes: cela me faisoit plaisir, & je disois en moi-même, quoi? pour si peu de temps qu'il a vû cette femme, il a tant de douleur de sa mort! que feroit-il donc s'il en eût été amoureux? & que ne fera-t-il pas pour son pere? Je prenois tout cela simplement pour les marques d'un bon naturel. & d'un esprit doux: en un mot, je voulus aussi assister à ces funerailles, pour l'amour de mon fils, ne soupçonnant encore rien de mal.

SOSIE. Ha! qu'y a-t-il donc.

SIMON. Tu le sauras. L'on emporte le corps de Chrysis, nous marchons. Cependant entre les femmes qui étoient-là, j'apperçois une fille d'une beauté, Sosie!

SOSIE. Grande sans doute.

SIMON. Et d'un air si modeste & si agréable, qu'il ne se peut rien voir de plus charmant: & parce qu'elle me parut plus affligée que toutes les autres, qu'elle étoit plus belle, & qu'elle avoit l'air plus noble, je m'approchai de femmes qui la suivoient, & leur demandai qui elle étoit. Elles me dirent que c'étoit la soeur de Chrysis. Aussitôt cela me frappa: Ho, ho, dis-je en moi-même, voilà d'où viennent nos larmes, voilà le sujet de notre affliction.

SOSIE. Que j'apprehende la suite de tout ceci!

SIMON. Le Convoi s'avance, cependant nous suivons, & nous arrivons au tombeau; on met le corps sur le bucher, tout le monde lui donne des larmes, & la soeur dont je t'ai parlé, s'approcha de la flamme un peu imprudemment, & même avec

avec assez de danger. Ce fut alors que Pamphile demi mort découvrit un amour qu'il avoit toûjours si bien caché; il accourt, & en embrassant cette fille, il s'écrie; Ma chere Glycerion, que faites-vous? & pourquoi vous allez-vous perdre? Alors fondant en larmes, elle se laissa aller sur lui d'une maniere si pleine de tendresse, qu'il n'étoit que trop aisé de juger que ce n'étoit pas les premieres marques qu'elle lui donnoit de son amour.

SOSIE. Que me dites-vous là!

SIMON. Je m'en revins chez moi fort en colere, & ayant bien de la peine à me retenir: mais il n'y avoit pas assez dequoi le gronder, car il m'auroit dit; Qu'ai-je fait, mon pere? quel crime ai-je commis, & en quoi suis-je coupable? J'ai empêché une personne de se jetter dans le feu, je lui ai sauvé la vie. Que répondre à cela? cette excuse est honnête.

SOSIE. Vous avez raison, car si vous querellez un homme qui aura sauvé la vie à quelqu'un, que ferez-vous à celui qui commettra des violences & des injustices?

SIMON. Le lendemain Chremès vint chez moi crier que c'étoit une chose bien indigne, qu'on avoit découvert que Pamphile avoit épousé cette Etrangere. Je l'assûre fortement qu'il n'en est rien, il me soûtient que cela est. Enfin je le laisse, voyant la forte resolution, où il étoit, de ne lui donner pas sa fille.

SOSIE. Eh bien, Monsieur, vous n'allates pas sur le champ quereller votre fils?

SIMON. Je ne trouvai pas encore que j'en eusse assez de sujet.

SOSIE. Comment donc, je vous prie?

SIMON. Il auroit pû me dire; Mon pere, vous avez marqué vous-même une fin à tous mes

plaisirs, & voici le temps qu'il faudra que je vive à la fantaisie des autres. au nom de Dieu laissez-moi cependant vivre à la mienne.

SOSIE. Quel sujet pourrez-vous donc avoir de lui laver la tête?

SIMON. Si l'attachement qu'il a pour cette Etrangere, le porte à refuser de se marier, ce sera pour lors qu'il faudra que je me vange de l'injure qu'il m'aura faite, & présentement je travaille à le faire donner dans le panneau, en faisant semblant de le marier: s'il le refuse, j'aurai un juste sujet de le quereller, & je ferai d'une pierre deux coups: car par là j'obligerai ce coquin de Davus à employer, maintenant qu'il ne peut me nuire, tout ce qu'il a de ruses. Je croi qu'il ne s'y épargnera pas, & qu'il n'y a rien qu'il ne mette en usage, & cela bien plus pour me faire de la peine, que pour faire plaisir à mon fils.

SOSIE. Pourquoi celà?

SIMON. Pourquoi? parce que c'est un méchant esprit, qui a les inclinations maudites. Si pourtant je m'aperçois qu'il fasse - - - mais à quoi bon tant de discours? s'il arrive, comme je le souhaite, que je trouve Pamphile disposé à m'obéir, il n'y aura plus qu'à gagner Chremès, & j'espere que j'en viendrai à bout. Présentement tout ce que tu as à faire, c'est de leur bien persuader que ce mariage n'est pas raillerie, d'épouvanter Davus, d'observer exactement ce que fera mon fils, & de decouvrir tout ce qu'ils machineront ensemble.

SOSIE. C'est assez, Monsieur, j'en aurai soin. Allons-nous-en.

SIMON. Va, je te sui.

ACTE

ACTE PREMIER.

SCENE II.

SIMON.

Je ne sais point de doute que mon fils ne refuse de se marier, & ce qui me le persuade, c'est l'apprehension où j'ai vû Davus, lorsqu'il ma ouï dire, que ce mariage se feroit. Mais le voilà qui sort du logis.

ACTE PREMIER.

SCENE III.

DAVUS. SIMON.

DAVUS *sans voir Simon.*

Je m'étonnois bien que cela se passât ainsi, & j'ai toûjours apprehendé à quoi aboutiroit cette grande douceur qu'affectoit notre vieux Maître, qui après avoir sû que Chremès ne vouloit plus de Pamphile pour gendre, n'en a pas dit un seul mot à aucun de nous, & n'en a pas têmoigné le moindre chagrin.

SIMON *à part.* Mais il le fera desormais, & je croi que ce ne sera pas sans que tu le sentes.

DAVUS. Il nous vouloit mener par le nez en nous laissant cette fausse joye, afin que pleins d'esperance, & ne croyant plus avoir aucun sujet de crainte, nous nous tinssions là en bâillant, & que cependant il pût nous opprimer sans nous donner le temps de penser aux moyens d'empêcher ce mariage. Qu'il est fin!

SIMON *en se montrant.* Le pendard, comme il parle!

DAVUS,

DAVUS. Ouf; voilà le bon homme, & je ne l'avois pas apperçû.

SIMON. Hola, Davus.

DAVUS. (*Il fait semblant de ne pas savoir qui lui parle*) Hé! qui eſt-ce?

SIMON. Viens à moi.

DAVUS *à part*. Que veut donc celui-ci?

SIMON. Que dis-tu?

DAVUS. Sur quoi, Monſieur?

SIMON. Comment? ſur quoi. Toute la ville dit que mon fils eſt amoureux.

DAVUS. (*Il dit cela bas.*) C'eſt de quoi toute la ville ſe met fort en peine, ma foi.

SIMON. Songes-tu à ce que je te dis, ou non?

DAVUS. Aſſûrément, j'y ſonge.

SIMON. Mais il n'eſt pas d'un pere raiſonnable de s'informer préſentement de ces choſes: car tout ce qu'il a fait juſqu'à préſent, ne me regarde point. Pendant que le temps a pû permettre ces folies, j'ai ſouffert qu'il ſe ſatisfît; ce temps-là n'eſt plus, celui ci demande une maniere de vivre fort differente, il veut d'autres moeurs; c'eſt pourquoi je t'ordonne, ou ſi je te dois parler ainſi, je te prie, Davus, de faire en ſorte qu'il reprenne deſormais le bon chemin.

DAVUS. Qu'eſt-ce donc que tout cela ſignifie?

SIMON. Tous les jeunes gens qui ont quelque attachement, ſouffrent avec peine qu'on les marie.

DAVUS. On le dit.

SIMON. Sourtout s'il arrive qu'il y en ait qui ſe conduiſent en cela par les conſeils de quelque maître fripon; cet honnête homme-là ne manque

que presque jamais de porter leur esprit malade à prendre le mechant parti.

DAVUS. Par ma foi, Monsieur, je ne vous entends point.

SIMON. Non? hon.

DAVUS. Non par ma foi, je ne suis pas Oedipe moi; je suis Davus.

SIMON. Tu veux donc que je dise ouvertement ce que j'ai encore à te dire?

DAVUS. Oui sans doute, Monsieur.

SIMON. Je te dis donc, que si dorénavant je m'apperçois que tu entreprennes de faire quelque fourberie pour empêcher que je ne marie mon fils, ou que tu veuilles faire voir en cette occasion combien tu es rusé, je te ferai donner mille coups d'étrivieres & t'envoyerai sur l'heure au moulin pour toute ta vie, à condition & avec serment, que si je t'en retire, j'irai moudre en ta place. Hé bien? as-tu compris ce que je t'ai dit? cela a-t-il encore besoin d'éclaircissement?

DAVUS. Point du tout, je vous entends de reste. Vous avez dit les choses clairement & sans détour.

SIMON. Vois-tu bien, je souffrirai d'être trompé en toute autre chose plûtôt qu'en celle-ci.

DAVUS. Doucement, Monsieur, ne vous fâchez pas, je vous prie.

SIMON. Tu te moques; je le connois fort bien; mais je te conseille de ne rien faire à l'étourdie, & de ne me venir pas dire que l'on ne t'avoit pas averti. Prens-y garde. *Il s'en va.*

ACTE

ACTE PREMIER.

SCENE IV.

DAVUS *seul.*

A ce que je voi, mon pauvre Davus, il n'eſt plus temps d'être pareſſeux, ni de s'endormir. Autant que je l'ai pû comprendre par la diſpoſition où je viens de voir notre bon homme touchant ce mariage, qui va perdre entierement mon maître ou moi, ſi l'on n'y pourvoit adroitement. Et par ma foi je ne ſai à quoi me déterminer, ſi je dois ſervir Pamphile, ou s'il faut que j'obéiſſe à ſon pere. Si je l'abandonne, je crains pour ſon repos, & ſi je le ſers, j'appréhende les menaces de ce vieux renard, à qui il eſt bien difficile d'en faire accroire. Premierement il a déja découvert l'amour de ſon fils; je lui ſuis ſuſpect; il a une dent contre moi & m'obſerve de prés, afin que je ne puiſſe lui jouer quelque tour de mon métier. S'il s'apperçoit le moins du monde que j'aye quelque deſſein de le tromper, je ſuis perdu ſans reſſource: car ſans autre forme de procés, ſi la fantaiſie lui en prend, ſur le premier prétexte qui lui viendra dans l'eſprit, juſte ou non, il m'envoyera pieds & poings liez au moulin pour toute ma vie. A ces maux ſe joint encore celui-ci; c'eſt que cette Andriene, ſoit qu'elle ſoit femme de Pamphile, ou qu'elle ne ſoit que ſa maîtreſſe, ſe trouve groſſe, & il faut voir leur hardieſſe, ma foi c'eſt une entrepriſe, je ne dis pas d'amoureux, mais d'enragé, ils ont reſolu d'élever ce qu'elle mettra au monde, *fille ou garçon*; & ils ont inventé entr'eux je ne ſai quel conte; ils veulent perſuader qu'elle eſt Citoyenne d'Athenes. Il y eut autrefois, diſent-ils, un certain vieillard qui étoit Marchand; il fit naufrage

frage près de l'Ile d'Andros, où il mourut *quelque temps après* Lorsqu'il fut mort, le pere de Chrysis prit chez lui sa fille qui s'étoit sauvée du naufrage, qui étoit fort petite, & qui se trouvoit sans aucun parent. Fables! au moins cela ne me paroît-il pas vraisemblable; pour eux, ils trouvent qu'il n'y a rien de mieux inventé, & ils sont charmez de ce conte. Mais voilà Mysis qui sort de chez cette femme. Moi je m'en vais de ce pas à la place chercher Pamphile, pour l'avertir de ce qui se passe, afin que son pere ne puisse pas le surprendre.

ACTE PREMIER.

SCENE V.

MYSIS. ARQUILLIS.

MYSIS.

Mon Dieu, Arquillis, il y a mille ans que je vous entends; vous voulez que j'amene Lesbie; cependant il est certain qu'elle est sujette à boire, qu'elle est étourdie, & qu'elle n'est pas ce qu'il faut pour qu'on puisse lui confier sûrement une femme à sa premiere grossesse; je l'amenerai pourtant. Voyez un peu l'imprudence de cette vieille; & tout cela parce qu'elles ont accoûtumé de boire ensemble. O Dieux, donnez, je vous prie, un heureux accouchement à ma Maîtresse, & faites que si la Sage femme doit faire quelque faute, elle la fasse plûtôt sur d'autres que sur elle. Mais d'où vient que Pamphile est si troublé? je crains fort ce que ce peut être. Je vais attendre ici, pour savoir si le trouble, où je le voi, ne nous apporte point quelque sujet de tristesse.

ACTE

ACTE PREMIER.

SCENE VI.

PAMPHILE. MYSIS.

PAMPHILE *sans voir Mysis.*

Est-ce-là l'action, ou l'entrepriſe d'un homme? Eſt-ce-là le procedé d'un pere?

MYSIS *à part.* Qu'eſt ce que c'eſt?

PAMPHILE. Grands Dieux! quel nom peut-on donner a ce traitement? y a-t-il une indignité au monde ſi celle-là n'en eſt une? s'il avoit reſolu de me marier aujourd'hui, ne faloit-il pas auparavant m'avoir communiqué ce deſſein?

MYSIS *à part.* Malheureuſe que je ſuis! qu'entens-je.

PAMPHILE. Et Chremès qui s'étoit dedit, & qui ne vouloit plus me donner ſa fille n'a-t-il pas changé de ſentiment, parce qu'il voit que je n'en ſaurois changer; Eſt-il donc poſſible qu'il s'opiniâtre ſi fort à me vouloir arracher de Glycerion! s'il en vient à bout, je ſuis perdu ſans reſſource. Peut-il y avoir un homme auſſi maltraité par l'Amour, & auſſi malheureux que je le ſuis! oh, Ciel, ne pourrai-je donc jamais par quelque moyen éviter l'alliance de Chremès? De combien de manieres m'a-t-on joué? combien de mépris, de rebuts? le mariage étoit conclu, on étoit convenu de tout; tout d'un coup on ne veut plus de moi, & préſentement on me recherche. Pourquoi cela? ſi ce n'eſt ce que je ſoupçonne, aſſûrement il y a là-deſſous quelque choſe qu'on ne connoit point, parce qu'ils ne trouvent perſonne à qui faire prendre cette créature, l'on vient à moi.

MYSIS *à part.* Ce diſcours me fait mourir de peur.

PAMPHILE.

PAMPHILE. Et que puis-je dire de mon pere? quoi, faire une choſe de cette importance ſi negligemment! Tantôt, comme il paſſoit à la place, il m'a dit: Pamphile, il faut aujourd'hui vous marier; allez-vous-en au logis, & vous préparez. Il m'a ſemblé qu'il m'a dit: Allez-vous-en vous pendre bien vîte. Je ſuis demeuré immobile; croyez-vous que j'aye pû lui répondre le moindre mot? ou que j'aye eu quelque raiſon à lui alleguer, bonne ou mauvaiſe? Je ſuis demeuré muet: au lieu que ſi j'avois ſû ce qu'il avoit à me dire. - - Mais ſi quelqu'un me demandoit ce que j'aurois fait quand je l'aurois ſû? J'aurois fait quelque choſe pour ne pas faire ce qu'on veut que je faſſe. Préſentement à quoi puis-je me déterminer? Je ſuis troublé par tant de chagrins qui partagent mon eſprit; d'un côté l'amour, la compaſſion, la violence que l'on me fait pour ce mariage: d'un autre côté la conſideration d'un pere qui m'a toûjours traité avec tant de douceur, & qui a eu pour moi toutes les condeſcendances qu'on peut avoir pour un fils. Faut-il après cela que je lui deſobéiſſe? Que je ſuis malheureux! je ne ſai ce que je dois faire.

MYSIS *à part*. Que je crains à quoi aboutira cette irreſolution! Mais il eſt abſolument neceſſaire ou qu'il parle à ma Maîtreſſe, ou que je lui parle d'elle. Pendant que l'eſprit eſt en balance, la moindre choſe le fait pancher d'un ou d'autre côté.

PAMPHILE. Qui parle ici? Ha, Myſis, bon jour.

MYSIS. Bon jour, Monſieur.

PAMPHILE. Que fait ta Maîtreſſe?

MYSIS. Ce qu'elle fait? Elle eſt en travail: & de plus la pauvre femme eſt dans une grande in-

quietude, parce qu'elle sait qu'on a resolu de vous marier aujourd'hui, elle apprehende que vous ne l'abandonniez.

PAMPHILE. Ah! pourrois-je avoir seulement cette pensée? Pourrois-je souffrir qu'elle fût trompée à cause de moi? Elle qui m'a confié son coeur, son honneur & le repos de sa vie: elle que j'ai toûjours aimée avec tant de tendresse, & que j'ai regardée comme ma femme? Souffrirois-je qu'ayant été élevée avec tant de soin & d'honnêteté, la pauvreté la contraignit enfin de changer, & de faire des choses indignes d'elle? Je ne le ferai jamais.

MYSIS. Si cela dependoit de vous, je n'apprehenderois pas; mais je crains que vous ne puissiez resister aux violences qu'on voudra vous faire.

PAMPHILE. Penses-tu donc que je sois assez lâche, assez ingrat, assez inhumain ou assez barbare pour n'être touché ni par une longue habitude, ni par l'amour, ni par l'honneur; & que toutes ces choses ne m'obligent pas à lui tenir la parole que je lui ai donnée?

MYSIS. Je sai au moins une chose, c'est qu'elle merite, que vous ne l'oubliiez pas.

PAMPHILE. Que je ne l'oublie pas? Ah, Mysis, Mysis, j'ai encore écrites dans mon coeur les dernieres paroles que me dit Chrysis sur le sujet de Glycerion. Elle étoit sur le point de rendre l'esprit; elle m'appella, je m'approchai, vous étiez éloignées: il n'y avoit auprès d'elle que Glycerion & moi. Mon cher Pamphile, me dit-elle, vous voyez la beauté & l'âge de cette pauvre fille, & vous n'ignorez pas, combien ces deux choses lui sont inutiles, & pour conserver son honneur, & pour garder le peu de bien que je lui laisse: c'est pourquoi, si je vous ai toûjours aimé comme mon

frere,

frere, si elle n'a jamais aimé que vous, & si elle a eu de la complaisance pour vous en toutes choses; je vous conjure par cette main que vous me donnez, par votre bon naturel, par la foi que vous lui avez promise, & par le malheur où elle va être, de demeurer seule & sans appui, que vous ne vous separiez point d'elle, & que vous ne l'abandonniez jamais: je vous donne à elle pour ami, pour tuteur, pour pere; je vous mets tout notre bien entre les mains, & je le confie à votre bonne foi. Après cela elle mit la main de Glycerion dans la mienne, & elle mourut. Je l'ai reçûe d'elle, je la garderai.

MYSIS. Je l'espere ainsi.

PAMPHILE. Mais pourquoi la quittes-tu?

MYSIS. Je vai chercher la Sage-femme.

PAMPHILE. Hâte-toi. Mais écoute, prens bien garde de ne lui dire rien de ce mariage, de peur que cela n'augmente son mal.

MYSIS. J'entends.

ACTE SECOND.

SCENE I.

CARINUS. BYRRHIA. PAMPHILE.

CARINUS.

Que dis-tu, Byrrhia! il est donc vrai qu'on la marie aujourd'hui avec Pamphile.

BYRRHIA. Oui, Monsieur.

CARINUS. Comment le sais-tu?

BYRRHIA. Tantôt à la place je l'ai appris de Davus.

CARINUS. Ah que je ſuis malheureux! pendant tout le temps que mon eſprit a été flotant entre la crainte & l'eſperance, il s'eſt ſoûtenu *malgré mes chagrins*; mais à cette heure que l'eſperance lui eſt ôtée, il n'a plus de courage, la triſteſſe s'en eſt emparée entierement, il eſt enſeveli dans une profonde léthargie.

BYRRHIA. Je vous prie, Monſieur, puiſque ce que vous voulez ne ſe peut faire, de vouloir ce qui ſe peut.

CARINUS. Je veux Philumene, & je ne ſaurois vouloir autre choſe.

BYRRHIA. Ha que vous feriez bien mieux de chaſſer cet amour de votre coeur, que de vous amuſer à dire des choſes qui ne ſont que l'enflammer davantage, & fort inutilement.

CARINUS. Qu'il eſt facile, quand nous nous portons bien, de donner de bons conſeils aux malades! Si tu étois en ma place, tu aurois d'autres ſentimens.

BYRRHIA. Faites, comme il vous plaira.

CARINUS. Mais j'aperçois Pamphile. Je ſuis reſolu de tenter toutes ſortes de voyes avant que de perir.

BYRRHIA *à part.* Que veut-il faire?

CARINUS. Je le prierai, je le ſupplierai, je lui dirai l'amour que j'ai pour Philumene; & je croi que j'obtiendrai qu'au moins il differe ſon mariage de quelques jours, pendant leſquels j'eſpere qu'il arrivera quelque choſe.

BYRRHIA *à part.* Ce quelque choſe n'eſt rien, croyez-moi.

CARINUS. Qu'en crois-tu, Byrrhia, l'aborderai-je?

BYRRHIA. Pourquoi non? afin que ſi vous ne pouvez rien obtenir, & qu'il l'épouſe, il ſache

au

au moins que sa femme a en vous un galant tout prêt.

CARINUS. T'en iras-tu d'ici, scelerat avec tes soupçons?

PAMPHILE. Ha, je voi Carinus. Bon jour.

CARINUS. Bon jour, Pamphile, je viens chercher auprès de vous de l'esperance, du repos, du secours, des conseils.

PAMPHILE. En verité je ne suis en état de donner ni conseils, ni secours. Mais de quoi s'agit-il?

CARINUS. Vous vous mariez donc aujourd'hui?

PAMPHILE. On le dit.

CARINUS. Pamphile, si cela est, vous me voyez aujourd'hui pour la derniere fois.

PAMPHILE. Pourquoi cela?

CARINUS. Ah, je n'ose le dire; Byrrhia, di le-lui, je te prie.

BYRRHIA. Oui da, je le lui dirai, moi.

PAMPHILE. Qu'est-ce que c'est?

BYRRHIA. Mon Maitre est amoureux fou de votre fiancée.

PAMPHILE. En verité nous ne sommes pas de même goût. Mais dites-moi, je vous prie, Carinus, n'y a-t-il aucun engagement entre vous & elle?

CARINUS. Ah, Pamphile, il n'y en a aucun.

PAMPHILE. Plût à Dieu qu'il y en eût!

CARINUS. Je vous conjure donc par l'amitié & par l'amour, premiérement que vous n'épousiez pas Philumene.

PAMPHILE. Je ferai assurément tout ce que je pourrai pour cela.

CARINUS. Mais si vous ne pouvez l'éviter, ou que ce mariage vous plaise.

PAMPHILE. Que ce mariage me plaiſe?

CARINUS. Differez-le au moins de quelques jours, pendant leſquels je m'en irai quelque part, afin de n'avoir pas la douleur de le voir de mes yeux.

PAMPHILE. Ecoutez donc enfin; Carinus, je trouve qu'il n'eſt nullement d'un honnête homme de vouloir qu'on lui ait de l'obligation, lors qu'il n'a rien fait qui le merite; *je vous parlerai franchement.* J'ai plus d'envie de n'épouſer pas Philumene, que vous n'en avez de l'épouſer.

CARINUS. Vous me rendez la vie.

PAMPHILE. Maintenant donc, ſi vous & Byrrhia pouvez quelque choſe, imaginez, inventez, trouvez quelque moyen, & faites qu'on vous la donne, de mon côté je n'oublierai rien pour faire qu'on ne me la donne pas.

CARINUS. Cela me ſuffit.

PAMPHILE. Je voi Davus fort à propos: car c'eſt ſur ſes conſeils que je m'appuye.

CARINUS *à Byrrhie.* Pour toi, tu ne me ſers jamais de rien, ſi ce n'eſt pour m'apprendre ce que je me paſſerois fort bien de ſavoir. T'en iras tu d'ici?

BYRRHIA. Oui da, Monſieur, & avec bien de la joye. *Il s'en va.*

ACTE SECOND.

SCENE II.

DAVUS. CARINUS. PAMPHILE.

DAVUS *à part.*

O bons Dieux que je porte de biens! Mais où pourrai-je trouver Pamphile, pour le tirer de

de la crainte où il est, & pour remplir son coeur de joye?

CARINUS *à Pamphile.* Il est fort gai, je ne sai de quoi.

PAMPHILE *à Carinus.* Ce n'est rien; il n'a pas encore appris mes chagrins.

DAVUS *à part.* Je m'imagine que s'il a sû qu'on lui prépare des nôces.

CARINUS *à Pamphile.* L'entendez-vous?

DAVUS *à part.* Il me cherche à l'heure qu'il est, demi-mort de peur. Mais où le pourrois-je bien trouver? & de quel côté irai je?

CARINUS *à Pamphile.* Que ne lui parlez-vous?

DAVUS *à part.* Je m'en vais.

PAMPHILE *à Davus.* Hola, Davus, arrête.

DAVUS. Quel homme est-ce qui me - - -? ha, Monsieur, c'est vous-même que je cherche. Bon, Carinus, je vous trouve ici tous deux fort à propos. J'ai affaire à vous.

PAMPHILE. Davus je suis perdu!

DAVUS. Mon Dieu, écoutez ce que j'ai à vous dire.

PAMPHILE. Je suis mort!

DAVUS. Je sai ce que vous craignez.

CARINUS. Pour moi je suis en danger de perdre tout le repos de ma vie.

DAVUS. Je connois aussi votre peur.

PAMPHILE. L'on me marie.

DAVUS. Je le sai, vous dis-je.

PAMPHILE. Dès aujourd'hui.

DAVUS. Ha, vous me rompez la tête, je vous dis que je sai tout. Vous, mon maître, vous craignez d'épouser Philumene, & vous, Carinus, de ne pas l'épouser.

CARINUS. T'y voilà.

PAMPHILE. C'eſt cela même.

DAVUS. Mais cela même n'eſt rien, croyez-moi.

PAMPHILE. Je te conjure de me tirer bien vîte de cette crainte.

DAVUS. Je le veux tout à l'heure. Chremès ne vous donne plus ſa fille.

PAMPHILE. Comment le ſais-tu?

DAVUS. Je le ſai trés bien. Tantôt votre pere m'a tiré à part, & m'a dit qu'il vouloit vous marier aujourd'hui, & mille autres choſes qu'il ſeroit hors de ſaiſon de vous conter préſentement. En même temps j'ai couru de toute ma force à la place, pour vous apprendre ce qu'il m'avoit dit. Comme je ne vous ai point trouvé, je ſuis monté ſur un certain lieu élevé; de là j'ai regardé de tous côtez, je ne vous ai vû nulle part. Par hazard, je trouve Byrrhia, le valet de Monſieur, je lui demande, s'il ne vous auroit point vû, il me dit que non. Cela m'a fort fâché. J'ai penſé en moi-même ce que je devois faire cependant. Comme je m'en revenois, j'ai fait cette réflexion ſur ce que j'ai vû. Quoi l'on n'a preſque rien acheté pour le ſoupé, nôtre bon homme eſt triſte, tout d'un coup l'on parle de faire des nôces, cela ne s'accorde pas.

PAMPHILE. Eh bien, à quoi aboutit tout cela?

DAVUS. En même temps je m'en vais chez Chremès; quand j'arrive là, je ne trouve perſonne devant la porte. Cela commence à me rejouir.

CARINUS. C'eſt bien dit.

PAMPHILE. Continue.

DAVUS. Je demeure là; je ne vois entrer ni ſortir perſonne. Point de femmes; Nul meuble extraordinaire dans la maiſon; Aucun bruit; J'approche, j'entre, je regarde. *Je ne voi rien.*

PAMPHILE. J'entends. C'eſt là une grande marque.

DAVUS.

DAVUS. Trouvez-vous que cela convienne à des nôces?

PAMPHILE. Je ne le penſe pas, Davus.

DAVUS. Que voulez-vous dire? *je ne le penſe pas;* vous n'y entendez rien, je vous dis que la choſe eſt sûre. De plus en m'en retournant j'ai rencontré le valet de Chremès, qui ne portoit pour le ſoupé de ce bon homme, tout au plus que pour huit deniers d'herbes & de petits poiſſons.

CARINUS. Mon cher Davus, tu m'as aujourd'hui redonné la vie.

DAVUS. Vous vous trompez, cela ne vous regarde nullement.

CARINUS. Pourquoi donc? enfin il eſt conſtant que Chremès ne donne pas ſa fille à Pamphile.

DAVUS. Que vous êtes bon! comme ſi parce qu'il ne la lui donne pas, c'étoit une neceſſité qu'il vous la donnât. Si vous n'y prenez garde, ſi vous ne priez les amis de ce bon homme, ſi vous ne leur faites la cour, vous ne tenez rien.

CARINUS. Le conſeil eſt bon; je le ſuivrai, quoiqu'en verité j'aye ſouvent cette voye inutilement. Adieu.

ACTE SECOND.

SCENE III.

PAMPHILE. DAVUS.

PAMPHILE.

Que veut donc dire mon pere? pourquoi fait-il ſemblant de me marier?

DAVUS. Je vais vous le dire. S'il ſe fâchoit préſentement contre vous de ce que Chremès ne veut pas vous donner ſa fille, il croiroit être in-

juſte, & avec raiſon, n'ayant pas encore vû de quelle maniere vous recevrez ce mariage. Mais ſi vous refuſez la propoſition qu'il a deſſein de vous en faire, ce ſera pour lors qu'il ſe prendra à vous de ce que Chremès s'eſt dedit, & qu'il fera un beau vacarme.

PAMPHILE. Que veux-tu donc que je faſſe? ſouffrirai-je qu'il - - -?

DAVUS. C'eſt votre pere, Monſieur, il eſt difficile de lui reſiſter; D'ailleurs votre maîtreſſe eſt ſans appui; la premiere fantaiſie qui le prendra, il aura bientôt trouvé quelque pretexte pour la chaſſer de la ville.

PAMPHILE. Pour la chaſſer de la ville?

DAVUS. Et bien vîte encore.

PAMPHILE. Que ferai-je donc, Davus, dis-le moi?

DAVUS. Dites-lui que vous êtes prêt d'épouſer Philumene.

PAMPHILE. Oh!

DAVUS. Qu'avez-vous?

PAMPHILE. Que je diſe moi que je ſuis prêt de l'épouſer?

DAVUS. Pourquoi non?

PAMPHILE. Je ne le ferai jamais.

DAVUS. Ne dites pas cela.

PAMPHILE. Ne me le conſeille pas.

DAVUS. Voyez ce qui vous arrivera, ſi vous ſuivez mon conſeil.

PAMPHILE. Il arrivera que je ſerai privé de Glycerion pour toûjours; & que je ſerai empêtré de l'autre.

DAVUS. Non, cela ne ſera pas ainſi, & voici la maniere dont je croi que votre pere vous parlera. Je veux, vous dira-t-il, que vous vous mariiez aujourd'hui. Vous lui répondrez, je ſuis tout

tout prêt, mon pere. Dites-moi, quel sujet aura-t-il de se fâcher contre vous: par ce moyen vous ferez que toutes les resolutions qu'il a prises, s'en iront en fumée: & cela sans aucun peril pour vous. Car que Chremès ne veuille pas vous donner sa fille, cela est hors de doute. Gardez-vous donc bien que la crainte qu'il ne change de sentiment, & ne veuille que vous soyez son gendre, ne vous fasse changer quelque chose au conseil que je vous ai donné. Dites hardiment à votre pere que vous êtes prêt de faire ce qu'il voudra, afin qu'il n'ait aucun sujet legitime de vous quereller. Car pour la pensée que vous pourriez avoir, en disant en vous-même, je romprai toûjours facilement toutes ses mesures, & je vivrai de maniere qu'il n'y aura point de pere assez hardi pour me donner sa fille; ne vous y fiez pas, votre pere en prendra une sans bien, plûtôt que de souffrir que vous vous debauchiez. Au lieu que s'il voit que vous n'ayez point de peine à lui obéïr, il se ralentira, & en cherchera une à son aise. Cependant il arrivera quelque chose qui vous tirera d'embarras.

PAMPHILE. Le crois-tu ainsi?

DAVUS. Cela est hors de doute.

PAMPHILE. Songe à quoi tu m'engages.

DAVUS. Mon Dieu, taisez-vous seulement.

PAMPHILE. Et bien je lui dirai donc ce que tu me conseilles. Au reste il faut bien prendre garde qu'il ne sache rien de l'enfant, car j'ai promis de l'élever.

DAVUS. Ah, quelle folie!

PAMPHILE. Elle m'a conjuré de le lui promettre, afin que par là elle fût assûrée que je ne la quitterai jamais.

DAVUS.

DAVUS. L'on en aura soin. Mais voilà votre pere, prenez bien garde qu'il ne s'apperçoive que vous êtes triste.

ACTE SECOND.

SCENE IV.

SIMON. DAVUS. PAMPHILE.

SIMON *à part.*

Je viens faire encore un tour ici, pour tâcher de découvrir ce qu'ils font, & quelles mesures ils prennent.

DAVUS *à Pamphile.* Notre homme ne doute pas que vous ne refusiez de vous marier. Il vient sans doute de méditer en quelque lieu écarté, & il espere bien avoir préparé un discours si éloquent & si pathetique, que vous ne saurez que dire; tenez-vous donc sur vos gardes.

PAMPHILE. Pourvû que je le puisse, Davus.

DAVUS. Croyez-moi, vous dis-je, & soyez sûr qu'il n'aura pas le moindre mot à vous répondre, si vous lui dites que vous voulez bien vous marier.

ACTE SECOND.

SCENE V.

BYRRHIA. SIMON. DAVUS. PAMPHILE.

BYRRHIA *à part.*

Mon Maître m'a commandé de tout quitter, & d'observer aujourd'hui Pamphile, afin de découvrir

couvrir ce qu'il fait sur son mariage: & c'est pour cela qu'ayant vû son pere prendre ce chemin, je l'ai suivi. Mais je voi aussi Pamphile avec Davus, voilà mon affaire, écoutons.

SIMON *à part.* Ha, les voici tous deux.

DAVUS *à Pamphile.* St, Monsieur, songez à vous.

SIMON. Pamphile.

DAVUS *à Pamphile* Regardez de son côté, comme si vous ne l'aviez pas encore apperçû.

PAMPHILE *à Simon.* Ha, mon pere!

DAVUS *à part.* Fort bien.

SIMON. Je veux, comme je vous l'ai déja dit, que vous vous mariiez aujourd'hui.

BYRRHIA *à part.* Je tremble présentement pour nos affaires, & j'appréhende fort sa réponse.

PAMPHILE. Et en cette occasion, mon pere, & en toute autre, vous me trouverez toûjours prêt à vous obéïr.

BYRRHIA *à part.* Ah, cela se peut il!

DAVUS *à part.* Le voilà muet.

BYRRHIA *à part.* Quelle réponse!

SIMON. Vous faites votre devoir, mon fils, de m'accorder de bonne grace ce que je vous demande.

DAVUS *à part.* Ai-je dit vrai?

BYRRHIA *à part.* A ce que je puis comprendre, mon Maître en est revenu, il n'a qu'à chercher femme ailleurs.

SIMON. Allez, mon fils, entrez, afin que lorsqu'on aura besoin de vous, vous ne fassiez pas attendre.

BYRRHIA *à part.* Est-il possible qu'on ne trouve personne à qui l'on se puisse fier de quoi que ce soit! Il est vrai que, comme dit le Proverbe, charité bien ordonnée commence par soi-même.

Je

Je me souviens d'avoir vû cette fille; en verité elle est fort belle; c'est pourquoi je pardonne plus facilement à Pamphile d'aimer mieux l'avoir la nuit près de lui, que de la savoir entre les bras d'un autre. Je vais dire à mon Maître tout ce qui se passe, afin qu'il me donne une recompense proportionée à la bonne nouvelle que je lui porte.

ACTE SECOND.

SCENE VI.

DAVUS. SIMON.

DAVUS *à part.*

Voici notre vieillard qui croit que je lui vais servir un plat de mon métier, & que c'est pour cela que je suis demeuré ici.

SIMON *à part.* Que dit Davus?

DAVUS. Ma foi, Monsieur, rien pour l'heure.

SIMON. Quoi, rien? hon.

DAVUS. Rien du tout.

SIMON. Je m'attendois bien pourtant que tu dirois quelque chose.

DAVUS *à part.* Il a été trompé, je le voi bien; & cela fait enrager ce fin matois.

SIMON. Peux-tu me dire la verité?

DAVUS. Rien n'est plus facile.

SIMON. Ce mariage ne fait-il point de peine à mon fils, à cause du commerce qu'il a avec cette Etrangere?

DAVUS. Non en verité; ou s'il en a quelque petit chagrin, cela ne durera que deux ou trois jours, vous entendez bien: après quoi il n'y pensera plus; car vous voyez qu'il a pris la chose comme il faloit, & de bonne grace.

SIMON.

SIMON. J'en ſuis fort content.

DAVUS. Pendant qu'il lui a été permis de faire l'amour, & que l'âge l'a ſouffert, il a aimé, mais ç'a toûjours été ſans éclat, & en honnête homme; il a toûjours pris grand ſoin que ſon amour ne fît point de tort à ſa réputation. Préſentement il faut ſe marier, vous voyez comme il a fixé ſon eſprit au mariage.

SIMON. Il m'a pourtant paru un peu triſte.

DAVUS. Ho, ce n'eſt pas de cela qu'il eſt triſte, & il y a une choſe où il ſe plaint un peu de vous.

SIMON. Qu'eſt-ce donc?

DAVUS. C'eſt une badinerie d'enfant.

SIMON. Quoi?

DAVUS. Un rien.

SIMON. Di-moi donc ce que c'eſt?

DAVUS. Il dit que dans une occaſion comme celle-ci on fait trop peu de dépenſe.

SIMON. Qui, moi?

DAVUS. Vous-même. A peine, dit-il, mon pere a-t-il dépenſé dix drachmes pour le ſouper? diroit-on qu'il marie ſon fils? Qui de mes amis pourrai-je prier à ſouper, un jour comme aujourd'hui? Et ma foi auſſi entre nous, vous faites les choſes avec trop de léſine, je n'approuve pas cela.

SIMON. Je te prie de te taire.

DAVUS *à part.* Je lui en ai donné.

SIMON. J'aurai ſoin que tout aille comme il faut. *Davus s'en va & Simon continue ſeul.* Que ſignifie tout ce dialogue? & que veut dire ce vieux routier? S'il arrive quelque deſordre en cette affaire, il ne faudra pas en aller chercher l'auteur ailleurs.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

MYSIS. SIMON. DAVUS. LESBIA. GLYCERION *derriere le Théatre.*

MYSIS.

En verité ce que vous me dites eſt très-vrai, Lesbia, l'on ne trouve preſque point d'Amant fidele.

SIMON *à Dave.* Cette Servante eſt de chez cette Andriene, qu'en dis-tu?

DAVUS. Oui, Monſieur, elle en eſt.

MYSIS *à Lesbie.* Mais pour ce qui eſt de Pamphile . . .

SIMON *à Dave.* Que dit-elle?

MYSIS *à Lesbie.* Il a tenu la parole qu'il avoit donnée à ma Maîtreſſe.

SIMON. Oh!

DAVUS *bas.* Plût à Dieu que ce bon homme fût ſourd, ou que cette cauſeuſe fût muette.

MYSIS *à Lesbie.* Car il a commandé qu'on éleve l'enfant dont elle accouchera.

SIMON *à part.* Oh, Jupiter! que viens-je d'entendre? Je ſuis perdu, ſi ce qu'elle dit eſt véritable.

LESBIA *à Myſis.* Vous me parlez là d'un jeune homme de bon naturel!

MYSIS *à Lesbie.* Très-bon; mais ſuivez-moi au logis, de peur que vous ne tardiez trop pour ma Maîtreſſe.

LESBIE *à Myſis.* Allons.

DAVUS *à part.* Quel remede vais-je trouver à cet accident?

SIMON.

SIMON. Qu'eſt-ce que cela? eſt-il donc ſi fou? quoi d'une Etrangere? Oh, je ſai enfin ce que c'eſt. Que je ſuis ſot? à peine enfin l'ai-je ſenti.

DAVUS *bas.* Qu'eſt-ce qu'il dit donc qu'il a ſenti?

SIMON *à part.* Premierement c'eſt de ce coquin que vient la friponnerie. Ils font ſemblant qu'elle accouche, afin de faire peur à Chremès.

GLYCERION *derriere le Theatre.* Junon Lucine, ſecourez-moi, je vous prie.

SIMON *à part.* Ho, ho, ſi vite! Cela eſt ridicule. Sitôt qu'elle a ſû que j'étois devant ſa porte, elle s'eſt hâtée de crier. *à Dave.* Davus, tu as mal pris tes meſures, tu as mal partagé les tems de ta Piéce.

DAVUS. Moi, Monſieur?

SIMON. Tes Acteurs oublient-ils ainſi leur rôle?

DAVUS. Je ne ſai ce que vous voulez dire.

SIMON *à part.* Si j'avois eu deſſein tout de bon de marier mon fils, & que ce maraud m'eût attaqué ſans que j'euſſe été bien préparé, il m'auroit fait voir bien du païs, mais maintenant je ſuis à couvert de ſes ruſes, & deſormais toutes celles qu'il fera retomberont ſur lui.

ACTE TROISIEME.

SCENE II.

LESBIA. SIMON. DAVUS.

LESBIA *en ſortant & ſans regarder ni Simon ni Dave.*

Juſqu'à preſent, Arquillis, Glycerion a tous les bons ſignes que doit avoir une nouvelle accouchée.

chée. Présentement donc la premiere chose que vous devez faire, c'est de la baigner, après quoi, vous lui donnerez à boire ce que j'ai dit, & la quantité que j'ai ordonnée. Je reviens ici dans un moment. *à part en s'en allant.* En verité il est né aujourd'hui un joli enfant à Pamphile, je prie les Dieux de le lui conserver, puisque ce jeune homme est d'un si bon naturel, & qu'il n'a pas voulu faire l'affront à cette jeune personne de l'abandonner. *Elle s'en va.*

SIMON. Qui te connoîtra, doutera-t-il que tu ne sois encore l'auteur de ce que nous venons d'entendre?

DAVUS. De quoi donc l'auteur, & qu'est-ce que c'est?

SIMON. Elle s'est bien gardée de dire dans le logis ce qu'il faloit à l'accouchée, mais quand elle a été sortie, elle s'est mise à crier du milieu de la rue aux gens qui sont dans la maison. Oh, Davus, me méprises-tu donc de la sorte, ou me trouves-tu si propre à être joué, que tu le fasses si ouvertement, & d'une maniere si grossiere! Tu devois le faire adroitement, afin que si je venois à le decouvrir, il parût au moins que l'on me craint.

DAVUS *à part.* Par ma foi, pour l'heure, ce n'est pas moi qui le trompe, c'est bien lui-même.

SIMON. Ne t'avois-je pas averti de ne point mettre tes ruses en usage? ne t'avois-je pas fait des menaces, en cas que tu le fisses? A quoi a servi tout cela? t'en es-tu soucié le moins du monde? t'imagines-tu que je donne dans ce panneau, & que je croye que cette femme soit accouchée?

DAVUS *à part.* Je connois son erreur, & j'ai ma réponse toute prête.

SIMON.

SIMON. D'où vient-donc que tu ne répons rien?

DAVUS. Comment? que vous croyez, comme si l'on ne vous avoit pas averti que tout cela seroit ainsi.

SIMON. Moi? quelqu'un m'a averti.

DAVUS. Quoi, Monsieur, vous auriez deviné de vous-même, que tout cela n'est que jeu? à d'autres.

SIMON *à part.* On se moque de moi.

DAVUS. On vous l'a dit. Autrement, comment auriez-vous jamais pû avoir ce soupçon?

SIMON *à Dave.* Comment? parce que je te connois.

DAVUS. Vous voudriez presque dire que cela s'est fait par mon conseil.

SIMON. Sans doute, & je le sai très-bien.

DAVUS. Vous ne connoissez pas bien encore qui je suis, Monsieur.

SIMON. Moi, je ne te connois pas?

DAVUS. Mais voilà ce que c'est; je n'ai pas plûtôt commencé à vous dire quelque chose, qu'aussitôt vous croyez que je vous trompe.

SIMON. J'ai grand tort. . . .

DAVUS. Aussi, par ma foi, je n'ose plus ouvrir la bouche devant vous.

SIMON. Au moins sai-je bien certainement une chose, c'est que personne n'a accouché dans cette maison.

DAVUS. Vous dites vrai; mais pourtant, ils ne laisseront pas d'apporter bientôt un enfant devant cette porte; au moins, mon Maître, je vous avertis que cela arrivera, afin que vous n'en prétendiez cause d'ignorance, & que vous ne veniez pas dire que c'est par le conseil de Davus que cela s'est fait, & que c'est une ruse de sa façon. Je

veux vous ôter entierement cette mauvaise opinion que vous avez de moi.

SIMON. D'où le sais-tu?

DAVUS. Je l'ai ouï dire, & j'en suis persuadé; mille choses concourent à me faire faire présentement cette conjecture. Prémierement cette femme a dit qu'elle étoit grosse de Pamphile; cela s'est trouvé faux. A présent donc qu'elle sait qu'on se prépare chez nous à faire des nôces, elle envoye chercher la Sage-femme, & lui fait dire qu'en venant elle apporte un enfant, croyant qu'à moins que vous n'en voyiez un, il n'y a pas moyen de reculer le mariage de votre fils.

SIMON. Que me dis-tu là? puisque tu savois qu'elles faisoient ce complot, pourquoi n'en avertissois-tu pas d'abord Pamphile?

DAVUS. Eh, Monsieur, qui est-ce donc qui l'a arraché de chez cette créature, si ce n'est moi? car nous savons tous, avec quelle passion il l'aimoit; & présentement il souhaite que vous lui donniez une femme. Enfin, Monsieur, laissez-moi conduire cette affaire. Cependant ne laissez pas de travailler à ce mariage comme vous avez commencé, & j'espere que les Dieux favoriseront notre dessein.

SIMON. Va-t-en seulement au logis, attends-moi là, & prépare tout ce qui est nécessaire.

ACTE TROISIEME.

SCENE III.

SIMON.

Il ne m'a pas persuadé entierement, & je ne sai si tout ce qu'il m'a dit est veritable, mais je ne m'en mets guere en peine. Le principal est que Pamphile

Pamphile m'a donné ſa parole. Maintenant donc je m'en vais trouver Chremès, pour le prier de lui donner ſa fille; ſi j'obtiens cette grace, pourquoi ne conclurois-je pas ce mariage plûtôt aujourd'hui que demain? car il n'y a point de doute que je ne ſois en droit de contraindre mon fils, s'il ne vouloit plus ſe marier. Mais je vois Chremès, qui vient ici tout à propos.

ACTE TROISIEME.

SCENE IV.

SIMON. CHREMES.

SIMON.

Je donne le bon jour à Chremès.

CHREMES. Ha, c'eſt juſtement vous que je cherchois.

SIMON. Je vous cherchois auſſi.

CHREMES. Vous venez bien à propos. Quelques perſonnes me ſont venus trouver, pour m'avertir qu'on vous avoit ouï dire, qu'aujourd'hui ma fille ſe marioit avec votre fils; je viens voir ſi ces gens-là rêvent, ou ſi c'eſt vous qui avez rêvé.

SIMON. Ecoutez, je vous prie, un moment, vous ſaurez ce que je ſouhaite de vous, & ce que vous voulez ſavoir.

CHREMES. Et bien j'écoute, dites ce que vous voulez.

SIMON. Au nom des Dieux, Chremès, & par l'amitié qui eſt entre nous depuis notre enfance, qui a crû avec l'âge; par votre fille unique & par mon fils de qui le ſalut eſt entre vos mains, je vous conjure, aidez-moi en cette rencontre, & que ce

mariage se fasse comme nous l'avions arrêté autrefois.

CHREMES. Ah ne me priez point; est ce qu'il est besoin de prieres pour obtenir cela de moi? croyez-vous que je ne sois pas aujourd'hui le même, que j'étois quand je voulois marier ma fille avec votre fils? Si ce mariage leur est avantageux, faites les venir, & qu'ils se marient tout à l'heure; mais s'il peut leur en arriver plus de mal que de bien, je vous prie d'examiner les choses en commun tant pour l'un que pour l'autre, & de faire comme si ma fille étoit à vous, & que je fusse le pere de Pamphile.

SIMON. C'est parce que c'est l'avantage de l'un & de l'autre que je desire ce mariage, & que je vous demande qu'il se fasse; si la chose ne parloit d'elle même, je ne vous le demanderois pas.

CHREMES. Qu'y a-t-il donc?

SIMON. Glycerion & mon fils sont brouillez.

CHREMES. Fort bien.

SIMON. Mais si brouillez que j'espere pouvoir arracher Pamphile de là.

CHREMES. Fables.

SIMON. Cela est en verité.

CHREMES. Oui, mais de la maniere que je vais vous dire; *Les querelles des amans ne font que renouveller leur amour.*

SIMON. Ah, Chremès, je vous en conjure, allons au devant pendant que nous le pouvons, & que sa passion est rallentie par les mauvais traitemens de ces créatures: donnons-lui une femme avant que leurs ruses & leurs larmes feintes rattendrissent cet esprit malade. J'espere que dans une union si belle, & avec une personne d'un commerce si doux, il trouvera bientôt des forces pour se tirer de cet abîme de maux.

CHREMES.

CHREMES. Vous le croyez ainſi, mais moi je ſuis perſuadé qu'il ne pourra vivre toûjours avec ma fille, & que je ne pourrois même le ſoufrir.

SIMON. Comment pouvez-vous le ſavoir que vous ne l'ayez éprouvé?

CHREMES. Mais de faire cette épreuve aux dépens de ſa fille, cela eſt fâcheux.

SIMON. Enfin tout le mal qui en peut arriver, c'eſt que s'il ne vit pas bien avec elle, ce que les Dieux veuillent empêcher, ils ſe ſepareront; mais s'il ſe corrige, voyez combien d'agrémens vous aller trouver dans cette affaire! prémierement vous redonnerez un fils à votre ami, vous aurez un honnête homme pour gendre, & votre fille aura un fort bon mari.

CHREMES. N'en parlons plus; ſi vous êtes perſuadé que ce ſoit l'avantage de votre fils, je ne veux pas que vous trouviez en moi le moindre obſtacle à votre ſatisfaction.

SIMON. C'eſt avec juſtice, mon cher Chremès, que toute ma vie je vous ai parfaitement aimé.

CHREMES. Mais à propos.

SIMON. Quoi?

CHREMES. Comment ſavez-vous qu'ils ſont brouillez?

SIMON. Davus, qui eſt le confident de tous leurs ſecrets, me l'a dit, & il me conſeille de preſſer ce mariage autant qu'il me ſera poſſible. Croyez-vous qu'il le feroit, s'il n'étoit bien aſſûré que mon fils le veut? Vous l'allez entendre vous-même; hola, faites venir Davus, mais le voilà, je le voi qui ſort.

ACTE TROISIEME.

SCENE V.

DAVUS. SIMON. CHREMES.

DAVUS.

Je venois vous trouver.

SIMON. Qu'y a-t-il?

DAVUS *à Simon.* D'où vient que vous ne faites pas venir nos fiancez? il se fait déja tard.

SIMON *à Chremès.* L'entendez-vous? *à Dave.* Pour moi je t'avoue que j'avois autrefois appréhendé quelque chose de toi, Davus; je craignois qu'à l'exemple de la plûpart des valets tu ne me jouasses quelque mauvais tour, à cause de l'amour de mon fils.

DAVUS. Moi, Monsieur, je ferois une action comme celle-là?

SIMON. Je le croyois. C'est pourquoi je vous ai caché jusqu'à cette heure ce que je vais te dire.

DAVUS. Quoi donc, s'il vous plait?

SIMON. Tu le vas savoir, je commence presque à avoir confiance en toi.

DAVUS. Enfin vous connoissez qui je suis.

SIMON. Ce que je disois du mariage de mon fils n'étoit qu'une feinte.

DAVUS. Comment? ce n'étoit qu'une feinte?

SIMON. Je ne le faisois que pour vous sonder.

DAVUS. Que dites-vous là?

SIMON. Cela est comme je le dis.

DAVUS. Voyez! je n'ai jamais pû pénetrer ce mystere. Ah! quelle finesse!

SIMON. Je vais te dire tout; écoute. Tantôt quand je t'ai commandé d'entrer, j'ai heureusement trouvé Chremès qui venoit ici.

DAVUS. Ah! ne sommes nous point perdus!

SIMON.

SIMON. Je lui ai conté ce que tu venois de me dire.

DAVUS. Qu'entens-je!

SIMON. Je l'ai prié de donner sa fille à mon fils, & enfin je l'ai obtenu avec bien de la peine.

DAVUS. Je suis mort!

SIMON. Hé, que viens-tu de dire?

DAVUS. Que je suis ravi.

SIMON. Du côté de Chremès il n'y a présentement nul obstacle.

CHREMES. Je vais seulement jusque chez nous, pour dire qu'on ait soin de tenir tout prêt, après quoi je reviens vous rendre compte de ce que j'aurai fait.

SIMON. Présentement, Davus, puisque c'est toi seul qui m'as fait ce mariage.

DAVUS. Oui sans doute c'est moi seul.

SIMON. Je te prie de faire tout ton possible pour ramener mon fils.

DAVUS. J'y ferai de mon mieux.

SIMON. Il te sera facile à cette heure qu'il est en colere contre cette femme.

DAVUS. Reposez-vous sur moi.

SIMON. Travaille-y donc. Où est-il maintenant?

DAVUS. C'est un grand hazard s'il n'est au logis.

SIMON. Je vais l'y trouver, & lui dire tout ce que tu viens d'entendre.

DAVUS *seul.* Me voilà perdu. Que ne vais-je de ce pas droit au moulin? Désormais les prieres sont inutiles; j'ai tout gâté, j'ai trompé mon Maître, j'ai jetté son fils dans un mariage qu'il déteste, & ce beau mariage je l'ai fait aujourd'hui contre l'attente du bon homme, qui n'osoit l'esperer, & malgré toute la repugnance de Pamphile, L'ha-

bile homme que je suis! Si je me fusse tenu en repos, il ne seroit arrivé aucun mal. Mais voilà Pamphile justement; je suis mort; plût à Dieu qu'il y eût ici quelque précipice où je pûsse me jetter.

ACTE TROISIEME.

SCENE VI.

PAMPHILE. DAVUS.

PAMPHILE *sans apperçevoir Dave.*

Où est ce scelerat qui m'a perdu?

DAVUS *à part.* Je suis mort!

PAMPHILE *à part.* J'avoue que cela m'est bien dû, puisque j'ai été si imprudent. Devois-je confier à un coquin de valet tout le bonheur de ma vie? Me voilà donc payé de ma sottise, mais il ne le portera pas loin.

DAVUS *bas.* Si j'échappe de ce mauvais pas, de ma vie je ne dois craindre aucun danger.

PAMPHILE *à part.* Car que puis-je dire à mon pere? lui dirai-je que je ne veux pas me marier, moi qui le lui ai promis il n'y a qu'un moment? De quel front pourrois-je lui tenir ce discours? je ne sai que faire.

DAVUS *bas.* Ni moi par ma foi, & si j'y pense tout de bon. Mais afin d'éloigner tant soit peu le mal qui me menace, il faut que je lui dise que je trouverai tout à l'heure quelque chose pour le tirer de cet embarras.

PAMPHILE *apperçoit Dave.* Oh, vous voilà.

DAVUS *bas.* Il m'a vû.

PAMPHILE *à Dave.* Approchez, l'honnête homme! eh bien que dites-vous? voyez-vous bien l'état où vos bons conseils m'ont reduit?

DAVUS.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0062
DFG

DAVUS. Mais je vous en tirerai bientôt.

PAMPHILE. Vous m'en tirerez?

DAVUS. Ouï assûrement, Monsieur.

PAMPHILE. Comme tantôt sans doute.

DAVUS. Non, j'espere que je serai plus heureux.

PAMPHILE. Eh, pendard, t'imagines-tu que je te croye? Tu pourrois rétablir une affaire entierement perdue & desespérée? Ah! à quel maraud me suis-je fié, qui d'un état doux & tranquille m'a jetté dans un mariage que j'appréhendois plus que la mort. Ne t'avois-je pas dit que cela arriveroit?

DAVUS. Il est vrai.

PAMPHILE. Que merites-tu donc?

DAVUS. La mort. Mais je vous prie, laissez-moi un peu revenir à moi, je vais tout à l'heure trouver quelque remede.

PAMPHILE. Ah, pourquoi n'ai-je pas le loisir de te traiter comme je le souhaite? Mais le temps, qui presse, veut que je songe à moi, & ne me permet pas de m'arrêter à te punir.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

CARINUS. PAMPHILE. DAVUS.

CARINUS *sans apperçevoir Pamphile ni Dave.*

Cela est-il croyable, & a-t-on jamais ouï dire qu'un homme ait la lâcheté de se rejouir du mal des autres, & de tirer avantage de leurs malheurs? Ah, cela peut-il être? Oui, l'on voit tous les jours de ces scélerats, qui d'abord ont honte de

de vous refuser; & lorsque le temps est venu d'accomplir leurs promesses, se voyant pressez, il faut de necessité qu'ils fassent voir ce qu'ils sont: ils craignent d'abord de le faire, mais enfin leur interêt les y oblige, & il faut voir leur impudence & entendre les impertinens discours qu'ils tiennent alors. Qui êtes-vous? disent-ils; à quel degré m'êtes-vous parent? pourquoi vous cederois-je celle qui est à moi? Ma peau m'est plus proche que ma chemise. Si vous leur demandez où est la bonne foi? ils ne s'en mettent pas en peine, ils n'ont point de honte quand ils en devroient avoir; & ils en ont quand elle n'est point necessaire. Mais que ferai-je? irai-je le trouver? irai-je lui demander raison de cette injustice? Je l'accablerai de reproches & d'injures. L'on me dira: cela ne vous servira de rien: de beaucoup, je lui ferai de la peine, & je me satisferai.

PAMPHILE. Carinus, je me suis perdu sans y penser, & je vous ai perdu avec moi, à moins que les Dieux n'ayent pitié de l'un & de l'autre.

CARINUS. Comment, sans y penser? Enfin vous avez trouvé une excuse. Vous avez bien tenu votre parole.

PAMPHILE. Que voulez-vous dire avec votre enfin?

CARINUS. Vous prétendez encore m'amuser par ces beaux discours?

PAMPHILE. Qu'est-ce donc que cela signifie?

CARINUS. Je ne vous ai pas eu plûtôt dit que j'étois amoureux de Philumene, qu'elle vous a plû; que je suis malheureux d'avoir jugé de votre coeur par le mien!

PAMPHILE. Vous-vous trompez, Carinus.

CARINUS. Est-ce que votre joye ne vous paroissoit pas assez entiere, si vous n'abusiez un pau-

vre

vre Amant, & ſi vous ne l'amuſiez par de fauſſes eſperances? Epouſez-la.

PAMPHILE. Que je l'épouſe? ah, vous ne ſavez pas l'état pitoyable où mon pendart m'a mis par ſes pernicieux conſeils.

CARINUS. Cela eſt-il fort étonnant qu'il ſuive votre exemple?

PAMPHILE. Vous ne parleriez pas de la ſorte, ſi vous me connoiſſiez, ou ſi vous ſaviez mon amour.

CARINUS. J'entends; vous avez long-temps combattu avec votre pere, c'eſt pourquoi il eſt maintenant ſi fort en colere contre vous; il n'a pû d'aujourd'hui vous obliger à lui promettre d'épouſer Philumene.

PAMPHILE. Mon Dieu, pour vous faire voir que vous ne ſavez pas tous mes malheurs, c'eſt que ce mariage n'étoit qu'un jeu, & que perſonne ne ſongeoit à me donner une femme.

CARINUS. Fort bien, c'eſt vous-même qui vous êtes fait violence.

PAMPHILE. Attendez, vous ne comprenez pas encore ce que je vous dis.

CARINUS. Je comprens très-bien que vous êtes ſur le point de l'épouſer.

PAMPHILE. Pourquoi me chagrinez-vous? Ecoutez ceci. Il n'a jamais ceſſé de me preſſer de dire à mon pere que j'étois prêt de lui obéïr; il m'a conſeillé, il m'a prié, juſqu'à ce qu'enfin il m'a obligé de le lui promettre.

CARINUS. Quel homme eſt-ce qui a fait cela?

PAMPHILE. Davus.

CARINUS. Davus?

PAMPHILE. Oui, c'eſt Davus qui a fait tout le mal.

CARINUS. Pourquoi donc?

PAMPHILE. Je ne sai; mais je sai très-bien qu'il faut que les Dieux ayent été fort irritez contre moi, puisque j'ai été assez imprudent pour suivre ses conseils.

CARINUS *à Dave.* Cela est-il vrai, Davus?

DAVUS Très-vrai.

CARINUS. Ah, scelerat, que me dis-tu là? que les Dieux t'envoyent tous les malheurs que tu merites. Di-moi un peu, si tous ses ennemis avoient voulu l'obliger à faire ce mariage, quel autre conseil auroient-ils pû lui donner;

DAVUS. J'ai été trompé, mais je ne suis pas rendu.

CARINUS. Fort bien.

DAVUS. L'affaire n'a pas réussi par cette voye, nous en tenterons une autre. Si ce n'est que vous vous imaginez que parce qu'elle n'a pas eu de succès la premiere fois, le mal soit desormais sans remede.

PAMPHILE. Oh, bien plus, je suis persuadé que si tu veux t'y appliquer avec soin, au lieu d'un mariage tu m'en feras deux.

DAVUS. Monsieur, étant votre Esclave, je dois travailler jour & nuit de toutes mes forces pour votre service; je dois exposer ma vie pour cela, mais aussi c'est à vous, s'il vous plaît, à me pardonner, lorsque les choses arrivent autrement que je n'ai crû. Ce que j'entreprens ne réussit pas comme je le souhaiterois, mais je n'y épargne pas ma peine. Trouvez mieux, si vous pouvez, & m'envoyez promener.

PAMPHILE. Je ne demande pas mieux, mais auparavant il faut que tu me remettes en l'état où j'étois avant tes conseils.

DAVUS. C'est ce que je ferai.

PAMPHILE. Mais tout à l'heure.

DAVUS.

DAVUS. St! écoutez; l'on ouvre la porte de Glycerion.

PAMPHILE. Ce n'eſt pas là ton affaire; cherche ſeulement quelque moyen.

DAVUS. (*Pamphile le regarde.*) Je le cherche auſſi.

PAMPHILE. Hé bien enfin l'as-tu trouvé?

DAVUS. Oui, Monſieur, cela vaut fait.

ACTE QUATRIEME.

SCENE II.

MYSIS. PAMPHILE. CARINUS. DAVUS.

MYSIS *à Glycerion en ſortant de chez elle.*

Tout à l'heure, Madame, je vous trouverai votre cher Pamphile, en quelque lieu qu'il ſoit, & je vous l'amenerai; je vous prie ſeulement de ne vous pas inquieter.

PAMPHILE. Myſis?

MYSIS. Qui eſt-ce? Ha, Monſieur, je vous rencontre bien à propos.

PAMPHILE. Qu'y a-t-il?

MYSIS. Ma Maîtreſſe m'a commandé de vous prier de venir tout à l'heure chez nous, ſi vous l'aimez; elle dit qu'elle deſire paſſionnément de vous voir.

PAMPHILE. Ah! je ſuis au deſeſpoir: ſon mal augmente! *à Dave.* Faut-il que par ta ſottiſe cette pauvre femme & moi ſoyons accablez de chagrins? car elle ne demande à me voir que parce qu'elle a appris qu'on veut me marier.

CARINUS. En quel repos n'auriez-vous pas été, ſi ce coquin s'y fût tenu?

DAVUS.

DAVUS. Courage, aigriſſez-le encore, il n'eſt pas déja aſſez en colere ſans cela.

MYSIS. Il eſt vrai, *elle a appris ce mariage*, & elle en eſt dans un extrême abbattement.

PAMPHILE. Myſis, je te jure par tous les Dieux que je ne l'abandonnerai de ma vie, non pas même quand je devrois m'attirer la heine de tous les hommes du monde; j'ai ſouhaité d'en être aimé; mes ſouhaits ont été accomplis; nos humeurs conviennent; que tous ceux donc qui veulent nous ſéparer s'en aillent bien loin; il n'y a que la mort qui puiſſe me la ravir.

MYSIS. Je commence à reſpirer.

PAMPHILE. Les oracles d'Apollon ne ſont pas plus ſûrs ni plus veritables que ce que je te dis; ſi je puis faire en ſorte que mon pere ne croye point qu'il n'a tenu qu'à moi que je n'aye épouſé la fille de Chremès, j'en ſerai bien-aiſe, mais ſi je ne le puis, je lui laiſſerai croire que je ne l'ai pas voulu; & je penſe que je n'y aurai pas de peine. *à Carinus.* Eh bien que dites-vous de moi?

CARINUS. Nous ſommes tous deux également malheureux.

DAVUS. Je cherche un expedient.

CARINUS. Mais vous, Pamphile, vous avez plus de courage que moi.

PAMPHILE. Je n'ignore pas à quoi aboutira le bel expedient que tu cherches.

DAVUS *à Pamphile.* Rien n'eſt plus vrai, Monſieur, que je vais vous en trouver un.

PAMPHILE. Mais il faut que ce ſoit tout à l'heure.

DAVUS. Eh bien tout à l'heure.

CARINUS. Di-moi ce que c'eſt.

DAVUS.

DAVUS *à Carinus.* Ne vous y trompez pas; ce que je cherche ne vous regarde point, c'eſt pour mon Maître, & non pas pour vous.

CARINUS. Cela me ſuffit.

PAMPHILE. Di-moi ce que tu prétens faire.

DAVUS. J'appréhende que le jour ne puiſſe me ſuffire pour faire ce que je médite; vous imaginez-vous donc que j'aye le tems de vous le conter? eloignez-vous ſeulement tous deux d'ici, vous m'embaraſſez.

PAMPHILE. Je m'en vais voir Glycerion.

DAVUS *à Carinus.* Et vous, où allez-vous de ce pas?

CARINUS *à Dave.* Veux-tu que je te diſe la verité?

DAVUS. Ha ma foi nous y voici, il commence une hiſtoire.

CARINUS. Que deviendrai-je?

DAVUS. Ho, ho, je vous trouve bien plaiſant; eſt-ce donc qu'il ne vous ſuffit pas qu'en reculant ce mariage je vous donne du tems?.

CARINUS. Mais enfin, mon pauvre Davus.

DAVUS. Qu'y a-t-il donc?

CARINUS. Que je l'épouſe.

DAVUS. Le ridicule perſonnage!

CARINUS. Viens me trouver, je te prie, ſi tu fais quelque choſe.

DAVUS. Et à quoi bon vous aller trouver? je ne puis rien.

CARINUS. Mais enfin ſi tu trouves quelque expedient.

DAVUS. Allez, j'irai.

CARINUS. Si tu as quelque choſe à me dire, je ſerai au logis. *Il ſort.*

DAVUS *à Myſis.* Toi, Myſis, attens-moi un peu ici, je vais revenir.

MYSIS. Pourquoi cela ?
DAVUS. Parce qu'il le faut.
MYSIS. Hâte-toi.
DAVUS. Je reviens, te dis-je. *Il sort.*

ACTE QUATRIEME.

SCENE III.

MYSIS *seul.*

Est-il possible qu'il n'y ait aucun bonheur qui soit durable! ô Dieux! je croyois que ce Pamphile étoit le plus grand bien qui pût arriver à ma Maîtresse, je le regardois comme son ami, comme son amant, comme son mari, & je le croyois prêt à prendre ses interêts en toutes rencontres. Mais présentement combien de chagrins cause-t-il à cette pauvre femme! en verité il lui donne aujourd'hui plus d'inquietude, qu'il ne lui a jamais donné de plaisir. Mais voilà Davus qui sort, ah! qu'est-ce donc, je te prie? où portes-tu cet enfant?

ACTE QUATRIEME.

SCENE IV.

DAVUS. MYSIS.

DAVUS.

Mysis, c'est à cette heure que ton adresse & présence d'esprit me sont necessaires, pour l'affaire que je viens d'imaginer.

MYSIS. Que veux-tu donc faire ?

DAVUS. Tiens, prens-moi bien vîte cet enfant, & le va mettre devant notre porte.

MYSIS.

MYSIS. Quoi, à terre?

DAVUS. De l'Autel que voilà, prens-en des herbes, & les mets sous lui.

MYSIS. Pourquoi ne le fais-tu pas toi-même?

DAVUS. Afin que si par hazard il arrive que je sois obligé de jurer à notre bon homme que ce n'est pas moi qui l'ai mis là, je le puisse faire en conscience.

MYSIS. J'entens; voilà un scrupule de conscience bien nouveau pour toi. Donne cet enfant.

DAVUS. Fais promptement ce que je te dis, afin qu'ensuite tu saches ce que j'ai dessein de faire. Oh! Jupiter!

MYSIS. Qu'y a-t-il?

DAVUS. Voici le pere de notre accordée; je quitte le dessein que j'avois.

MYSIS. Je ne sai ce que tu veux dire.

DAVUS. Je m'en vais faire semblant que j'arrive aussi, & que je viens du côté droit, prens bien garde seulement d'aider à la lettre, quand il sera necessaire, & de ne rien dire qui ne soit à propos.

MYSIS. Je ne te comprens point; mais néanmoins s'il y a quelque chose en quoi je vous puisse être utile, & où tu voyes plus clair que moi, je demeurerai, de peur qu'en m'en allant je n'apporte quelque obstacle à vos affaires.

ACTE QUATRIEME.

SCENE V.

CHREMES. DAVUS. MYSIS.

CHREMES *à part.*

Après avoir mis ordre à tout ce qui est necessaire pour les nôces de ma fille, je reviens

afin de faire venir les fiances. *Voyant l'enfant.* Mais qu'eſt-ce que je vois? c'eſt un enfant. *à Myſis.* Eſt-ce vous qui l'avez mis là?

MYSIS *cherchant Dave des yeux.* Qu'eſt-il devenu?

CHREMES. Vous ne répondez point?

MYSIS. Je ne le vois nulle part. Que je ſuis malheureuſe! mon homme m'a quittée, & s'en eſt allé.

DAVUS *faiſant ſemblant de ne voir ni Chremes ni Myſis.* O bons Dieux! quel deſordre il y a à la place! que de gens qui s'y querellent! tout y eſt d'une cherté horrible. Quelle autre choſe pourrois-je dire? je ne ſais ma foi.

MYSIS *à Dave.* Pourquoi, je te prie, m'as-tu laiſsée ici toute ſeule?

DAVUS *à Myſis.* Ho, ho, quelle hiſtoire eſt-ce donc que ceci? dis-moi un peu, Myſis: d'où eſt cet enfant, & qui l'a apporté ici?

MYSIS. Es-tu en ton bon ſens de me faire cette demande?

DAVUS. A qui la pourrois-je donc faire, puiſque je ne vois ici que toi?

CHREMES *à part.* Je ne ſais d'où il peut être.

DAVUS. Veux-tu me dire ce que je te demande?

MYSIS. Ah!

DAVUS. Mets-toi du côté droit.

MYSIS. Tu es fou; n'eſt-ce pas toi-même qui l'as mis là?

DAVUS. Si tu me dis un ſeul mot que pour répondre à ce que je te demanderai, prens-y garde.

MYSIS. Tu me menaces?

DAVUS. D'où eſt donc cet enfant? *bas.* dis-le ſans myſtere.

MYSIS. De chez nous.

DAVUS.

DAVUS. Ha, ha, ha! mais faut-il s'étonner qu'une femme ſoit impudente?

CHREMES *à part.* Autant que je le puis comprendre, cette femme eſt de chez cette Andriene.

DAVUS. Nous jugez-vous ſi propres à être vos dupes, que vous nous oſiez jouer de cette maniere?

CHREMES *à part.* Je ſuis venu ici bien à propos.

DAVUS. En un mot, hâte-toi vite de m'ôter cet enfant de cette porte; *il dit ceci bas*; demeure; donne-toi bien garde de t'ôter de la place où tu es.

MYSIS. Que les Dieux t'abîment pour les frayeurs que tu me fais.

DAVUS. Eſt-ce à toi que je parle, ou non?

MYSIS. Que veux-tu?

DAVUS. Quoi, tu me le demandes? dis-moi de qui eſt l'enfant que tu as mis là? parle.

MYSIS. Eſt-ce que tu ne le ſais pas?

DAVUS. Mon Dieu laiſſe là ce que je ſais, & me dis ce que je te demande.

MYSIS. De votre Pamphile?

DAVUS. Comment? de Pamphile?

MYSIS. Ho, ho; eſt-ce que cela n'eſt pas vrai?

CHREMES *à part.* C'eſt avec raiſon que j'ai toûjours eu de la repugnance pour ce mariage.

DAVUS. Oh, quelle calomnie puniſſable!

MYSIS. Pourquoi cries-tu ſi fort?

DAVUS. Eſt-ce que je ne vis pas hier au ſoir porter cet enfant chez vous?

MYSIS. Voilà un impoſteur bien hardi!

DAVUS. Rien n'eſt plus vrai, je vis hier Canthara qui entroit chez vous avec un gros paquet ſous ſa robe.

MYSIS. En verité je rends graces aux Dieux, de ce que lorsque ma Maîtresse est accouchée, quelques femmes dignes de foi étoient présentes.

DAVUS *faisant toujours semblant de ne point voir Chremes.* En bonne foi, elle ne connoît guere l'homme pour qui elle joue tous ces tours; car voici ce qu'elle s'est imaginé, si Chremès peut voir un enfant exposé devant la porte de Pamphile, il ne lui donnera jamais sa fille; elle se trompe fort, c'est pour cela qu'il la lui donnera encore plûtôt.

CHREMES *à part.* Il n'en fera rien, je t'en réponds.

DAVUS *à Mysis.* Sans tant de discours, afin que tu le saches, si tu n'otes tout à l'heure cet enfant de devant chez nous, je vais le rouler au beau milieu de la rue, & je te jetterai toi-même dans le ruisseau.

MYSIS. Il faut que tu sois yvre, en verité.

DAVUS. Une friponnerie en attire toûjours une autre, & déja j'entends dire à l'oreille que cette créature est Citoyenne d'Athenes.

CHREMES *à part.* Ho, ho!

DAVUS. Et que selon les loix Pamphile sera contraint de l'épouser.

MYSIS. Quoi donc, est-ce que cela n'est pas vrai?

CHREMES *à part.* Sans le savoir je suis presque tombé dans un inconvenient qui auroit fait rire la Ville.

DAVUS. Qui parle ici? *à Chremes.* Ha, Monsieur, vous venez bien à propos, écoutez, s'il vous plait.

CHREMES. J'ai tout entendu.

DAVUS. Quoi, vous avez tout entendu?

CHREMES. Oui, te dis-je, j'ai tout entendu d'un bout à l'autre.

DAVUS.

DAVUS. Vous avez entendu! voyez cette coquine, il faut la prendre tout préſentement & lui faire donner la queſtion. *à Myſis.* Ne t'imagines pas que ce ſoit Davus que tu joues, c'eſt Monſieur que voilà.

MYSIS. Que je ſuis malheureuſe! en verité Monſieur, je n'ai point menti en tout ce que j'ai dit.

CHREMES. Je ſai toute l'affaire. Mais Simon eſt-il au logis?

DAVUS. Oui, Monſieur.

ACTE QUATRIEME.

SCENE VI.

MYSIS. DAVUS.

MYSIS. (*Davus reſte ſeul avec elle, & il veut la toucher.*)

Ne me touche pas, ſcélerat: ſi je ne dis à Glycerion tout ce que tu viens de faire.

DAVUS. Ho, ſote que tu es, tu ne ſais pas ce que nous avons fait.

MYSIS. Comment le ſaurois-je?

DAVUS. C'eſt là notre beau pere, nous ne pouvions autrement lui faire ſavoir ce que nous voulions.

MYSIS. Au moins devois-tu m'en avertir.

DAVUS. Oh, penſes-tu qu'il y ait peu de difference des choſes que l'on fait naturellement & ſur le champ, à celles que l'on a prémeditées, & où l'on agit de concert?

ACTE QUATRIEME.

SCENE VII.

CRITON. MYSIS. DAVUS.

CRITON. *Sans aperçevoir Myſis ni Dave.*

L'on m'a dit que c'eſt dans cette place que demeuroit Chryſis, qui aima mieux venir ici amaſſer du bien par des voyes deshonnêtes, que de vivre dans ſa patrie avec une honnête pauvreté. Par ſa mort tout ſon bien me doit revenir ſelon les Loix. Mais je vois des gens à qui je puis m'informer de ce que je cherche. Bon jour.

MYSIS. Qui eſt celui que je vois-là? Seroit-ce Criton le couſin de Chryſis? C'eſt lui-même.

CRITON. Oh, Myſis, bon jour.

MYSIS. Bon jour, Criton.

CRITON. Eh bien donc, la pauvre Chryſis? Hélas!

MYSIS. Elle nous a abandonné.

CRITON. Et vous autres comment vivez-vous? êtes-vous un peu bien?

MYSIS. Qui nous? hélas, comme dit le proverbe, nous vivons comme nous pouvons, puiſqu'il ne nous eſt pas permis de vivre comme nous voudrions.

CRITON. Et Glycerion? a-t-elle enfin trouvé ſes parens?

MYSIS. Plût à Dieu!

CRITON. Elle ne les a pas encore trouvez? Je viens donc ici fort mal à propos. En verité ſi je l'avois ſû, je n'y aurois jamais mis le pié. Car elle a toûjours paſſé pour la Soeur de Chryſis, & ſans doute qu'elle poſſede tout ce qu'a laiſſé cette pauvre fille. Préſentement qu'un Etranger comme

moi

moi aille entreprendre des procès, les exemples des autres me font voir combien cela seroit difficile dans une Ville comme celle-ci, & le peu de profit qui m'en reviendroit. D'ailleurs, je m'imagine qu'elle a quelque ami qui prendroit ses interêts? car elle commençoit déja à être assez grande, quand elle partit de chez nous; on ne manqueroit jamais de dire que je suis un imposteur, un gueux, qui fais mêtier de poursuivre des successions. De plus, je ne saurois me resoudre à la dépouiller.

MYSIS. Que vous avez d'honnêteté! En verité, Criton, vous êtes toûjours le même.

CRITON. Menez-moi à elle, que je la voye, puisque je suis ici.

MYSIS. Très-volontiers.

DAVUS *à part.* Je vais les suivre, car je ne veux pas que notre bon homme me voye dans toutes ces conjonctures.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

CHREMES. SIMON.

CHREMES.

C'est assez, mon cher Simon, c'est assez avoir éprouvé mon amitié: pour l'amour de vous j'ai couru un assez grand peril; en voulant vous satisfaire, j'ai pensé perdre tout le repos de ma fille; cessez enfin de me prier.

SIMON. Au contraire Chremès, je vous demande avec plus d'empressement que je n'ai jamais

fait, & je vous conjure d'effectuer préſentement la grace que vous m'avez tantôt promiſe.

CHREMES. Voyez combien la paſſion que vous avez de venir à bout de ce que vous deſirez, vous aveugle; vous ne penſez ni aux bornes que doit avoir la complaiſance de votre ami, ni à la priere que vous lui faites: car ſi vous y penſiez, vous ceſſeriez aſſurément de vouloir m'engager à des choſes ſi injuſtes.

SIMON. A quelles choſes ſi injuſtes?

CHREMES. Ah, pouvez-vous me faire cette demande? Vous m'aviez enfin fait reſoudre à donner ma fille à un jeune homme engagé dans une autre amour, & qui abhorre le mariage; c'eſt à dire à la mettre avec un mari qu'elle ſeroit obligée de quitter dans quatre jours. Vous vouliez qu'aux dépens de ſon repos je remediaſſe au déſordre de votre fils; vous l'aviez obtenu, j'avois commencé à donner les ordres néceſſaires pour ce mariage, pendant que je croyois le pouvoir faire, préſentement je vois que je ne le puis plus; vous devez vous conformer au temps. On dit que la Maîtreſſe de votre fils eſt Citoyenne d'Athenes; il y en a un enfant, ne penſez plus à nous.

SIMON. Je vous conjure au nom des Dieux de ne rien croire de tout ce que diſent ces créatures, à qui il eſt avantageux que mon fils ne revienne jamais de ſes debauches; tout ce que vous venez de me dire eſt inventé pour rompre ce mariage, & ſitôt que la cauſe pour laquelle elles jouent tous ces tours, leur ſera ôtée, vous verrez qu'elles ceſſeront.

CHREMES. Vous vous trompez; je viens de voir moi-même la ſervante qui ſe querelloit avec Davus.

SIMON. Chanſons.

CHREMES.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0078
DFG

CHREMES. Point de chanſons; il ne falloit que voir leur viſage, c'étoit tout de bon, & dans un tems que ni l'un ni l'autre ne ſavoit que je fuſſe préſent.

SIMON. Je le crois, Davus m'a tantôt averti qu'elles devoient jouer ce ſtratagême; je voulois vous le dire, & je ne ſais comment je l'ai oublié.

ACTE CINQUIEME.

SCENE II.

DAVUS. CHREMES. SIMON. DROMON.

DAVUS *en ſortant de chez Glycerion ſans appercevoir ni Chremes ni Simon.*

J'ordonne que préſentement on ſoit tranquile.

CHREMES *à Simon.* Ha, tenez, voilà Davus.

SIMON. D'où ſort ce coquin?

DAVUS *aux gens qui ſont dans la maiſon.* Et que l'on ſe repoſe ſur moi & ſur cet Etranger.

SIMON *à part.* Quel nouveau paquet eſt-ce que ceci?

DAVUS *à part.* Je n'ai de ma vie vû un homme arriver ſi à propos, ni dans une conjoncture ſi preſſante.

SIMON *à part.* Le ſcelerat; de qui parle-t-il?

DAVUS *à part.* Nos affaires ſont préſentement en bon état.

SIMON *à part.* Pourquoi differer de lui parler?

DAVUS *à part.* Voilà mon Maître, que ferai-je?

SIMON *à Dave.* Bon jour, l'honnête homme!

DAVUS.

DAVUS *à Simon.* Ha, Monsieur, vous voilà, *à Chremes*, & vous aussi, notre cher Chremès, tout est déja prêt chez nous.

SIMON. Tu en as pris grand soin.

DAVUS. Vous pouvez faire venir les Fiancez quand il vous plaira.

SIMON. Fort bien, il ne nous manque plus que cela. Mais pourras-tu répondre à ce que je veux te demander? Quelle affaire as-tu là dedans?

DAVUS. Moi?

SIMON. Oui.

DAVUS. Est-ce à moi que vous parlez?

SIMON. A toi-même, puisqu'il faut te le dire tant de fois.

DAVUS. Il n'y a qu'un moment que j'y suis entré.

SIMON. Comme si je lui demandois combien il y a de tems!

DAVUS. Avec votre fils.

SIMON. Est-ce donc que mon fils est là-dedans? Je suis au désespoir. Eh quoi, maraud, ne m'avois-tu pas dit qu'ils étoient brouillez?

DAVUS. Cela est vrai aussi.

SIMON. D'où vient donc qu'il y est?

CHREMES *à Simon.* Que pensez-vous qu'il y fasse? Il la querelle.

DAVUS *à Chremes.* Oh il y a bien d'autres nouvelles, Chremès; je vais vous dire une insolence insupportable. Il vient d'arriver je ne sais quel vieillard; si vous le voyiez, il est ferme & asseuré, il a tout l'air d'un homme d'esprit: & à voir sa physionomie, vous le prendriez pour un homme d'importance. Son visage est grave & severe, & dans tout ce qu'il dit il paroît de la candeur & de la bonne foi.

SIMON.

SIMON. En voici d'un autre. Que viens-tu nous conter?

DAVUS. Rien en verité, que ce que je lui ai ouï dire.

SIMON. Que dit-il enfin?

DAVUS. Il dit qu'il fait très-bien que Glycerion eſt Citoyenne d'Athenes.

SIMON. Hola Dromon, Dromon.

DAVUS. Qu'y a-t-il donc?

SIMON. Dromon.

DAVUS. Ecoutez-moi, s'il vous plait.

SIMON. Si tu dis encore un ſeul mot . . . ; Dromon.

DAVUS. Ecoutez, je vous prie.

DROMON *à Simon.* Que vous plait-il?

SIMON. Enleve-moi ce coquin-là au plus vîte, & me l'emporte au logis.

DROMON. Qui, Monſieur?

SIMON. Davus.

DAVUS *à Simon.* Eh pourquoi?

SIMON. Parcequ'il me plait. *à Dromon.* Prens-le, te dis-je.

DAVUS *à Simon.* Qu'ai-je fait?

SIMON *à Dromon.* Prens le.

DAVUS *à Simon.* Si vous trouvez que j'aye menti en quelque choſe, tuez-moi.

SIMON *à Dave.* Je ne veux rien entendre, je vais te faire étriller comme il faut.

DAVUS. Cependant tout ce que je viens de dire eſt vrai.

SIMON. Cependant, Dromon, aye ſoin de le bien lier, & de le garder, écoute, lie-lui les pieds & les mains enſemble comme à une bête. *à Dave.* Va; ſi je vis, je te ferai voir dans peu, combien il y a de peril à tromper ſon Maître; & à cet honnête hom-

homme qui est là-dedans. Je lui montrerai ce que c'est que de jouer son pere.

CHREMES *à Simon.* Ha ne vous emportez pas tant.

SIMON. Ah, Chremès, est-ce là le respect qu'un fils doit avoir pour son pere? Ne vous fais-je point de compassion? Faut-il que je prenne tant de peine pour un tel fils? Hola Pamphile, sortez, Pamphile; n'avez-vous point de honte?

ACTE CINQUIEME.

SCENE III.

PAMPHILE. SIMON. CHREMES.

PAMPHILE.

Qui m'appelle? Je suis perdu, c'est mon pere.

SIMON. Que dis-tu, le plus. . . . ?

CHREMES *à Simon.* Ah, dites-lui plûtôt ce que vous avez à lui dire, & sans injures.

SIMON. Comme si après ce qu'il a fait, l'on pouvoit lui dire rien de trop fort. *à Pamphile.* Eh bien enfin tu dis donc que Glycerion est Citoyenne d'Athenes?

PAMPHILE. On le dit.

SIMON. On le dit? Quelle impudence! Songe-t-il à ce qu'il dit? A-t-il quelque déplaisir de ce qu'il a fait? Voit-on sur son visage la moindre marque de honte & de repentir? Peut-on être assez dereglé, assez debordé, pour vouloir contre la coûtume, contre les loix de son païs, & contre la volonté de son pere, se marier honteusement avec une Etrangere?

PAMPHILE. Que je suis malheureux!

SIMON.

SIMON. Eſt-ce d'aujourd'hui ſeulement que vous vous en apercevez: vous deviez, vous deviez vous en appercevoir dès le moment que vous vous mîtes en tête de ſatisfaire votre paſſion à quelque prix que ce fût: dès ce jour-là vous pûtes dire veritablement que vous étiez malheureux. Mais que fais-je? à quoi bon me ronger l'eſprit? pourquoi me tourmenter? pourquoi me chagriner dans ma vieilleſſe pour ſa ſotiſe? Eſt-ce moi qui dois porter la peine de ſes fautes? qu'il la prenne, qu'il s'aille promener, qu'il paſſe ſa vie avec elle!

PAMPHILE. Mon pere.

SIMON. Quoi, mon pere? comme ſi vous aviez beſoin de ce pere; vous avez trouvé une maiſon, une femme, des enfans, & tout cela contre la volonté de ce pere. L'on a amené ici des gens pour aſſûrer que cette créature eſt Citoyenne d'Athenes. Votre cauſe eſt gagnée, je ne m'y oppoſe point.

PAMPHILE. Mon pere, voulez-vous me permettre de vous dire deux mots?

SIMON. Que me direz-vous?

CHREMES. Mais encore, Simon, faut-il l'écouter.

SIMON. L'écouter? qu'écouterai-je, Chremès.

CHREMES. Cependant permettez-lui de parler?

SIMON. Et bien ſoit, qu'il parle.

PAMPHILE. J'avoue, mon pere, que j'aime cette perſonne; ſi c'eſt un crime, j'avoue encore que je ſuis coupable. Mais, mon pere, je viens me mettre entre vos mains, impoſez-moi telle peine que vous voudrez, commandez-moi tout ce qu'il peut y avoir de plus rude. Voulez-vous m'arracher de celle que j'aime, & me marier à une autre: je le ſupporterai comme je pourrai; je vous prie ſeulement de ne pas croire que j'aye appoſté

ce

ce Vieillard, & de permettre que je l'amene ici devant vous.

SIMON. Que tu l'amenes?

PAMPHILE. Souffrez-le, je vous prie, mon pere.

CHREMES *à Simon.* Ce qu'il demande eſt juſte, permettez-le.

PAMPHILE. Que j'obtienne cette grace de vous!

SIMON. Soit. *Pamphile entre chez Glycerion.* Je ſouffrirai tout ce qu'il voudra, Chremès, pourvû que je ne découvre point qu'il me trompe.

CHREMES. Quelque grandes que ſoient les fautes d'un fils, une legere punition ſuffit toûjours à un pere.

ACTE CINQUIEME.

SCENE IV.

CRITON. CHREMES. SIMON. PAMPHILE.

CRITON *à Pamphile en ſortant avec lui de chez Glycerie.*

Ceſſez de me prier, pour m'obliger à le faire: une de ces trois raiſons ſuffit, la part que vous y prenez, la verité *que l'on eſt toujours obligé de dire*, & le bien que je ſouhaite à Glycerion.

CHREMES *à part.* Eſt-ce Criton de l'île d'Andros, que je vois? C'eſt lui-même aſſûrément. Soyés le bien venu Criton.

CRITON. Je vous ſalue, Chremès.

CHREMES. Ah Criton! quelle merveille de vous voir à Athenes! Qu'y venez-vous faire?

CRITON. Cela s'eſt rencontré ainſi. Mais eſt-ce là Simon?

CHREMES. Oui.

SIMON

SIMON *à Criton.* Me cherche-t-il? Ho, ho, vous dites donc que Glycerion eſt Citoyenne de cette Ville?

CRITON. Et vous, dites-vous que cela n'eſt pas?

SIMON. Venez-vous donc ſi bien préparé?

CRITON. Sur quoi préparé?

SIMON. Oſez-vous me demander ſur quoi? croyez-vous que vous me ferez ce tour impunément? Vous viendrez ici faire tomber dans le piége de jeunes gens bien élevez & ſans experience; vous viendrez par de beaux diſcours & par de belles promeſſes vous rendre maître de leur eſprit?

CRITON. Etes-vous en votre bon ſens?

SIMON. Et affermir par un mariage legitime des amours déshonnêtes?

PAMPHILE *à part.* Je ſuis perdu! j'appréhende que notre Etranger ne puiſſe tenir contre tous ces outrages.

CHREMES. Simon, ſi vous connoiſſiez bien Criton, vous n'auriez pas cette mauvaiſe opinion de lui, c'eſt un honnête homme.

SIMON. Qu'il ſoit honnête homme tant que vous voudrez; mais d'où vient qu'il arrive ſi à propos, & juſtement le jour que je veux marier mon fils; & qu'auparavant il ne venoit jamais en cette Ville? n'êtes-vous point d'avis que nous ajoûtions foi à ce qu'il nous voudra conter?

PAMPHILE *à part.* Si je ne craignois point mon pere, j'aurois un fort bon avis à donner à Criton.

SIMON *à Criton.* Cet impoſteur!

CRITON. Oh!

CHREMES *à Criton.* Que cela ne vous étonne pas, Criton, c'eſt là ſon humeur, n'y prenez pas garde.

CRITON *à Chremès.* Que ce soit son humeur tant qu'il voudra, mais s'il continue à me dire tout ce qui lui plait, je lui dirai asûrément des choses qui ne lui plairont pas. *à Simon.* Je me soucie vraiment bien de tous vos démêlez, & j'y prens grand intérêt! Quoi, vous n'aurez pas la force de supporter patiemment les chagrins qui vous arrivent? Car pour ce qui est de ce que je vous dis, il est aisé de savoir s'il est vrai ou faux. Il y avoit un certain Athenien qui ayant fait naufrage il y a quelques années, fut jetté par la tempête dans l'île d'Andros, & avec lui la fille dont il est question, qui n'étoit encore qu'une enfant. Le pere de Chrysis fut par hazard le premier chez qui aborda ce pauvre homme qui manquoit de tout.

SIMON *à Chremès.* Il nous commence une conte.

CHREMES *à Simon.* Laissez-le parler.

CRITON. Veut-il donc ainsi m'interrompre?

CHREMES *à Criton.* Continuez.

CRITON. Ce pere de Chrysis qui le reçut étoit mon parent; c'est chez ce parent que je lui ai ouï dire à lui-même qu'il étoit d'Athenes; enfin il mourut dans cette maison.

CHREMES. Son nom, s'il vous plait?

CRITON *à part.* Son nom si promptement? Pha. . . Phania.

CHREMES. Ah, que dit-il?

CRITON. Oui en verité, je pense que c'est Phania: au moins suis-je très-sûr qu'il se disoit du Bourg de Rhamnusium.

CHREMES. Oh! Jupiter!

CRITON. Plusieurs personnes d'Andros lui ont ouï dire comme moi ce que je vous dis.

CHREMES *à part.* Les Dieux veuillent que ce soit ce que j'espere. Mais dites-moi, je vous prie, Criton,

Criton, que disoit-il de cette fille? disoit-il qu'elle fût à-lui?

CRITON. Non.

CHREMES. A qui donc?

CRITON. A son frere.

CHREMES. En verité c'est ma fille.

CRITON. Que me dites-vous là?

SIMON *à Chremès.* Mais vous-même que voulez-vous dire?

PAMPHILE *à part.* Ecoute ce qu'on dit là, Pamphile.

SIMON. Que croyez-vous de tout cela, Chremès?

CHREMES. Ce Phania étoit mon frere.

SIMON. Je le sais bien, je le connoissois.

CHREMES. Ce pauvre homme s'enfuyant d'ici à cause de la guerre, partit pour me venir trouver en Asie, où j'étois alors; il n'osa laisser ici cette enfant, il la prit avec lui, & depuis ce temps-là, voilà les premieres nouvelles que j'en apprens.

PAMPHILE *à part.* Je ne me connois pas, tant mon esprit est agité en même temps par la crainte, par la joye & par l'esperance, quand je considere ce bonheur si grand & si peu attendu.

SIMON. En verité, Chremès, je suis ravi par plus d'une raison, que Glycerion se trouve votre fille.

PAMPHILE. J'en suis persuadé, mon pere.

CHREMES. Mais, Criton, il me reste encore un scrupule qui me fait de la peine.

PAMPHILE *à Simon.* Vous meriteriez qu'on vous haït avec votre scrupule; c'est chercher des difficultez à plaisir.

CRITON. Qu'est ce que c'est?

CHREMES. Le nom que porte cette fille ne convient pas.

CRITON. Il eſt vrai, elle en avoit un autre, lorsqu'elle étoit enfant.

CHREMES. Quel eſt-il, Criton? ne vous en ſouvenez-vous point?

CRITON. Je le cherche.

PAMPHILE *à part*. Souffrirai-je que ſa mauvaiſe memoire s'oppoſe à ma joye, pouvant y rémedier comme je le puis? je ne le ſouffrirai point. Chremès, le nom que vous cherchez, c'eſt Paſibula.

CRITON. C'eſt lui-même.

CHREMES. Le voilà.

PAMPHILE. Je le lui ai ouï dire mille fois.

SIMON. Chremès, vous êtes ſans doute bien perſuadé; que nous avons tous bien de la joye du bonheur qui vient de vous arriver.

CHREMES. Oui aſsûrément.

PAMPHILE. Après cela, mon pere, que reſte-t-il?

SIMON. Mon fils, ce qui me mettoit en colere contre vous, fait préſentement votre paix.

PAMPHILE. L'agréable pere! apparemment que Chremès ne change rien non plus à mon mariage, & qu'il me laiſſe poſſeſſeur de ſa fille.

CHREMES. Cela eſt très-juſte, à moins que votre pere ne ſoit d'un autre avis.

PAMPHILE. Cela s'entend.

SIMON. J'y donne les mains.

CHREMES. Pamphile, ma fille aura pour dot dix talens.

PAMPHILE. Cela eſt très-bien.

CHREMES. Je vais la voir tout à l'heure; allons, je vous prie, Criton, venez-y avec moi, car je crois qu'elle ne me connoîtra pas.

SIMON. Que ne la faites-vous porter chez nous?

PAMPHILE.

PAMPHILE. Vous avez raiſon : je vais tout préſentement donner cet ordre-là à Davus.

SIMON. Il n'eſt pas en état de l'executer.

PAMPHILE. Pourquoi, mon pere ?

SIMON. Parce qu'il a des affaires de plus grande conséquence pour lui, & qui le touchent de plus près.

PAMPHILE. Qu'eſt-ce donc ?

SIMON. Il eſt lié.

PAMPHILE. Ha, mon pere, cela n'eſt pas bien fait.

SIMON. J'ai pourtant commandé qu'il fût fait comme il faut.

PAMPHILE. Je vous prie d'ordonner qu'on le delie.

SIMON. Allons, je le veux.

PAMPHILE. Mais tout à l'heure, s'il vous plait.

SIMON. Je m'en vais au logis, & je le ferai délier.

PAMPHILE *ſeul.* O que ce jour m'eſt heureux !

ACTE CINQUIEME.

SCENE V.

CARINUS. PAMPHILE.

CARINUS.

Je viens voir ce que fait Pamphile ; mais le voilà.

PAMPHILE *ſans apperçevoir Carinus* L'on s'imaginera peut-être que je ne crois pas ce que je vais dire ; mais on s'imaginera tout ce qu'on voudra : pour moi, je veux préſentement être perſuadé que les Dieux ne ſont immortels, que parce qu'ils ont des plaiſirs qui n'ont point de fin, & je ſuis

sûr aussi que je ne saurois manquer d'être immortel comme eux, si aucun chagrin ne succede à cette joye; mais qui souhaiterois-je le plus de rencontrer à cette heure, pour lui conter le bonheur qui vient de m'arriver?

CARINUS *à part.* Quel sujet de joye a-t-il?

PAMPHILE *à part.* Ha je vois Davus; il n'y a personne dont la rencontre me soit plus agréable, car je suis persuadé que qui que ce soit ne ressentira ma joye si vivement que lui.

ACTE CINQUIEME.

SCENE VI.

DAVUS. PAMPHILE. CARINUS.

DAVUS.

Où peut-être Pamphile?

PAMPHILE. Davus.

DAVUS. Qui est-ce qui . . .

PAMPHILE. C'est moi.

DAVUS. Ha, Monsieur.

PAMPHILE. Tu ne sais pas la bonne fortune qui m'est arrivée?

DAVUS. Non assûrément, mais je sais très-bien la mauvaise fortune qui m'est arrivée, depuis que je ne vous ai vû.

PAMPHILE. Je le sais bien aussi.

DAVUS. Cela arrive toûjours. Vous avez plûtôt sû mon infortune, que je n'ai appris votre bonheur.

PAMPHILE. Ma Clycerion a retrouvé ses parens.

DAVUS. Que cela va bien!

CARINUS *à part.* Oh!

PAMPHILE. Son pere est un de nos meilleurs amis.

DAVUS.

DAVUS. Qui eſt-il?

PAMPHILE. Chremès.

DAVUS. Que vous me rejouiſſez!

PAMPHILE. Rien ne s'oppoſe préſentement à mes deſirs.

CARINUS à *part*. Ne rêve-t-il point, & en dormant ne croit-il point avoir ce qu'il deſire, quand il eſt éveillé?

PAMPHILE. Et pour notre enfant, Davus?

DAVUS. Ne vous en mettez point en peine; les Dieux n'aiment que lui.

CARINUS. Me voilà bien, ſi ce qu'il dit eſt véritable, mais je vais lui parler.

PAMPHILE. Qui eſt ici? Carinus, vous venez bien à propos.

CARINUS. Je ſuis ravi de votre bonheur.

PAMPHILE. Quoi! avez-vous entendu?

CARINUS. J'ai tout entendu, préſentement que vous êtes heureux, ne m'oubliez pas, je vous en conjure. Chremès eſt déſormais tout à vous, je ſuis perſuadé qu'il fera ce que vous voudrez.

PAMPHILE. C'eſt mon deſſein, Carinus; mais il ſeroit trop long d'attendre ici qu'il ſortît de chez ſa fille, venez avec moi l'y trouver. Et toi, Davus, cours au logis, & fais venir des gens pour porter Glycerion. Pourquoi donc t'arrêtes tu? marche.

DAVUS. J'y vais. Pour vous, *aux Spectateurs*. Meſſieurs, n'attendez pas qu'ils ſortent; ils ſe marieront dans la maiſon, & s'il y a quelque autre choſe à faire, elle s'y terminera auſſi; Adieu, Meſſieurs, battez des mains.

L'EUNUQUE DE TERENCE.

LE TITRE.

CETTE PIÉCE FUT JOUÉE PENDANT LA FETE DE CYBELE, SOUS LES EDILES CURULES POSTHUMIUS ALBINUS, ET LUCIUS CORNELIUS MERULA, PAR LA TROUPE DE L. AMBIVIUS TURPIO ET DE L. ATTILLIUS DE PRENESTE. FLACCUS AFFRANCHI DE CLAUDIUS FIT LA MUSIQUE, OU IL EMPLOYA LES DEUX FLUTES, LA DROITE ET LA GAUCHE. ELLE EST PRISE DU GREC DE MENANDRE, ET ELLE FUT REPRÉSENTÉE DEUX FOIS SOUS LE CONSULAT DE M. VALERIUS, ET DE C. FANNIUS.

PER-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0092
DFG

PERSONNAGES DE LA PIECE.

LE PROLOGUE.

PHEDRIA, fils de Lachès, & Amant de Thaïs.

PARMENON, Valet de Phedria.

THAÏS, COURTISANE, Maîtresse de Phedria.

GNATHON, Parasite.

CHEREA, second fils de Lachès, & Amant de Pamphila.

THRASON, Capitaine, Rival de Phedria.

PYTHIAS, Servante de Thaïs.

CHREMES, frere de Pamphila.

ANTIPHON, jeune homme, ami de Cherea.

DORIAS, autre Servante de Thaïs.

DORUS, Eunuque.

SANGA, Valet de Thrason.

SOPHRONA, Nourrice.

LACHES, pere de Phedria & de Cherea.

PERSONNAGES MUETS.

SIMALION, DONAX, SYRISCUS, } Valets de Thrason.

PAMPHILA, sœur de Chremès.

PROLOGUE.

S'il y a quelqu'un qui faſſe ſes efforts pour plaire à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens, & pour n'offenſer perſonne, notre Poëte declare ici que c'eſt lui. Après cela, ſi un certain homme qui en traduiſant beaucoup de bonnes Comédies Greques, & les traduiſant mal, en a fait de très-méchantes Piéces Latines, trouve que l'on parle un peu trop fortement contre lui; qu'il ſe ſouvienne qu'on ne fait que lui répondre, & que c'eſt lui qui a attaqué. Ce Traducteur a depuis peu donné le Phantôme de Menandre; & ſur le ſujet d'un tréſor qui ſe trouve dans un tombeau, il fait plaider celui qui l'a enlevé, & à qui on le demande, avant que celui qui le demande ſe mette en peine de faire voir comment ce tréſor lui appartient, & de quelle maniere il a été mis dans le tombeau de ſon pere. Au reſte qu'il ne s'abuſe pas, & qu'il n'aille pas dire en lui-méme: Voilà qui eſt fait, j'en ſuis quitte, il ne me dira plus rien: encore une fois je l'avertis de ne s'y pas tromper, & de ceſſer de nous faire de la peine; car nous avons encore beaucoup d'autres choſes que nous lui pardonnons pour l'heure, & que nous ne manquerons pas de relever à la premiere occaſion, s'il ne ſe corrige, & s'il continue de nous offenſer, comme il a déja fait. Après que les Ediles eurent acheté l'Eunuque de Menandre, qui eſt la Piéce que nous allons repreſenter devant vous, il fit tout ce qu'il put pour obtenir la permiſſion de la voir, & il l'obtint. Les Magiſtrats donc étant aſſemblez, on commença à la jouer. Auſſitôt il s'écrie, que c'étoit un voleur, & non pas un Poëte, qui avoit donné cette Comedie, que cependant il n'avoit pas trompé ces

Meſſi-

Messieurs, puisqu'au lieu d'une mechante Piéce de sa façon, il leur avoit donné le Colax de Nevius & de Plaute, d'où il avoit pris entierement les Personnages du Parasite & du Soldat. Si c'est une faute, notre Poëte l'a faite sans le savoir, & il n'a eu aucun dessein de faire un vol, comme vous l'allez voir tout à l'heure. Menandre a fait une Piéce intitulée, le Colax; *dans cette Piéce il y a un Parasite de ce nom; il y a aussi un Soldat fanfaron. Terence ne nie pas qu'il n'ait pris de la Comedie Greque de Menandre ces deux Personnages, & qu'il ne les ait transportez dans son Eunuque, mais qu'il ait jamais sû que ces Piéces eussent été traduites en Latin, c'est ce qu'il nie fortement. Que s'il n'est pas permis aux Poëtes d'aujourd'hui de mettre dans leurs Comedies les mêmes Personnages que Nevius & Plaute ont mis dans les leurs, pourquoi leur permet-on plûtôt d'y représenter nos Valets qui courent de toute leur force, des Dames de condition avec des inclinations honnêtes; des Courtisans méchantes, des enfans supposez, des Vieillards trompez par des Valets? Et pourquoi souffre-t-on qu'ils y représentent l'amour, la haine, les jalousies, les soupçons? En un mot, Messieurs, si cette maxime est reçue, on ne pourra plus parler ni ecrire, car on ne peut rien dire aujourd'hui qui n'ait été dit autrefois; c'est pourquoi il est juste que vous ayez quelque égard à nos raisons, & que vous pardonnez aux Poëtes modernes, s'ils font quelquefois ce que les anciens ont fait si souvent. Donnez-nous, s'il vous plait, une audience favorable, afinque vous puissiez bien juger de notre Piéce.*

L'EUNU-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0095
DFG

L'EUNUQUE DE TERENCE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

PHEDRIA. PARMENON.

PHEDRIA.

Que ferai-je donc? n'irai-je point préſentement qu'elle me rappelle de ſon bon gré? ou plûtôt prendrai-je une forte reſolution de ne plus ſouffrir les affronts de ces créatures? Elle m'a chaſsé, elle me rappelle; y retournerai-je? non quand elle viendroit elle-même m'en prier.

PARMENON. En verité, Monſieur, ſi vous pouvez gagner cela ſur vous, vous ne ſauriez rien faire qui vous ſoit plus avantageux, ni qui vous faſſe plus d'honneur. Mais ſi une fois vous commencez, & que vous n'ayez pas le courage de continuer; ſi dans vos impatiences amoureuſes vous allez vous aviſer d'y retourner, lorſque perſonne ne vous demandera, & que vous ne ſerez pas raccommodez, montrant par ces démarches que vous l'aimez à ne pouvoir vivre ſans la voir, vous êtes perdu ſans reſſource, c'en eſt fait, elle ſe moquera de vous dès qu'elle s'appercevra que vous êtes vaincu:

vaincu: enfin pendant qu'il est encore temps, pensez & repensez à ce que vous devez faire: car il ne faut pas s'imaginer qu'une chose qui n'a en soi ni raison ni mesure, puisse être conduite ni par mesure, ni par raison. *Voyez-vous, Monsieur*, en amour on est necessairement exposé à tous ces maux, à des rebuts, à des soupçons, à des brouilleries, aujourd'hui trêve, demain guerre, & enfin l'on refait la paix. Si vous prétendez que la Raison fixe des choses qui sont tout-à-fait inconstantes & incertaines, c'est justement vouloir allier la Folie avec la Raison. Car pour ce que vous dites en vous-même présentement que vous êtes irrité; Moi, j'irois la voir? elle qui m'a préferé mon rival? qui m'a méprisé? qui ne voulut pas hier me recevoir? Laisse-moi faire, j'aimerois mieux mourir: je lui ferai bien voir qui je suis: tout ce grand feu sera éteint dans un moment par la moindre petite larme feinte qu'elle fera sortir de ses yeux avec bien de la peine, & en se les frotant bien fort; vous serez le premier à vous blamer, & à lui faire telle satisfaction qu'il lui plaira.

PHEDRIA. Ah, quelle honte; Présentement enfin je connois qu'elle est scelerate, & que je suis malheureux; j'en suis au désespoir, cependant je meurs d'amour, & je meurs le connoissant, le sachant, le sentant, le voyant; avec tout cela je ne sai à quoi me déterminer.

PARMENON. A quoi vous determineriez-vous, & que pourriez-vous faire? si ce n'est puisque vous êtes pris, de vous racheter au meilleur marché qu'il vous sera possible; si vous ne le pouvez à bon marché, de vous racheter à quelque prix que ce soit, & de ne vous affliger point.

PHEDRIA. Me le conseilles-tu?

PARME-

PARMENON. Oui, si vous êtes sage; & de n'ajouter point d'autres chagrins à ceux que donne l'Amour, & de supporter courageusement ceux qui vous viendront de ce côté-là. Mais la voici, la grêle qui ravage notre héritage, car c'est elle qui enleve tout ce que nous en devrions retirer.

ACTE PREMIER.

SCENE II.

THAÏS. PHEDRIA. PARMENON.

THAÏS *sans voir les autres.*

Que je suis malheureuse! & que je crains que Phedria ne soit en colere de ce qui s'est passé, & qu'il n' ait mal pris le refus qu'on lui fit hier, de le laisser entrer chez moi.

PHEDRIA. Mon pauvre Parmenon, depuis que je l'ai apperçûe, je tremble & je suis tout en frisson.

PARMENON. Prenez courage, approchez de ce feu, dans un moment vous vous échaufferez de reste.

THAÏS. Qui parle ici? quoi vous étiez là, mon cher Phedria? d'où vient que vous vous y teniez? pourquoi n'entriez-vous-pas?

PARMENON *à part à Phedria.* Et de la porte fermée, il ne s'en parle point.

THAÏS. Pourquoi ne dites-vous rien?

PHEDRIA. Vous avez raison de me demander d'où vient que je n'entre pas, car cette porte m'est toûjours ouverte, & je suis l'amant favorisé.

THAÏS. Mon Dieu, ne songez plus à cela.

PHEDRIA. Comment, que je n'y songe plus? ah Thaïs, Thaïs, plût à Dieu que l'amour fût également

ment partagé entre nous, & que ce que vous m'avez fait vous touchât auſſi ſenſiblement que moi, ou que je ne m'en ſouciaſſe pas plus que vous.

THAÏS. Ne vous chagrinez pas, je vous prie, mon cher Phedria, ce n'eſt pas que j'aime, j'ou que je cheriſſe qui que ce ſoit plus que vous; ce que j'en ai fait, c'eſt parce que mes affaires le demandoient, & que j'y ai été obligée.

PARMENON. Je le crois, & cela ſe fait d'ordinaire, pauvre enfant; c'eſt par un excès d'amour que vous lui avez fait fermer la porte au nez.

THAÏS. C'eſt ainſi que tu en uſes, Parmenon? là là. Mais, Phedria, écoutez pourquoi je vous avois envoyé prier de venir chez moi.

PHEDRIA. Je le veux.

THAÏS. Avant toutes choſes dites-moi, s'il vous plait, ce garçon ſait-il ſe taire?

PARMENON. Qui moi? parfaitement; mais je vous en avertis, je ne promets jamais de me taire qu'avec condition. Si ce que l'on dit eſt veritable, je le tais fort bien, & le garde le mieux du monde; mais s'il eſt faux, ou ridiculement exageré ou inventé à plaiſir, je ne l'ai pas plûtôt entendu, que tout le monde en eſt informé; voyez-vous, je ne le garde non plus qu'un panier percé garde l'eau; c'eſt pourquoi ſongez à ne rien dire que de vrai ſi vous voulez que je ſois ſecret.

THAÏS. Ma mere étoit de Samos, & elle demeuroit à Rhodes.

PAMENON. Cela ſe peut taire.

THAÏS. Là un certain Marchand lui fit préſent d'une petite fille qu'on avoit priſe dans l'Attique, ici même.

PHEDRIA. Quoi, une Citoyenne d'Athenes?

THAÏS. Je le crois; nous ne le ſavons pas bien certainement. Cette jeune enfant diſoit elle-même

me le nom de son pere & de sa mere, mais elle ne savoit ni sa patrie, ni rien qui la pût faire reconnoître, aussi n'étoit-elle pas en âge de cela. Le Marchand ajoûtoit qu'il avoit ouï dire aux Pirates de qui il l'avoit achetée, qu'elle avoit été prise à Sunium. Sitôt que ma mere l'eût entre ses mains, elle commença à la bien élever, & à lui faire apprendre tout ce qu'une jeune fille doit savoir, avec autant de soin que si elle eût été son enfant; de sorte que la plûpart des gens croyoient qu'elle étoit ma soeur. Pour moi, quelque temps après je quittai Rhodes, & je vins ici avec cet Etranger, qui étoit le seul en ce temps-là avec qui je fusse en commerce, & qui m'a laissé tout ce que vous me voyez.

PARMENON. Voilà deux articles que je ne pourrai taire, ils sont faux tous deux.

THAÏS. Comment cela?

PARMENON. C'est qu'il n'est pas vrai que vous ne fussiez en commerce qu'avec lui, ni que ce soit lui seul qui vous ait donné tout le bien que vous avez, car mon Maître vous en a donné une partie.

THAÏS. Cela est vrai: mais laisse-moi venir où je veux. Dans ce tems-là ce Capitaine dont je vous parle, fut obligé de s'en aller en Carie, & ce fut pendant son voyage que je commençai à vous voir: depuis cela vous savez combien vous m'avez toûjours été cher, & avec quel plaisir je vous ai confié tout ce que j'ai eu de plus secret.

PHEDRIA. Voilà encore ce que Parmenon ne taira pas assûrément.

PARMENON. Oh, cela s'en va sans dire.

THAÏS Ecoutez la suite, je vous prie. Depuis quelque tems ma mere est morte à Rhodes; son frere, qui est un peu avare, voyant que cette fille étoit bienfaite; & qu'elle savoit jouer des instrumens,

mens, crut qu'il la vendroit beaucoup, il la mit donc en vente, & trouva d'abord Marchand; car heureusement ce Capitaine de mes amis étoit à Rhodes en ce tems-là, & il l'acheta pour me la donner, ne sachant pourtant rien de tout ce que je viens de vous dire. Présentement il est arrivé, mais lorsqu'il a appris que je vous voyois aussi, il a feint je ne sais quelles raisons pour ne me la pas donner. Il dit que s'il étoit assûré d'occuper toûjours dans mon coeur la premiere place, & qu'il ne craignît pas que lorsqu'il me l' auroit donnée, je ne le congediasse, il m'en feroit présent, mais qu'il en a peur. Et moi, autant que je le puis conjecturer, je pense que c'est qu'il est amoureux de cette fille.

PHEDRIA. Ne s'est-il rien passé entr'eux?

THAÏS. Non, car je l'ai interrogée. Presentement, mon cher Phedria, il y a mille raisons qui me font souhaiter de l'avoir; premierement, parce qu'elle passoit pour ma soeur; & secondement pour la pouvoir rendre à son frere; je suis seule, je n'ai ici personne qui me protege ni ami, ni parent; c'est pourquoi je serois bienaise de me faire des amis par un service si considérable. Aidez-moi, je vous prie, afin que je le puisse plus facilement. Souffrez que pendant quelques jours je vous le préfere. Vous ne dites rien?

PHEDRIA. Méchante, que puis-je vous répondre après ce que vous faites?

PARMENON *à part*. Courage, cela me plaît; *à Phedria*, enfin vous avez du ressentiment; voilà ce qui s'appelle être homme.

PHEDRIA. Je ne savois à quoi tendoit tout ce grand discours; une petite fille fut prise ici; il y a quelques années; ma mere la fit élever comme si c'avoit été sa fille; elle a toûjours passé

pour ma ſoeur; je ſouhaite de l'avoir pour la rendre à ſon frere. Tout ce dialogue ne tend enfin qu'à me chaſſer & à recevoir mon rival. Pourquoi cela? ſi ce n'eſt parce que vous l'aimez plus que moi, & que vous craignez que la fille qu'il a amenée, ne vous enleve un amant de cette importance.

THAÏS. Moi, j'apprehende qu'elle ne me l' enleve?

PHEDRIA. Que ſeroit-ce donc? parlez: Eſt-il le ſeul qui vous fait des préſens? Vous êtes-vous jamais aperçue que ma liberalité fût tarie pour vous? Lorſque vous m'avez fait connoître que vous aviez envie d'avoir une petite Eſclave d' Ethiopie, n'ai-je pas tout quitté pour vous en chercher une? Enfin vous m'avez dit que vous ſouhaitiez un Eunuque, parce qu'il n'y a que les Dames de qualité qui ayent de ces gens-là: je vous en ai trouvé un auſſi. Hier encore je donnai ſoixante piſtoles pous eux deux, & tout maltraité que je ſuis, je n'ai pas laiſſé de me ſouvenir d'exécuter vos ordres, & voilà ce qui fait que vous me mépriſez.

THAÏS. C'eſt donc ainſi que vous le prenez, Phedria? Eh bien, quoique je deſire paſſionnément d'avoir cette fille, & que je ſois perſuadée qu'il me ſeroit facile de l'avoir de la maniere que je vous ai dit; néanmoins plûtôt que de me brouiller avec vous, je ferai tout ce que vous voudrez.

PHEDRIA. Plût à Dieu que cela fût vrai, & que ce que vous venez de dire partît du coeur! *Plûtôt que de me brouiller avec vous!* Ah! ſi je croyois que vous parlaſſiez ſincerement, il n'y a rien que je ne fuſſe capable de ſouffrir.

PARMENON *à part.* Le voilà déja ébranlé; il s'eſt

s'eſt rendu pour un mot; que cela a été fait promptement!

THAÏS. Moi je ne vous parlerois pas du coeur? Qu'eſt-ce que vous ayez jamais exigé de moi, même en riant, que vous ne l'ayez obtenu? Et moi je ne puis obtenir de vous que vous m'accordiez ſeulement deux jours.

PHEDRIA. Si je croyois qu'il ne falût que deux jours; mais je crains que ces deux jours n'en deviennent vingt.

THAÏS. Non en verité, je ne vous en demande que deux, ou . . .

PHEDRIA. Ou? il n'y a rien à faire, je n'en veux plus entendre parler.

THAÏS. Eh bien non; je vous aſſûre que je ne vous en demande que deux, je vous prie de me les accorder.

PHEDRIA. C'eſt à dire qu'il faut faire ce que vous voulez.

THAÏS. J'ai bien raiſon de vous aimer comme je fais. Que je vous ai d'obligation!

PHEDRIA. J'irai à la campagne, & là, pendant ces deux jours je me tourmenterai, je m'affligerai, voilà qui eſt reſolu, il faut obéir à Thaïs. Toi, Parmenon, aye ſoin de faire mener chez elle ces deux Eſclaves.

PARMENON. Fort bien.

PHEDRIA. Adieu, Thaïs, pour ces deux jours.

THAÏS. Adieu, mon cher Phedria, ne voulez-vous rien d'avantage?

PHEDRIA. Moi, que voudrois-je? ſi ce n'eſt que pendant tout le temps que vous ſerez prés du Capitaine, vous en ſoyez toûjours loin; que jour & nuit vous ſongiez à moi; que vous m'aimiez: que vous me deſiriez; que vous m'attendiez avec impatience; que vous n'ayez de plaiſir qu'à penſer

ſer à celui que vous aurez de me revoir; que vous ſoyez toute avec moi; enfin que votre coeur ſoit tout à moi, puisque le mien eſt tout à vous.

ACTE PREMIER.

SCENE III.

THAÏS.

Que je ſuis malheureuſe! peut-être qu'il n'a pas grand' foi pour ce que je lui viens de dire, & qu'il juge de moi par les autres. En verité je n'ai rien à me reprocher de ce côté-là; je ſai très-bien que je n'ai rien dit que de veritable, & qu'il n'y a perſonne qui me ſoit plus cher que Phedria. Tout ce que j'en ai fait, ce n'a été qu'à cauſe de cette fille, car je penſe avoir déja à peu prés découvert que ſon frere eſt un jeune homme de cette ville, de trés-bonne maiſon, il doit venir me trouver aujourd' hui; je m'en vais donc l'attendre au logis.

ACTE SECOND.

SCENE I.

PHEDRIA. PARMENON.

PHEDRIA.

Fais comme je t'ai ordonné, que ces Eſclaves ſoient menez chez Thaïs.

PARMENON. Cela ſe fera.

PHEDRIA. Promptement.

PARMENON. Cela ſe fera.

PHEDRIA. Mais de bonne heure.

PARME-

PARMENON. Cela se fera.

PHEDRIA. Cela t'est-il assez recommandé?

PARMENON. Ah, belle question; comme si c'étoit une chose bien difficile. Plût à Dieu, Monsieur, que vous fussiez aussi sûr de gagner bientôt quelque chose de bon, que vous êtes assuré de perdre tout à l'heure ces deux Esclaves.

PHEDRIA. Je perds une chose qui m'est bien plus chere, je perds mon repos. Ne te chagrine pas si fort de ce présent.

PARMENON. Je ne m'en chagrine point du tout, & j'exécuterai vos ordres. Mais est-ce là tout ce que vous avez à me commander?

PHEDRIA. Embellis notre présent par tes paroles tout autant que tu le pourras, & fais de ton mieux pour chasser ce fâcheux rival de chez Thaïs.

PARMENON. Je l'aurois fait, quand vous ne me l'auriez pas dit.

PHEDRIA. Pour moi je m'en vais à la campagne, & j'y demeurerai.

PARMENON. C'est bien fait.

PHEDRIA. Mais dis-moi.

PARMENON. Que voulez-vous?

PHEDRIA. Crois-tu que je puisse gagner sur moi de ne point revenir pendant le temps que j'ai accordé à Thaïs?

PARMENON. Vous? non, je n'en crois rien; & je suis sûr, ou que vous reviendrez sitôt que vous y serez arrivé; ou que ne pouvant dormir cette nuit, vous n'attendrez pas le jour pour en partir.

PHEDRIA. Je travaillerai afin de me lasser si bien que je dorme malgré moi.

PARMENON. Vous ferez encore plus, vous vous lasserez, & vous ne laisserez pas de veiller.

PHEDRIA. Ah, ne me dis pas cela, Parmenon; je veux me défaire de cette moleſſe de courage, je me ſouffre trop de foibleſſes. Eſt-ce enfin que je ne ſaurois être trois jours tout entiers ſans la voir, s'il le falloit?

PARMENON. Ouais, trois jours tout entiers ſans la voir! Songez bien à quoi vous vous engagez. *Il s'en va.*

PHEDRIA. J'ai pris mon parti, voilà qui eſt reſolu.

ACTE SECOND.

SCENE II.

PARMENON.

Grands Dieux, quelle maladie eſt-ce là! Eſt-il poſſible que l'amour change ſi fort les gens, qu'on ne puiſſe plus les reconnoître? Perſonne n'étoit moins foible que cet homme-là, perſonne n'étoit plus ſage ni plus maître de ſes paſſions. Mais qui eſt celui qui vient ici? Ho, c'eſt Gnathon, le Paraſite du Capitaine; il mene à notre voiſine une jeune fille: bons Dieux, qu'elle eſt belle! j'ai bien la mine de jouer aujourd' hui un ſot perſonnage avec mon vieux pelé d' Eunuque. Cette fille ſurpaſſe Thaïs elle-même en beauté.

ACTE SECOND.

SCENE III.

GNATHON. PARMENON. PAMPHILA, UNE SERVANTE.

GNATHON *sans voir Parmenon.*

Grands Dieux, quelle difference il y a d'homme à homme! quel avantage ont les Gens d'esprit sur les sots! ce qui vient de m'arriver me fait faire cette reflexion. Tantôt en venant ici j'ai rencontré un certain homme de mon païs & de ma profession, un honnête homme, nullement avare, & qui, comme moi, a fricassé tout son patrimoine. Je l'apperçois tout défait, sale, crasseux, malade, courbé sous le faix des années, chargé de vieux haillons. Eh, qu'est-ce, lui ai-je dit, dans quel équipage te voilà? c'est, m'a-t-il dit, que j'ai été assez malheureux pour perdre tout le bien que j'avois. Voyez à quoi je suis réduit, tous ceux qui me connoissent, & tous mes amis m'abandonnent. Alors je l'ai regardé de haut en bas: Quoi donc, lui ai-je dit, le plus lâche de tous les hommes, tu t'es mis dans un si déplorable état, qu'il ne te reste aucune esperance? As-tu perdu ton esprit avec ton bien? Je suis de même condition que toi, regarde quel teint, quelle propreté, quels habits, quel embonpoint? je n'ai aucun bien, & j'ai de tout, quoique je n'aye rien, rien ne me manque. Pour moi, m'a-t-il dit, j'avoue mon malheur, je ne puis ni être boufon, ni soufrir les coups. Comment? tu crois donc que cela se fait de cette maniere? Tu te trompes, c'étoit chez nos premiers peres; dans les vieux tems; mais aujourd'hui notre métier est une nouvelle

maniere de tendre aux oiseaux, & d'attraper les sots, c'est moi qui ai trouvé le premier cette methode. Il y a une certaine espece de gens qui prêtendent être les premiers en tout, quoiqu'il n'en soit rien pourtant; ce sont là les gens que je cherche; je ne me mets pas auprès d'eux sur le pied de boufon, mais je suis le premier à leur rire au nez, à me moquer d'eux en admirant toûjours leur bel esprit. Je loue tout ce qu'ils disent, & si dans la suite il leur prend fantaisie de dire le contraire de ce que j'ai louê, je l'approuve & je le loue comme auparavant. Disent-ils, cela n'est pas, je suis de cet avis; cela est, j'en tombe d'accord: enfin je me suis fait une loi d'applaudir à tout, & de cette maniere notre mêtier est & plus facile, & plus lucratif.

PARMENON *à part.* Voilà, ma foi, un joli garçon, on n'a qu'à lui donner des sots, il en fera bientôt des fous.

GNATHON. Cependant en nous entretenant de la sorte nous arrivons au marché. Aussi-tôt je vois venir au devant de moi, avec de grands témoignages de joye, tous les Confisseurs, les vendeurs de marée, les Bouchers, les Traiteurs, les Rôtisseurs, les Pêcheurs, les Chasseurs, tous gens à qui j'ai fait gagner de l'argent, pendant que j'ai eu du bien, & depuis que je l'ai eu perdu; & à qui j'en fais gagner tous les jours encore. Ils me saluent, & disent qu'ils sont ravis de me voir. Quand ce miserable affamé a vû qu'on me faisoit tant d'honneur, & que je gagnois si aisément ma vie, alors mon homme s'est mis à me conjurer de vouloir bien qu'il apprît cela de moi. Je lui ai ordonné de me suivre, pour voir s'il ne seroit pas possible que comme les Sectes des Philosophes prennent le nom de ceux qui

qui en ſont les Auteurs, les Paraſites auſſi ſe nommaſſent de mon nom, Gnathoniciens.

PARMENON *à part.* Voyez-vous ce que fait l'oiſiveté, & de vivre aux dépens des autres?

GNATHON. Mais je tarde trop à mener cette Eſclave chez Thaïs, & à l'aller prier à ſouper. Ha, je vois devant chez elle Parmenon, le valet de notre rival; il eſt triſte, nos affaires vont bien; je ſuis fort trompé, ſi les gens ne ſe morfondent à cette porte. Il faut que je joue ce faquin.

PARMENON. Ces gens ici s'imaginent déja que ce beau préſent va les rendre entierement maîtres de Thaïs.

GNATHON. Gnathon ſalue de tout ſon coeur Parmenon le meilleur de ſes amis. Eh bien, que fait-on?

PARMENON. On eſt ſur ſes pieds.

GNATHON. Je le vois. Mais n'y a-t-il point ici quelque choſe que tu voudrois n'y point voir!

PARMENON. Toi.

GNATHON. Je le crois. Mais n'y a-t-il point quelque autre choſe?

PARMENON. Pourquoi cela?

GNATHON. Parce que je te vois triſte.

PARMENON. Point du tout.

GNATHON. Il ne faut pas l'être auſſi. Que te ſemble de cette Eſclave?

PARMENON. Elle n'eſt pas mal-faite, vraiment.

GNATHON *à part.* Je fais enrager mon homme.

PARMENON *à part.* Qu'il eſt trompé!

GNATHON. Combien penſes-tu que ce préſent va faire de plaiſir à Thaïs?

PARMENON. Tu crois déja que cela nous va faire chaſſer. Ecoute; toutes les choſes du monde ont leurs revolutions.

GNATHON. Mon pauvre Parmenon, je vais te faire reposer pendant tous ces six mois, & t'empêcher de courir de côté & d'autre, & de veiller jusqu'au jour. Eh bien n'est-ce pas là un grand service que je te rends?

PARMENON. A moi? sans doute, ha, ha, ha!

GNATHON. C'est ainsi que j'en use avec mes amis.

PARMENON. Je te loue de cette humeur bienfaisante.

GNATHON. Mais je te retiens ici; peut-être que tu voulois aller ailleurs.

PARMENON. Point du tout.

GNATHON. Puisque cela est, je te prie de me faire la grace de m'introduire chez Thais.

PARMENON. Va, va, présentement la porte t'est ouverte, parce que tu menes cette fille.

GNATHON. Ne veux-tu point que je te fasse venir quelqu'un de là-dedans? *Il entre.*

PARMENON. Patience! laisse seulement passer ces deux jours; tu as présentement le bonheur de faire ouvrir cette porte en y touchant du petit bout du doigt; mais laisse-moi faire, il viendra un temps que tu y donneras bien des coups de pieds inutilement.

GNATHON. (*qui revient de chez Thais.*) Quoi, Parmenon te voilà encore? ho, ho! est-ce qu'on t'a laissé ici pour garder la porte, de peur qu'à la sourdine il ne vienne à Thais quelque Messager de la part du Capitaine?

PARMENON. Que cela est plaisamment dit, & qu'il y a là d'esprit! Faut-il s'étonner que ces belles choses plaisent à un Capitaine? *seul.* Mais je vois le jeune fils de notre Maître qui vient ici; je suis surpris qu'il ait quitté le Port de Pirée, car il est présentement de garde; ce n'est pas pour rien,

il

il vient avec trop de hâte; je ne sais pourquoi; il regarde de tous côtez.

ACTE SECOND.

SCENE IV.

CHEREA. PARMENON.

CHEREA *sans voir Parmenon.*

Je suis mort! je ne vois cette Fille nulle part, je ne sais ni où elle est, ni où je suis. Où la puis-je chercher? quel chemin prendrai je? Je n'en sai rien. Mais une chose me donne de l'esperance, c'est qu'en quelque lieu qu'elle soit, elle ne peut y être long-temps cachée. Quelle beauté, grands Dieux! quel air! désormais je veux bannir de mon coeur toutes les autres femmes? je ne puis plus souffrir toutes ces beautés ordinaires & communes.

PARMENON *à part.* Voila-t-il pas l'autre; qui parle aussi d'amour? Oh, malheureux Vieillard! si celuici a une fois commencé à être amoureux, on pourra bien dire que tout ce que l'autre a fait, n'est que jeu, au prix des Scenes que donnera ce dernier.

CHEREA. Que tous les Dieux & les Déesses perdent ce maudit Vieillard qui m'a amusé aujourd'hui, & moi aussi, de m'être arrêté à lui, & d'avoir seulement pris garde qu'il me parloit. Mais voilà Parmenon: Bon jour!

PARMENON. Pourquoi êtes-vous triste? D'où vient que vous paroissez si empressé? d'où venez-vous?

CHEREA. Moi! Je ne sais, en verité, ni d'où je viens, ni où je vais, tant je suis hors de moi.

PARME-

PARMENON. Pourquoi donc, je vous prie?

CHEREA. Je ſuis amoureux.

PARMENON. Ho, ho!

CHEREA. C'eſt à cette heure, Parmenon, que tu dois faire voir ce que tu es. Tu ſais que toutes les fois que j'ai pris dans l'Office toutes ſortes de proviſions pour te les porter dans ta petite loge, tu m'as toûjours promis de me ſervir. Cherea, me diſois-tu, cherchez ſeulement un objet que vous puiſſiez aimer, & je vous ferai connoître combien je vous puis être utile.

PARMENON. Allez, badin.

CHEREA. Ce n'eſt pas raillerie; j'ai trouvé ce que tu me diſois que je cherchaſſe; fais-moi voir les effets de ces promeſſes, principalement en cette occaſion, qui merite bien que tu employes tout ton eſprit. La fille dont je ſuis amoureux, n'eſt pas comme les nôtres, de qui les meres font tout ce qu'elles peuvent pour leur rendre les épaules abattues, & le ſein ſerré, afin qu'elles ſoient de belle taille. S'il y en a quelqu'une qui ait tant ſoit peu trop d'embonpoint, elles diſent que c'eſt un franc Athlete, on lui retranche de la nourriture; de ſorte que bien que leur temperament ſoit fort bon, à force de ſoin on les rend ſeches, & tout d'une venue comme des bâtons. Cela fait auſſi qu'on en eſt fort amoureux.

PARMENON. Et la vôtre, comment eſt-elle donc faite?

CHEREA. C'eſt une beauté extraordinaire.

PARMENON. Oui!

CHEREA. Un teint naturel, un beau corps, un embonpoint admirable.

PARMENON. De quel âge?

CHEREA. De ſeize ans.

PARMENON. C'eſt juſtement la fleur.

CHEREA.

CHEREA. Il faut que tu me la faſſes avoir de quelque maniere que ce ſoit, ou par force, ou par adreſſe, ou par prieres, il n'importe, pourvû qu'elle ſoit à moi.

PARMENON. Et quoi, à qui eſt donc cette fille?

CHEREA. Je n'en ſais rien,

PARMENON. D'où eſt-elle?

CHEREA. Je ne le ſais pas mieux.

PARMENON. Où demeure-t-elle?

CHEREA. Je n'en ſais rien non plus.

PARMENON. Où l'avez-vous vûe?

CHEREA. Dans la rue.

PARMENON. Pourquoi l'avez-vous perdue de vûe?

CHEREA. C'eſt de quoi je peſtois tout à l'heure en arrivant, & je ne penſe pas qu'il y ait au monde un homme comme moi, qui profite ſi mal des bonnes rencontres. Quel malheur! je ſuis inconſolable.

PARMENON. Que vous eſt-il donc arrivé?

CHEREA. Le veux-tu ſavoir? Connois-tu un certain parent de mon pere, & qui eſt de ſon âge; un certain Archidemides?

PARMENON. Je ne connois autre.

CHEREA. Comme je ſuivois cette fille, je l'ai trouvé en mon chemin.

PARMENON. Mal à propos, en verité.

CHEREA. Dis plûtôt bien malheureuſement. Le mot, *mal à propos*, eſt pour des accidens ordinaires, Parmenon. Je puis jurer que depuis ſix ou ſept mois je ne l'avois vû que tantôt que j'en avois le moins d'envie, & qu'il étoit le moins neceſſaire que je le viſſe. Eh bien, n'eſt-ce pas là une fatalité épouvantable? qu'en dis-tu?

PARMENON. Cela eſt vrai.

CHEREA.

CHEREA. D'abord, d'auſſi loin qu'il m'a vû, il a couru à moi, tout courbé, tremblant, éſoufflé, les levres pendantes; & s'eſt mis à crier, Hola, Cherea, hola, c'eſt à vous que je parle. Je me ſuis arrêté. Savez-vous ce que je vous veux, m'a-t-il dit? Dites-le moi donc. J'ai demain une affaire au Palais. Eh bien? Je veux que vous diſiez de bonne heure à votre pere qu'il ſe ſouvienne d'y venir le matin, pour m'aider à ſoutenir mon droit. Une heure s'eſt écoulée pendant qu'il m'a dit ces quatre mots. Je lui ai demandé, s'il ne me vouloit rien davantage, il m'a dit que non. Je l'ai quitté en même temps, & dans le moment j'ai regardé où étoit cette Fille, elle ne faiſoit juſtement que d'arriver ici dans notre place.

PARMENON. *bas.* Je ſuis bien trompé, ſi ce n'eſt celle qu'on vient de donner à Thaïs.

CHEREA. Cependant quand j'ai été ici, je ne l'ai point vûe.

PARMENON. Il y avoit apparemment des gens qui la ſuivoient.

CHEREA. Oui, il y avoit un Paraſite & une Servante.

PARMENON. *bas.* C'eſt elle-même, cela eſt sûr. *Haut.* Ceſſez de vous inquieter, c'eſt une affaire faite.

CHEREA. Tu ſonges à autre choſe.

PARMENON. Nullement; je ſonge fort bien à ce que vous me dites.

CHEREA. Eſt-ce que tu ſais qui elle eſt? Dis-le-moi, je t'en prie, l'as-tu vûe?

PARMENON. Je l'ai vûe, je la connois, je ſais qui elle eſt, & où elle a été menée.

CHEREA. Quoi, mon cher Parmenon, tu ſais qui elle eſt?

PARMENON. Oui.

CHEREA.

CHEREA. Et où elle a été menée?

PARMENON. Elle a été menée ici chez Thaïs, à qui on en a fait préſent.

CHEREA. Qui eſt le grand Seigneur qui peut faire un préſent de cette importance?

PARMENON. C'eſt le Capitaine Thraſon, le Rival de Phedria.

CHEREA. A ce que je vois, mon frere a affaire là à forte partie.

PARMENON. Oh! vraiment, ſi vous ſaviez le beau préſent qu'il prétend oppoſer à celui-là, vous diriez bien autre choſe.

CHEREA. Eh quel, je te prie?

PARMENON. Un Eunuque.

CHEREA. Quoi, ce vilain vieillard qu'il acheta hier?

PARMENON. Le même.

CHEREA. En bonne foi il ſera chaſsé avec ſon préſent. Mais je ne ſavois pas que Thaïs fût notre voiſine.

PARMENON. Il n'y a pas-long-tems qu'elle l'eſt.

CHEREA. J'enrage! faut-il que je ne l'aye jamais vûe! Eſt-ce comme l'on dit une beauté ſi. . .?

PARMENON. Oui, en verité, elle eſt très-belle.

CHEREA. Mais non pas comme la nôtre.

PARMENON. C'eſt une autre affaire.

CHEREA. Je te prie, Parmenon, que je la puiſſe poſſeder.

PARMENON. J'y travaillerai tout de bon, & je ferai de mon mieux; je vous aiderai. Ne me voulez-vous plus rien.

CHEREA. Où vas-tu préſentement?

PARMENON. Au logis, afin de mener ces Eſclaves à Thaïs, comme votre frere m'a commandé.

CHEREA.

CHEREA. Ah, que ce vilain homme eſt heureux d'entrer dans cette maiſon!

PARMENON. Pourquoi cela?

CHEREA. Peux-tu me faire cette demande? ſans ſortir de chez lui il verra à tous momens une compagne comme celle-là, belle comme le jour, il lui parlera, il ſera dans la même maiſon, quelquefois il mangera avec elle, quelquefois même il couchera dans la même chambre.

PARMENON. Et ſi préſentement vous étiez cet heureux-là!

CHEREA. Comment cela, Parmenon? parle.

PARMENON. Que vous priſſiez ſes habits.

CHEREA. Ses habits? Et bien, après cela?

PARMENON. Que je vous menaſſe en ſa place.

CHEREA. J'entends.

PARMENON. Que je diſſe que vous êtes celui qu'on lui envoye.

CHEREA. Je comprends.

PARMENON. Et que vous jouiſſiez des mêmes plaiſirs dont vous dites qu'il jouira; de manger avec elle, de la voir, de la toucher, de rire avec elle, & de coucher dans ſa chambre? puisqu'auſſi bien aucune de toutes ces femmes ne vous connoît, & ne ſait qui vous êtes. De plus, votre viſage & votre âge vous feront facilement paſſer pour ce qu'il eſt.

CHEREA. On ne peut pas mieux parler! je n'ai de ma vie vû donner un meilleur conſeil; marchons, allons au logis, ajuſte-moi tout à l'heure, mene-moi, conduis-moi au plus vîte.

PARMENON. Que voulez-vous faire? je riois en verité.

CHEREA. Tu te moques.

PARME-

PARMENON. Je suis perdu! qu'ai-je fait; misérable que je suis! à quoi m'obligez-vous; c'est à vous que je parle, au moins; laissez-moi.

CHEREA. Allons.

PARMENON. Vous continuez?

CHEREA. Cela est resolu.

PARMENON. Prenez garde que cela ne soit trop perilleux.

CHEREA. Il n'y a nul peril. Laisse-moi faire.

PARMENON. Il n'y en a point pour vous, car tout l'orage tombera sur moi.

CHEREA. Ahi!

PARMENON. Nous allons faire une action malhonnête.

CHEREA. Est-ce une action malhonnête de se faire mener dans la maison de ces Demoiselles, & de rendre la pareille à des coquines, qui nous méprisent, qui se moquent de notre jeunesse, & qui nous font enrager de toutes sortes de manieres? Est-ce une vilaine action, de les tromper comme elles nous trompent tous les jours? Est-il plus juste que je trompe mon pere & que je le joue, afin que je sois blâmé de tous ceux qui le sauront? Au lieu que tout le monde trouvera que j'aurai très-bien fait de les traiter de la sorte.

PARMENON. Vous le voulez ainsi? Si vous êtes resolu de le faire, à la bonne heure; mais au moins dans la suite n'allez pas rejetter toute la faute sur moi.

CHEREA. Je ne le ferai pas.

PARMENON. Me le commandez-vous?

CHEREA. Je te le commande, je te l'ordonne, & je le veux absolument, je ne refuserai de ma vie de dire que c'est moi qui t'ai obligé de le faire.

PARMENON. Suivez-moi donc. Que les Dieux donnent un heureux succès à notre entreprise!

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

THRASON. GNATHON. PARMENON.

THRASON.

Thaïs me fait de grands remercimens sans doute?

GNATHON. Très-grands.

THRASON. Dis-tu vrai? est-elle bien aise?

GNATHON. Elle n'est pas si touchée de la beauté du présent, qu'elle est ravie de ce qu'il vient de vous; c'est sur quoi elle triomphe.

PARMENON *à part en entrant.* Je viens voir quand il sera tems de présenter ces Esclaves. Mais voilà le Capitaine.

THRASON *à Gnathon.* Il faut avouer que la nature m'a fait une grande grace; c'est que je ne fais rien qui ne soit trouvé agréable, & dont on ne m'ait de l'obligation.

GNATHON. Cela est vrai, c'est ce que j'ai toûjours remarqué.

THRASON. Aussi il falloit voir combien le Roi me remercioit des moindres choses que je faisois. Il n'en usoit pas de même avec les autres.

GNATHON. Quand on a de l'esprit, on trouve toûjours le moyen de s'aproprier par ses discours la gloire que les autres ont acquise avec bien de la peine & du travail, & c'est là ce que vous avez au souverain degré.

THRASON. C'est bien dit.

GNATHON. Le Roi donc n'avoit des yeux.

THRASON. Sans doute.

GNATHON. Que pour vous.

THRASON.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0118
DFG

THRASON. Non; il me confioit la conduite de ſon armée & tout le ſecret de l'Etat.

GNATHON. Cela eſt étonnant!

THRASON. Et lorsqu'il étoit las du monde, qu'il étoit fatigué des affaires, quand il vouloit ſe repoſer; comme pour . . . entends-tu?

GNATHON. Fort bien; comme pour chaſſer l'ennui que la foule de ſes Courtiſans lui avoit causé.

THRASON. T'y voilà. Alors il ne manquoit jamais de me prendre pour me faire manger avec lui tête à tête.

GNATHON. Diantre! Vous me parlez là d'un Prince qui choiſit bien ſon monde!

THRASON. Ho, c'eſt un homme qui s'accommode de fort peu de gens.

GNATHON. Ho ma foi, il ne s'accommode de perſonne, puiſqu'il vous goûte.

THRASON. Tous les Courtiſans me portoient envie, & me donnoient des coups de dent ſans faire ſemblant de rien; mais moi je les mépriſois; ils me portoient tous une envie furieuſe. Un entre autres, celui qui commandoit les Elephans Indiens. Un jour qu'il me chagrinoit plus qu'à l'ordinaire: Dis-moi, je te prie, lui dis-je, Straton, eſt-ce parce que tu commandes à des bêtes que tu fais tant le fier?

GNATHON. Par ma foi, c'eſt là ce qui s'appelle un bon mot! Grands Dieux! vous lui donnâtes là un coup de maſſue, que pût-il répondre?

THRASON. Il demeura muet.

GNATHON. Comment ne l'auroit-il pas été?

PARMENON *à part.* Grands Dieux! voilà un homme entierement perdu, il eſt achevé, & ce ſcelerat!

THRASON. Mais, Gnathon, ne t'ai-je jamais conté de quelle maniere je traitai un jour à table un Rhodien?

GNATHON. Jamais; dites-le-moi, je vous prie.

bas. Il me l'a dit plus de mille fois.

THRASON. Un jour que j'étois à un festin avec ce jeune homme dont je vous parle, & qui étoit de Rhodes; par hazard j'avois mené avec moi une Courtisane; il se mit à folâtrer avec elle, & à se moquer de moi. Que veux-tu dire, lui dis-je, impudent, infame, est-ce qu'il te faut des maîtresses à toi?

GNATHON. Ha, ha, ha?

THRASON. Qu'as-tu à rire?

GNATHON. Que cela est fin, qu'il y a là de gentillesse, qu'il y a d'esprit! il ne se peut rien de mieux. Je vous prie, Monsieur, ce mot-là est-il de vous? je l'ai toûjours pris pour un des meilleurs mots des Anciens.

THRASON. L'avois-tu ouï dire?

GNATHON. Très-souvent, & il est des plus estimez.

THRASON. Il est de moi.

GNATHON. Je suis fâché que pour une legere imprudence vous ayez piqué si vivement un jeune homme de bonne maison.

PARMENON. Que les Dieux te confondent!

GNATHON. Que vous répondit-il, je vous prie?

THRASON. Il fut déferré, & tous ceux qui étoient à table mouroient de rire. Enfin depuis ce temps-là tout le monde me craignoit.

GNATHON. Ce n'étoit pas sans raison.

THRASON. Mais à propos, dis-moi; dois-je me disculper auprès de Thaïs sur le soupçon qu'elle a eu que j'aime cette fille?

GNATHON.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0120
DFG

GNATHON. Rien moins que cela, au contraire, il faut que vous augmentiez ce soupçon de plus en plus.

THRASON. Pourquoi?

GNATHON. Me le demandez-vous? savez-vous bien ce que vous devez faire? quand elle parlera de Phedria, ou qu'elle s'avisera de le louer pour vous faire dépit . . .

THRASON. J'entends.

GNATHON. Voici le seul moyen que vous avez de l'en empêcher; quand elle nommera Phedria, vous d'abord nommez Pamphila: & si elle vous dit, faisons venir Phedria pour faire collation avec nous; vous direz aussitôt, faisons appeller Pamphila pour chanter devant nous. Si elle loue la bonne mine de votre rival; de votre côté louez la beauté de cette fille. Enfin souvenez-vous de lui rendre toûjours la pareille, afin de la faire enrager à son tour.

THRASON. Cela seroit très-bon si elle m'aimoit un peu.

GNATHON. Puisqu'elle attend avec impatience vos présens, & qu'elle les aime, il n'y a point de doute qu'elle ne vous aime de tout son coeur, & ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est facile de lui donner du chagrin sur votre chapitre. Elle craint toûjours que si elle vous fâche, vous ne portiez ailleurs le bien qu'elle reçoit de vous présentement.

THRASON. Tu as raison; comment cela ne m'étoit-il pas venu dans l'esprit?

GNATHON. Cela est ridicule; c'est que vous n'y aviez pas pensé; car si vous y eussiez pensé, vous l'auriez encore beaucoup mieux trouvé que moi.

ACTE TROISIEME.

SCENE II.

THAÏS. THRASON. PARMENON. GNATHON. PYTHIAS.

L'Eſclave Ethiopienne, Chærea habillé en Eunuque, les Servantes de Thaïs.

THAÏS.

Il m'a ſemblé entendre la voix du Capitaine. Le voilà auſſi. Bon jour, mon cher Thraſon.

THRASON. O ma chere Thaïs, mes délices, que faites-vous? Eh bien, m'aimez-vous un peu pour le préſent que je vous ai fait de cette Joueuſe d'inſtrumens?

PARMENON *à part.* Qu'il eſt poli! & le beau debut qu'il fait en arrivant!

THAÏS. Pourroit-on ne pas aimer un homme de votre mérite?

GNATHON. Allons donc ſouper, à quoi vous arrêtez-vous?

PARMENON. Voilà-t-il pas l'autre! vous diriez qu'il eſt fils de ce faquin, tant ils ſe reſſemblent tous deux.

THAÏS. Nous irons quand vous voudrez, je ſuis toute prête.

PARMENON. Je vais les aborder, & je ferai comme ſi je ne faiſois que de venir de chez nous. *à Thaïs.* Madame, devez-vous aller quelque part?

THAÏS. Ha, Parmenon, tu viens fort à propos, car je vais ſortir.

PARMENON. Où allez-vous donc?

THAÏS. *bas.* Quoi, eſt-ce que tu ne vois pas cet homme?

PARME-

PARMENON. Je le vois, & j'en enrage: quand il vous plaira, vous aurez ici les préſens que Phedria vous envoye.

THRASON. Pourquoi nous tenons-nous ici: d'où vient que nous n'allons pas?

PARMENON. Je vous prie qu'avec votre permiſſion nous puiſſions donner à Madame ce que nous avons à lui donner, qu'il nous ſoit permis de l'approcher, & d'avoir avec elle un moment de converſation.

THRASON. Je crois que ce ſont là de beaux préſens, & qu'ils ſont bien comparables aux nôtres.

PARMENON. On en jugera en les voyant. Hola, faites venir tout à l'heure ces Eſclaves. Avancez. Cette fille eſt du fin fond de l'Ethiopie.

THRASON. Voilà qui vaut huit ou neuf piſtoles.

GNATHON. Tout au plus.

PARMENON. Et toi, Dorus, où es-tu? approche. Tenez, Madame, voyez cet Eſclave; qu'il a bonne mine! voyez quelle fleur de jeuneſſe!

THAÏS. Oui en verité il a bon air.

PARMENON. Qu'en dis-tu, Gnathon? n'y trouves-tu rien à redire? Et vous, Monſieur? *bas.* Ils ne diſent rien, c'eſt aſſez le louer. *haut.* Examinez-le ſur les Sciences; éprouvez-le ſur les exercices & ſur la Muſique; je vous le donne pour un garçon qui ſait tout ce que les jeunes gens de condition doivent ſavoir.

THRASON. En verité à un beſoin il paſſeroit pour une fille, & ſans avoir bû on s'y méprendroit.

PARMENON *à Thaïs.* Cependant celui qui vous fait ſes préſens ne demande pas que vous viviez toute pour lui, & que pour lui vous chaſſiez tous les autres; il ne conte point ſes combats; il ne fait point parade de ſes bleſſures; il ne vous gêne point

comme certain homme que nous connoiſſons; mais lorsqu'il ne vous incommodera point, quand vous lui permettrez de venir quand vous aurez le loiſir de le recevoir, il ſe trouvera trop heureux.

THRASON *à Gnathon.* On voit bien que c'eſt là le Valet d'un gueux & d'un miſerable.

GNATHON. *Vous avez raiſon*, car un homme qui auroit dequoi en acheter un autre, ne pourroit jamais ſouffrir celui-là.

PARMENON *à Gnathon.* Tais-toi, le dernier des faquins; car puiſque tu as la lâcheté de complaire en tout à cet homme-là, je ſuis sûr qu'il n'y a point d'infamie que tu ne ſois capable de faire pour remplir ta panſe.

THRASON *à Thaïs.* Nous en irons-nous donc enfin?

THAÏS. Je vais faire entrer auparavant ces Eſclaves, & donner quelques ordres; je reviens dans un moment.

THRASON. Pour moi je m'en vais; attends-la ici.

PARMENON. Il n'eſt pas de la gravité d'un Général d'Armée d'être vû dans les rues avec ſa Maîtreſſe.

THRASON. Que veux-tu que je te diſe davantage? tel Maître, tel Valet.

GNATHON. Ha, ha, ha!

THRASON. Qu'as-tu à rire?

GNATHON. De ce que vous venez de dire; & quand ce que vous dites à ce jeune Rhodien, me vient dans l'eſprit, je ne puis m'en empêcher encore. Mais Thaïs ſort de chez elle.

THRASON. Va t'en devant, cours, afin que tout ſoit prêt au logis.

GNATHON. Soit.

THAÏS. Aye bien soin de tout ce que je t'ai dit, Pythias; si par hazard Chremès venoit ici, prie le de m'attendre, s'il n'en a pas le temps, prie-le de revenir une autre fois; s'il ne le peut, amene-le-moi.

PYTHIAS. Je n'y manquerai pas.

THAÏS. Qu'y a-t-il encore? que voulois-je dire? Ha! ayez bien soin de cette fille, & vous tenez à la maison.

THRASON. Marchons.

THAÏS *à ses gens*. Suivez-moi, vous autres.

ACTE TROISIEME.

SCENE III.

CHREMES. PYTHIAS.

CHREMES.

En verité plus je pense à cette affaire, c'est un grand hazard si cette Thaïs ne me fait quelque tour de son mètier, de la maniere fine dont je vois qu'elle se prend à me vouloir faire tomber dans ses pieges. Lorsqu'elle m'eut fait prier de l'aller voir, & que je fus chez elle, (on me demandera, quelles affaires aviez-vous avec cette créature la? Je ne la connoissois pas seulement.) Quand je fus donc chez elle, d'abord elle trouva un prétexte pour me retenir; elle me dit qu'elle avoit fait un sacrifice, & qu'elle avoit à m'entretenir d'une affaire très-importante. Des ce moment-là je soupçonnai que tout cela se faisoit pour m'attraper. Elle se mit à table auprès de moi, elle me fit toutes les avances imaginables, & épuisa tous les lieux communs. Enfin quand elle vit la conversation refroidie, elle me demanda combien

il y avoit de tems que mon pere & ma mere étoient morts; je lui répondis qu'il y avoit déja du temps. Elle voulut ſavoir enſuite ſi je n'avois point de maiſon de campagne à Sunium, & ſi cette maiſon étoit bien éloignée de la mer? Je crois que cette maiſon lui plaît, & qu'elle eſpere de pouvoir me l'eſcroquer. Enfin elle me demanda ſi je ne perdis pas une petite ſoeur il y a quelques années? qui étoit avec elle? quels habits, quels bijoux elle avoit, quand elle fut priſe? & qui la pourroit reconnoître? Pourquoi me fait-elle toutes ces demandes, ſi ce n'eſt, comme elle eſt fort hardie, qu'elle a peut-être deſſein de paſſer pour cette petite ſoeur? Mais ſi cette fille eſt en vie, elle n'a que ſeize ans tout au plus & je crois que Thaïs eſt un peu plus âgée que moi. Depuis cela elle m'a encore envoyé prier de la venir trouver; mais qu'elle me diſe, ſi elle veut, ce qu'elle a à me dire, & qu'elle ne m'importune pas davantage, car en verité je ne reviendrai pas une troiſiéme fois. Hola, hola, quelqu'un.

PYTHIAS. Qui eſt-ce?

CHREMES. C'eſt Chremès.

PYTHIAS. Oh, le joli homme!

CHREMES. N'ai-je pas bien dit qu'on me tend quelque piege?

PYTHIAS. Thaïs vous conjure de revenir demain, ſi vous en avez la commodité.

CHREMES. Je vais à la campagne.

PYTHIAS. Faites-lui cette grace, je vous prie.

CHREMES. Je ne puis pas, te dis-je.

PYTHIAS. Attendez-la donc ici.

CHREMES. Encore moins.

PYTHIAS. Pourquoi cela, mon cher Chremès?

CHREMES. Va te promener.

PYTHIAS. Si vous avez abſolument reſolu de ne

ne faire rien de tout cela, ayez la bonté d'aller trouver ma Maîtresse où elle est, il n'y a que deux pas.

CHREMES. Je le veux.

PYTHIAS. Dorias, cours vîte, mene Monsieur chez le Capitaine.

ACTE TROISIEME.

SCENE IV.

ANTIPHON.

Quelques jeunes gens que nous étions hier au port de Pirée, nous fimes partie de manger aujourd'hui ensemble, & de payer chacun notre écot. Cherea fut chargé de commander le souper, & nous lui donnâmes nos anneaux pour gages. L'on convint du lieu & de l'heure; l'heure qu'on avoit prise est passée, & il n'y a rien de prêt au lieu où l'on avoit dit que l'on mangeroit. Cherea même ne se trouve point, & je ne sais que dire ni que croire. Présentement les autres m'ont donné charge de le chercher; c'est pourquoi je vais voir s'il seroit chez lui. Mais qui est-ce qui sort de chez Thaïs? est-ce lui, ou ne l'est-ce pas? C'est lui-même! Quelle espece d'homme est-ce là! & quel ajustement a-t-il? quel malheur peut-il lui être arrivé? Je ne puis assez m'étonner de tout ceci, & je ne saurois deviner ce que ce peut être. Mais avant que de l'aborder, je veux tâcher de découvrir d'ici ce que c'est. *Il s'eloigne un peu.*

ACTE TROISIEME.

SCENE V.

CHEREA. ANTIPHON.

CHEREA.

N'y a-t-il ici perſonne? je ne vois qui que ce ſoit. Perſonne de la maiſon ne me ſuit-il? Perſonne. M'eſt-il enfin permis de faire éclater ma joye? Oh, Jupiter! c'eſt préſentement que je mourrois volontiers, de peur qu'une plus longue vie ne corrompe cette joye par quelque chagrin. Mais eſt-il poſſible qu'il ne viendra ici aucun curieux qui me ſuive partout, & qui me rompe la tête à force de me demander d'où vient cette grande émotion, pourquoi je ſuis ſi gai, où je vais, d'où je ſors, où j'ai pris cet habit, qui je cherche, ſi je ſuis ſage, ou ſi je ſuis fou?

ANTIPHON. Je vais l'aborder, & lui faire le plaiſir que je vois qu'il ſouhaite. Cherea, d'où vient cette grande émotion? que veut dire cet habit? qu'as-tu à être ſi gai? que veux tu dire? es-tu en ton bon ſens? pourquoi me regardes-tu? pourquoi ne me répons-tu pas?

CHEREA. Ha mon cher ami, bon jour, il n'y a perſonne que je ſouhaite plus de rencontrer que toi.

ANTIPHON. Conte-moi donc ce qu'il y a, je t'en prie.

CHEREA. Et moi je te prie de l'entendre. Connois-tu la Maîtreſſe de mon frere?

ANTIPHON. Oui, c'eſt Thaïs, à ce que je crois.

CHEREA. Elle-même,

ANTIPHON. Son nom m'étoit demeuré dans l'eſprit.

CHEREA.

CHEREA. On lui a fait préſent aujourd'hui d'une certaine fille. Mais à quoi bon m'arréterois-je à te la louer, tu ſais que je ſuis aſſez délicat en beauté, & que je ne m'y connois pas mal. Celle-là m'a charmé.

ANTIPHON. Dis-tu vrai?

CHEREA. Et je ſuis ſûr que ſi tu la voyois, tu tomberois d'accord qu'elle ſurpaſſe toutes les autres beautez. En un mot, j'en ſuis devenu amoureux. Heureuſement il y avoit un certain Eunuque que mon frere a acheté pour Thaïs, & qui ne lui avoit pas encore été mené. Parmenon m'a donné un conſeil que j'ai ſuivi ſans balancer.

ANTIPHON. Quel conſeil?

CHEREA. Ne m'interromps pas, je vais te le dire. Il m'a conſeillé de changer d'habit avec cet Eſclave, & de me faire mener chez Thaïs en ſa place.

ANTIPHON. Comment? en la place de cet Eunuque?

CHEREA. Oui.

ANTIPHON. Mais enfin à quoi bon ce changement, & quel avantage en pouvois-tu tirer?

CHEREA. Peux-tu me le demander? Par là je pouvois voir & entretenir celle dont je ſuis amoureux, & être avec elle. Trouves-tu que cela n'en vaille pas la peine? J'ai donc été donné à Thaïs, qui ne m'a pas eu plûtôt reçu, qu'elle m'a mené chez elle fort contente; & m'a recommandé cette fille.

ANTIPHON. A qui, je te prie? à toi?

CHEREA. A moi.

ANTIPHON. Elle ne s'adreſſoit pas mal, vraiment.

CHEREA. Elle m'a commandé de ne laiſſer approcher d'elle aucun homme, & de ne m'en éloigner pas, de demeurer ſeul avec elle dans la chambre

bre la plus reculée de la maiſon. En regardant la terre modeſtement, j'ai fait ſigne de la tête que j'executerois ſes ordres.

ANTIPHON. Pauvre garçon!

CHEREA. Je m'en vais ſouper en ville, m'a-t-elle dit. En même tems elle a pris ſes filles avec elle, & n'en a laiſsé que quelques jeunes fort novices pour ſervir cette belle perſonne. D'abord elles ſe ſont miſes à la déshabiller pour la mettre au bain. Je leur dis de ſe depêcher. Pendant qu'elles l'ajuſtoient dans une petite chambre, elle étoit aſſiſe & regardoit un tableau, où l'on voyoit repréſenté Jupiter, qui, comme on dit, faiſoit deſcendre une pluye d'or dans le giron de Danaé. Je me ſuis mis auſſi à le regarder; & comme il avoit fait juſtement ce que j'avois deſſein de faire, j'étois d'autant plus ravi de voir qu'un Dieu ſe fût metamorphoſé en homme: & que pour tromper cette fille, il fût deſcendu à la ſourdine par les tuiles d'une maiſon étrangere. Mais quel Dieu! celui qui par la voix de ſon tonnerre ébranle toute la vaſte étendue des Cieux. Et moi qui ne ſuis qu'un miſerable mortel, je ſerois plus ſage? non aſſûrément. Pendant que je fais toutes ces reflexions, on l'appelle pour ſe mettre au bain. Elle va, elle ſe baigne, elle revient, après quoi les filles la mettent au lit. Je me tiens là debout, pour voir ſi elles ne me commanderoient rien. Il en eſt venu une à moi, qui m'a dit: Hola, Dorus, prens cet éventail & fais comme cela un peu de vent à cette fille, pendant que nous allons nous baigner? quand nous aurons fait, tu te baigneras ſi tu veux. Je prens l'éventail en faiſant le triſte, comme ſi j'étois fâché d'avoir cette commiſſion.

ANTIPHON. Par ma foi je voudrois bien avoir

vû

vû ton impudence, & la contenance que tu avois! un grand Ane comme toi tenir un éventail!

CHEREA. A peine a-t-elle achevé de parler, qu'elles sortent toutes ensemble pour aller au bain. Elles font un grand bruit, comme les Valets ont accoûtumé de faire quand les Maîtres sont absens. Cependant cette fille s'endort; je regarde du coin de l'oeil, en mettant ainsi l'éventail devant moi; je jette aussi les yeux de tous côtez, pour voir s'il n'y avoit rien à craindre. Je vois que tout alloit le mieux du monde; je ferme la porte au verrou.

ANTIPHON. Après cela?

CHEREA. Comment? après cela? Sot.

ANTIPHON. Je l'avoue.

CHEREA. Est-ce que j'aurois perdu une si belle occasion qui s'offroit à moi, & qui devoit si peu durer, que j'avois tant désirée & si peu attendue? Il auroit fallu que j'eusse été celui de qui je portois l'habit.

ANTIPHON. Tu as raison. Mais à propos, quel ordre as-tu donné pour le souper?

CHEREA. Il est prêt.

ANTIPHON. Tu es un brave homme. En quel lieu? chez toi?

CHEREA. Non, c'est chez notre Affranchi Discus.

ANTIPHON. C'est bien loin.

CHEREA. C'est pourquoi il faut nous hâter.

ANTIPHON. Change d'habit.

CHEREA. Où en puis-je changer? je suis au désespoir, car présentement me voilà banni de chez nous. J'appréhende d'y trouver mon frere, & peut-être même que mon pere sera revenu de la campagne.

ANTIPHON. Allons chez moi, c'est le lieu le plus proche où tu puisses aller quitter cet habit.

CHEREA.

CHEREA. C'eſt bien dit, allons; auſſi bien je veux conſulter avec toi ce que je dois faire pour poſſeder toûjours cette fille.

ANTIPHON. Trés-volontiers.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

DORIAS.

En verité, autant que j'en ai pû juger pendant le peu de tems que j'ai vû ce Capitaine, je crains bien que dans l'emportement où il eſt, il ne joue quelque tour à ma Maîtreſſe, ou ne lui faſſe méme quelque inſulte; car le frere de la fille qui eſt au logis, ce Chremés que je viens de lui mener, étant arrivé, elle a prié ce fou d'ordonner qu'on le fît entrer; mais d'abord il a pris feu, il n'a oſé néanmoins la refuſer. Enſuite elle l'a preſſé de le faire mettre à table avec eux, & cela afin de le retenir. Parce que ce n'étoit pas le tems de lui dire ce qu'elle déſiroit qu'il ſût de ſa ſoeur. Enfin malgré lui il l'a invité, il eſt donc demeuré. Ma maîtreſſe a commencé à vouloir s'entretenir avec lui; le Capitaine croyant que c'étoit un rival qu'on lui amenoit à ſa barbe, a voulu de ſon côté faire dépit à Thaïs; hola, a-t-il dit, qu'on faſſe venir Pamphila pour nous divertir. Auſſitôt Thaïs s'eſt miſe à crier qu'on n'en fît rien, quoi la faire venir à un feſtin? Il continue à s'opiniâtrer & à la vouloir faire venir; ſur cela ils ſe ſont querellez. Cependant ſans faire ſemblant de rien, elle a ôté ſes bijoux, & me les a don-

a donnez à apporter, c'eſt une marque qu'elle ſe tirera de là le plûtôt qu'il lui ſera poſſible.

ACTE QUATRIEME.

SCENE II.

PHEDRIA.

En m'en allant à notre maiſon de campagne, par les chemins, comme il arrive d'ordinaire quand on a quelque chagrin dans l'eſprit, il m'eſt venu mille penſées l'une après l'autre, que j'ai tournées du plus méchant côté. En un mot, occupé de toutes ces choſes, j'ai paſſé la maiſon ſans y prendre garde, & quand je m'en ſuis aperçu j'étois déja bien loin. Je ſuis retourné ſur mes pas, bien fâché; quand j'ai été au détour vis à vis de la maiſon, je me ſuis arrêté, & j'ai fait d'abord cette reflexion en moi-même, quoi? pendant deux jours il me faudra demeurer ſeul ici ſans elle? Qu'importe? ce n'eſt rien. Comment, ce n'eſt rien? Eſt-ce que s'il ne m'eſt pas permis d'en approcher, il me ſera auſſi défendu de la voir? Si l'un m'eſt interdit, au moins l'autre ne le ſera pas; & en amour la moindre douceur eſt toûjours quelque choſe. Dans cette penſée je m'éloigne de la maiſon, à deſſein cette fois. Mais qu'eſt-ce que ceci, d'où vient que Pythias ſort avec tant de précipitation, & qu'elle eſt ſi troublée?

ACTE QUATRIEME.

SCENE III.

PYTHIAS. PHEDRIA. DORIAS.

PYTHIAS *sans apperçevoir Phedrie.*

Malheureuse que je suis, où pourrois-je trouver ce méchant, ce scelerat? où le chercherai-je? avoir osé entreprendre une action si hardie!

PHEDRIA *à part.* Je suis perdu! que j'appréhende ce que ce peut-être.

PYTHIAS. Cet enragé ne s'est pas contenté de surprendre cette pauvre fille, il lui a encore brutalement déchiré ses habits, & arraché les cheveux.

PHEDRIA. Oh!

PYTHIAS. Ah, si je pouvois le trouver, ce maudit sorcier, que je me jetterois de bon coeur sur lui, & que je lui aracherois volontiers les yeux!

PHEDRIA. En mon absence il est arrivé quelque désordre dans cette maison, il faut que je lui parle: Qu'est-ce que ceci, Pythias, pourquoi es-tu si troublée, & qui cherches-tu?

PYTHIAS. Ha, Monsieur, qui je cherche? allez vous promener avec vos chiens de présens.

PHEDRIA. Que veux-tu dire?

PYTHIAS. Vous me le demandez? L'Esclave que vous nous avez donné, a fait un beau ménage chez nous! il a violé la fille que le Capitaine a donnée à ma Maîtresse.

PHEDRIA. Que dis-tu?

PYTHIAS. Je suis perdue.

PHEDRIA. Tu es yvre.

PYTHIAS. Que mes ennemis le fussent comme moi.

DORIAS.

DORIAS. Ma chere Pythias, quel prodige eſt-ce donc que cela, je te prie?

PHEDRIA. Tu es folle, Pythias. Comment un homme comme lui auroit-il fait ce que tu dis?

PYTHIAS. Je ne ſais ce qu'il eſt; mais la choſe même fait voir la verité de ce que je dis. Cette fille pleure, & quand on lui demande ce qu'elle a, elle n'oſe le dire; & ce bon coquin ne paroît point; je ſuis même bien trompée, s'il n'a volé quelque choſe en s'en allant.

PHEDRIA. Je ne ſaurois croire que lâche & mou comme il eſt, il ſoit allé fort loin. Sur ma parole, il ſera retourné chez nous.

PYTHIAS. Voyez ie vous prie s'il y eſt.

PHEDRIA. Tu le ſauras tout à l'heure.

DORIAS. Grands Dieux! avoir oſé faire une action ſi horrible! Ma chere, je n'ai jamais ouï parler de pareille choſe.

PYTHIAS. J'avois bien ouï dire que ces ſortes de gens aimoient fort les femmes. Mais ce qu'il a fait ne me ſeroit jamais venu dans l'eſprit; autrement je l'aurois enfermé quelque part, & je ne lui aurois pas confié cette fille.

ACTE QUATRIEME.

SCENE IV.

PHEDRIA. DORUS. PYTHIAS. DORIAS.

PHEDRIA *à Dorus.*

Sors, ſcelerat! tu te tiens encore là? fugitif! avance. Voilà un bel achat que j'ai fait là!

DORUS. Je vous prie . . . .

PHEDRIA. Oh! voyez le bon coquin; comme ce pendard tord la bouche! d'où vient que tu es

revenu ici? pourquoi ce changement d'habits? qu'as-tu à dire? Pythias, si j'eusse tant soit peu tardé, je ne l'eusse pas trouvé à la maison, il avoit déja fait son paquet.

PYTHIAS. Avez-vous notre homme, je vous prie?

PHEDRIA. Sans doute.

PYTHIAS. Ah! que j'en suis aise!

DORIAS. Ah, que j'en suis ravie!

PYTHIAS. Où est-il?

PHEDRIA. Quelle demande! ne le vois-tu pas?

PYTHIAS. Je le vois? Qui donc, je vous prie?

PHEDRIA. Eh, celui-la.

PYTHIAS. Qui, celui-là?

PHEDRIA. Celui qu'on a mené aujourd'hui chez vous.

PYTHIAS. Et moi je vous dis que personne de chez nous n'a jamais vû cet homme-là.

PHEDRIA. Personne de chez vous ne l'a vû?

PYTHIAS. Eh quoi, Monsieur, est-ce donc, je vous prie, que vous avez crû que cet homme avoit été mené chez nous?

PHEDRIA. Quel autre aurois-je pû croire qu'on y eût mené, puisque je n'avois que lui?

PYTHIAS. Ho, vous vous moquez, il n'y a pas de comparaison à faire de celui-ci à celui qu'on nous a amené. Il étoit bienfait, & il avoit la mine d'un garçon de bonne maison.

PHEDRIA. Tantôt cela t'a paru ainsi, parce qu'il avoit des habits de diverses couleurs, & presentement qu'il en a d'autres, il te paroit mal bâti.

PYTHIAS. Ah, taisez-vous, je vous prie, comme s'il y avoit une petite difference. Je vous dis que celui qu'on a mené chez nous, est un jeune homme que vous seriez vous-même ravi de voir. Celui-ci est vieux, il ne peut se soûtenir,

c'est

c'eſt un homme conſiſqué entierement & dans la derniere caducité, il a le teint de couleur de ſuye detrempée.

PHEDRIA. Ho! quelle fable eſt-ce donc que cela? tu me reduis à ne ſavoir pas moi-même ce que j'ai fait. Hola, toi, parle, t'ai je acheté?

DORUS. Oui, vous m'avez acheté.

PYTHIAS *à Phedria.* Ordonnez-lui de répondre à ce que je vais lui demander.

PHEDRIA. Interroge-le.

PYTHIAS *à Dorus.* Es-tu venu aujourd'hui chez nous? vous voyez bien qu'il fait ſigne que non. *Dorus, pour dire que non, ſecoue ſeulement la tête.* *à Pythias.* Mais cet autre que Parmenon nous a amené, ce jeune garçon de ſeize ans y eſt venu.

PHEDRIA *à Dorus.* Oça, répons-moi prémierement à ceci, où as-tu pris l'habit que tu as? tu ne dis rien, infame? tu ne veux pas parler?

DORUS. Cherea eſt venu. . . .

PHEDRIA. Qui, mon frere?

DORUS. Oui.

PHEDRIA. Quand?

DORUS. Aujourd'hui.

PHEDRIA. Combien y a-t-il de tems?

DORUS. Tantôt.

PHEDRIA. Avec qui étoit-il?

DORUS. Avec Parmenon.

PHEDRIA. Le connoiſſois-tu avant cela?

DORUS. Non. Et jamais je n'avois ouï dire qui il étoit.

PHEDRIA. Comment ſavois-tu donc que c'étoit mon frere?

DORUS. Parmenon le diſoit. C'eſt ce Cherea qui m'a donné cet habit. . . .

PHEDRIA. Je ſuis perdu!

DORUS. Et qui a pris le mien. Après quoi ils ſont ſortis tous les deux.

PYTHIAS *à Phedria.* Croyez-vous préſentement que je ſois yvre, & que je ne vous aye pas dit la verité? Il me ſemble qu'il eſt aſſez clair que cette pauvre fille a raiſon de ſe plaindre.

PHEDRIA *à Pythias.* Allons, courage, bête. Tu crois donc ce qu'il dit?

PYTHIAS. Qu'ai-je affaire de le croire? la choſe ne parle-t-elle pas d'elle-même?

PHEDRIA *à Dorus.* Avance-toi un peu de ce côté-là, entens-tu; encore un peu. Cela eſt bien, dis moi encore tout ce que tu m'as dit; Cherea t'a ôté ton habit?

DORUS. Il me l'a ôté.

PHEDRIA. Et il s'en eſt habillé?

DORUS. Il s'en eſt habillé.

PHEDRIA. Et il a été mené en ta place?

DORUS. Oui, en ma place.

PHEDRIA. Grand Jupiter! voilà un coquin qui eſt bien hardi!

PYTHIAS. Que je ſuis malheureuſe! quoi! vous ne croyez pas encore qu'on nous a traitées de la maniere du monde la plus indigne?

PHEDRIA. Ce ſera un grand miracle ſi tu ne crois ce que dit ce maraud; *il dit ceci bas à Dorus,* je ne ſais ce que je dois faire. Hola, nie tout ce que tu as dit. *haut,* pourrai-je aujourd'hui tirer la verité de toi? as-tu vû mon frere Cherea?

DORUS. Non.

PHEDRIA. Je vois bien qu'il n'avouera rien ſans être battu. Viens, maraud, tantot il avoue, tantot il nie. *bas.* Fais ſemblant de me prier.

DORUS. Je vous prie aſsûrément & tout de bon.

PHEDRIA. Entre préſentement.

DORUS. *Phedria le bat.* Ahi, Ahi!

PHEDRIA.

PHEDRIA *bas à part.* Je ne sais de quelle autre maniere j'aurois pû me tirer de ceci honnêtement, je suis perdu si ce qu'il dit est vrai. *haut.* Maraud, tu me joueras de la sorte? *Il s'en va.*

ACTE QUATRIEME.

SCENE V.

PYTHIAS. DORIAS.

PYTHIAS.

Il est aussi vrai que c'est là un tour de Parmenon, qu'il est vrai que je suis en vie.

DORIAS. Il n'y a pas de doute.

PYTHIAS. Par ma foi la journée ne se passera pas que je ne lui rende la pareille. Mais présentement qu'es-tu d'avis que je fasse, Dorias?

DORIAS. Sur le sujet de cette fille?

PYTHIAS. Oui. Dois-je dire ce qui lui est arrivé, ou le dois-je taire?

DORIAS. Si tu es sage, tu ignoreras ce que tu sais & de l'Esclave & de la Fille. Par ce moyen tu te tireras d'embarras, & tu feras plaisir à Thaïs; dis seulement que Dorus s'en est allé.

PYTHIAS. Je suivrai ton conseil.

DORIAS. Mais est-ce Chremès que je vois? Thaïs sera ici dans un moment,

PYTHIAS. Pourquoi cela?

DORIAS. Parce que lorsque je suis venue, il commençoit à y avoir de la brouillerie entr'eux.

PYTHIAS. Va-t-en porter ces bijoux au logis, & moi je saurai de Chremès ce qu'il y a.

ACTE QUATRIEME.

SCENE VI.

CHREMES. PYTHIAS.

CHREMES *ſans voir Pythias.*

Ha! ma foi j'en tiens; on m'a atrappé. Le vin que j'ai bû a le deſſus; cependant quand j'étois le ventre à table, que je me trouvois ſage, & en bon état! Mais ſi tôt que j'ai été debout, je n'ai trouvé ni pied, ni tête qui ait voulu faire ſon devoir.

PYTHIAS. Chremès.

CHREMES. Qui m'appelle? Ha, Pythias. Oh, que tu me parois bien plus jolie que tantôt.

PYTHIAS. En verité vous me paroiſſez auſſi de plus belle humeur.

CHREMES. En bonne foi rien n'eſt plus vrai que ce proverbe, *ſans le bon vin & la bonne chere, l'amour eſt bien froid.* Mais Thaïs n'eſt-elle pas arrivée long-temps avant moi?

PYTHIAS. Eſt-elle déja ſortie de chez le Capitaine?

CHREMES. Il y a un ſiècle. Ils ſe ſont tout-à-fait brouillez.

PYTHIAS. Ne vous a-t-elle point prié de la ſuivre?

CHREMES. Non; elle m'a ſeulement fait ſigne en s'en allant.

PYTHIAS. Eh quoi, cela ne ſuffiſoit-il pas?

CHREMES. Mais je ne ſavois pas que ce fût cela qu'elle vouloit me dire, ſi le Capitaine n'avoit pris ſoin d'éclaircir ce que je ne pouvois entendre; car il m'a mis dehors. Ha, la voilà qui vient; je ſuis ſurpris comment j'ai pû la dévancer.

ACTE

ACTE QUATRIEME.

SCENE VII.

THAÏS. CHREMES. PYTHIAS.

THAÏS *à quelque ſuivante ſans voir les autres.*

Je crois en verité qu'il ſera ici dans un moment, pour m'enlever cette fille. Mais qu'il vienne; s'il la touche du bout du doigt, je lui arracherai les yeux. Je ſouffrirai toutes ſes impertinences & ſes rodomontades, pourvû qu'il en demeure là; mais s'il en vient aux effets, il s'en trouvera mal, ſur ma parole.

CHREMES. Thaïs, il y a déja long-temps que je ſuis ici.

THAÏS. Ha, mon cher Chremès; je vous attendois. Savez-vous bien que c'eſt vous qui êtes cauſe de ce deſordre, & qu'enfin toute cette affaire vous regarde?

CHREMES. Moi? & comment? comme s'il y avoit de l'apparence.

THAÏS. Pendant que je fais tout ce que je puis pour vous remettre entre les mains une ſoeur dans l'état qu'elle vous doit être rendue, j'ai ſouffert tout ce que vous avez vû, & mille autres choſes ſemblables.

CHREMES. Où eſt-elle cette ſoeur?

THAÏS. Chez moi.

CHREMES. Ah!

THAÏS. Qu'avez-vous! ne craignez rien, elle a été élevée d'une maniere digne d'elle & de vous.

CHREMES. Que me dites-vous là?

THAÏS. La verité. Je vous en fais préſent, & je ne vous demande quoi que ce ſoit pour elle.

CHREMES. Je vous ai bien de l'obligation, & je vous témoignerai ma réconnoiſſance.

THAÏS. Mais prenez garde que vous ne la perdiez avant que de l'avoir entre vos mains; car c'eſt elle que le Capitaine veut préſentement venir m'enlever de force. Pythias, allez-vous en tout à l'heure au logis querir la caſſete où ſont les enſeignes qui peuvent la faire reconnoître.

CHREMES. Le voyez-vous, Thaïs?

PYTHIAS *à Thaïs.* Où eſt-elle, cette caſſette?

THAÏS. Dans le cofre. Que vous êtes haïſſable avec vos lenteurs!

CHREMES. Quelles troupes le Capitaine amene ici contre vous! grands Dieux!

THAÏS. Je vous prie, mon cher Chremès, n'êtes-vous point un peu poltron?

CHREMES. Vous me faites injure; moi poltron? il n'y a perſonne au monde qui le ſoit moins.

THAÏS. C'eſt comme cela auſſi que doit être un honnête homme.

CHREMES. Ha je crains de paſſer dans votre eſprit pour un. . . .

THAÏS. N'en parlons plus; mais ſouvenez-vous que l'homme à qui vous avez affaire eſt un Etranger, qu'il eſt moins puiſſant & moins connu que vous, & qu'il a ici moins d'amis.

CHREMES. Je ſais tout cela; mais c'eſt une ſottiſe de laiſſer arriver le mal qu'on peut empêcher; & je trouve qu'il eſt plus à propos de le prévenir, que de nous en vanger; allez-vous en chez vous, & fermez bien votre porte, pendant que je vais courir à la place, je veux avoir ici des gens pour nous ſecourir dans ce tumulte.

THAÏS. Demeurez.

CHREMES. Il eſt mieux que j'aille.

THAÏS. Demeurez, vous dis-je.

CHRES

CHREMES. Laissez-moi, je ferai ici dans un moment.

THAÏS. On n'a pas besoin de gens, dites seulement que cette fille est votre soeur, que vous l'aviez perdue toute petite enfant, & que vous venez de la reconnoître. Faites-lui voir comment . . .

PYTHIAS. Voici la cassette.

THAÏS. Prenez-la; s'il vous fait quelque violence, menez-le aussitôt devant les Juges, entendez-vous?

CHREMES. Fort bien.

THAÏS. Souvenez-vous de lui dire tout cela avec un esprit présent.

CHREMES. Je le ferai.

THAÏS *bas.* Relevez votre manteau. Me voilà bien, celui que j'ai choisie pour mon défenseur, a besoin de défenseur lui-même.

ACTE QUATRIEME.

SCENE VIII.

THRASON. GNATHON. SANGA. DONAX. SIMALION. SYRISCUS. CHREMES. THAÏS.

THRASON.

Quoi, Gnathon, souffrirai-je un affront si insigne? J'aime mieux mourir. Hola, Simalion, Donax, Syriscus, suivez moi. Premierement je prendrai la maison d'assaut.

GNATHON. Fort bien.

THRASON. J'enleverai cette Fille.

GNATHON. Encore mieux.

THRASON. Et je donnerai mille coups à Thaïs.

GNATHON. C'est avoir du coeur.

THRASON.

THRASON. Donax, viens ici avec ton levier, pour faire le corps de bataille; toi, Simalion, paſſe à l'aile gauche; & toi, Syriſcus, à la droite. Où ſont les autres? où eſt le Centurion Sanga, & la Brigade des voleurs?

SANGA. Les voici.

THRASON. Quoi donc, lâche, eſt-ce avec un torchon que tu viens combattre? Pour quel uſage l'apportes-tu?

SANGA. Moi, je connois la valeur de notre Géneral, & le courage de nos Soldats; je ſais que ceci ne ſe paſſera pas ſans qu'il y ait bien du ſang répandu, & c'eſt pour eſſuyer les bleſſures que j'ai apporté ce torchon.

THRASON. Où ſont les autres?

SANGA. Comment les autres, que voulez-vous dire. Sannion tout ſeul garde la maiſon?

THRASON. Range ces gens-là en bataille. Pour moi je ſerai à l'arriere-garde, & de là je donnerai le ſignal.

GNATHON. C'eſt là être ſage, après avoir rangé ſes gens en bataille, il a ſoin de ſe mettre en lieu de ſûreté.

THRASON. Pyrrhus en uſoit toûjours de la ſorte.

CHREMES. Thaïs, voyez-vous bien ce que fait cet homme? je ſuis bien trompé ſi le conſeil que je vous donnois tantôt de fermer votre porte, n'eſt fort bon.

THAÏS. Je vous aſsûre que cet homme qui vous paroît préſentement ſi redoutable, n'eſt qu'un grand poltron; ne l'appréhendez pas.

THRASON. Que crois-tu qu'il faille faire, Gnathon.

GNATHON. Je donnerois quelque choſe de bon, que vous euſſiez maintenant une fronde, afin que caché

caché ici derriere, vous les chargeassiez de loin, ils prendroient la fuite.

THRASON. Mais voilà Thaïs.

GNATHON. Allons-nous les charger tout présentement?

THRASON. Attends; un homme sage, avant que d'en venir aux mains, doit tout mettre en usage, & employer les paroles plûtôt que les armes, que sais-tu si elle ne fera pas de bonne grace ce que je veux?

GNATHON. Grands Dieux, quel avantage c'est que d'être habile homme! jamais je n'approche de vous que je ne m'en retourne plus savant.

THRASON. Thaïs, répondez à ce que je vais vous dire. Quand je vous ai donné cette Fille, ne m'avez-vous pas promis que vous ne seriez qu'à moi seul pendant tous ces jours?

THAÏS. Eh bien, que voulez-vous dire par là?

THRASON. Me le demandez-vous? vous qui à mon nez m'avez amené votre Galand, & qui vous êtes dérobée de chez moi avec lui? pour quelles affaires donc, je vous prie?

THAÏS. Il me plaisoit d'en user ainsi.

THRASON. Rendez-moi donc Pamphila tout à l'heure, à moins que vous n'aimiez mieux que je vous l'ôte par force.

CHREMES *à Thrason.* Qu'elle te la rende? ou que tu l'ôtes par force? de tous les hommes le plus. . . .

GNATHON *à Chremes.* Ha que dites-vous? ne parlez pas ainsi.

THRASON *à Chremes.* Que veux-tu dire? je ne prendrai pas une fille qui m'appartient?

CHREMES. Comment, faquin, qui t'appartient?

GNA-

GNATHON. Mon Dieu, prenez garde, vous ne ſavez pas à qui vous dites des injures.

CHREMES *à Gnathon.* T'en iras-tu d'ici? ſais-tu de quelle maniere ceci ira pour toi? Si d'aujourd'hui tu fais le moindre bruit devant cette porte, je ferai que toute ta vie tu te ſouviendras du lieu, du jour & de moi.

GNATHON. Vous me faites pitié, de vous attirer un ſi grand ennemi.

CHREMES. Si tu ne t'en vas tout à l'heure, je vais te caſſer la tête.

GNATHON. Eſt-ce donc ainſi que tu parles, impudent? eſt-ce ainſi que tu en uſes?

THRASON. Qui es-tu? que veux-tu dire? quel intêret eſt-ce que tu prens à cette fille?

CHREMES. Tu vas l'apprendre. Premierement je ſoûtiens qu'elle eſt libre.

THRASON. Oh!

CHREMES. Qu'elle eſt Citoyenne d'Athenes.

THRASON. Ah!

CHREMES. Qu'elle eſt ma ſoeur.

THRASON. Tant pis.

CHREMES. Préſentement donc, Monſieur le Capitaine, je vous avertis de ne lui faire aucune violence. Thaïs, je m'en vais chercher Sophrona, la Nourrice de ma ſoeur, afin que je l'amene pour lui faire reconnoître ce qui eſt dans cette caſſete.

THRASON. Tu m'empêcheras de prendre une fille qui eſt à moi?

CHREMES. Oui, te dis-je, je t'en empêcherai.

GNATHON *à Thraſon.* Entendez-vous comme il ſe declare coupable de vol? cela ne vous ſuffit-il pas?

THRASON. Thaïs, en dites-vous autant?

THAÏS. Cherchez qui vous réponde.

THRASON. Que faiſons-nous?

GNA-

GNATHON. Si vous m'en croyez, retournons-nous-en; sur ma parole elle viendra bientôt d'elle-même vous demander quartier.

THRASON. Le crois-tu?

GNATHON. Rien n'eſt plus vrai; je connois l'eſprit de femmes; quand vous voulez quelque choſe, elles ne le veulent pas; & quand vous ne le voulez plus, elles en meurent d'envie.

THRASON. Tu as raiſon.

GNATHON. Je vais donc congedier les troupes.

THRASON. Quand tu voudras.

GNATHON. Sanga, après cette expedition, allez-vous repoſer comme de braves Soldats, & goûter les plaiſirs de la cuiſine.

SANGA. C'eſt bien dit, il y a long-temps que j'ai l'eſprit à la ſoupe.

GNATHON. Tu vaux trop.

THRASON. Suivez moi.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

THAÏS. PYTHIAS.

THAÏS.

Continueras-tu long-temps à me parler avec ces ambiguitez, méchante que tu es? Je le ſais; je n'en ſais rien; il s'en eſt allé; je l'ai ouï dire; je n'y étois pas. Ne veux-tu donc pas enfin me dire clairement ce que c'eſt? Cette fille a ſes habits déchirez, elle pleure & ne parle point. L'Eſclave s'en eſt allé, pourquoi cela? Qu'y a-t-il eu? ne veux-tu point parler?

PYTHIAS.

PYTHIAS, Que voulez-vous que je vous dise, malheureuse que je suis? on prétend que l'Esclave que Phedria vous a donné, n'étoit pas ce qu'on s'imaginoit.

THAÏS. Qu'étoit-il donc?

PYTHIAS. Cherea.

THAÏS. Qui, Cherea?

PYTHIAS. Ce jeune frere de Phedria.

THAÏS. Que me dis-tu là, Sorciere que tu es?

PYTHIAS. Ce que je vous dis est vrai, j'en suis sûre.

THAÏS. Et je vous prie, qu'est-il venu faire chez nous; pourquoi l'y a-t-on amené?

PYTHIAS. Je ne sais, si ce n'est que je crois qu'il étoit amoureux de Pamphila.

THAÏS. Ah, miserable! je suis perduë, si ce que tu me dis est vrai! Est-ce là le sujet des larmes de cette fille?

PYTHIAS. Je le crois.

THAÏS. Que me dis-tu là, pendarde; Quand je suis sortie ne t'avois-je pas commandé expressément de ne la pas quitter, & d'en avoir soin?

PYTHIAS. Que pouvois-je faire? je l'ai confiée à celui-là seul à qui vous m'aviez ordonné de la confier.

THAÏS. Malheureuse, tu as donné la brebis à garder au loup. Je meurs de honte qu'on m'ait fait un vilain tour. Quelle espece d'homme est-ce donc? *Voiant paroitre Cherea.*

PYTHIAS. Taisez-vous, Madame, taisez-vous, je vous prie, vous voilà bien; nous tenons notre homme.

THAÏS. Où est-il?

PYTHIAS. St! à votre main gauche. Le voyez-vous? le voilà.

THAÏS. Je le vois.

PYTHIAS,

PYTHIAS. Faites-le prendre au plûtôt.

THAÏS. Eh, qu'en ferions-nous, ſotte que tu es?

PYTHIAS. Ce que nous en ferions? me le demandez-vous? voyez, je vous prie, s'il n'a pas l'air bien impudent?

THAÏS. Point du tout.

PYTHIAS. Et avec quelle aſsûrance il vient ici?

ACTE CINQUIEME.

SCENE II.

CHEREA. THAÏS. PYTHIAS.

CHEREA *ſans apperçevoir les autres.*

Le pere & la mere d'Antiphon ſe ſont tous deux trouvez chez lui, comme s'ils s'étoient donné le mot; de ſorte que je ne pouvois entrer qu'ils ne me viſſent. Et comme je me tenois devant la porte j'ai vû un homme de ma connoiſſance qui venoit droit à moi. Sitôt que je l'ai apperçû, je me ſuis mis à courir de toute ma force dans une petite rue détournée où il n'y a preſque jamais perſonne, de celle-là dans une autre, & de là encore dans une autre, enfin pour empêcher qu'on ne me connût, il m'a fallû courir comme un miſerable. Mais eſt-ce là Thaïs que je vois? C'eſt elle-même, je ne ſais ce que je dois faire. A quoi me reſoudre? que m'importe enfin? que me fera-t-elle?

THAÏS. Abordons-le. Dorus, l'honnête homme, eh bien dis-moi un peu; tu t'en es donc fui?

CHEREA. Cela eſt vrai, Madame.

THAÏS. Approuves-tu cette action?

CHEREA. Non. J'ai tort.

THAÏS. Et crois-tu que tu l'auras faite impunément?

CHEREA. Pardonnez-moi cette faute, je vous prie, si jamais j'en fais une autre, tuez-moi.

THAÏS. Apprehendois-tu que je ne fusse pas bonne Maitresse?

CHEREA. Non.

THAÏS. Que craignois-tu donc?

CHEREA. Que cette fille ne me rendit un mauvais office auprès de vous.

THAÏS. Qu'avois-tu fait?

CHEREA. Quelque petite bagatelle.

PYTHIAS. Ho, ho! impudent, quelque petite bagatelle? crois-tu que ce soit une bagatelle que d'avoir déshonoré une fille qui est Citoyenne d'Athenes?

CHEREA. Je croyois que ce fût une Esclave comme moi; & ma compagne de service.

PYTHIAS. Ta compagne de service, je ne sais ce qui me tient que je ne me jette à tes cheveux, monstre, qui as encore l'insolence de te venir moquer des gens.

THAÏS. T'en iras-tu d'ici, entravagante?

PYTHIAS. Pourquoi cela? vraiment j'en devrois beaucoup de reste à ce pendard, quand j'aurois fait ce que je dis, surtout puisqu'il avoue, comme il fait, qu'il est votre Esclave.

THAÏS. Finissons ces discours. Cherea, l'action que vous avez faite est fort malhonnête, car quand même j'aurois merité cet affront, la chose ne laisseroit pas néanmoins d'être indigne d'un homme comme vous. En vérité je ne sais présentement ce que je dois faire de cette fille, vous avez si bien rompu toutes mes mesures, que je ne la puis plus rendre à ses parens dans l'état où elle devroit être, & où je voulois qu'elle fût pour leur rendre un servi-

ſervice entier, & dont ils pûſſent m'avoir quelque obligation.

CHEREA. Mais, Thaïs, j'eſpere que déſormais il y aura entre nous une éternelle union; il eſt ſouvent arrivé qu'une choſe fâcheuſe & embarraſsée dans ſon commencement a fait naître une fort grande amitié; que ſavons-nous ſi ce n'eſt point quelque Dieu qui l'a voulu?

THAÏS. En verité c'eſt ainſi que je le prends, & je ſouhaite que cela ſoit.

CHEREA. Je vous en prie auſſi; ſoyez bien perſuadée que ce que j'ai fait n'a point été dans la vûë de vous faire un affront, c'eſt l'amour qui m'y a forcé.

THAÏS. Je le ſais; & c'eſt ce qui fait que j'ai moins de peine à vous pardonner; je ne ſuis pas d'un naturel ſi ſauvage, Cherea, & je n'ai pas ſi peu d'experience que je ne ſache ce que peut l'amour.

CHEREA. Que je meure, Thaïs, ſi je ne vous aime déja de tout mon coeur.

PYTHIAS *à Thaïs.* Si ce qu'il dit eſt vrai, je vous conſeille, Madame, de vous donner bien garde de lui: il y a trop de peril à en être aimée.

CHEREA *à Pythia.* J'ai trop de conſidération pour Thaïs, je ne ferai rien qui la puiſſe fâcher.

PYTHIAS. Je ne me fie nullement à vous.

THAÏS *à Pythia.* Tais-toi.

CHEREA *à Thaïs.* Préſentement je vous prie de m'aider en cette rencontre, je me mets entre vos mains, je vous prends pour ma protectrice, ne me refuſez pas votre ſecours, je mourrai aſsûrément, ſi je n'épouſe cette fille.

THAÏS. Cependant ſi votre pere . . . .

CHEREA. Quoi? Ah, il le voudra, j'en ſuis ſûr, pourvû qu'elle ſoit Citoyenne d'Athenes.

THAÏS. Si vous voulez attendre un peu, son frere sera ici dans un moment; il est allé faire venir la nourrice qui l'a élevée, vous serez présent à la reconnoissance.

CHEREA. J'en serai ravi.

THAÏS. Voulez-vous cependant que nous l'allions attendre à la maison, plûtôt que de nous tenir ici devant cette porte?

CHEREA. De tout mon coeur.

PYTHIAS. Madame qu'allez-vous faire, je vous prie?

THAÏS. Comment cela?

PYTHIAS. Me le demandez-vous? vous songez encore à recevoir cet homme dans votre maison, après ce qu'il a fait?

THAÏS. Pourquoi non?

PYTHIAS. Croyez-m'en; sur ma parole il vous fera encore quelque désordre.

THAÏS. Mon Dieu, tais-toi, je te prie.

PYTHIAS. Il semble que vous n'ayez pas encore assez de preuves de ce qu'il sait faire.

CHEREA. Je ne ferai nul désordre, Pythias.

PYTHIAS. Non vraiment, pourvû qu'on ne vous la donne pas en garde.

CHEREA. Mais garde-moi plûtôt, Pythias.

PYTHIAS. Ma foi je n'oserois, ni vous garder, ni vous donner qui que ce soit en garde. Allez-vous promener.

THAÏS *voiant approcher Chremes* Ha; cela va le mieux du monde. Voici le frere de Pamphila.

CHEREA. Ah, mon Dieu, je suis au désespoir; entrons je vous prie, je ne veux pas qu'il me voye dans la rue avec cet habit.

THAÏS. Pourquoi donc? Est-ce que vous avez honte?

CHEREA. C'est cela même!

PYTHIAS.

PYTHIAS. Cela même! voyez la jeune pucelle!

THAIS. Entrez, je vous suis. Toi, Pythias, demeure pour faire entrer Chremès.

ACTE CINQUIEME.

SCENE III.

PYTHIAS. CHREMES. SOPHRONA.

PYTHIAS *à part.*

Que pourrois-je trouver? Que pourroit-il présentement me venir dans l'esprit? Quoi? Comment me vangerois-je de ce scelerat qui nous a fait ce beau présent?

CHREMES *à Sophrona.* Marchez donc, Nourrice.

SOPHRONA. Je marche aussi.

CHREMES. Je le vois bien, mais vous n'avancez guere.

PYTHIAS *à Chremès.* Avez-vous déja fait voir à cette nourrice toutes les marques qui sont dans la cassette?

CHREMES. Toutes.

PYTHIAS. Et qu'en dit-elle, je vous prie? les connoit-elle?

CHREMES. Comme si elle ne les avoit jamais perdu de vûe.

PYTHIAS. En verité cela me fait un grand plaisir! car je souhaite beaucoup de bien à cette jeune fille. Entrez s'il vous plaît, il y a déja du temps que ma Maîtresse vous attend. Mais voilà cet honnête homme de Parmenon, voyez avec quelle nonchalance marche ce maraud! Je crois que j'ai trouvé le moyen de me vanger de lui comme je le sou-

haite, & de le faire enrager. Mais je veux entrer auparavant pour savoir si cette fille est reconnue, après quoi je reviens pour faire une belle peur à ce scelerat.

ACTE CINQUIEME.

SENCE IV.

PARMENON. PYTHIAS.

PARMENON *seul.*

Je viens voir ce que fait ici Cherea. S'il peut avoir achevé son entreprise finement & sans bruit, grands Dieux, quelle joye! combien de louanges en recevra Parmenon! car sans parler de la facilité avec laquelle je lui ai fait trouver la satisfaction qu'il desiroit dans un amour qu'il étoit très-difficile de satisfaire, & qui lui auroit coûté fort cher, s'il le fût mis entre les mains d'une Courtisane avare, je lui ai fait posseder sans aucun embarras, sans aucune dépense, sans qu'il lui en ait rien coûté, une personne dont il étoit amoureux. Mais j'ai fait encore une chose bien plus glorieuse; & qui doit sans vanité remporter le prix, j'ai trouvé le moyen de faire connoître à ce jeune homme les moeurs & les manieres des Courtisanes, afin que les connoissant de bonne heure, il les haïsse toute sa vie. Quand elles vont dans les rues, rien ne paroît plus propre, plus composé, plus ajusté: quand elles soupent avec leurs Galands, elles sont les délicates. Mais quand elles sont seules chez elles, il faut voir comme elles sont malpropres, dégoutantes; tout est en desordre dans leur maison, & elles sont si affamées, qu'elles devorent du pain noir

noir, qu'elles trempent dans de méchant bouillon du jour de devant. Le salut d'un jeune homme, c'est de connoître cela de bonne heure.

PYTHIAS. Je me vangerai assûrément de tous tes dits & faits, scelerat, & tu ne te seras pas moqué de nous impunément.

ACTE CINQUIEME.

SCENE V.

PYTHIAS. PARMENON.

PYTHIAS *sortant de chez Thaïs. Haut à part.*

Grands Dieux quelle horrible action! ah, le pauvre jeune homme! oh, le méchant Parmenon qui l'a amené chez nous!

PARMENON *à part.* Qu'y a-t-il?

PYTHIAS. Il me fait compassion, & je suis sortie pour ne pas le voir. Quel exemple terrible on dit qu'on va faire de lui!

PARMENON. Oh Dieux, quel desordre est cela! ne suis-je point perdu? il faut que je lui parle. Qu'est-ce que c'est, Pythias? que dis-tu? de qui va-t-on faire un exemple?

PYTHIAS. Le peux-tu demander, le plus hardi & le plus impudent de tous les hommes? En voulant nous tromper, n'as-tu pas perdu le jeune homme que tu nous as amené au lieu de l'Esclave qui avoit été donné à Thaïs?

PARMENON. Comment cela? & qu'est-il arrivé? dis-le moi.

PYTHIAS. Je le veux. La fille que l'on a donné aujourd'hui à ma Maîtresse, sais-tu qu'elle est citoyenne de cette Ville, & que son frere en est un des principaux?

PARMENON. Je ne sais pas cela.

PYTHIAS. Et moi je te l'apprens. Ce misérable l'a violée. Son frere, qui est l'homme du monde le plus emporté, l'ayant sû . . . .

PARMENON. Qu'a-t-il fait.

PYTHIAS. D'abord il a lié ce pauvre garçon d'une maniere qui faisoit pitié.

PARMENON. Il l'a lié? ho, ho!

PYTHIAS. Oui! quoique Thaïs l'ait extrémement prié de ne le pas faire.

PARMENON. Que me dis-tu là!

PYTHIAS. A présent il le menace encore de le traiter comme on traite les adulteres; chose que je n'ai jamais vûe, & que je ne veux jamais voir.

PARMENON. Est-il bien si hardi que d'entreprendre une action si temeraire?

PYTHIAS. Comment, si temeraire?

PARMENON. Quoi, elle ne te paroit pas d'une témérité horrible? Qui a jamais vû prendre qui que ce soit pour adultere dans la maison d'une Courtisane?

PYTHIAS. Je ne sais pas cela.

PARMENON. Mais afin que vous le sachiez, Pythias, je vous dis & vous déclare que ce jeune homme est fils de mon Maître . . . .

PYTHIAS. Ah! cela est-il bien vrai?

PARMENON. Afin que Thaïs ne souffre pas qu'on lui fasse aucune violence. Mais pourquoi n'entrer pas moi-même dans cette maison?

PYTHIAS. Songe à ce que tu vas faire, mon pauvre Parmenon, prens garde que tu ne lui serves de rien, & que tu ne t'ailles jetter toi-même dans un peril d'où tu ne pourras te tirer; car ils sont persuadez que c'est par ton conseil qu'il a tout fait.

PARME-

PARMENON. Malheureux que je ſuis! que ferai-je donc? & à quoi me reſoudre? Oh! voilà notre bon homme qui revient de la campagne. Lui dirai-je ce qui eſt arrivé? ou ne lui dirai-je pas? Ma foi je lui veux dire, quoique je ſache très-bien qu'il m'en arrivera un très-grand mal; mais il faut neceſſairement qu'il le ſache, afin qu'il aille ſecourir ſon fils.

PYTHIAS. C'eſt être ſage. Je m'en vais; tu ne ſaurois mieux faire que de lui conter bien exactement tout ce qui s'eſt paſſé.

ACTE CINQUIEME.

SCENE VI.

LACHÉS. PARMENON.

LACHÉS *ſans voir Parmenon.*

Ma maiſon de campagne eſt ſi près d'ici que cela m'eſt d'une grande commodité, je ne ſuis jamais las ni de la ville, ni des champs, car ſitôt que l'ennui commence à me prendre en un lieu, je vais à l'autre. Mais eſt-ce là Parmenon? C'eſt lui-même. Parmenon, qui attends-tu devant cette porte?

PARMENON. Qui eſt-ce? Ha, Monſieur, je me réjouis de vous voir en bonne ſanté.

LACHÉS. Qui attends-tu là?

PARMENON *bas.* Je ſuis mort! la peur me lie la langue.

LACHÉS. Ho, qu'y a-t-il? pourquoi trembles-tu; tout va-t-il bien? parle.

PARMENON. Premierement, Monſieur, je vous prie d'être bien perſuadé de cette verité, que tout

ce qui vient d'arriver ici, n'eſt point du tout arrivé par ma faute.

LACHÉS. Quoi?

PARMENON. Vous avez raiſon de me faire cette demande, je devois avant toutes choſes vous conter le fait. Phedria a acheté un certain Eunuque pour en faire préſent à cette femme.

LACHÉS. A quelle femme?

PARMENON. A Thaïs.

LACHÉS. Il a acheté un Eunuque? je ſuis perdu! combien l'a-t-il acheté?

PARMENON. Soixante piſtoles.

LACHÉS. C'en eſt fait, je ſuis ruiné.

PARMENON. De plus, ſon frere Cherea eſt amoureux d'une certaine joueuſe d'inſtrumens.

LACHÉS. Comment, il eſt amoureux? eſt ce qu'il ſait déja ce que c'eſt que ces Demoiſelles? ſeroit-il revenu à Athenes? voilà mal ſur mal.

PARMENON. Ne me regardez point, ce n'eſt pas par mon conſeil qu'il fait tout cela au moins.

LACHÉS. Ceſſe de parler de toi. Eh pendard, ſi je vis, je te . . . Mais conte moi premierement ce qu'il y a.

PARMENON. Il a été mené chez Thaïs, au lieu de l'Eunuque.

LACHÉS. Au lieu de l'Eunuque?

PARMENON. Cela eſt comme je vous le dis. Ils l'ont pris enſuite pour un adultere; & ils l'ont lié.

LACHÉS. Je ſuis mort!

PARMENON. Voyez l'audace de ces coquines

LACHÉS. Eſt-ce là toutes les mauvaiſes nouvelles que tu avois à me dire? n'en oublies-tu point?

PARMENON. Non, voilà tout.

LACHÉS. Pourquoi differe-je d'entrer là-dedans?

PARMENON *ſeul.* Il ne faut pas douter qu'il ne m'arrive bien du mal de tout ceci; mais il étoit ab-

absolument necessaire de faire ce que j'ai fait, & je suis ravi d'être cause qu'on traite ces coquines comme elles meritent; car il y a long-temps que notre bon homme cherchoit une occasion de leur jouer quelque méchant tour, il l'a enfin trouvé.

ACTE CINQUIEME.

SCENE VII.

PYTHIAS. PARMENON.

PYTHIAS *sans regarder Parmenon.*

Ma foi, il ne m'est de ma vie rien arrivé qui m'ait fait plus de plaisir que de voir tout à l'heure ce bon homme entrer chez nous tout éssoufflé, & l'esprit rempli d'une chose qui n'étoit point. Le plaisir n'a été que pour moi seule qui savois la frayeur où il étoit.

PARMENON *à part.* Qu'est-ce donc que ceci?

PYTHIAS, Je sors maintenant pour trouver Parmenon. Mais où est-il?

PARMENON *à part.* Elle me cherche.

PYTHIAS. Ha; le voilà, je vais l'aborder.

PARMENON. Qu'y a-t-il, impertinente? que veux tu? qu'as tu à rire? ne cesseras-tu jamais?

PYTHIAS. Je n'en puis plus, je me suis mise entierement hors d'halaine à force de rire à tes dépens.

PARMENON. Pourquoi cela?

PYTHIAS. Belle demande! je n'ai jamais vû, & je ne verrai de ma vie un si sot homme que toi. Je ne saurois dire le divertissement que tu as donné chez nous. Vraiment autrefois je te prenois pour un homme fin & rusé.

PARMENON. Comment?

PYTHIAS. Falloit il croire si vîte ce que je te di-

disois? n'étois-tu pas content de la faute que tu avois fait faire à ce jeune homme, sans aller encore le découvrir à son pere? en quel état penses-tu qu'il a été quand son pere l'a vû avec ce bel habit? Eh bien, crois-tu enfin être perdu?

PARMENON. Ah, méchante, que me dis-tu là? ne ments-tu point encore? tu ris? trouves-tu un si grand plaisir à te moquer de moi, coquine?

PYTHIAS. Très-grand.

PARMENON. Pourvû que tu le fasses impunément.

PYTHIAS. Cela s'entend.

PARMENON. Je te le rendrai sur ma parole.

PYTHIAS. Je le crois. Mais, mon pauvre Parmenon, peut-être que ce n'est que pour l'avenir que tu me fais ces menaces, & dés aujourd'hui tu seras traité comme il faut, toi qui rends un jeune garçon celebre par des crimes que tu lui fais commettre, & qui es ensuite le premier à le déclarer à son pere; ils feront l'un & l'autre un exemple en ta personne.

PARMENON. Je suis mort.

PYTHIAS. C'est là la recompense qui t'est dûe pour le beau présent que tu nous as fait. Adieu.

PARMENON. Malheureux! je me suis aujourd'hui découvert moi-même par mon babil. *Il s'en va.*

ACTE CINQUIEME.

SCENE VIII.

GNATHON. THRASON.

GNATHON.

Que faisons-nous donc presentement? sur quelle esperance, & à quel dessein venons-nous ici? Que voulez-vous faire?

THRA-

THRASON. Moi? je veux me rendre à Thaïs à discretion, & faire tout ce qu'elle ordonnera.

GNATHON. Comment?

THRASON. Pourquoi lui serois-je moins soûmis qu'Hercule ne l'étoit à Omphale?

GNATHON. L'exemple me plait. Dieu veuille que je vous voye aussi caresser à coups de pantoufles! Mais pourquoi ouvre-t-on la porte de Thaïs?

THRASON. Ho, ho! je n'avois jamais vû celui-là; qu'est-ce que ceci? est-ce encore un Rival? d'où vient qu'il sort avec tant de hâte?

ACTE CINQUIEME.

SCENE IX.

CHEREA. PARMENON. GNATHON. THRASON.

CHEREA *aux spectateurs sans regarder les autres.*

O mes concitoyens! y a-t-il personne au monde plus heureux que je le suis? Non assûrement il n'y a personne, & les Dieux ont voulu faire voir sur moi toute leur puissance; car dans un moment tous les biens me sont venus en foule.

PARMENON *à part.* De quoi a-t-il tant de joye?

CHEREA. Oh, mon cher Parmenon, qui es l'auteur de tous mes plaisirs, qui as tout entrepris, tout achevé! sais-tu la joye où je suis? sais-tu que ma Pamphila est Citoyenne d'Athenes?

PARMENON. Je l'ai ouï dire.

CHEREA. Sais-tu qu'on me l'a accordée?

PARMENON. J'en suis ravi.

GNA-

GNATHON *à Thraſon à part.* Entendez-vous ce qu'il dit?

CHEREA *à Parmenon.* De plus, j'ai un grand plaiſir de voir mon frere en état de jouir tranquillement de ſon amour. Notre maiſon & celle de Thaïs ne ſeront qu'une déſormais, elle s'eſt jettée entre les bras de mon pere, elle lui a demandé ſa protection, & s'eſt donnée toute entiere à nous.

PARMENON. Elle eſt donc toute à votre frere?

CHEREA. Sans doute.

PARMENON. Voici encore un autre ſujet de joye, le Capitaine eſt chaſſé.

CHEREA. Mais fais que mon frere ſache tout cela bien vîte, en quelque lieu qu'il ſoit.

PARMENON. Je vais voir s'il eſt au logis.

THRASON. Préſentement, Gnathon, doutes-tu que je ne ſois perdu?

GNATHON. Je n'en doute nullement.

CHEREA. Qui dirai-je qui a le plus contribué à ce bonheur? & qui de nous deux dois-je le plus louer? lui de m'avoir donné ce conſeil, ou moi d'avoir osé l'executer? Donnerai-je l'honneur du ſuccès à la Fortune, qui a tout conduit, & qui a fait arriver ſi à propos dans un ſeul jour tant & de ſi favorables conjonctures? Ne louerai-je point auſſi la facilité de mon pere, & ſa complaiſance? O Jupiter, conſervez-nous, je vous prie, tous ces biens.

ACTE

ACTE CINQUIEME.

SCENE X.

PHEDRIA. CHEREA. PARMENON. GNATHON. THRASON.

PHEDRIA *à part en arrivant.*

Grands Dieux, les choſes ſurprenantes que me vient de dire Parmenon! Mais où eſt mon frere?

CHEREA *à Phedria.* Le voici.

PHEDRIA *à Cherea.* Je ſuis ravi. . . .

CHEREA. J'en ſuis perſuadé. En verité, mon frere, perſonne ne merite plus d'être aimé que votre Thaïs, pour tous les bons offices qu'elle nous rend.

PHEDRIA. Ho, ho, allez-vous me la louer?

THRASON *à Gnathon.* Je ſuis perdu! moins j'ai d'eſperance, plus je ſuis amoureux! Je te conjure, Gnathon, de m'aider de tes conſeils, car je n'eſpere qu'en toi.

GNATHON. Que voulez-vous que je faſſe?

THRASON. Obtiens moi ou par prieres ou par argent, que je puiſſe être reçu quelquefois chez Thaïs.

GNATHON. Cela eſt difficile.

THRASON. Je te connois, tu n'as qu'à le vouloir, tu m'auras bientôt fait ce plaiſir. Si tu le fais, tu peux me demander tout ce que tu voudras, tu ne ſeras pas refuſé.

GNATHON. Cela eſt-il bien ſûr?

THRASON. Très-ſûr.

GNATHON. Eh bien, ſi j'en viens à bout, je demande que votre maiſon me ſoit toûjours ouverte, ſoit que vous y ſoyez, ou que vous n'y ſoyez

pas

pas; & que ſans être prié, je puiſſe toute ma vie y manger quand il me plaira.

THRASON. Je te donne ma parole que cela ſera ainſi.

GNATHON. J'y vais travailler.

PHEDRIA. Qui entends-je ici! Oh Thraſon!

THRASON. Bon jour, Meſſieurs.

PHEDRIA. Vous ne ſavez peut-être pas ce qui eſt arrivé ici?

THRASON. Pardonnez-moi.

PHEDRIA. D'où vient donc que je vous y trouve encore?

THRASON. M'appuyant ſur votre generoſité...

PHEDRIA. Savez-vous bien l'appui que vous avez là, Monſieur le Capitaine? je vous déclare que ſi deſormais je vous trouve dans cette place, vous aurez beau dire, je cherchois quelqu'un, c'étoit mon chemin de paſſer par ici, il n'y aura point de quartier.

GNATHON. Ha, Monſieur, cela ne ſeroit pas honnête.

PHEDRIA. Cela eſt dit.

GNATHON. Je ne penſois pas que vous fuſſiez ſi fier.

PHEDRIA. Cela ſera comme j'ai dit.

GNATHON. Avant que de rien réſoudre, écoutez ce que j'ai à vous dire; ſi ce que je vous dirai vous plait, faites-le.

PHEDRIA. Ecoutons.

GNATHON *à Thraſon.* Vous, Monſieur, éloignez-vous un peu. *Aux autres.* Premierement je vous prie d'être bien perſuadez l'un & l'autre que tout ce que je fais en cette affaire, ce n'eſt que pour mon propre interêt; mais ſi mon interêt s'accommode avec le votre, ce ſeroit une folie à vous de ne pas faire ce que je vais vous conſeiller.

PHEDRIA.

PHEDRIA. Eh bien qu'eſt-ce que c'eſt?

GNATHON. Je ſuis d'avis que vous ſouffriez que le Capitaine ſoit reçû chez votre Maîtreſſe.

PHEDRIA. Quoi, que je ſouffre qu'il y ſoit reçû?

GNATHON. Songez-y bien ſeulement. Vous ne pouvez vous paſſer tous deux de faire bonne chere, car vous aimez les bons morceaux; ce que vous avez à donner eſt peu de choſe, & Thaïs n'eſt pas d'humeur à ſe contenter de peu: il faut faire de la dépenſe auprès d'elle, ſi vous voulez vous conſerver ſes faveurs. Il eſt donc queſtion de trouver quelqu'un qui vous défraye; voyez-vous, il n'y a perſonne qui ſoit plus propre à cela, ni qui ſoit mieux votre fait que l'homme dont il s'agit: premierement il a dequoi donner, & perſonne n'eſt plus liberal que lui. De plus, c'eſt un fat qui n'a nul eſprit; c'eſt une maſſe de chair ſans mouvement, qui ronfle nuit & jour, & vous ne devez pas craindre qu'il ſoit aimé de la Dame: vous le chaſſerez facilement quand vous voudrez.

PHEDRIA. Que ferons-nous?

GNATHON. Une autre choſe que j'eſtime encore plus que tout, c'eſt que perſonne ne donne mieux à manger que lui, ni avec plus de profuſion.

PHEDRIA. De quelque maniere que ce ſoit, je ne ſais ſi nous n'avons point beſoin de cet homme-là.

CHEREA. Je ne ſais auſſi.

GNATHON. Vous m'obligez extremement. Mais j'ai encore une priere à vous faire, c'eſt de me recevoir dans votre ſocieté, il y a aſſez long-temps que je roule cette pierre.

PHEDRIA. Nous te recevons.

CHEREA. Et avec plaiſir.

GNATHON. En revanche, Messieurs, je vous le livre, mangez le, devorez-le, & vous moquez de lui tant qu'il vous plaira.

CHEREA. Cela est bien.

PHEDRIA. Il le merite.

GNATHON *à Thraſon.* Monsieur, vous pouvez approcher, quand vous voudrez.

THRASON. Eh bien, en quel état sont nos affaires?

GNATHON. En quel état? en fort bon état; ces Messieurs ne vous connoissoient pas; sitôt que je leur ai eu appris qui vous étiez; & que je leur ai eu parlé de votre mérite & de vos grandes actions, j'ai obtenu ce que je demandois.

THRASON. Tu m'as fait un grand plaisir. Messieurs, vous pouvez être assurez de ma réconnoissance. Je n'ai encore jamais été en aucun lieu où je ne me sois fait aimer de tout le monde.

GNATHON *à Phedria & à Cherea.* Ne vous ai-je pas bien dit que Monsieur a toute l'elegance & toute la politesse Attique?

PHEDRIA. Rien n'y manque. Allez-vous en par là; & vous, Messieurs les Spectateurs, battez des mains. Adieu.

L'HEAU-

L'HEAUTONTIMORUMENOS DE TERENCE.

LE TITRE.

CETTE PIÉCE FUT JOUÉE PENDANT LA FETE DE CYBELE SOUS LES EDILES CURULES L. CORNELIUS LENTULUS ET L. VALERIUS FLACCUS PAR LA TROUPE D'AMBIVIUS TURPIO ET DE L. AMBIVIUS PRAENESTINUS. FLACCUS AFFRANCHI DE CLAUDIUS FIT LA MUSIQUE, ELLE EST PRISE DU GREC DE MENANDRE. ELLE FUT JOUÉE LA PREMIERE FOIS AVEC LES FLUTES INÉGALES; ENSUITE AVEC LES DEUX FLUTES DROITES: ET ELLE LE FUT POUR LA TROISIEME FOIS SOUS LE CONSULAT DE TITUS SEMPRONIUS ET DE MARCUS JUVENTIUS.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0167
DFG

PERSONNAGES DE LA PIECE.

LE PROLOGUE.

CHREMES, Pere de Clitiphon & d'Antiphile.

CLITIPHON, Fils de Chremès.

MENEDEME, Pere de Clinia.

CLINIA, Fils de Menedeme.

SOSTRATA, Femme de Chremès.

ANTIPHILE, Fille de Chremès & de Sostrata, Maîtresse de Clinia.

BACCHIS, Courtisane, Maîtresse de Clitiphon.

LA NOURRICE d'Antiphile.

PHRYGIA, Servante de Bacchis.

SYRUS, Valet de Clitiphon.

DROMON, Valet de Clinia.

LE

LE PROLOGUE.

Afin qu'aucun de vous ne trouve étrange que notre Poëte ait donné à un Vieillard un rôle qu'on ne donne d'ordinaire qu'aux jeunes gens, je vais avant toutes choses vous éclaircir ce point, & ensuite je vous dirai ce qui m'amene devant vous. Je dois aujourd'hui représenter l'Heautontimorumenos, qui est une Piéce tirée toute entiere d'une seule Comedie Greque avec cette difference, que le sujet est double, quoiqu'il ne soit que simple dans l'original. Vous savez présentement, Messieurs, quelle est cette Comedie; & vous comprenez qu'elle peut passer pour nouvelle. Je vous dirois maintenant qui en est l'Auteur, & le nom du Poëte qui l'a faite en Grec, si je n'étois persuadé qu'il n'y a presque personne parmi vous à qui ces deux choses ne soient également connues. Je vais donc vous expliquer pourquoi notre Poëte envoye ici un homme de mon âge; c'est, Messieurs, pour défendre sa cause, & non pas pour vous faire le Prologue de sa Piéce; il a voulu que vous soyez les Juges, & que je sois l'Avocat, mais cet Avocat n'aura qu'autant d'éloquence que lui en aura pû donner celui qui a fait le Plaidoyer que je vais reciter devant vous. Premierement pour ce qui est des bruits que quelques envieux ont semez, que notre Poëte a confondu & mêlé plusieurs Piéces Greques pour en faire peu de Latines; c'est de quoi il ne prétend pas se défendre? Il dit au contraire qu'il ne

s'en repent point, & il espere qu'il le fera encore à l'avenir Il a pour lui l'exemple de beaucoup de gens fort habiles, & il prétend avoir droit de faire ce que tant de personnes de merite ont fait avant lui avec beaucoup de succès. En second lieu, Messieurs, un vieux Poëte envieux lui reproche qu'il s'est mis tout d'un coup à faire des Comedies, s'appuyant plûtôt sur l'esprit de ses amis, que sur son heureux naturel C'est à vous à examiner cette accusation. il veut bien s'en rapporter à votre jugement, & sans appel; la seule priere que j'ai à vous pour lui, c'est que vous n'ayez pas plus de pente à écouter les contes des méchans, qu'à vous rendre aux sentimens des gens de bien; soyez justes, & par vos applaudissemens donnez du courage à ceux qui travaillent à vous donner des Piéces nouvelles & sans défauts. Je dis sans défauts, afin que ce méchant Auteur qui vous fit voir l'autre jour une Piéce de sa façon, dont toute la beauté consistoit en un Esclave qui couroit de toute sa force, & devant qui le peuple s'enfuyoit, ne prenne pas cela pour lui. Pourquoi Terence s'amuseroit-il à parler pour un fou? Si ce vieux réveur ne met fin à ses impertinences, nous vous entretiendrons plus au long de toutes ses sottises, quand nous vous donnerons d'autres Piéces. Ecoutez nous avec un esprit désintéressé, & donnez-moi la liberté de jouer devant vous, sans être interrompu. cette Piéce qui est d'un caractere tranquille & reposé, afin que je ne sois pas toujours obligé de jouer aux dépens de mon poumon, & avec bien de la peine, des Piéces où l'on voit un Esclave ésoufflé à force d'avoir couru, un Vieillard en colere, un Parasite gourmand, un impudent Sycophante, & un avare Marchand d'Esclaves. Pour l'amour de moi & en faveur de mon âge, ayez la complaisance de souffrir que je commence à n'être plus si chargé; car ceux qui font aujourd'hui des Comedies, n'ont aucun égard à ma vieil-

vieilleſſe; s'il y en a une extrémement penible, on vient à moi, & celles qui ſont faciles à jouer, on ne manque jamais de les porter à une autre troupe. Le ſtile de cette Piéce eſt pur; voyez donc ce que je puis dans l'un & dans l'autre de ces deux caracteres. Si je n'ai jamais conſulté l'avarice pour fixer un prix à mon art, & ſi j'ai toujours pris pour le plus grand gain que je puiſſe faire l'honneur de ſervir à vos divertiſſemens, faites en moi un exemple, qui donne aux jeunes gens l'envie de travailler à vous plaire plûtôt que de ſuivre leurs plaiſirs.



L'HEAUTONTIMORUMENOS DE TERENCE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

CHREMES. MENEDEME.

CHREMES.

Quoique n'y ait que très-peu de tems que nous nous connoissions, & que ce ne soit que depuis que vous avez acheté une maison près de la mienne (car c'est presque toute la liaison qui est entre nous;) néanmoins, ou votre vertu, ou le voisinage, qui selon moi tient le premier rang après l'amitié, m'obligé à prendre la liberté de vous dire en ami, qu'il me semble que vous vivez d'une maniere qui ne convient point à un homme de votre âge & de votre bien. Car au nom des Dieux, qu'avez-vous contre vous-même? que cherchez-vous? autant que je le puis connoître, vous avez soixante ans, ou davantage; dans tout ce païs il n'y a personne qui ait une meilleure terre, ni de plus grand revenu; vous avez plusieurs Esclaves, cependant vous faites avec autant d'application tout ce qu'ils devroient faire, que si vous n'en aviez

aviez point. Quelque matin que je sorte de chez moi, ou quelque tard que je me retire, je vous trouve toûjours bêchant ou labourant, ou enfin portant quelque fardeau; vous ne vous donnez aucun relâche, & vous n'avez nul égard à vous-même. Je suis sûr que ce n'est point pour votre plaisir que vous en usez ainsi. Vous me direz peut-être, je ne suis pas content du travail que font mes Esclaves. Si vous employiez à les faire travailler tout le temps que vous mettez à travailler vous-même, vous avanceriez beaucoup davantage.

MENEDEME. Est-il possible, Chremès, que vous ayez si peu d'affaires chez vous, qu'il vous reste du temps pour vous mêler de celles des autres, & de ce qui ne vous regarde en aucune façon?

CHREMES. Je suis homme, & en cette qualité je crois être obligé de m'interesser à tout ce qui arrive à mon prochain: prenez ce que je vous dis, ou pour des avis que je vous donne, ou pour des instructions que je vous demande; afin que si ce que vous faites est bien fait, je le fasse comme vous, & s'il est mal, que je vous en détourne.

MENEDEME. Je trouve à propos de faire ce que je fais; pour vous, faites comme il vous plaira.

CHREMES. Jamais personne a-t-il trouvé à propos de se tourmenter?

MENEDEME. Oui, moi.

CHREMES. Si vous aviez quelque grand sujet de déplaisir, je ne dirois rien: mais que vous est-il arrivé? je vous prie, qu'avez-vous donc commis de si terrible, que vous vous traitiez si cruellement?

MENEDEME. Ahi! Ahi!

CHREMES. Ne pleurez pas, dites-moi, je vous prie, ce que vous avez, ne me le cachez point, ne

craignez rien, fiez-vous à moi, vous dis-je, je vous soulagerai, ou en vous consolant, ou en vous aidant de mes conseils & de mon bien, s'il est necessaire.

MENEDEME. Le voulez-vous savoir?

CHREMES. Oui seulement pour la raison que je viens de vous dire.

MENEDEME. Vous le saurez.

CHREMES. Mais cependant quittez ce râteau, ne vous fatiguez pas.

MENEDEME. Je ne le quitterai point.

CHREMES. Que voulez-vous faire?

MENEDEME. Laissez-moi, que je ne me donne pas un seul moment de repos.

CHREMES. *Il lui ôte en même tems le rateau.* Je ne le souffrirai pas, vous dis-je.

MENEDEME. Ah, ce que vous faites est injuste.

CHREMES. Quoi, un râteau si pesant!

MENEDEME. Après ce que j'ai fait, j'en devrois avoir un bien plus pesant encore.

CHREMES. Parlez maintenant.

MENEDEME. J'ai un fils unique fort jeune. Ah, que dis-je, j'ai un fils! je l'avois; Chremès, car je ne sais si je l'ai encore.

CHREMES. Comment cela?

MENEDEME. Je vais vous le dire. Il y a ici une certaine vieille femme de Corinthe, qui n'a point de bien; mon fils devint éperdûment amoureux de sa fille, de sorte que sans que j'en sûsse rien, il vivoit déja avec elle comme si elle eût été sa femme. Sitôt que je l'eus appris, je me mis inhumainement à le traiter, non pas comme je devois traiter un esprit malade, mais avec toute la dureté & toute la rigueur que les peres exercent dans ces occasions. Tous les jours je lui faisois des reproches: Quoi, lui disois-je, croyez-vous pouvoir continuer

nuer ce honteux commerce tant que je ſerai en vie, & vivre avec cette creature comme ſi vous étiez mariez? Vous vous trompez fort ſi vous le croyez, Clinia, & vous ne me connoiſſez guere. Je vous regarderai comme mon fils pendant que vous ferez ce que vous devez; mais ſi vous ne le faites pas, je ferai ce que je dois: tout ce libertinage ne vient que d'oiſiveté; à votre âge je ne ſongeois pas à faire l'amour; me voyant pauvre, j'allai porter les Armes en Aſie, & là par mon courage j'acquis de la gloire & du bien. Enfin cela vint à tel point que ce pauvre garçon, à force d'entendre toûjours la même choſe, & de ſe voir traiter durement, n'eut plus la force de reſiſter; il crût que mon âge & l'amitié que j'avois pour lui, me faiſoient voir plus clair que lui-même en ce qui le concernoit; ah, Chremès, il s'en alla en Aſie ſervir le Roi.

CHREMES. Que me dites-vous là?

MENEDEME. Il partit ſans m'en rien dire; il y a déja trois mois qu'il eſt abſent.

CHREMES. Vous avez tous deux tort. Ce qu'il a fait néanmoins part d'un bon naturel, & d'un coeur bien fait.

MENEDEME. Lorsque ceux à qui il avoit fait confidence de ſon deſſein, m'eurent appris qu'il étoit parti, je m'en revins chez moi accablé de triſteſſe, l'eſprit preſque troublé, & ne ſachant à quoi me réſoudre dans l'excès de mon chagrin. Je prens un ſiege, mes valets accourent, les uns me dèshabillent, les autres ſe hâtent de mettre le couvert, & d'apprêter le ſouper, enfin chacun fait de ſon mieux pour adoucir mes inquietudes. Quand je vis tout cet empreſſement, je me mis à ſonger en moi-même, quoi? pour moi tout ſeul tant de gens ſeront embarraſſez? tant de gens ſeront empreſſez à me ſervir? J'aurai tant d'Eſclaves qui ne ſeront

ſeront occupées qu'à faire les étofes pour mes habits? je ferai tout ſeul tant de dépenſe? & mon fils unique, qui devroit avoir part à tout cela autant & même plus que moi, étant d'un âge à faire plus de dépenſe, ce fils unique, dis-je, mes duretez l'ont chaſsé: ah, ſi je continuois cette maniere de vivre, il n'y a point de malheur ſi grand, dont je ne me trouvaſſe digne! *Je ne le ferai pas auſſi*, & tout le temps qu'il ſera dans la miſere où il eſt, banni de ſa patrie par mes injuſtices, je me traiterai d'une maniere qui le vangera; je travaillerai continuellement, j'épargnerai, j'amaſſerai, je n'aurai que lui en vûe. Cette reſolution fut bientôt ſuivie de l'effet, je ne laiſſai rien dans la maiſon, ni meubles, ni étofes; je vendis tout, Servantes, Valets, excepté ceux qui en travaillant à la campagne, pouvoient gagner leur vie. Je mis auſſi en même temps ma maiſon en vente, & j'ai ramaſsé à peu près quinze talens; j'ai acheté cette Terre, où je travaille depuis le matin juſques au ſoir. Je me ſuis imaginé, Chremès, que l'injure que j'ai faite à mon fils, ſera moins grande, ſi je me rends malheureux auſſi bien que lui; & j'ai trouvé qu'il n'étoit pas juſte que je goûtaſſe ici aucun plaiſir, que lorſque celui qui doit le partager avec moi, ſera de retour heureuſement.

CHREMES. Je ſuis perſuadé que vous êtes un bon pere & qu'il auroit été un fort bon fils, ſi vous aviez ſû le prendre; mais vous ne vous connoiſſiez pas bien l'un l'autre, & quand cela eſt ainſi, ce n'eſt pas vivre. Vous ne lui aviez jamais fait connoître combien vous l'aimiez, & il n'a osé vous faire les confidences que les enfans doivent faire à leurs peres. Si vous l'aviez fait l'un & l'autre, tout ce déſordre ne ſeroit pas arrivé.

MENE-

MENEDEME. Cela eſt vrai, je l'avoue, j'ai grand tort.

CHREMES. Mais, Menedeme, j'eſpere qu'à l'avenir tout ira bien, & je m'aſsûre qu'au prémier jour vous l'aurez ici en bonne ſanté.

MENEDEME. Faſſent les Dieux que cela ſoit!

CHREMES. Ils le feront; mais préſentement vous ſavez qu'on célébre ici la Fête de Bacchus, je voudrois bien que vous vinſſiez ſouper chez moi ſi vous le pouviez.

MENEDEME. Je ne le puis.

CHREMES. Pourquoi? enfin, ménagez-vous un peu, je vous prie, je ſuis sûr que votre fils le ſouhaite, tout abſent qu'il eſt.

MENEDEME. Il n'eſt pas juſte que l'ayant obligé à mener une vie ſi laborieuſe, je fuye moi-même le travail.

CHREMES. Eſt-ce là votre reſolution?

MENEDEME. Oui.

CHREMES. Adieu donc.

MENEDEME. Adieu.

ACTE PREMIER.

SCENE II.

CHREMES.

Il m'a tiré des larmes, & il me fait pitié. Mais le jour eſt déja bien avancé, il faut que j'aille avertir notre voiſin Phania de venir ſouper avec nous, je vais voir s'il eſt chez lui. *Il entre chez Phania & revient d'abord.* Il n'a pas eu beſoin d'avertiſſeur, on vient de me dire qu'il y a déja quelque temps qu'il eſt chez moi; c'eſt moi-même qui fais attendre les autres, je m'en vais donc. Mais d'où vient que l'on ouvre notre porte? qui eſt-ce qui ſort? je m'en vais me mettre ici dans ce coin.

ACTE

ACTE PREMIER.

SCENE III.

CLITIPHON. CHREMES.

CLITIPHON *à Clinia au sortir de la maison sans voir Chremes.*

Tu n'as pas encore sujet de craindre, ils ne tardent pas, Clinia, & je suis sûr qu'elle viendra aujourd'hui avec le valet que tu lui as envoyé; enfin défais-toi de ce chagrin mal fondé qui te tourmente.

CHREMES *à part.* Avec qui parle mon fils?

CLITIPHON *en s'avançant.* Voilà mon pere comme je le souhaitois, je vais lui parler. Mon pere, vous venez bien à propos.

CHREMES. Qu'est-ce que c'est?

CLITIPHON. Connoissez-vous un certain Menedeme notre voisin?

CHREMES. Oui.

CLITIPHON. Savez-vous qu'il a un fils?

CHREMES. Oui, j'ai ouï dire qu'il est en Asie.

CLITIPHON. Il n'y est plus, mon pere, il est chez nous.

CHREMES. Que dites-vous là?

CLITIPHON. Tout à l'heure comme il arrivoit, je l'ai pris au sortir du vaisseau, & je l'ai amené souper chez nous, car dès notre enfance nous avons été fort bons amis.

CHREMES. Vous m'apprenez là une nouvelle qui me fait un fort grand plaisir; que je voudrois bien que Menedeme vint augmenter la bonne compagnie, afin que je fusse le premier à lui donner cette joye dans ma maison, & lorsqu'il s'y attend le moins! Mais il est encore temps.

CLITI-

CLITIPHON. N'en faites rien, s'il vous plait, mon pere, il ne le faut pas.

CHREMES. Pourquoi cela?

CLITIPHON. Parce qu'il eſt encore incertain de ce qu'il doit faire; il ne vient que d'arriver; tout lui fait peur; il craint la colere de ſon pere, & il ne ſait pas bien comme il eſt dans l'eſprit de ſa Maîtreſſe, il en eſt éperdûment amoureux, c'eſt pour elle qu'eſt arrivé tout le deſordre, & qu'il s'en étoit allé.

CHREMES. Je le ſais.

CLITIPHON. Il a envoyé un petit Laquais chez elle, & j'ai envoyé Syrus avec lui.

CHREMES. Eh bien, que dit-il?

CLITIPHON. Ce qu'il dit? il dit qu'il eſt malheureux.

CHREMES. Malheureux? lui? qui trouvera-t-on qui le ſoit moins? qu'eſt-ce qui l'empêche d'avoir tout ce que les hommes appellent des biens. Il retrouve ſon pere & ſon païs en bon état; il a des amis, de la naiſſance, des parens, des richeſſes; il eſt vrai que toutes ces choſes ſont comme eſt l'eſprit de ceux qui les poſſedent; elles ſont de grands biens pour ceux qui ſavent s'en ſervir, & de grands maux pour ceux qui n'en font pas l'uſage qu'ils en devroient faire.

CLITIPHON. Mais mon pere, ce bon homme a toûjours été fâcheux; & préſentement dans la colere où il eſt contre ſon fils, je crains bien qu'il ne le maltraite plus qu'il ne devroit.

CHREMES. Qui lui? *bas.* Mais il ne faut pas que j'en diſe trop; car il eſt bon pour ce pauvre pere de tenir ce jeune garçon en crainte.

CLITIPHON. Qu'eſt-ce que vous dites tout bas, mon pere?

CHREMES.

CHREMES. Je vais vous le dire. Quelque fâcheux que fût Menedeme, son fils ne devoit pourtant jamais s'en aller. Il le trouvoit peut-être un peu moins équitable qu'il ne l'auroit souhaité. Il failoit le souffrir, car s'il ne souffre son pere, qui souffrira-t-il donc? lequel à votre avis est le plus juste, qu'un pere vive à la fantaisie de son fils, ou qu'un fils vive à la fantaisie de son pere? Et pour ce qui est de la dureté dont il l'accuse; il n'y a rien de moins, car les rigueurs des peres sont presque toutes de la même sorte, je parle des peres qui sont un peu raisonnables; ils ne veulent pas que l'on soit toûjours dans les vilains lieux, ils ne trouvent pas bon qu'on aille souvent au Cabaret, ils donnent peu d'argent, & tout cela n'est que pour rendre les enfans plus vertueux. Mais lorsqu'une fois de mauvaises inclinations se sont emparées de l'esprit des jeunes gens, il faut necessairement que toutes leurs actions se sentent de cette corruption. Mon fils, c'est une belle maxime, qu'il faut faire son profit du mal d'autrui.

CLITIPHON. Je le crois.

CHREMES. Je vais entrer pour voir ce que nous aurons à souper, songez à ne vous pas éloigner à l'heure qu'il est.

ACTE PREMIER.

SCENE IV.

CLITIPHON.

Que les peres sont injustes à l'égard de tous les enfans! de croire que nous devons être des bar-

barbons en venant au monde, & ne point sentir toutes les passions de la jeunesse. Ils veulent nous regler pas les inclinations qu'ils ont aujourd'hui, & non pas par celles qu'ils avoient autrefois. Ha, si jamais j'ai un fils, en verité je serai un pere bien commode! car il pourra me faire confidence de toutes ses folies, je serai toûjours prêt à les lui pardonner; je ne ferai pas comme le mien qui veut m'apprendre sa belle morale en me parlant toûjours des autres. J'enrage, quand après avoir un peu plus bû que de raison, il commence à me chanter ses beaux faits. Présentement il vient de me dire, mon fils, c'est une belle maxime de faire son profit du mal d'autrui: peste qu'il est fin! ma foi il ne sait pas combien je suis sourd à ses contes. Maintenant je suis bien plus touché de ces deux mots de ma Maîtresse, *donnez-moi* & *apportez-moi*, auxquels je ne sais que répondre. Personne n'est plus malheureux que moi! car pour Clinia, quoi qu'il ait assez d'affaires chez lui, au moins a-t-il une Maîtresse bien élevée, & qui n'est point faite à toutes les manieres des Courtisanes; au lieu que la mienne est une grosse Dame, elle est hardie, magnifique, dépensiere: enfin une personne du grand air. Lorsqu'elle me demande de l'argent, je ne fais que marmotter entre les dents; car je n'ai garde de lui dire que je n'ai pas le sou. Il n'y a pas long-tems que je me suis mis cette épine au pié, & mon pere n'en sait rien encore.

ACTE SECOND.

SCENE I.

CLINIA. CLITIPHON,

CLINIA.

Si je devois avoir de bonnes nouvelles de ma Maîtresse, je suis sûr qu'il y a déja du temps qu'ils seroient ici. Mais je crains qu'en mon absence elle ne se soit gâtée, mille choses concourent à me tourmenter & à me donner ce soupçon ; l'occasion, le lieu, l'âge, la mere qu'elle a, qui ne lui donne que de mauvais exemples, & qui n'aime que l'argent.

CLITIPHON. Clinia.

CLINIA. Que je suis malheureux !

CLITIPHON. Veux-tu donc prendre garde que par hazard personne ne te voye en sortant de chez ton pere ?

CLINIA. J'y prends garde. Mais en verité j'ai un certain pressentiment de je ne sais quel malheur.

CLITIPHON. Jugeras-tu toûjours des choses, avant que d'en savoir la verité ?

CLINIA. S'il ne m'étoit arrivé quelque malheur, il y a long-tems qu'ils seroient ici.

CLITIPHON. Ils y seront dans un moment.

CLINIA. Quand arrivera donc ce moment ?

CLITIPHON. Tu ne penses pas qu'il y a un peu loin d'ici, & d'ailleurs ne connois-tu pas les femmes, pendant qu'elles se coëffent & qu'elles s'ajustent, un an se passe.

CLINIA. Ah, Clitiphon, j'apprehende . . .

CLITIPHON. Prens courage, voici Dromon avec Syrus.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE II.

SYRUS. DROMON. CLITIPHON. CLINIA.

SYRUS *à Dromon sans apperçevoir les autres.*

Me dis-tu vrai?

DROMON. Cela eſt comme je te le dis.

SYRUS. Mais pendant que nous nous amuſons à cauſer, nous les avons laiſſées derriere.

CLITIPHON *à Clinia.* Tu vas avoir tout à l'heure ta Maîtreſſe ici, entends-tu, Clinia?

CLINIA. Oui, j'entends enfin, je vois & je commence à reſpirer.

DROMON. Je ne m'étonne pas qu'elles ſoient demeurées derriere, elles ſont ſi embarraſſées; elles menent avec elles une troupe de Servantes.

CLINIA. Je ſuis perdu! d'où lui viennent ces Servantes?

CLITIPHON *à Clinia.* Eſt-ce à moi qu'il faut le demander?

SYRUS *à Dromon.* Nous ne devions pas les quitter ainſi; elles portent tant de hardes!

CLINIA. Ah, mon Dieu?

SYRUS. Tant de bijoux, tant d'habits! il commence à ſe faire tard, & elles ne ſavent pas le chemin. Nous avons fait une ſottiſe; Dromon, retourne ſur tes pas, va au devant d'elles, hâte toi; marche donc.

CLINIA. Que je ſuis malheureux! quelles eſperances n'ai-je point perdues!

CLITIPHON. Qu'as-tu! qu'eſt-ce qui te chagrine donc encore ?

CLINIA. Peux-tu me faire cette demande? n'entends-tu pas qu'elle mene des Servantes, qu'elle fait porter des bijoux, des habits, elle, que j'ai laiſſée avec une ſeule petite Servante; d'où crois-tu qu'elle ait eu tout cela?

CLITIPHON. Ha! je t'entends enfin.

SYRUS *à part.* Bons Dieux, quelle troupe! je ſuis ſûr que notre maiſon aura peine à les loger, qu'elles vont manger! qu'elles vont boire! Peut-on voir quelqu'un de plus malheureux que va l'être notre bon homme! *en aperçevant les autres.* Mais je vois les gens que je ſouhaitois fort de trouver.

CLINIA. Oh Jupiter, où eſt la bonne foi! pendant que j'ai la foibleſſe de quitter ma patrie pour l'amour de vous, & d'être errant comme un fugitif, vous vous enrichiſſez, Antiphile, & vous m'abandonnez dans ces malheurs, vous qui êtes cauſe que je ſuis blâmé de tout le monde, & que je n'ai pas obéi à mon pere comme je le devois: préſentement je meurs de honte & de dépit qu'il m'ait averti tant de fois inutilement, lui qui ne ceſſoit de me chanter toûjours les manieres de faire de ces créatures, & qu'il n'ait jamais pû m'arracher d'auprés d'elles. Je m'aviſe à l'heure qu'il eſt de lui obéir; & lorſqu'il m'en auroit ſû quelque gré, je ne l'ai pas voulu faire: perſonne n'eſt plus malheureux que moi.

SYRUS. *bas.* Voilà un homme qui eſt apparemment trompé par ce que nous venons de dire Dromon & moi. Monſieur, *à Clinia.* vous prenez votre Maîtreſſe pour tout autre qu'elle n'eſt? car & ſa maniere de vivre eſt toûjours la méme, &

ſon

son coeur n'est point changé, au moins autant que nous avons pû en juger par ce que nous avons vû.

CLINIA. Et qu'avez-vous vû? dis-le moi, je te prie, car de toutes les choses du monde, il n'y en a point que je souhaite avec tant d'ardeur, que de voir que je la soupçonne injustement.

SYRUS. Premierement, afin que vous soyez instruit de tout, la Vieille qui passoit pour la mere d'Antiphile, ne l'étoit pas, & elle est morte; j'ai ouï cela par hazard en chemin comme elle le contoit à une autre.

CLITIPHON. Eh qui est cette autre?

SYRUS. Donnez-vous patience, Monsieur, que j'acheve avant toutes choses ce que j'ai commencé, aprés cela je vous le dirai.

CLITIPHON. Dépêche.

SYRUS. D'abord, lorsque nous sommes arrivez à sa maison, Dromon à hûrté à la porte; une certaine vieille femme est venue, qui n'a pas eu plûtôt ouvert, qu'elle est rentrée; je l'ai suivie, en même temps elle a fermé la porte au verrou, & est retournée à son travail. C'est en cette occasion ou jamais, Monsieur, que vous pouvez connoître la vie que votre Maîtresse a menée en votre absence: quand on surprend une femme, & qu'on arrive auprès d'elle à l'heure qu'elle s'y attend le moins, on doit être persuadé que l'état où on la trouve, est une suite de ses occupations ordinaires; & ce sont ces occupations ordinaires qui marquent parfaitement les inclinations des gens. En arrivant nous l'avons trouvée qui travailloit en tapisserie avec grande application; elle étoit vêtue fort simplement en habit de deuil, sans doute à cause de la Vieille qui étoit morte. Elle étoit sans aucun ornement, comme sont celles qui ne s'habillent que pour elles. Elle n'avoit rien de tout

ce dont les femmes se servent pour relever leur beauté; ses cheveux étoient épars, mal rangez, flotans negligemment autour de sa tête, ah!

CLINIA. Je te prie, mon cher Syrus, ne me jette pas dans une fausse joye.

SYRUS. La Vieille lui filoit des laines: de plus il y avoit là une petite Servante fort mal vêtue, fort negligée, fort mal propre, qui travailloit au métier avec Antiphile.

CLITIPHON. Si cela est vrai, comme je le crois, Clinia, qui est plus heureux que toi? prends-tu garde à cette Servante qu'il dit qui étoit si mal vêtue, si sale? c'est une grande marque que la Maîtresse vit sans reproche, quand on voit les confidens si negligez: car c'est une regle générale, on fait des présens aux Servantes quand on veut être bien reçû des Maitresses.

CLINIA. Continue, je te prie, Syrus, & prens bien garde à ne te pas faire de fête auprès de moi sans sujet. Qu'a-t-elle dit quand tu m'as nommé?

SYRUS. Lorsque nous lui avons dit que vous étiez de retour, & que vous la priiez de vous venir voir, elle a quitté d'abord son ouvrage, & dans le moment son visage a été tout couvert de larmes, de maniere qu'il étoit fort aisé de reconnoître que c'étoit de l'impatience qu'elle avoit de vous voir,

CLINIA. En verité j'ai tant de joye, que je ne sais où je suis, après toutes les frayeurs que j'ai euës.

CLITIPHON. Mais pour moi je savois bien que tu n'avois rien à craindre. Oça, Syrus, dis-moi à mon tour qui est cette autre dont tu as parlé?

SYRUS, Nous avons amené votre Bacchis.

CLITI-

CLITIPHON. Oh, comment? vous avez amené Bacchis? Et dis-moi, pendard, où là menes-tu?

SYRUS. Où je la mene? chez nous apparemment?

CLITIPHON. Quoi, à mon pere?

SYRUS. A lui même.

CLITIPHON. Oh, l'horrible impudence!

SYRUS. Savez-vous bien, Monsieur, qu'on ne fait point sans peril des actions extraordinaires & memorables?

CLITIPHON. Prends garde à ce que tu fais, coquin, tu veux acquerir de la gloire aux dépens de mon répos, pour peu que tu ayes mal pris tes mesures, me voilà perdu. Que prétens-tu faire enfin?

SYRUS. Mais . . .

CLITIPHON. Quoi, *mais?*

SYRUS. Si vous me vouliez laisser parler, je vous le dirois.

CLINIA *à Clitiphon.* Laissez-le parler.

CLITIPHON. Et bien parle.

SYRUS. Cette affaire est présentement comme si . . .

CLITIPHON. Quel diable de galimatias me commence-t-il là?

CLINIA. Syrus, Clitiphon, a raison, laisse tous ces détours, & viens au fait.

SYRUS. En verité je ne puis plus me contenir, vous êtes injuste en toutes manieres, Monsieur, & l'on ne peut plus vous souffrir.

CLINIA. Mon Dieu, Clitiphon, tais-toi, il le faut entendre.

SYRUS *à Clitiphon.* Vous voulez être amoureux, vous voulez posseder votre Maîtresse, vous voulez qu'on trouve de quoi lui donner, & vous voulez ne courir aucun risque; vous n'êtes pas sot, si pour-

tant c'eſt ne l'être pas que de vouloir l'impoſſible; il faut prendre le bien avec les charges, ou renoncer à tout; voyez lequel de ces deux partis vous aimez le mieux. Je ſuis pourtant perſuadé que j'ai bien pris mes meſures, & qu'il n'y a nul peril: car par là vous pouvez avoir votre Maîtreſſe chez votre pere avec vous ſans aucune peur: de plus, par ce moyen je trouve l'argent que vous lui avez promis; & pour lequel vous m'avez rompu la tête ſi ſouvent, que j'en étois déja presque ſourd. Que vous faut-il davantage?

CLITIPHON. Pourvu que cela ſoit ainſi.

SYRUS. Ah, *pourvu*; faites-en l'experience, vous le ſaurez.

CLITIPHON. Oça, dis-moi les meſures que tu as priſes. Qu'eſt-ce que c'eſt?

SYRUS. Nous allons feindre que votre Maîtreſſe eſt celle de Monſieur.

CLITIPHON. Fort bien. Mais je te prie de me dire ce qu'il fera de la ſienne? paſſera-t-elle encore pour être à lui, comme ſi une ſeule ne lui faiſoit pas déja aſſez de tort dans le monde?

SYRUS. *Elle ne paſſera nullement pour être à lui*, au contraire on la menera à votre mere.

CLITIPHON. A ma mere! & faire quoi?

SYRUS. Il ſeroit long, Monſieur, de vous conter pourquoi je le fais; *il vous doit ſuffire* que j'ai mes raiſons.

CLITIPHON. Ce ſont là des contes; & dans tout ce que tu me dis, je ne vois rien qui doive me raſſurer.

SYRUS. Attendez; j'ai un autre expedient, où vous ſerez obligez d'avouer l'un & l'autre qu'il n'y a nul peril.

CLITIPHON. Ah, je te prie, trouves-en quelqu'un comme cela.

SYRUS.

SYRUS. Cela est fait; j'irai au devant d'elles & je leur dirai qu'elles n'ont qu'à s'en retourner.

CLITIPHON. Quoi? que dis-tu?

SYRUS. Ne vous mettez pas en peine, je vous ôterai tout sujet de crainte, de sorte que vous dormirez tranquillement de vos deux yeux.

CLITIPHON. Que dois-je faire présentement?

CLINIA. Je suis d'avis que tu profites . . .

CLITIPHON. Tu as raison. Syrus, Syrus; parle à moi seulement.

SYRUS. Allez, laissez-moi faire; aujourd'hui même vous vous en repentirez, mais il sera trop tard, & vous le voudrez envain.

CLINIA. Je suis d'avis, dis-je, que tu profites du bien qui se présente; car tu ne sais pas si jamais tu retrouveras une pareille occasion.

CLITIPHON. Syrus, hola, arrête, te dis-je.

SYRUS. Criez, criez, je ne laisserai pas d'aller mon chemin.

CLITIPHON. Tu as raison en verité; Syrus, Syrus, hola, Syrus; encore une fois, arrête.

SYRUS. Mon homme l'a eu chaude; que voulez vous?

CLITIPHON. Reviens, reviens.

SYRUS. Et bien me voilà, que me voulez-vous? j'aurai beau faire, vous direz encore que cela ne vous plait pas.

CLITIPHON. Bien loin de cela, mon cher Syrus, je me remets entre tes mains, je t'abandonne mon amour, mon honneur & mon repos, je t'en fais le maître, prens garde seulement de n'être point blâmé.

SYRUS. Voilà un plaisant avis à me donner, comme si j'avois moins d'interêt à cela que vous-même; si par malheur cette affaire n'alloit pas réüssir, vous en seriez quitte pour quelques repri-

mandes que vous auriez à essuyer, mais l'homme qui vous parle n'en seroit pas quitte à si bon marché, c'est pourquoi vous pouvez juger si je negligerai rien. Mais obtenez de Clinia qu'il fasse semblant que Bacchis est sa Maîtresse.

CLINIA. Oh, cela s'entend, je le ferai; & la chose est présentement en tel état, qu'il est absolument necessaire que je le fasse.

CLITIPHON. Je te suis bien obligé, mon cher Clinia.

CLINIA. Mais l'affaire est qu'elle ne bronche pas.

SYRUS. Ho, elle est parfaitement bien instruite.

CLITIPHON. Mais je suis bien surpris que tu ayes pû la persuader si facilement, car quelles gens ne rebute-t-elle pas tous les jours?

SYRUS. Je suis arrivé chez elle justement dans le moment favorable, & dans toutes les affaires, c'est ce qu'il y a de plus important; car j'y ai trouvé un Capitaine qui la pressoit vivement; elle menoit cet homme avec beaucoup d'adresse; trouvant toujours des prétextes pour le refuser, afin de l'enflammer davantage par ce refus, & de vous en faire en même temps un sacrifice qui vous fut agréable. Mais à propos, Monsieur, prenez bien garde de ne rien faire imprudemment; vous connoissez votre pere; vous savez comme il voit clair en ces sortes de choses. Or est-il que je sais la peine que vous avez à vous contenir. Je connois vos mots à double entente, l'agilité de votre cou, qui fait aller votre tête comme une girouette, votre maniere de tousser, rire, cracher. Treve à tout ce manege-là, je vous prie.

CLITIPHON. Tu me donneras des louanges.

SYRUS. Prenez-y bien garde.

CLITIPHON. Tu m'admireras,

SYRUS.

SYRUS, Mais nos femmes nous ont suivi de bien prés.

CLITIPHON. Où sont-elles? pourquoi me retiens tu?

SYRUS. Dés ce moment elle n'est plus à vous.

CLITIPHON. Oui, chez mon pere, s'entend; Mais en attendant . . .

SYRUS. En attendant, point de nouvelles.

CLITIPHON. Permets-le moi.

SYRUS, Je ne le soufrirai pas, vous dis-je.

CLITIPHON. Eh. je t'en prie, un moment.

SYRUS. Je vous le défends.

CLITIPHON. Au moins que je la salue.

SYRUS. Si vous êtes sage, allez-vous en.

CLITIPHON. Je m'en vais. Et celui-ci?

SYRUS. Il demeurera.

CLITIPHON. Ah, qu'il est heureux!

SYRUS. Allez seulement, marchez.

ACTE SECOND.

SCENE III.

BACCHIS. ANTIPHILE. CLINIA. SYRUS. CLITIPHON.

BACCHIS *à Antiphile sans voir les autres.*

En verité, ma chere Antiphile, je vous trouve bien heureuse, & vous meritez toute sorte de louanges, d'avoir pris soin que vos moeurs répondissent à votre beauté; je ne suis pas surprise que tout le monde vous desire, car je puis juger de votre vertu par la conversation que je viens d'avoir avec vous: & lorsque je considere la maniere de vivre de toutes celles qui comme vous ne veulent

veulent pas recevoir tout le monde, & qui ne se donnent qu'à un seul; je trouve qu'il ne faut pas s'étonner que vous ayez les inclinations honnêtes, & que nous ne les ayons pas. Il vous est avantageux d'être ainsi; mais nous ne le saurions, car les gens avec qui nous avons à vivre, ne nous le permettent pas. Comme ils ne nous aiment que pour notre beauté, sitôt que cette beauté change, ils changent aussi, & portent ailleurs leurs inclinations; de sorte que si nous n'avons été un peu prévoyantes, nous nous trouvons abandonnées de tout le monde; & pour vous, lorsqu'une fois vous avez resolu de passer toute votre vie avec un seul homme dont l'humeur vous convient, vous avez le plaisir de voir qu'on s'attache absolument à vous, & vous êtes liez également par ce choix que vous avez fait l'un de l'autre; de sorte qu'il est impossible que votre amour finisse jamais.

ANTIPHILE. Je ne sais pas ce que font les autres; mais je sais bien que pour moi j'ai toûjours été appliquée à faire mon unique plaisir de celui de Clinia.

CLINIA *voiant venir Antiphile.* Ah, ma chere Antiphile, vous êtes aussi la seule cause de mon retour; car depuis que je vous ai quittée, toutes les fatigues que j'ai eues n'ont été rien au prix du chagrin de ne vous pas voir.

SYRUS. J'en suis persuadé.

CLITIPHON. Syrus, je ne puis me retenir. Malheureux que je suis! faut-il qu'il ne me soit pas permis de me satisfaire?

SYRUS. Oh, vous n'êtes pas au bout, & de l'humeur que je connois votre pere, il vous en fera bien avaler d'autres.

BACCHIS *à Antiphile.* Qui est-ce jeune homme qui nous regarde?

ANTI-

ANTIPHILE *à Bacchis.* Ah, soûtenez-moi, je vous prie.

BACCHIS. Qu'avez-vous?

ANTIPHILE. Je n'en puis plus.

BACCHIS. D'où vous vient cette défaillance?

ANTIPHILE. Est-ce Clinia que je vois?

BACCHIS. Qui voyez-vous?

CLINIA. Bon jour, ma chere Antiphile.

ANTIPHILE *en s'approchant.* Bon jour, mon cher Clinia, que j'avois d'impatience de vous voir?

CLINIA. Comment vous portez-vous?

ANTIPHILE. Que j'ai de joye de vous trouver en bonne santé!

CLINIA. Est-ce bien vous que je tiens, mon Antiphile, que j'ai desirée avec tant de passion?

SYRUS. Entrez au logis, car il y a déja long-temps que vous faites attendre notre bon homme.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

CHREMES. MENEDEME.

CHREMES *en sortant du logis.*

Il commence déja à faire jour; pourquoi ne vais-je donc pas tout à l'heure heurter à la porte de notre voisin, afin de lui apprendre le premier que son fils est de retour? quoiqu'on me dise que ce jeune garçon ne veut pas qu'il le sache. Mais voyant la douleur que ce pauvre pere a de l'absence de son fils qu'il aime si tendrement, pourrois-je lui cacher un bonheur qu'il attend si peu; surtout puisque cela ne peut faire aucun tort à ce jeune garçon. En verité je ne saurois m'en empêcher; & je

je servirai ce bon homme en tout ce qu'il me sera possible; & comme mon fils & le sien sont fort unis, & qu'ils vivent dans une parfaite amitié, & n'ont rien de caché l'un pour l'autre, il est juste que nous autres vieillards nous rendions tous les bons offices que nous pourrons.

MENEDEME *venant d'un autre coté sans voir Chremès.* Ou je suis né plus que tous les autres hommes pour la peine & pour les ennuis, ou ce qu'on dit d'ordinaire est faux, que le temps emporte nos chagrins, car chaque jour je sens augmenter ceux que j'ai de l'absence de mon fils; & plus il y a de temps qu'il m'a quité, plus je desire avec impatience de le revoir, & plus j'ai de regret de l'avoir perdu.

CHREMES *à part apercevant Menedeme.* Mais le voilà lui-même qui sort, je vais lui parler. Bon jour, Menedeme; je vous apporte une nouvelle que vous serez bienaise de savoir.

MENEDEME. Avez-vous appris quelque chose de mon fils, Chremès?

CHREMES. Il se porte fort bien.

MENEDEME. Eh, où est-il, je vous prie?

CHREMES. Chez moi.

MENEDEME. Mon fils?

CHREMES. Oui.

MENEDEME. Il est venu?

CHREMES. Il est venu.

MENEDEME. Mon cher Clinia est venu?

CHREMES. Celà est comme je vous le dis.

MENEDEME. Allons; que je le voye, je vous prie.

CHREMES. Il ne veut pas que vous sachiez encore qu'il est de retour; il vous fuit à cause de la faute qu'il a faite; & il craint que la dureté que vous aviez pour lui, ne soit encore augmentée.

MENE-

MENEDEME. Eſt-ce que vous ne lui avez pas dit dans quels ſentimens je ſuis préſentement?

CHREMES. Non.

MENEDEME. Et pourquoi non, Chremès?

CHREMES. Parce que vous prenez-là un mauvais parti, & pour vous & pour lui, de lui faire connoître que vous êtes ſi doux, & que vous ne pouvez reſiſter davantage.

MENEDEME. Je ne puis faire autrement; j'ai eu aſſez de rigueur juſqu'ici.

CHREMES. Ah! Menedeme, vous outrez tout; & vous paſſez d'une extrémité à l'autre, vous êtes ou trop prodigue ou trop ménager. Quelque chemin que vous preniez de ces deux-là, vous tomberez dans le même précipice. Autrefois quand l'amour de votre fils ne faiſoit que commencer, au lieu de ſouffrir qu'il allât chez une femme qui en ce temps-là ſe contentoit de peu, & qui avoit de l'obligation des moindres choſes qu'on faiſoit pour elle, vous le chaſſates de votre maiſon. Cette créature contrainte par la néceſſité, reçût enſuite malgré elle tous ceux qui la vouloient aller voir. Préſentement qu'il ne peut avoir ce commerce ſans faire une dépenſe prodigieuſe, vous voilà prêt à tout donner. Car afin que vous ſachiez comme elle a maintenant tout ce qu'il faut pour bien ruiner les gens, elle mene avec elle plus de dix filles couvertes d'or & d'argent. Quand ſon amant ſeroit un Satrape, il ne pourroit fournir à ces dépenſes, à plus forte raiſon n'y pourrez vous-reſiſter.

MENEDEME. Eſt-elle chez vous?

CHREMES. Si elle y eſt? belle demande! je l'ai bien ſenti qu'elle y eſt; je lui ai donné un ſoupê & à toute ſa troupe; & ſi j'en devois donner un autre, je ſerois ruiné; car ſans parler des autres choſes, en goûtant ſeulement le vin avec ſa mine dédaig-

dédaigneuse, quelle quantité ne m'en a-t-elle pas gâté! en me disant, celui-ci est un peu rude, bon pere, voyez, je vous prie, si vous n'en auriez pas de plus doux; j'ai percé tous mes tonneaux. Tous mes gens suffisoient à peine à la servir. Et ce n'est là qu'une nuit. Que pensez-vous donc dévenir, vous qui serez mangé tous les jours de cette maniere? quand j'ai vû cela, je vous jure que vous m'avez fait pitié.

MENEDEME. Qu'il fasse tout ce qu'il lui plaira, qu'il dépense, qu'il consume, qu'il perde, j'ai resolu de tout souffrir, pourvû que je l'aye avec moi.

CHREMES. Si vous voulez en user ainsi, il me semble au moins, qu'il est fort important qu'il croye que vous lui donnez de quoi faire toute cette dépense sans le savoir.

MENEDEME. Que dois-je faire?

CHREMES. Tout ce que vous voudrez, plûtôt que ce que vous avez resolu; faites donner par quelque autre quel qu'il soit; laissez-vous tromper par un Valet. Vous n'attendrez pas long-temps, je me suis déja apperçû qu'ils y travaillent, & qu'ils machinent quelque chose entr'eux. Notre Syrus est toûjours en chuchetant avec votre Valet. Les jeunes Maîtres font aussi des conferences ensemble; il vous seroit plus avantageux de perdre cinq cens écus de cette maniere, que trois pistoles de l'autre. Ce n'est pas à l'argent qu'il faut prendre garde; mais à le donner à ce jeune homme avec le moins de peril que nous pourrons; car si une fois il connoît votre foible, & que plûtôt que de souffrir qu'il s'en aille, vous êtes en état de hazarder votre repos & votre bien: Oh quelle porte ne lui ouvrez-vous pas à la débauche? il arrivera de là que la vie vous sera à charge; car la licence nous perd tous tant que nous sommes. Il voudra tout

ce

ce qui lui viendra dans l'esprit sans jamais examiner si ce qu'il demandera sera juste ou non. Vous ne pourrez voir perir votre bien, & le voir perir lui-même, vous lui refuserez de l'argent; aussitôt il aura recours au moyen qu'il croira infaillible pour se faire valoir auprès de vous, il vous menacera sur l'heure de vous quitter.

MENEDEME. Il me semble que ce que vous dites est vrai.

CHREMES. En verité je n'ai pas fermé l'oeil de toute la nuit, pour chercher les moyens de vous rendre votre fils.

MENEDEME. Donnez-moi votre main, je vous prie, mon cher Chremès, de continuer comme vous avez commencé.

CHREMES. C'est mon dessein.

MENEDEME. Savez-vous ce que je voudrois que vous fissiez?

CHREMES. Dites-le-moi.

MENEDEME. Puisque vous avez apperçû qu'ils trament quelque fourberie, au nom de Dieu qu'ils se hâtent, je desire extrêmement de lui donner tout ce qu'il veut: je veux voir mon fils.

CHREMES. J'en aurai soin; il me faut prendre Syrus & l'exhorter à le faire; mais quelqu'un sort de chez moi. Allez-vous-en, afin qu'ils ne s'apperçoivent pas que nous soyons de concert; j'ai une petite affaire; Simus & Criton, deux de nos voisins, sont en differend sur les limites de leurs terres, ils m'ont pris pour arbitre, je m'en vais les trouver, & leur dire que je ne puis vaquer à cette affaire aujourd'hui, comme je leur avois promis, je serai ici dans un moment. *Il s'en va.*

MENEDEME. Je vous en prie. *seul.* Grands Dieux! faut-il que tous les hommes soient faits de maniere qu'ils voyent beaucoup plus clair dans les

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0197
DFG

affaires des autres que dans les leurs; cela ne viendroit-il point de ce que dans nos propres affaires la trop grande joye, ou le trop de chagrin, ne nous laissent pas le jugement libre? voyez comme ce Chremès est beaucoup plus habile en ce qui me concerne, que je ne le suis moi-même. *Il s'en va.*

CHREMES *rentre.* J'ai dégagé ma parole, afin d'avoir le temps de rendre service à ce pauvre homme.

ACTE TROISIEME.

SCENE II.

SYRUS. CHREMES.

SYRUS *sans voir Chremes.*

Cours tant que tu voudras de côté & d'autre, si faut-il toujours trouver de l'argent, & tendre quelque piége au bon homme.

CHREMES. Me suis-je trompé, quand j'ai dit qu'ils machinoient quelque chose? sans doute que le valet de Clinia est un peu pesant, voilà pourquoi l'on a donné cette commission au nôtre.

SYRUS. Qui parle ici? je suis perdu! n'a-t-il point ouï ce que j'ai dit?

CHREMES. Syrus.

SYRUS. Ha, Monsieur.

CHREMES. Que fais-tu ici?

SYRUS. Pas grand' chose. Mais en verité je vous admire d'être levé de si bon matin, vous qui bûtes tant hier au soir.

CHREMES. Eh pas trop.

SYRUS. Pas trop, dites vous? Ma foi, Monsieur, vous avez comme dit le Proverbe, la vieillesse de l'Aigle.

CHREMES. Doucement, doucement.

SYRUS.

SYRUS. Cette femme eſt de bon commerce; elle eſt agréable, cette bonne piéce.

CHREMES. Oui vraiment; je l'ai trouvée ainſi.

SYRUS. Et en verité elle eſt fort belle.

CHREMES. Eh aſſez.

SYRUS. Elle ne l'eſt pas comme les femmes de votre temps, mais pour ce temps-ci; elle eſt fort belle, & je ne m'étonne pas ſi Clinia l'aime avec tant de paſſion; mais il a un certain pere avide de bien, un miſerable que l'avarice a rendu ſec comme une alumete. Ce voiſin que nous avons, le connoiſſez-vous? ce vieux vilain, comme s'il n'avoit pas ſes coffres pleins d'argent, avoit ſouffert que la miſere chaſsât ſon fils de chez lui. Saviez-vous ce que je vous dis là?

CHREMES. Comment? ſi je le ſavois; un homme qu'on devroit envoyer au moulin.

SYRUS. Qui, Monſieur?

CHREMES. Je veux parler du ſot valet de ce jeune homme. . . .

SYRUS *bas.* J'ai eu grand'peur pour toi, mon pauvre Syrus.

CHREMES. D'avoir ſouffert que ſon Maître ait été contraint de s'en aller.

SYRUS. Qu'auroit-il pû faire?

CHREMES. Me le demandes-tu? il devoit trouver quelque expedient, inventer quelque ruſe pour faire venir de l'argent à ſon Maître, qui l'auroit donné à ſa Maîtreſſe; en faiſant cela, il auroit fait le bien de ce fâcheux vieillard malgré lui.

SYRUS. Vous vous moquez.

CHREMES. Encore une fois, Syrus, voilà ce qu'il devoit faire.

SYRUS. Ho, ho, je vous prie, louez-vous les Valets qui trompent leurs Maîtres?

CHREMES. C'eſt ſelon, il y a des occaſions où j'approuve qu'ils les trompent.

SYRUS. Fort bien, vraiment.

CHREMES. Car ſouvent ces ſortes de tromperies épargnent de très-grands chagrins. Par exemple, ſans aller plus loin, ce fils unique dont nous parlons, ſeroit demeuré chez ſon pere, ſi ſon valet avoit eu de l'eſprit.

SYRUS *bas*. Je ne ſais s'il raille ou s'il parle ſérieuſement; mais au moins ce qu'il dit me donne courage, & augmente l'envie que j'avois déja de le tromper.

CHREMES. Et préſentement, Syrus, qu'attend donc ce benêt? que ſon Maître ſoit encore obligé de s'en aller pour n'avoir pas dequoi fournir à la dépenſe de cette femme? Eſt-ce qu'il ne dreſſera pas quelque batterie contre ce bon homme?

SYRUS. C'eſt un lourdaut.

CHREMES. Mais toi, tu devrois lui aider, pour l'amour de ce pauvre garçon.

SYRUS. En verité je le ferois très-volontiers, ſi vous me l'ordonniez, car en ces ſortes d'affaires je ſuis aſſûrement Maître paſſé.

CHREMES. Je t'en eſtime davantage.

SYRUS. Le menſonge n'eſt pas mon vice.

CHREMES. Oça, fais donc.

SYRUS. Mais vous, Monſieur, ſouvenez-vous au moins de ce que vous me dites, ſi par hazard, comme cela peut arriver humainement, votre fils un jour alloit avoir quelque petite affaire de cette nature.

CHREMES. Ho j'eſpere que cela n'arrivera pas.

SYRUS. Je l'eſpere auſſi en verité, & ce que je vous en dis, ce n'eſt pas que j'aye apperçu quoi que ce ſoit en lui. Mais ſi cela arrivoit, au moins n'allez pas vous . . . vous voyez l'âge qu'il a. Et par

par ma foi, Monsieur, si l'occasion s'en présentoit jamais, j'ai de quoi vous regaler comme il faut.

CHREMES. Quand cela sera, nous aviserons à ce que nous aurons à faire; à présent songe à ce que je t'ai dit. *Il s'en va*

SYRUS. De ma vie je n'ai ouï mon Maître si bien parler; il me donne pleine liberté de mal faire, & je vois bien que je puis le tromper impunément. Qui sort de chez nous?

ACTE TROISIEME.

SCENE III.

CHREMES. CLITIPHON. SYRUS.

CHREMES.

Qu'est-ce donc, je vous prie, & quelles manieres, Clitiphon? est-ce ainsi qu'il en faut user?

CLITIPHON. Qu'ai-je fait.

CHREMES. Ne vous ai-je pas vû porter la main au sein de cette Courtisane?

SYRUS. Voilà nos affaires faites; tout est perdu.

CLITIPHON. Qui moi?

CHREMES. Ne le niez pas, je l'ai vû de mes propres yeux. Vous faites une injure à ce jeune homme, de ne pouvoir retenir vos mains; & c'est assûrément là un affront pour lui. Quoi, recevoir un ami chez vous, & vouloir toucher à sa Maîtresse! hier au soir encore à souper de quelle immodestie ne futes-vous pas?

SYRUS. Cela est vrai.

CHREMES. De quelle importunité! que je meure tout présentement si cela n'alla si loin, que je craignis qu'il n'en arrivât du désordre. Je connois l'esprit des Amans, ils prennent en mauvaise part des

choſes à quoi vous ne croiriez pas qu'ils priſſent ſeulement garde.

CLITIPHON. Mais, mon pere, mon ami eſt fort aſſûré, que je ne ferai rien qui le fâche.

CHREMES. Je le veux; cependant vous devriez vous éloigner un peu, & n'être pas toûjours ſur leurs talons. Les Amans ont mille choſes à ſe communiquer, qu'ils n'oſeroient dire devant vous: un tiers eſt toûjours incommode. Je juge des autres par moi-même; voyez-vous, Clitiphon, il n'y a aucun de mes amis à qui je vouluſſe découvrir tous mes ſecrets: la dignité de l'un me retient, la honte m'empêche de les dire à l'autre, de peur de paſſer pour foible, ou pour éfronté. Croyez qu'il en eſt de même de ce jeune homme; c'eſt à nous de connoître le temps & le lieu où nous devons avoir de la complaiſance pour nos amis.

SYRUS *bas à Clitiphon.* Entendez-vous ce qu'il dit?

CLITIPHON *bas.* Je ſuis mort!

SYRUS *haut* Eſt-ce là ce que je vous avois tant recommandé? Vous vous êtes comporté en homme prudent & d'une fort grande ſageſſe!

CLITIPHON *à Syrus.* Tais-toi, ſi tu veux.

SYRUS. Voilà comme il faut faire.

CHREMES. Syrus, en verité j'ai honte pour lui.

SYRUS. Je le crois, Monſieur, & ce n'eſt pas ſans ſujet, cela me fâche bien moi, qui ne ſuis pas ſon pere.

CLITIPHON. Tu continues?

SYRUS. Oui ma foi? je dis mon ſentiment.

CLITIPHON. Eſt-ce que je n'oſerois approcher d'eux?

CHREMES. Ho, ho, ne ſauriez-vous en approcher ſans faire des ſottiſes?

SYRUS.

SYRUS *bas.* Notre affaire est flambée; elle va se découvrir avant que j'aye tiré notre argent. *Haut à Chremès.* Monsieur, voulez-vous suivre l'avis d'un sot?

CHREMES. Eh bien, quel est cet avis?

SYRUS. Ordonnez-lui de s'en aller quelque part.

CLITIPHON. Où est-ce que j'irai?

SYRUS. Où? où il vous plaira. Cedez-leur la place, allez-vous-en un peu vous promener.

CLITIPHON. Me promener? où?

SYRUS. Voyez! comme s'il manquoit ici de promenades. Allez deçà delà, où vous voudrez.

CHREMES. Il dit fort bien; j'en suis d'avis.

CLITIPHON. Que le diable t'emporte, Syrus, de me chasser d'ici.

SYRUS. Mais vous une autre fois songez à retenir vos mains.

ACTE TROISIEME.

SCENE IV.

SYRUS. CHREMES.

SYRUS *à Chremes.*

En bonne foi, Monsieur, qu'en pensez-vous? que croyez-vous qu'il deviendra, si vous ne le gardez de près autant que vous pourrez, si vous ne le châtiez, si vous ne l'avertissez?

CHREMES. J'y prendrai garde.

SYRUS. Voyez-vous, Monsieur, c'est présentement que vous devez l'observer. . . .

CHREMES. Cela se fera.

SYRUS. Si vous êtes sage: car de jour en jour il fait moins de cas de mes conseils.

CHREMES. Mais toi, que dis-tu de l'affaire dont je t'ai tantôt parlé? y as-tu travaillé, mon pauvre Syrus? as-tu imaginé quelque chose qui te plaise? ou n'as-tu encore rien trouvé?

SYRUS. Vous voulez parler de notre tromperie? si j'en ai trouvé une.

CHREMES. Tu es un brave garçon; dis-moi ce que c'est.

SYRUS. Je le veux. Mais comme une chose fait souvenir d'une autre. . . .

CHREMES. Qu'est-ce, Syrus?

SYRUS. Cette Bacchis est une fine mouche!

CHREMES. Cela me paroît.

SYRUS. Oh, vraiment si vous saviez! voyez ce qu'elle machine. Il y avoit autrefois ici une certaine vieille femme de Corinthe, à qui elle dit qu'elle avoit prêté trente pistoles.

CHREMES. Eh bien?

SYRUS. Cette vieille femme est morte, elle a laissé une jeune fille, & cette jeune fille lui est demeurée en gage pour son argent.

CHREMES. J'entends.

SYRUS. Elle l'a amenée ici avec elle, & c'est celle qui est présentement dans l'apartement de votre femme.

CHREMES. Qu'y a-t-il encore?

SYRUS. Elle prie Clinia de lui donner cet argent, & elle dit qu'elle ne l'aura pas plûtôt touché qu'elle lui donnera cette fille pour nantissement de la somme; mais c'est qu'elle lui demande adroitement ces trente pistoles en pur don.

CHREMES. Elle les demande asûrément?

SYRUS. Ho cela s'en va sans dire.

CHREMES. Je crois bien que cela aboutiroit là. Eh bien, sur cela que veux-tu faire?

SYRUS.

SYRUS. Moi? j'irai trouver Menedeme, je dirai que cette fille est de Carie, & qu'elle y a été enlevée; qu'elle est riche & de bonne maison; & que s'il la rachete, il fera là un très-grand profit.

CHREMES. Tu te trompes.

SYRUS. Comment cela?

CHREMES. Je vais te répondre pour Menedeme: Je ne veux pas l'acheter moi, qu'as-tu à dire?

SYRUS. Ah, répondez-nous plus favorablement, s'il vous plait, Monsieur.

CHREMES. Mais il n'est pas besoin de tout cela.

SYRUS. Il n'en est pas besoin?

CHREMES. Non, te dis-je.

SYRUS. Comment? je m'en étonne.

CHREMES. Tu le sauras tout à l'heure. Attends, attends: d'où vient qu'on fait tant de bruit à notre porte?

ACTE TROISIEME.

SCENE V.

SOSTRATA. CHREMES. LA NOURRICE. SYRUS.

SOSTRATA *à la Nourrice sans voir les autres.*

Si je ne me trompe, c'est assûrément là la bague que je soupçonne, c'est celle qu'avoit ma fille quand elle fut exposée.

CHREMES. Syrus, que signifie ce discours?

SOSTRATA. Qu'en dis-tu Nourrice? crois-tu que ce soit-elle?

LA NOURRICE. En verité, Madame, vous ne me l'avez pas plûtôt montrée que je l'ai reconnue.

SOSTRATA. Mais au moins l'as-tu bien considerée?

LA NOURRICE. Assûrément.

SOSTRATA. Va présentement au logis, & viens me dire si cette fille est déja hors du bain; cependant j'attendrai ici mon mari.

SYRUS. C'est vous qu'elle demande; voyez ce qu'elle veut? je ne sais de quoi elle est triste; ce n'est pas sans sujet, j'apprehende ce que se peut être.

CHREMES. Ce que ce peut être? ma foi elle va faire de grands efforts pour me dire de grandes sottises.

SOSTRATA. Ha, mon mari.

CHREMES. Ha, ma femme.

SOSTRATA. C'est vous-même que je cherchois.

CHREMES. Dites-moi ce que vous me voulez.

SOSTRATA. Premierement, je vous prie, n'allez pas vous imaginer que j'aye rien fait contre vos ordres.

CHREMES. Voulez-vous que je croye ce que vous dites, tout incroyable qu'il est, je le crois.

SYRUS *à part.* Cette maniere de se justifier m'est un peu suspecte.

SOSTRATA. Vous souvenez-vous qu'il y a quelques années que j'étois grosse, & que vous me dites fortement que si j'accouchois d'une fille vous ne vouliez pas qu'elle fût élevée?

CHREMES. Je vois ce que vous avez fait? vous l'avez élevée, n'est-il pas vrai?

SYRUS *à Sostrata.* Si cela est, Madame, c'est à dire que voilà augmentation de dommage pour notre Maître.

SOSTRATA. Point du tout. Il y avoit ici une vieille femme de Corinthe, fort honnête femme; je la lui donnai à exposer,

CHREMES. Oh, Jupiter! peut-on être si mal avisée?

SOSTRATA

SOSTRATA. Je suis perdue! qu'ai-je fait?

CHREMES. Me le demandez-vous?

SOSTRATA. Mon cher Chremès, si j'ai mal fait, c'est sans le savoir.

CHREMES. En verité quand vous ne le diriez pas, je suis persuadé que c'est sans le savoir & sans y penser, que vous dites & que vous faites toutes choses. Dans cette seule occasion combien de fautes de jugement! Premierement si vous vouliez exécuter mes ordres il falloit lui ôter la vie sans balancer; & ne pas faire semblant de lui donner la mort, en la laissant en effet en état de vivre. Cependant je passe sur cela; la compassion, la tendresse de mere, je le veux: Mais voyez que vous avez été d'une grande prevoyance! quel étoit votre dessein? faites-y reflexion, je vous en prie. Vous avez entierement abandonné votre fille à cette Vieille, afin qu'il ne tînt pas à vous qu'elle ne se prostituât, ou qu'elle ne fût vendue publiquement; & voici sans doute quelle étoit votre pensée, de quelque maniere que ce soit, dissez-vous pourvû qu'elle vive, cela me suffit. Que peut-on faire avec des créatures qui ne connoissent ni ce qui est juste, ni ce qui est honnête, ni ce qui est raisonnable? que les choses soient bien ou mal, utiles ou nuisibles, elles ne voyent rien que ce qui leur plait.

SOSTRATA. J'ai tort, je l'avoue, mon cher Chremès, je me rends; mais je vous prie que comme vous êtes plus âgé que moi, vous soyez aussi d'autant plus indulgent, & que votre bonté excuse mon imprudence.

CHREMES Eh bien voilà qui est fait, je l'excuse, il faut bien en passer par là; mais Sostrata, ma trop grande facilité vous perd. Quoi qu'il en soit, dites-moi par quelle raison vous fites cette faute.

SOSTRATA.

SOSTRATA. Comme nous autres femmes nous ſommes toutes ſottement & ridiculement ſuperſtitieuſes, lorſque je la donnai pour être expoſée, je tirai de mon doigt une bague que je mis entre les mains de cette bonne femme, & je lui dis qu'elle la mit dans les hardes de cette enfant, quand elle l'expoſeroit, afin que ſi elle mouroit, elle ne fût pas au moins entierement privée de ſa part de notre bien.

CHREMES. C'eſt fort bien fait, par ce moyen vous l'avez conſervée, & vous vous êtes ſatisfaite.

SOSTRATA. La voilà cette bague.

CHREMES. D'où l'avez-vous eue.

SOSTRATA. Cette jeune fille que Bacchis a amenée avec elle . . .

SYRUS *à part*. Oh!

CHREMES *à part*. Que dit-elle?

SOSTRATA. Elle m'a priée de la lui garder pendant qu'elle ſeroit dans le bain. D'abord je ne l'ai pas regardée; mais dès que j'ai eu jetté les yeux deſſus, auſſitôt je l'ai reconnue, & je ſuis accourue vous chercher.

CHREMES. Eh bien que croyez-vous de cette fille? ou qu'en avez-vous découvert?

SOSTRATA. Rien autre choſe; mais vous pouvez vous informer d'elle d'où elle a eu cette bague; afin de voir ſi nous pourrions retrouver notre fille.

SYRUS *à part*. Mes affaires vont mal, je voi mille fois plus d'apparence à cela que je ne voudrois; c'eſt là notre fille, ſi tout ce qu'elle vient de dire eſt vrai.

CHREMES. Celle à qui vous l'aviez donnée vit-elle encore?

SOSTRATA. Je ne ſais.

CHREMES.

CHREMES. Après avoir emporté cette enfant, que vous dit-elle qu'elle en avoit fait ?

SOSTRATA. Ce que je lui avois ordonné.

CHREMES. Dites-moi le nom de cette femme, afin qu'on la cherche.

SOSTRATA. Philteré.

SYRUS *à part.* C'eſt elle-même ; c'eſt un grand hazard ſi cette fille n'eſt retrouvée, & ſi je ne ſuis perdu.

CHREMES. Soſtrata, ſuivez-moi au logis.

SOSTRATA. Comme les choſes ont réuſſi contre mon eſperance! que j'ai apprehendé que vous ne fuſſiez encore auſſi dur que vous l'étiez, quand vous m'ordonnâtes d'expoſer cette enfant!

CHREMES. Les hommes ne ſont pas toûjours ce qu'ils voudroient, à moins que leurs affaires ne le permettent. Préſentement les miennes ſont tournées de façon que je voudrois bien avoir une fille ; ce n'étoit pas de même autrefois.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

SYRUS.

Autant que je le puis comprendre, notre défaite n'eſt pas loin, car je vois mes troupes fort preſſées, & il n'y a point de ſalut pour moi, ſi je ne trouve quelque expedient pour empêcher que le bon homme ne ſache que Bacchis eſt la Maîtreſſe de ſon fils ; car d'eſperer de pouvoir lui eſcroquer cet argent, ou de penſer à lui tendre quelque autre piége, ce ſeroit une folie. Ce ſera un aſſez grand exploit, ſi je puis me tirer d'ici vie & bagues ſauves. Peſte ! j'enrage, qu'un ſi bon morceau me ſoit échappé à l'heure que je m'y attendois

dois le moins. Que ferai-je? ou que puis-je inventer? il me faut recommencer sur nouveaux frais. Avec tout cela, il n'y a rien de si difficile qu'en cherchant on ne puisse trouver. Si je m'y prenois de cette maniere? non, cela ne vaut rien. Et de celle-ci? je n'avancerois pas davantage. Mais voilà pourtant le moyen. Cela ne se peut; au contraire, fort bien; courage, j'ai un expedient merveilleux, je pense ma foi qu'à la fin je ratrapperai cet argent qui a si bien pris la fuite.

ACTE QUATRIEME.

SCENE II.

CLINIA. SYRUS.

CLINIA.

Desormais il ne sauroit m'arriver aucun malheur qui puisse me donner de l'inquietude, j'ai un trop grand sujet de joye. A présent je me livre à mon pere, & je veux être encore meilleur ménager qu'il ne voudra.

SYRUS *à part.* Je ne me suis point trompé; cette fille est reconnue, autant que je le puis comprendre par ce qu'il dit. *à Clinia.* Monsieur, je suis ravi que les choses aillent comme vous le souhaitez.

CLINIA. Ho, mon cher Syrus; dis-moi je te prie, sais-tu que . . . ?

SYRUS. Pourquoi ne le saurois-je pas, puisque j'ai été présent à tout?

CLINIA. As-tu jamais vû arriver un pareil bonheur à qui que ce soit?

SYRUS. Non assûrément.

CLINIA. En verité je n'en ai pas tant de joye moi,

moi-même, que j'en ai pour elle, car il n'y a point de fortune qu'elle ne merite.

SYRUS. J'en suis persuadé. Mais à présent, Monsieur, il faut à votre tour que vous vous donniez à moi, car il est juste de penser à mettre aussi les affaires de votre ami en sûreté, & de faire en sorte que présentement son pere ne sache rien de sa Maîtresse.

CLINIA. Oh, Jupiter!

SYRUS. Oh, finissez donc ces transports.

CLINIA. J'épouserai ma chere Antiphile!

SYRUS. M'interromprez-vous toûjours?

CLINIA. Que veux tu que je fasse, mon pauvre Syrus? je suis transporté de joye, aye la complaisance de me souffrir.

SYRUS. Il faut bien que je l'aye malgré mes dents.

CLINIA. Nous allons mener une vie aussi douce que celles des Dieux?

SYRUS. Je crois que je perds ma peine.

CLINIA O ça parle! j'écoute.

SYRUS. Mais dans un moment vous n'écouterez plus.

CLINIA. J'écouterai.

SYRUS. Je vous dis qu'il faut songer à mettre les affaires de votre ami en sûreté, car si vous vous en allez présentement de chez nous, & que vous y laissiez Bacchis, notre bon homme verra tout aussitôt que c'est la Maîtresse de Clitiphon, au lieu que si vous l'emmenez, elle passera pour ce qu'elle a toûjours passé.

CLINIA. Mais, Syrus, cela est entierement contraire à mon mariage; car de quel front pourrai-je parler à mon pere? comprends-tu ce que je te dis?

SYRUS. Pourquoi non?

CLINIA.

CLINIA. Que lui dirai-je, & quel pretexte trouver ?

SYRUS. Au contraire, je ne veux pas que vous mentiez, dites-lui la choſe comme elle eſt.

CLINIA. Que dis-tu là ?

SYRUS. Je vous dis que je veux que vous lui diſiez que vous êtes amoureux d'Antiphile ; que vous ſouhaitez de l'épouſer, & que Bacchis eſt la Maîtreſſe de Clitiphon.

CLINIA. Ce que tu me demandes là eſt très-juſte & très facile. C'eſt à dire que tu veux que je prie mon pere de n'en rien dire à votre bon homme.

SYRUS. Nullement, je veux au contraire qu'il lui conte la choſe comme elle eſt d'un bout à l'autre.

CLINIA. Oh, es-tu en ton bon ſens? tu le perds. Car dis moi, je te prie, comment pourra-t-il ſe tirer de là?

SYRUS. Voilà où je triomphe, voilà où je ne ſaurois aſſez me louer de trouver en moi des fineſſes qui ont tant de force & de pouvoir, qu'en diſant la verité je tromperai nos deux vieillards, de telle ſorte que lorſque le vôtre dira au nôtre que Bacchis eſt la Maîtreſſe de ſon fils, il n'en croira rien pourtant.

CLINIA. Encore une fois tu m'ôtes toute eſperance de me marier, car pendant que Chremés croira que j'aimerai Bacchis, il ne me donnera jamais ſa fille. Mais peut-être que tu ne t'embarraſſes pas fort de ce que je deviendrai, pourvû que tu tires Clitiphon d'intrigue.

SYRUS. Comment, diantre! croyez-vous donc que je veuille que cela dure un ſiécle? un jour me ſuffit, juſqu'a ce que j'aye tiré l'argent qu'il nous faut. Bon; pas un quart d'heure de plus.

CLINIA.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0212
DFG

CLINIA. Te contenteras-tu de cela? mais quoi je te prie; si son pere s'apperçoit de tout ceci?

SYRUS. Ah, mais si le Ciel tomboit présentement.

CLINIA. Je crains fort ce que je vais faire.

SYRUS. Vous craignez! comme s'il n'étoit pas en votre pouvoir de vous debarrasser, quand vous le voudrez. Vous n'aurez qu'à dire la chose comme elle est.

CLINIA. Voilà qui est fait, que l'on amene donc Bacchis.

SYRUS. Fort bien; la voilà qui sort.

ACTE QUATRIEME.

SCENE III.

BACCHIS. CLINIA. SYRUS. DROMON. PHRYGIA.

BACCHIS *à Phrygia.*

En bonne foi Syrus m'a fait venir ici fort impertinement, avec les belles promesses qu'il m'a faites de me donner trente pistoles. Mais s'il me trompe cette fois, il viendra souvent envain me prier de venir, ou si je lui promets, & que je prenne jour, je manquerai au rendez-vous; Clitiphon à qui il aura assûré que je dois l'aller trouver, sera chagrin, s'en prendra à lui, le frottera, & je serai vangée de son impudence.

CLINIA *à Syrus.* Elle te fait là d'assez bonnes promesses.

SYRUS. Mais croyez-vous qu'elle raille? elle le fera ma foi comme elle le dit, si je n'y prends garde.

BACCHIS. Ils dorment, je les éveillerai assûré-

ment. Ma chere Phrygia, as-tu pris garde à la maiſon de Carinus, que cet homme nous a tantôt montrée?

PHRYGIA. Oui.

BACCHIS. C'eſt celle qui eſt la plus proche de celle-ci du côté droit.

PHRYGIA. Je m'en ſouviens.

BACCHIS. Va tout d'une courſe; il y a chez ce Carinus un Capitaine qui y célébre la Fête de Bacchus.

SYRUS *à part*. Que veut-elle faire?

BACCHIS. Dis-lui que je ſuis ici malgré moi, & que l'on me garde à vûe; mais que de quelque maniere que ce ſoit, je leur jouerai un tour de ma façon, & que j'irai le trouver.

SYRUS. Je ſuis perdu! Bacchis, arrêtez, arrêtez, où l'envoyez-vous? je vous prie de lui dire qu'elle demeure.

BACCHIS. Non, marche.

SYRUS. Mais je vous dis que votre argent eſt prêt.

BACCHIS. Et moi je te dis que je demeure donc.

SYRUS. On vous le donnera tout à l'heure.

BACCHIS. Comme il vous plaira; eſt-ce que je vous preſſe?

SYRUS. Mais ſavez-vous ce qu'il faut que vous faſſiez, s'il vous plait?

BACCHIS. Quoi?

SYRUS. Il faut que vous paſſiez chez Menedeme avec tout votre train.

BACCHIS. Que fais-tu là ſcelerat?

SYRUS. Qui moi? je fais de l'argent pour vous donner.

BACCHIS. Trouves-tu que je ſois une femme qu'on doive jouer?

SYRUS. Ce que je vous dis là n'eſt pas raillerie.

BACCHIS.

BACCHIS. Eſt-ce que j'ai là quelque choſe à démêler avec toi?

SYRUS. Point du tout, mais je veux vous rendre ce qui vous appartient.

BACCHIS. Soit, allons chez Menedeme.

SYRUS. Suivez-moi par ici. Hola, Dromon.

DROMON. Qui me demande?

SYRUS. C'eſt Syrus.

DROMON. Qu'y a-t-il?

SYRUS. Mene bien vîte toutes les Eſclaves de Bacchis chez vous.

DROMON. Pourquoi cela?

SYRUS. Ne t'en informe pas; qu'elles emportent de chez nous tout ce qu'elles y ont apporté. *seul.* Quand notre bon homme les verra ſortir, il ſe croira délivré d'une grande dépenſe. Ma foi il ne ſait pas combien il payera cher ce petit gain. *à Dromon.* Au moins, Dromon, ſi tu es ſage, ignore tout ce que tu ſais.

DROMON. Tu diras que je n'ai point de langue.

ACTE QUATRIEME.

SCENE IV.

CHREMES. SYRUS.

CHREMES *ſans voir Syrus.*

En verité le pauvre Menedeme me fait pitié, je le plains que cet orage ſoit allé fondre chez lui. Nourrir cette femme avec toute ſa bande! je ſais bien qu'il ne s'appercevra de rien ces premiers jours tant il avoit d'envie de revoir ſon fils; mais lorſqu'il verra que tous les jours de la vie il faudra faire la même dépenſe, & que cela n'aura point de fin, il ſouhaitera encore que ſon fils s'en aille. Mais voilà Syrus fort à propos.

SYRUS *à part.* Que ne vais-je l'aborder?

CHREMES. Syrus.

SYRUS. Hé! qu'y a-t-il? il y a long-tems que je souhaitois de vous trouver.

CHREMES. Tu me parois avoir déja conclu je ne sais quoi avec notre vieillard.

SYRUS Voulez-vous parler de ce que nous disions tantôt? aussitôt dit, aussitôt fait.

CHREMES. En bonne foi?

SYRUS. Oui en verité.

CHREMES. Je ne saurois m'empêcher de t'embrasser; approche, Syrus, je te ferai assurément du bien pour cette action, & de tout mon coeur.

SYRUS. Mais si vous saviez, Monsieur, que j'ai imaginé un joli tour.

CHREMES. Mais n'est-ce point une vanité que tu te donnes mal à propos d'avoir bien rencontré?

SYRUS. Non par ma foi, ce que je vous dis est vrai au pié de la lettre.

CHREMES. Dis-moi ce que c'est.

SYRUS. Clinia a dit à son pere que Bacchis est la Maîtresse de votre fils, qu'il l'a emmenée avec lui, afin que vous ne vous en apperçussiez point.

CHREMES. Fort bien.

SYRUS. Dites-vous vrai, le trouvez-vous bien?

CHREMES. On ne peut pas mieux, te dis-je.

SYRUS. Oh si vous saviez. Mais écoutez, je vous prie, la suite. Clinia doit dire à son pere qu'il a vû votre fille, & qu'il la trouve bien faite; qu'il voudroit bien qu'on la lui donnât en mariage.

CHREMES. Est-ce celle qui vient d'être trouvée?

SYRUS. Elle-même. Il priera Menedeme de vous la demander.

CHREMES. Pourquoi cela? car enfin je n'y comprends rien.

SYRUS.

SYRUS. Ouais, Monsieur, vous êtes aujourd'hui bien pesant.

CHREMES. Cela peut être.

SYRUS. Son pere lui donnera de l'argent pour ses nôces, afin qu'il . . . vous comprenez bien.

CHREMES. Afin qu'il achete les bijoux & les habits.

SYRUS. Cela même.

CHREMES. Mais pour moi je ne lui donne ni ne lui promets ma fille.

SYRUS. Non, pourquoi cela?

CHREMES. Pourquoi cela? peus-tu me le demander? je donnerois ma fille à un homme . . .

SYRUS. Comme il vous plaira. Je ne disois pas que vous la lui donnassiez tout de bon, je voulois seulement que vous fissiez semblant.

CHREMES. Je ne sais point faire semblant. Vois-tu, démêle tes affaires comme il te plaira, pourvû que je n'y sois point mêlé. Moi que je promette ma fille à un homme à qui je ne veux pas la donner!

SYRUS. Je le croyois.

CHREMES. Tu te trompois.

SYRUS. Il me semble que cela se pouvoit, & je n'ai donné là dedans que parce que vous m'aviez tantôt recommandé si fort cette affaire.

CHREMES. Je le crois.

SYRUS. Au reste, Monsieur, je fais tout pour le mieux.

CHREMES. Oh, je souhaite fort encore que tu acheves; mais il faut trouver quelque autre moyen.

SYRUS. Soit; cherchons-en un autre. Mais pour cet argent que je vous ai dit que votre fille doit à Bacchis, il faut présentement le lui rendre; & pour ne la pas payer, je crois que vous n'êtes

pas homme à dire comme la plûpart des gens; Qu'ai-je affaire (à faire) de cela? est-ce à moi qu'elle a donné cet argent? est-ce pour moi qu'il a été donné? cette vieille femme pouvoit-elle donner ma fille en gage sans mon consentement? car ce que l'on dit d'ordinaire est très-veritable; le droit pris à la rigueur, est presque toûjours une grande chicane.

CHREMES. Je n'ai garde.

SYRUS. Cela pourroit être permis à d'autres, mais à vous, Monsieur, cela ne vous seroit jamais pardonné; tout le monde sait que vous êtes fort riche, & que vous avez de très-beau bien très-legitimement acquis.

CHREMES. Je te dis que je veux tout à l'heure le lui porter.

SYRUS. Point du tout, s'il vous plait, envoyez-le plûtôt par votre fils.

CHREMES. Pourquoi cela?

SYRUS. Parce que l'on a fait croire à Menedeme que c'est lui qui est amoureux de Bacchis.

CHREMES. Qu'est-ce que cela fait?

SYRUS. C'est que cela paroîtra plus vraisemblable, lorsqu'on verra qu'il le lui donnera lui-même, & par ce moyen je ferai avec plus de facilité ce que je veux. Ha, voilà justement Clitiphon; allez & apportez cet argent.

CHREMES. Je vais l'apporter.

ACTE QUATRIEME.

SCENE V.

CLITIPHON, SYRUS.

CLITIPHON.

Il n'y a point de chose si aisée qui ne devienne difficile, lorsqu'on la fait à regret & à contre-coeur.

coeur. Par exemple, cette promenade que je viens de faire, quoiqu'elle ne fût pas fort pénible, m'a mis dans un fort grand abattement, & à l'heure qu'il eſt je ne crains rien tant que d'être encore envoyé quelque part, & qu'on ne m'empêche de voir Bacchis. Que les Dieux & les Déeſſes te puniſſent, Syrus, pour ta belle invention, & pour ton maudit conſeil; tu ne manques jamais de me jouer de ces tours-là pour me faire enrager.

SYRUS. Vous en irez-vous où vous meritez d'aller? vous qui m'avez penſé perdre entierement par vos imprudences.

CLITIPHON. Je voudrois l'avoir fait; par ma foi, tu le merites bien.

SYRUS. Je le merite? & comment? en verité je ſuis ravi de vous avoir entendu parler ainſi, avant que de vous avoir mis entre les mains l'argent que j'allois vous donner.

CLITIPHON. Que veux-tu auſſi que je te diſe? tu t'en es allé, tu m'as amené ma Maîtreſſe, & il ne m'a pas été permis d'en approcher.

SYRUS. Je ne ſuis plus en colere. Mais ſavez-vous où eſt préſentement votre Bacchis?

CLITIPHON. Chez nous.

SYRUS. Non.

CLITIPHON. Où donc?

SYRUS. Chez Clinia.

CLITIPHON. Je ſuis mort!

SYRUS. Prenez courage, vous lui porterez tout à l'heure l'argent que vous lui avez promis.

CLITIPHON. Tu te moques; d'où l'auras-tu?

SYRUS. De votre pere.

CLITIPHON. Tu ris peut-être.

SYRUS. La choſe va vous faire voir ſi je dis vrai.

CLITIPHON. En verité je ſuis bien heureux! je t'aime de tout mon coeur, mon pauvre Syrus.

SYRUS. Mais voilà votre pere qui sort. Prenez bien garde de ne paroître pas surpris; suivez à propos ce que je dirai, faites ce qu'il vous ordonnera, & parlez fort peu.

ACTE QUATRIEME.

SCENE VI.

CHREMES. SYRUS. CLITIPHON.

CHREMES *à Syrus.*

Où est Clitiphon?

SYRUS *bas à Clitiphon.* Dites: Me voici.

CLITIPHON *à Chremes.* Me voici, mon pere.

CHREMES. Lui as-tu dit de quoi il s'agit?

SYRUS. Je lui en ai dit la plus grande partie.

CHREMES. Prenez cet argent, & le portez.

SYRUS *à Clitiphon.* Allez, pourquoi donc vous tenez-vous là? le stupide! voulez-vous le prendre?

CLITIPHON. Ha, donnez.

SYRUS *à Clitiphon.* Suivez-moi vite; & vous, Monsieur, attendez nous ici un moment, car nous ne ferons qu'entrer & sortir; nous n'avons rien à faire là qui nous arrête plus long-tems.

CHREMES *seul.* Voilà déja trente pistoles que ma fille a de moi, je compte que je les donne pour sa nourriture, il en faudra trente autres pour les habits, & après cela il faudra encore mille écus pour la doter. Que la coûtume autorise d'injustices! il faut présentement que je quitte toutes mes affaires pour trouver quelqu'un à qui donner le bien que j'ai amassé avec beaucoup de peine.

ACTE

ACTE QUATRIEME.

SCENE VII.

MENEDEME. CHREMES.

MENEDEME *à Clinia en sortant de chez lui sans apercevoir Chremès.*

Mon fils, à présent que je vois que vous rentrez dans votre devoir, je me trouve le plus heureux de tous les hommes.

CHREMES *à part.* Qu'il se trompe!

MENEDEME. Ha, Chremès, c'est vous-même que je cherchois; sauvez mon fils & moi, & toute ma famille; vous le pouvez.

CHREMES. Et je vous prie, que faut-il faire?

MENEDEME. Vous avez aujourd'hui retrouvé une fille.

CHREMES. Eh bien?

MENEDEME. Clinia voudroit que vous la lui donnassiez.

CHREMES. Mon Dieu, quel homme êtes-vous?

MENEDEME. Pourquoi?

CHREMES. Avez-vous déja oublié ce que nous avons dit ensemble de la tromperie qu'on vous doit faire afin d'avoir de l'argent?

MENEDEME. J'entends.

CHREMES. C'est à quoi l'on travaille à l'heure qu'il est.

MENEDEME. Que me dites-vous là, Chremès?

CHREMES. Mais bien plus, cette Bacchis que vous avez chez vous, c'est la Maîtresse de Clitiphon, n'est-ce pas?

MENEDEME. Ils le disent.

CHREMES. Et vous le croyez?

MENEDEME. Je crois tout.

CHREMES. Et ils vous disent que votre fils veut

se marier, afin que lorsque je lui aurai accordé ma fille, vous lui donniez dequoi acheter des bijoux, des habits, & tout ce qu'il faut.

MENEDEME. Voilà l'affaire asſûrément; & cet argent se donnera à sa Maîtresse.

CHREMES. Sans doute; quoi donc?

MENEDEME. Ah, je me suis réjoui sans sujet, que je suis malheureux! avec tout cela il n'y a rien que je n'aime mieux souffrir que de le perdre. Quelle réponse lui dirai-je que vous m'avez faite, de peur qu'il ne s'apperçoive que je connois sa ruse, & qu'il n'en ait du chagrin?

CHREMES. Qu'il n'en ait du chagrin? en verité, Menedeme, vous êtes trop indulgent.

MENEDEME. Laissez-moi faire, la pierre en est jettée; je vous prie seulement de m'aider toûjours comme vous m'avez promis.

CHREMES. Dites que vous m'êtes venu trouver, que vous m'avez proposé son mariage.

MENEDEME. Que dirai-je encore?

CHREMES. Que je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez; que le gendre me plait; enfin vous pouvez encore lui dire, si vous voulez, que je lui ai accordé ma fille. . . .

MENEDEME. Ha, voilà ce que je voulois.

CHREMES. Afin qu'il ait plûtôt occasion de vous demander de l'argent, & que vous puissiez aussi plûtôt lui donner ce que vous avez tant d'envie de perdre.

MENEDEME. C'est ce que je souhaite.

CHREMES. En verité, de l'air dont je vois que vont les choses, je suis sûr que vous en serez bientôt fou. Mais puisque cela est ainsi, si vous êtes sage, vous donnerez avec précaution, & peu à peu.

MENEDEME. Je le ferai.

CHRE-

CHREMES. Allez-vous-en, & voyez ce qu'il vous demandera; je ſerai au logis, ſi vous avez beſoin de moi.

MENEDEME. Je vous en prie, car je ne veux rien faire ſans vous le communiquer.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

MENEDEME. CHREMES.

MENEDEME *ſeul.*

Je ſais fort bien que je ne ſuis pas le plus fin du monde, ni le plus clairvoyant. Mais ce beau donneur de conſeils que j'ai là, ce bon Chremès l'eſt encore moins que moi. J'avoue que toutes les épithetes que l'on donne d'ordinaire aux ſots, me conviennent; je ſuis une groſſe buche, une groſſe pierre, un âne bâté, une maſſe de plomb: mais pour lui, ſa ſotiſe eſt au deſſus de toutes ces expreſſions.

CHREMES *en ſortant du logis.* Ho, enfin, ma femme, ceſſez de rompre la tête aux Dieux à force de leur rendre graces de ce que vous avez retrouvé votre fille, à moins que vous ne jugiez d'eux par vous-même, & que vous ne croyiez qu'ils ne puiſſent rien entendre, ſi on ne le leur dit cent fois. Mais cependant d'où vient que mon fils demeure ſi long-temps avec Syrus?

MENEDEME. Qui dites-vous qui demeure long-temps, Chremès?

CHREMES. Ha, Menedeme, vous voilà? eh bien, dites-moi, je vous prie, avez-vous dit à votre fils ce que je vous avois dit?

MENEDEME. Oui, d'un bout à l'autre.

MENE-

CHREMES. Que dit-il?

MENEDEME. Il a paru d'abord avoir presque autant de joye que s'il souhaitoit veritablement de se marier.

CHREMES. Ha, ha, ha.

MENEDEME. De quoi riez-vous?

CHREMES. Les subtilitez de Syrus me viennent dans l'esprit.

MENEDEME. Oui?

CHREMES. Il dresse les gens à merveille, il n'y a pas jusqu'à leur visage à qui il ne fasse prendre telle forme qu'il lui plait, le pendard!

MENEDEME. Vous dites cela, sans doute, parceque mon fils a fort bien contrefait l'homme joyeux?

CHREMES. C'est cela même.

MENEDEME. La même chose m'est venue dans l'esprit.

CHREMES. Le vieux routier!

MENEDEME. Plus vous le connoîtrez, plus vous lui donnerez ce nom.

CHREMES. Dites-vous vrai?

MENEDEME. Oça, écoutez.

CHREMES. Arrêtez; avant toutes choses, que je sache, je vous prie, ce que vous avez perdu; car je ne doute pas que sitôt que vous avez eu dit à votre fils que je lui accorde ma fille, Dromon ne vous ait lâché quelque mot, qu'il faut des habits, des bijoux & des Esclaves pour l'accordée; afin que sur cela vous donnassiez de l'argent.

MENEDEME. Point du tout.

CHREMES. Comment? Point du tout.

MENEDEME. Non, vous dis-je.

CHREMES. Ni votre fils?

MENEDEME. Pas le moindre mot, Chremès; la seule chose qu'il m'a demandée avec plus d'empressement

sement que jamais, c'est que son mariage s'acheve aujourd'hui.

CHREMES. Vous me dites là des choses qui me surprennent! eh notre Syrus? n'a-t-il rien dit non plus?

MENEDEME. Rien.

CHREMES. Pourquoi cela?

MENEDEME. Je ne sais en verité. Mais je vous admire vous qui savez si bien les affaires des autres. Votre Syrus a si bien dressé votre fils, qu'il ne paroît en aucune maniere que Bacchis soit la Maîtresse de Clinia.

CHREMES. Que dites-vous?

MENEDEME. Je ne parle point des baisers ni des embrassades, je compte cela pour rien.

CHREMES. Que peut-on faire de plus, je vous prie, en faisant semblant?

MENEDEME. Ah!

CHREMES. Qu'est-ce que c'est?

MENEDEME. Ecoutez seulement. Sur le derriere de ma maison j'ai un certain cabinet éloigné des appartemens; on l'a fait meubler.

CHREMES. Eh bien, après cela!

MENEDEME. Après cela Clitiphon y est entré.

CHREMES. Tout seul?

MENEDEME. Tout seul.

CHREMES. J'ai grand' peur.

MENEDEME. Bacchis l'a suivi dans le moment.

CHREMES. Toute seule?

MENEDEME. Toute seule.

CHREMES. Je suis mort!

MENEDEME. Il n'y ont pas plûtôt été qu'ils ont fermé la porte.

CHREMES. Ha! Et Clinia voyoit tout ce beau manege?

MENE-

MENEDEME. Pourquoi non? il le voyoit avec moi.

CHREMES. Ah, Menedeme! Bacchis eſt la Maîtreſſe de mon fils! je ſuis mort!

MENEDEME. Pourquoi cela?

CHREMES. A peine ai-je du bien pour dix jours.

MENEDEME. Quoi? vous avez peur, parce qu'il ſert ſon ami.

CHREMES. Non, mais parce qu'il ſert ſon amie.

MENEDEME. Ho, c'eſt à ſavoir ſi cela eſt.

CHREMES. En doutez-vous? y a-t-il un homme aſſez patient pour ſouffrir qu'on s'enferme ainſi avec ſa Maîtreſſe?

MENEDEME. Ha, ha, ha, pourquoi non; c'eſt afin qu'on m'en donne plus facilement à garder.

CHREMES. Vous vous moquez? Que je ſuis en colere contre moi-même! Combien ont-ils fait de choſes qui devoient me faire tout ſoupçonner, ſi je n'avois pas été cruche. Que n'ai-je pas vû? que je ſuis malheureux! Mais ſi je vis, ils ne le porteront pas bien loin, car tout à l'heure. . . .

MENEDEME. Ne voulez-vous pas vous moderer? n'aurez-vous aucun égard à vous-même? ne vous ſuis-je pas un aſſez bel exemple?

CHREMES. Menedeme, je ſuis tranſporté de colère.

MENEDEME. Un homme comme vous, doit-il parler de la ſorte? n'eſt-ce pas une honte que vous donniez conſeil aux autres, que vous ſoyez ſi ſage pour les étrangers, & que cette ſageſſe ne vous ſoit d'aucun ſecours pour vous-même?

CHREMES. Que puis-je faire?

MENEDEME. Ce que vous me diſiez tantôt que j'avois tort de n'avoir pas fait; agiſſez de maniere qu'il ſente toûjours que vous êtes ſon pere, qu'il oſe vous faire confidence de tous ſes ſecrets, & s'adreſſer

dresser à vous pour vous demander toutes les choses dont il a besoin, afin qu'il ne cherche pas d'autre secours, & qu'il ne vous quitte jamais.

CHREMES. Qu'il s'en aille en quelque lieu du monde que ce soit, plûtôt que de reduire ici son pere à l'aumône par ses débauches; car, Menedeme, si je continue à fournir à ses dépenses, je n'ai assûrement qu'à me préparer à prendre le même rateau que vous aviez hier au soir.

MENEDEME. Combien cette affaire va-t-elle vous donner de chagrin si vous n'y prenez garde! vous vous ferez tenir à quatre, vous ne laisserez pas de pardonner après cela, & votre fils ne vous en saura point de gré.

CHREMES. Ah! vous ne savez pas encore quelle est ma douleur!

MENEDEME. Faites, contentez-vous donc. Mais que me répondez-vous sur le mariage que je vous propose de votre fille avec mon fils! à moins que vous n'ayez quelque autre parti qui vous plaise davantage.

CHREMES. Nullement, & le gendre & l'alliance, tout me plaît.

MENEDEME. Quelle dot dirai-je à mon fils que vous voulez donner? quoi? vous ne dites rien.

CHREMES. Quelle dot?

MENEDEME. Oui.

CHREMES. Ah!

MENEDEME. Chremès, ne craignez point de dire ce que vous voulez donner, pour peu qu'il y ait. Ce n'est pas la dot qui nous tient.

CHREMES. Je trouve que pour le bien que j'ai, je fais assez de lui donner mille écus. Mais pour mon repos & pour me conserver ce bien, & pour le salut de mon fils, il faut, je vous prie, que vous disiez que je donne tout à ma fille.

MENE-

MENEDEME. Qu'allez-vous faire?

CHREMES. Faites semblant d'en être étonné, & demandez-lui à lui-même d'où vient que j'en use ainsi.

MENEDEME. Et en bonne foi, j'aurai raison de le lui demander, car je ne vois pas pourquoi.

CHREMES. Pourquoi? pour sauver cet esprit entierement noyé dans le luxe & dans la débauche; je le reduirai en tel état, qu'il ne saura de quel côté se retourner.

MENEDEME. Que faites-vous?

CHREMES. Laissez, souffrez qu'en cette occasion je me satisfasse. Laissez-moi faire.

MENEDEME. Le voulez-vous ainsi?

CHREMES. Oui.

MENEDEME. Soit.

CHREMES. A présent vous n'avez qu'à dire à votre fils qu'il se prépare à faire aller sa femme chez lui. Pour le mien, je le traiterai comme il faut, en paroles pourtant, comme il est juste qu'on traite ses enfans. Mais Syrus. . . .

MENEDEME. Que lui ferez-vous?

CHREMES. Ce que je lui ferai? Si je vis, je l'ajusterai si bien, je l'étrillerai de maniere, qu'il ne sera jour de sa vie qu'il ne se souvienne de moi. Un pendard qui croit que je dois lui servir de jouet; je veux mourir, il n'auroit osé traiter une femme veuve si indignement qu'il ma traité.

ACTE

ACTE CINQUIEME.

SCENE II.

CLITIPHON. MENEDEME. CHREMES. SYRUS.

CLITIPHON *à Menedeme ſans voir Chremes.*

Eſt-il donc vrai, Menedeme, qu'en ſi peu de temps mon pere ait entierement depouillé tous les ſentimens de la nature à mon égard? qu'ai-je donc fait? quel crime ai-je commis? tous les jeunes gens ne font-ils pas de même?

MENEDEME. Je ſais que vous devriez être plus touché que moi de cette dureté, parce que c'eſt à vous qu'on la fait, cependant je vous aſſûre que je ne la reſſens pas moins que vous, je ne ſais pourquoi, & je ne connois point d'autre raiſon du déplaiſir que j'en ai, que l'amitié que j'ai pour vous.

CLITIPHON. Vous diſiez que mon pere étoit ici.

MENEDEME. Le voilà. *Il s'en va.*

CHREMES. Pourquoi vous plaignez-vous de moi, Clitiphon? dans tout ce que j'ai fait je n'ai eu en vûe que votre bien, & que de pourvoir à vos déreglemens. Lorsque j'ai reconnu que vous étiez négligent, que les plaiſirs préſens tenoient dans votre eſprit la premiere place, & que vous ne faiſiez nulle reflexion ſur l'avenir, j'ai cherché les moyens de vous empêcher de tomber dans l'indigence, & de diſſiper mon bien. Voyant que vous ne me permettiez pas vous-même de vous faire mon heritier, comme cela ſe devoit naturellement, j'ai eu recours à vos plus proches, je leur ai tout donné, ce ſera chez eux que vous trouverez une reſſource contre votre mauvaiſe conduite. Vous ſerez toûjours nourri, logé & vétu.

CLITIPHON. Que je suis malheureux !

CHREMES. Cela est bien mieux ainsi que de donner tout à Bacchis, ce seroit lui donner tout que de vous faire mon heritier.

SYRUS *à part.* Me voilà perdu! miserable, quels desordres ai-je fait ici sans y penser?

CLITIPHON. Je voudrois être mort!

CHREMES. Apprenez auparavant ce que c'est que de vivre; quand vous le saurez, si la vie vous déplait, vous desirerez de mourir.

SYRUS *à Chremes.* Monsieur, me seroit-il permis de vous dire . . . ?

CHREMES. Parle.

SYRUS. Mais en toute sûreté,

CHREMES. Parle.

SYRUS. Quelle injustice est-ce là, & quelle folie de vouloir qu'il porte la peine de ce que j'ai fait?

CHREMES. C'est une affaire conclue. Ne te viens point mêler en tout ceci; personne ne t'accuse, & tu n'as que faire de chercher ni autel, ni intercesseur pour toi.

SYRUS. Que faites-vous?

CHREMES. Je ne suis en colere, ni contre toi, ni contre lui; de votre côté, vous ne devez pas non plus être fâché contre moi de ce que j'ai fait. *Il s'en va.*

ACTE CINQUIEME.

SCENE III.

SYRUS. CLITIPHON.

SYRUS.

Il s'en est allé. Ah! Je voudrois bien lui avoir demandé . . . .

CLITIPHON.

CLITIPHON. Et quoi, Syrus ?

SYRUS. Où il veut préſentement que j'aille chercher à manger, puiſqu'il nous a chaſſez. Car pour vous, je comprends que vous en trouverez chez votre ſoeur.

CLITIPHON. Faut-il que je ſois réduit à cette extrémité, que je me voye en danger de n'avoir pas du pain ?

SYRUS. Pourvû que nous puiſſions vivre, il nous reſte encore une belle eſperance . . .

CLITIPHON. Quelle ?

SYRUS. Que nous aurons toûjours bon appetit.

CLITIPHON. Tu railles dans une affaire de cette importance, & tu ne m'aides d'aucun conſeil ?

SYRUS. Vous vous trompez, je ne ſonge à autre choſe qu'à vous tirer de peine, & pendant tout le temps que votre pere a parlé, je n'ai eu que cela dans l'eſprit. Mais autant que je le puis comprendre . . .

CLITIPHON. Quoi ?

SYRUS. Les choſes n'iront pas bien loin.

CLITIPHON. Comment donc ?

SYRUS. Cela eſt comme je vous le dis c'eſt que je crois que vous n'êtes pas leur fils.

CLITIPHON. Comment cela, es-tu en ton bon ſens ?

SYRUS. Je vais vous dire ce qui m'eſt venu dans l'eſprit, vous en jugerez. Pendant qu'ils n'ont eu que vous, que vous faiſiez ſeul leurs plaiſirs, & qu'ils n'avoient perſonne qui leur touchât de plus près, ils avoient de l'indulgence pour vous, ils vous donnoient de l'argent; préſentement qu'ils ont retrouvé leur veritable fille, ils ont d'abord trouvé un prétexte pour vous chaſſer.

CLITIPHON. Cela eſt vraiſemblable.

SYRUS. Etes-vous assez bon pour croire que ce soit pour cette petite pecadille?

CLITIPHON. Tu as raison.

SYRUS. Considerez encore une autre chose. Quand les enfans ont fait quelque sottise, les meres ne manquent jamais de parler pour eux, elles prennent toûjours leur parti contre les peres. Ici nous ne voyons pas que cela se fasse.

CLITIPHON. Cela est vrai, que dois-je faire à présent, Syrus?

SYRUS. Demandez-leur à eux-mêmes l'éclaircissement de ce soupçon. Dites-leur franchement votre pensée. Si ce que nous croyons n'est pas, vous les attendrirez tous deux, & ils vous pardonneront sur l'heure, & s'il est vrai que vous ne soyez pas leur fils, vous saurez à qui vous êtes.

CLITIPHON. Le conseil est bon; je le suivrai. *Il s'en va.*

SYRUS. Cela m'est venu dans l'esprit bien à propos, car moins ce jeune homme aura d'esperance, plus il aura de facilité à faire sa paix à son avantage avec son pere. Maintenant je ne sais pas s'il ne faudra point qu'il se marie, j'apprehende qu'il ne m'en veuille pas grand bien. Que cela me fait-il, dans le fond? mais voici notre bon homme, je m'enfuis. Vû les choses qui se sont passées; je suis fort surpris qu'il n'ait pas commandé qu'on m'enlevât sur l'heure. Je vais chez Menedeme, c'est lui que j'ai choisi pour mon intercesseur, car quoi qu'ait dit notre vieux Maître, je ne me fie pas trop à lui.

ACTE CINQUIEME.

SCENE IV.

SOSTRATA. CHREMES.

SOSTRATA.

En verité, mon mari, si vous n'y prenez garde, vous serez cause qu'il arrivera quelque malheur à notre fils, & je suis fort-surprise qu'une chose si déraisonnable ait pû vous venir dans l'esprit.

CHREMES. Oh, continuerez-vous d'être femme? ai-je jamais voulu rien faire que vous n'ayez été toûjours contraire à mes desseins? & si je vous demandois en quoi j'ai tort, ou par quelle raison j'en use de la sorte, vous ne pourriez le dire. Pourquoi donc, sotte que vous êtes, vous opposez vous présentement avec tant d'opiniâtreté à ce que je veux?

SOSTRATA. Je ne pourrois le dire.

CHREMES. Je me trompe, vous le pourriez; j'aime bien mieux le croire que de recommencer & de vous entendre rebattre cent fois la même chose.

SOSTRATA. Oh? vous êtes injuste de demander que je me taise dans une chose de cette importance.

CHREMES. Je ne le demande pas, parlez; je n'en ferai pourtant pas moins.

SOSTRATA. Vous n'en ferez pas moins?

CHREMES. Non.

SOSTRATA. Vous ne voyez pas les dangereuses suites que cela peut causer; Clitiphon croira qu'il n'est pas notre fils.

CHREMES. Qu'il n'est pas notre fils? Cela est-il possible?

SOSTRATA. Oui assûrément, mon mari, cela sera.

CHREMES. Eh bien, dites-lui qu'il a raison.

SOSTRATA. Oh', je vous prie, pouvez-vous parler ainsi? que nos ennemis fassent une action si détestable! je dirois à mon fils qu'il n'est pas à moi? à mon propre fils?

CHREMES. Quoi? craignez-vous de ne pouvoir, quand vous voudrez, faire voir qu'il est à vous?

SOSTRATA. Est-ce parce que ma fille est retrouvée que vous me dites cela?

CHREMES. Non, il y a une raison bien plus convaincante; c'est qu'il a toutes vos manieres; il vous ressemble parfaitement, vous n'aurez nulle peine à faire voir qu'il est à vous; il n'a pas le moindre défaut que vous n'ayez tout comme lui. D'ailleurs il n'y a que vous au monde qui puissiez avoir un fils comme celui-là. Mais le voilà qui sort. Qu'il a l'air grave? à le voir on connoît ce qu'il est.

ACTE CINQUIEME.

SCENE V.

CLITIPHON. SOSTRATA. CHREMES.

CLITIPHON.

Si jamais vous avez eu quelque joye & quelque plaisir de m'entendre appeller votre fils, & de me donner vous-même ce nom; je vous prie, ma mere, de vous en souvenir, & d'avoir pitié d'un miserable. Ce que je souhaite, c'est que vous me fassiez connoître ceux de qui je tiens le jour.

SOSTRATA. Ah! mon fils, je vous prie, ne vous mettez pas dans la tête que vous soyez à d'autres qu'à nous.

CLITIPHON. Cela est assûrément?

SOSTRATA. Que je suis malheureuse! avez-vous pû

pû me faire cette demande? ainſi puiſſiez-vous ſurvivre à votre pere que voilà & à moi, comme vous êtes fils de l'un & de l'autre; donnez-vous bien garde déſormais que j'entende jamais cela de votre bouche, ſi vous m'aimez.

CHREMES *à Clitiphon.* Et moi je vous dis, donnez-vous bien garde que je m'aperçoive jamais que vous ayez ces mêmes inclinations, ſi vous me craignez.

CLITIPHON. Quelles inclinations?

CHREMES. Je vais vous les dire. Puiſque vous le voulez ſavoir, les inclinations d'un coquin, d'un fainéant, d'un fourbe, d'un débauché, d'un prodigue. Croyez-moi, & ne doutez pas que vous ne ſoyez notre fils.

SOSTRATA. Ce ne ſont pourtant pas là les paroles d'un pere.

CHREMES. Non, Clitiphon, quand vous ſeriez ſorti de ma tête, comme on dit que Minerve eſt ſortie de celle de Jupiter, je ne ſouffrirois pas pour cela que vous me déshonoraſſiez par vos infames débauches.

SOSTRATA. Que les Dieux faſſent . . .

CHREMES. Je ne ſais point ce qu'ils feront, les Dieux; mais pour moi je ferai tout ce qu'il me ſera poſſible pour l'empêcher. Vous cherchez ce que vous avez, un pere & une mere; & vous ne cherchez pas ce qui vous manque, le moyen de plaire à votre pere, & de conſerver par votre bonne conduite, ce qu'il a amaſſé par ſon travail. Ne rougiſſez-vous pas d'avoir eu l'inſolence de me tromper, & d'amener devant mes yeux & dans ma maiſon une . . . J'ai honte de dire un vilain mot en préſence de votre mere; & vous n'en avez eu aucune de faire une action infame.

CLITIPHON *à part.* Ah, que je me déplais à moi-même, que j'ai de confusion! je ne sais par où commencer pour l'apaiser.

ACTE CINQUIEME.

SCENE VI.

MENEDEME. CHREMES. CLITIPHON. SOSTRATA.

MENEDEME.

En verité Chremès traite ce jeune garçon avec trop de rigueur & d'inhumanité. Je sors aussi tout exprès pour faire sa paix. Je les vois fort à propos.

CHREMES. Ha, Menedeme, d'où vient que vous ne faites pas aller ma fille chez vous? & que n'arrêtons-nous donc ce que j'ai dit pour sa dot.

SOSTRATA. Mon mari, ne le faites pas, je vous en conjure.

CLITIPHON. Je vous prie, mon pere, de me pardonner.

MENEDEME. Pardonnez-lui, Chremès, laissez-vous fléchir à ses prieres.

CHREMES. Moi, que le sachant, le voyant, je donne mon bien à Bacchis? je n'en ferai rien.

MENEDEME. Mais nous ne le souffrirons pas.

CLITIPHON. Mon pere, si vous voulez que je vive, pardonnez-moi.

SOSTRATA. Faites-le, mon cher Chremès.

MENEDEME. Allons, ne vous obstinez pas si fort.

CHREMES. Enfin vous le voulez: je vois bien qu'il ne me sera pas permis d'achever ce que j'avois commencé.

MENEDEME. Vous faites une chose digne de vous.

CHREMES.

CHREMES. Je le ferai, à condition qu'il fera auſſi ce que je trouverai à propos.

CLITIPHON. Mon pere, je ferai tout ce qu'il vous plaira, commandez.

CHREMES. Je veux que vous vous mariiez.

CLITIPHON. Mon pere . . .

CHREMES. Je n'écoute rien.

MENEDEME. Je me charge de cela, moi, il le fera.

CHREMES. Je n'entends point encore qu'il me promette rien.

CLITIPHON. Je ſuis mort!

SOSTRATA. Eſt-ce que vous balancez, Clitiphon?

CHREMES. Sans tant barguigner, qu'aime t'il mieux?

MENEDEME. Il fera tout ce que vous voudrez.

SOSTRATA. Cela vous paroît rude d'abord; parce que vous ne ſavez ce que c'eſt; mais ſitôt que vous le ſaurez, vous n'y aurez aucune peine.

CLITIPHON. Je vous obeïrai, mon pere.

SOSTRATA. Mon fils, en verité je te donnerai une jolie fille que tu aimeras; c'eſt la fille de notre voiſin Phanocratès.

CLITIPHON. Quoi, cette rouſſe qui a les yeux de la couleur de ceux des chats, le viſage plein de rouſſeurs, le nez de perroquet? je ne le puis, mon pere.

CHREMES. Voyez un peu, qu'il eſt délicat en beauté! auroit-on crû qu'il eût eu l'eſprit tourné de ce côté-là?

SOSTRATA. Je t'en donnerai une autre.

CLITIPHON. Ho bien, puiſqu'il faut que je me marie, j'ai trouvé moi-même à peu près celle que je veux.

SOSTRATA. A préſent, mon fils, je ſuis fort contente de toi.

CLITIPHON. C'eſt la fille d'Archonidès.

SOSTRATA. Elle eſt fort à mon gré.

CLITIPHON. Mon pere il ne reſte plus qu'une choſe.

CHREMES. Quoi ?

CLITIPHON. Que vous pardonniez à Syrus tout ce qu'il a fait pour l'amour de moi.

CHREMES. Voilà qui eſt conclu. Adieu, Meſſieurs, battez des mains.



LES ADELPHES DE TERENCE.

CETTE PIÉCE FUT JOUÉE POUR LES JEUX FUNEBRES DE L. AEMILIUS PAULUS SOUS LES EDILES CURULES Q. FABIUS MAXIMUS ET P. CORNELIUS AFRICANUS, PAR LA TROUPE DE L. ATTILIUS DE PRENESTE, ET DE MINUTIUS PROTHYMUS. FLACCUS AFFRANCHI DE CLAUDIUS FIT LA MUSIQUE. ON LA JOUA AVEC LES FLUTES TYRIENNES. ELLE EST PRISE DU GREC DE MENANDRE. ELLE FUT RÉPRESENTÉE POUR LA PREMIERE FOIS SOUS LE CONSULAT DE L. ANICIUS ET DE M. CORNELIUS.

PER-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0239
DFG

PERSONNAGES DE LA PIECE.

LE PROLOGUE.

MICION, Pere adoptif d'Eschinus.

DEMEA, Frere de Micion, & Pere de Ctesiphon & d'Eschinus.

ESCHINUS, Fils de Demea, & adopté par Micion.

CTESIPHON, Frere d'Eschinus.

SOSTRATA, Mere de Pamphila.

PAMPHILA, Fille de Sostrata, & Maîtresse d'Eschinus.

CANTHARA, Nourrice de Pamphila.

HEGION, Parent de Pamphila.

GETA, Valet de Sostrata.

SANNION, Marchand d'Esclaves.

DROMON, Valet de Micion.

SYRUS.

PERSONNAGES MUETS.

Une joueuse d'instrumens, dont Ctesiphon est amoureux.

PARMENON, Valet.

La Scene est à Athenes.

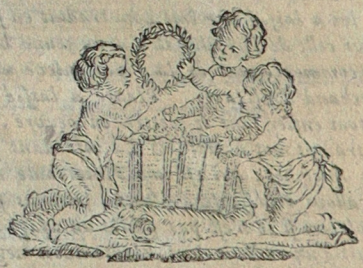
LE

LE PROLOGUE.

Notre Poëte s'étant aperçû que ses ennemis observent ses Ouvrages pour les critiquer, & qu'ils tâchent de décrier la Piéce que nous allons jouer devant vous, s'eſt crû obligé, Meſſieurs, de vous rendre ici compte de ſa conduite: vous jugerez ſi ce qu'on lui reproche eſt digne de louange ou de blâme.

Diphilus a fait une Comedie Greque qui a pour titre, Les Mourans enſemble. *Plaute l'a traduite en Latin, & lui a laiſſé le même nom traduit en ſa Langue. Dans celle de Diphilus il y a un jeune homme, qui dès le commencement de la Piéce enleve une fille à un Marchand d'Eſclaves. Plaute a laiſſé cet endroit-là tout entier ſans le mettre en oeuvre, & Terence l'a traduit mot à mot, & l'a mis dans ſa Comedie des Adelphes, qui eſt une Piéce toute nouvelle que nous allons repréſenter. Voyez, je vous prie, ſi c'eſt un vol, ou ſi ce n'eſt pas plûtôt un uſage honnête qu'il a fait d'un endroit dont Plaute avoit negligé de ſe ſervir, & dont notre Poëte a voulu profiter. Pour ce que diſent ces envieux, que des premiers de la République lui aident à faire ſes Piéces, & travaillent tous les jours avec lui, bien loin d'en être offenſé, comme ils ſe l'imaginent, il trouve qu'on ne lui ſauroit donner une plus grande louange, puiſque c'eſt une marque qu'il a l'honneur de plaire à des perſonnes qui vous plaiſent, à vous, Meſſieurs, & à tout le Peuple Romain, & qui en paix, en guerre & en toutes ſortes d'affaires, ont rendu à la République en général,*

val, & à chacun en particulier, des services considérables, sans en être pour cela plus fiers, ni plus orgueilleux. Au reste n'attendez pas que je dise ici le sujet de cette Piéce; les deux Vieillards qui paroitront les premiers sur la Scene, vous en feront connoitre une partie, vous apprendrez le reste dans la suite. Faites, s'il vous plait, Messieurs, que la disposition que notre Poëte peut avoir à faire des Comedies, soit augmentée & fortifiée aujourd'hui par la favorable attention que vous donnerez à celle-ci.



LES

LES ADELPHES DE TERENCE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

MICION.

Storax . . . Eschinus n'est pas revenu cette nuit du lieu où il soupa hier, ni aucun des Valets, qui allerent au devant de lui. En vérité rien n'est plus vrai que ce qu'on dit d'ordinaire, si vous êtes absent, & si vous vous arrêtez trop long-tems quelque part, il vaut mieux qu'il vous arrive ce que votre femme en colere dit de vous, que ce que pensent des parens qui vous aiment avec tendresse. Si vous tardez trop à revenir, votre femme s'imagine que vous faites l'amour, ou que vous êtes quelque part à boire & à vous divertir, & que vous vous donnez du bon tems pendant qu'elle n'a que de la peine. Mais moi, sur ce que mon fils n'est pas encore revenu, quelles pensées n'ai-je point? & de quelles inquietudes ne suis-je point agité? je crains toûjours qu'il n'ait eu froid, qu'il ne soit tombé en quelque lieu, ou qu'il ne se soit rompu quelque bras ou quelque jambe. Ah! est-il possible qu'un homme ait la folie de placer dans son

ſon coeur, ou de prendre chez ſoi quelqu'un qui ſoit plus cher que lui-même! Ce garçon qui me donne aujourd'hui tant de chagrin, n'eſt pas mon fils, il eſt à mon frere, & ce frere dès ſon enfance a toûjours été d'une humeur entierement oppoſée à la mienne. Toute ma vie j'ai vêcu à la Ville d'une maniere douce & tranquille, & j'ai pris le parti des gens du monde, qui aiment le repos, & qui font conſiſter le bonheur à ne ſe point marier, je n'ai jamais eû de femme. Lui au contraire a toûjours vécu à la campagne, épargnant & travaillant inceſſamment, il s'eſt marié & il a eu deux enfans; j'ai adopté l'aîné, que j'ai élevé dès ſa plus tendre jeuneſſe: je l'ai regardé & aimé comme mon propre fils, il fait ſeul toute ma joye, rien ne m'eſt cher comme lui, & je fais tout ce que je puis pour l'obliger à me rendre la pareille. Je lui donne de quoi ſe divertir, je paſſe ſur mille choſes, & je ne crois pas qu'il ſoit neceſſaire de me ſervir de toute mon autorité: enfin je l'ai accoûtumé à me faire confidence de toutes ces petites choſes que la jeuneſſe inſpire, & que les enfans ont grand ſoin de cacher à leurs peres; car celui qui eſt accoûtumé à mentir, & qui oſe tromper ſon pere, entreprendra bien aiſément de tromper les autres. Je ſuis perſuadé qu'il eſt beaucoup mieux de retenir les enfans par l'honneur & par la pudeur, que par la crainte; mon frere & moi ne ſommes pas ſur cela de même ſentiment; cette éducation lui déplait. Il vient ſouvent chez nous crier & me dire, que voulez-vous donc faire? pourquoi nous perdez-vous notre fils? pourquoi ſouffrez-vous qu'il ait des Maîtreſſes, & qu'il aille au Cabaret? pourquoi lui donnez-vous de l'argent pour cela? vous l'habillez trop proprement, & vous êtes trop facile. Et lui, il eſt trop dur, il paſſe les bornes de la juſtice & de l'équité,

&

& il se trompe extrêmement de croire qu'une autorité établie par la force, est plus solide & plus durable que celle qui a pour fondement l'amitié. Au moins je le crois ainsi, c'est là mon sentiment, & voici comme je raisonne: Celui qui est contraint de faire son devoir par la peur qu'il a du châtiment, prend garde à lui pendant qu'il appréhende d'être découvert; mais qu'on lui ôte cette crainte, d'abord il retourne à son naturel. Au lieu que celui que vous gagnez par votre douceur & par vos bienfaits, s'aquite toûjours de son devoir sans aucune contrainte, & cherche à vous donner des marques de son affection. Présent & absent il sera toûjours le même. C'est là le devoir d'un pere d'accoûtumer ses enfans à faire le bien par leur propre mouvement, plûtôt que par ces motifs de crainte; & c'est en cela qu'un pere est fort different d'un Maître. Tous ceux qui ne savent pas en user ainsi, doivent avouer qu'ils ne sont pas propres à élever des enfans. Mais n'est-ce pas là notre homme? c'est lui assûrément. Il me paroît triste, je ne sais de quoi. Je m'imagine qu'il va me quereller selon sa bonne coûtume.

ACTE PREMIER.

SCENE II.

MICION. DEMEA.

MICION.

Ah, mon frere, je suis ravi de vous voir ici en bonne santé.

DEMEA. Ha, je vous trouve fort à propos; c'est vous-même que je cherche.

MICION. Qu'avez-vous à être triste?

DEMEA. Ce que j'ai à être triste? pouvez-vous me faire cette demande, vous chez qui est Eschinus?

MICION. *bas.* Ne l'ai-je bien dit? *haut.* Qu'a-t-il fait?

DEMEA. Ce qu'il a fait? un garçon qui n'a honte de rien, qui ne craint personne, & qui croit que les Loix ne sont pas faites pour lui. Je ne veux pas parler de tout ce qu'il a fait avant ce jour; quelle action inouïe ne vient-il pas de commettre?

MICION. Quelle action donc si terrible?

DEMEA. Il a enfoncé une porte, il est entré par force dans une maison, il a donné mille coups au Maître & à tous les Domestiques, il les a laissez presque morts sur la place, il a enlevé une femme qu'il aimoit, tout le monde crie que c'est l'action la plus indigne qu'on ait jamais faite! ah, Micion, en venant ici combien ai-je trouvé de gens qui me l'ont dit! Le peuple ne parle d'autre chose. Enfin s'il lui faut un exemple, n'a-t-il pas son frere! ne le voit-il pas appliqué à ses affaires, se tenir à la campagne, épargner & vivre avec frugalité? On ne lui a jamais rien vû faire de semblable. Quand je dis cela contre Eschinus, je prétends le dire contre vous, Micion; c'est vous qui souffrez qu'il se débauche.

MICION. Je ne trouve rien de si injuste qu'un homme qui n'a nulle experience du monde, il s'imagine toûjours qu'il n'y a rien de bien fait que ce qu'il fait lui-même.

DEMEA. Qu'est-ce que cela veut dire?

MICION. C'est que vous prenez cela de travers, Demea; croyez-moi, ce n'est pas un si grand crime à un jeune homme d'avoir des Maîtresses, ni d'aller au cabaret; ce n'en est pas un, vous dis-je, ni d'enfoncer une porte. Si nous n'en avons pas fait

fait autant vous & moi, c'eſt que notre peu de bien ne nous l'a pas permis, & aujourd'hui vous voulez vous faire un grand merite d'une choſe que vous n'avez faite que malgré vous. Cela eſt injuſte; car ſi nous avions eu de quoi, nous aurions fait comme les autres, & ſi vous étiez un homme raiſonnable, vous ſouffririez, que ce fils qui eſt chez vous, & dont vous dites tant de merveilles, ſe divertît auſſi pendant que l'âge où il eſt le lui permet, plûtôt que de l'obliger d'attendre qu'il vous ait enfin fait porter à votre dernier gîte! après avoir long-tems ſouhaité ce moment. Alors tous ces plaiſirs ſeront pour lui beaucoup plus hors de ſaiſon; & il ne laiſſera pas de les prendre.

DEMEA. Oh, Jupiter! vous me ferez devenir fou! ce n'eſt pas un crime à un jeune homme de faire toutes ces choſes?

MICION. Ah! écoutez; ne me rompez pas davantage la tête; vous m'avez donné votre fils à adopter, il eſt donc à moi; s'il fait quelque ſottiſe, c'eſt ſur mon compte, c'eſt moi qui en porterai la plus grande partie. Il fait de la dépenſe, il va au cabaret, il ſe parfume, c'eſt de mon bien. Il a des Maîtreſſes, je lui donnerai de l'argent pendant que je le pourrai; & lorſque je ne le pourrai plus, peut-être qu'elles le chaſſeront. Il a briſé une porte, on la fera refaire: il a déchiré des habits, on les racommodera. Nous avons, graces aux Dieux, dequoi fournir à cette dépenſe, & juſqu'ici tout cela ne m'a pas chagriné. Enfin, ou ceſſez toutes ces plaintes, ou prenons tel arbitre que vous voudrez, & je vous ferai voir que vous prenez tout à fait mal cette affaire.

DEMEA. Mon Dieu, apprenez à être pere, de ceux qui le ſont veritablement.

MICION. Vous êtes ſon pere par la naiſſance.

Mais moi je le ſuis par l'éducation & par les conſeils que je lui donne.

DEMEA. Vous, des conſeils? vous lui en donnez de bons vraiment.

MICION. Ah, ſi vous continuez, je m'en vais.

DEMEA. Eſt-ce ainſi que vous en uſez?

MICION. Faut-il donc auſſi vous entendre toûjours dire la même choſe?

DEMEA. C'eſt qu'il me tient fort au coeur.

MICION. Et à moi auſſi il me tient fort au coeur. Mais enfin, mon frere, je vous prie que nous partagions vous & moi l'éducation de nos enfans, ayez ſoin de l'un, j'aurai ſoin de l'autre. Car de vouloir les conduire tous deux, c'eſt à peu près me redemander celui que vous m'avez donné.

DEMEA. Ah, Micion?

MICION. C'eſt-là mon ſentiment.

DEMEA. Eh bien, vous le voulez donc ainſi? qu'il dépenſe, qu'il perde tout, qu'il periſſe, cela ne me regarde point. Si j'en dis jamais un ſeul mot. . . .

MICION. Vous mettez-vous encore en colere?

DEMEA. En doutez-vous? Quoi? c'eſt vous redemander celui que je vous ai donné? Cela m'eſt fort ſenſible? je ne ſuis pas un Etranger; cependant ſi je m'y oppoſe plus, que je . . . Mais je n'en veux plus parler. Vous voulez que je ne me mêle que de la conduite d'un ſeul; je le ferai, & je rends graces aux Dieux de ce qu'il eſt comme je le demande. Votre bon fils ſentira à quelque heure ce que . . . Je ne veux rien dire de plus fort contre lui. *Il s'en va.*

ACTE

ACTE PREMIER.

SCENE III.

MICION.

Ce qu'il vient de dire n'eſt pas vrai en tout, il en eſt pourtant quelque choſe, & cela me chagrine en quelque façon, mais je n'ai pas voulu lui en faire rien connoître, car c'eſt un homme bâti de maniere, que ſi je veux l'appaiſer il faut que je lui réſiſte de toute ma force, & que je crie plus haut que lui, encore a-t-il bien de la peine à ſe retenir; mais ſi j'aidois à le mettre en colere, & ſi je l'échaufois tant ſoit peu, il y auroit en verité de quoi nous faire devenir fous l'un & l'autre. Il eſt pourtant certain qu'Eſchinus me fait une eſpece d'injure en cette occaſion; quels attachemens n'a-t-il point eus ici? à quelle femme n'a-t-il point fait des préſens. Enfin il y a quelques jours qu'il me dit qu'il ſe vouloit marier, je crûs d'abord qu'il commençoit à ſe laſſer de toutes ces créatures, & j'eſperois que tout le grand feu de ſa jeuneſſe étoit paſſé, j'étois ravi, & voici encore une nouvelle équipée. Mais je veux ſavoir ce que c'eſt, & aller à la place chercher mon homme.

ACTE SECOND.

SCENE I.

SANNION. ESCHINUS. LA JOUEUSE D'INSTRUMENS. CALLIDIE. PARMENON.

SANNION.

A l'aide, mes Concitoyens, ſecourez, je vous prie, un miſerable qu'on outrage injuſtement,

donnez main-forte à un malheureux qui n'a nul appui.

ESCHINUS *à Callidie, fille qu'il a enlevée.* Présentement tiens-toi là sans crainte; que regardes-tu? tu n'as rien à appréhender, pendant que je serai ici, il ne te touchera pas sur ma parole.

SANNION. Moi? malgré tout le monde je vais là. . .

ESCHINUS *à Callidie.* Quelque méchant qu'il soit, il y songera plus d'une fois, & il ne s'exposera pas davantage à être battu.

SANNION. Ecoutez, je vous prie, afin que vous n'en prétendiez cause d'ignorance, je suis Marchand d'Esclaves, au moins.

ESCHINUS. Je le sais.

SANNION. Et homme de parole, s'il en fut jamais. Ne vous imaginez pas que je prenne pour argent comptant, quand, après que vous m'aurez maltraité, vous viendrez vous excuser, & me dire que vous en êtes fâché! je ne m'en soucierai non plus que de rien, soyez en bien assûré. Je vous poursuivrai en justice, & vous ne reparerez point par des paroles une injure que vous m'aurez faite réellement. Je connois toutes vos défaites; je suis très-marri que cela soit arrivé, je suis prêt à jurer que vous ne meritiez pas ce mauvais traitement. Cependant j'aurai été traité de la maniere de monde la plus indigne.

ESCHINUS. Parmenon, cours devant & ouvre la porte.

SANNION. Tout cela est inutile, je ne le souffrirai pas.

ESCHINUS *à la fille.* Entre présentement.

SANNION. Mais je ne le souffrirai pas, vous dis-je.

ESCHINUS. Approche un peu de ce côté-là, Parme-

Parmenon, tu t'es trop éloigné de ce coquin, mets-toi près de lui; bon, te voilà bien. Présentement prends garde de ne pas détourner tes yeux de dessus les miens, afin que tu sois toûjours prêt à lui enfoncer les machoires au premier signe que je te ferai.

SANNION. Je voudrois bien le voir, vraiment.

ESCHINUS. Hola, Parmenon, prends garde. *Parmenon donne en même temps un soufflet à Sannion sans rien dire, & Eschinus continue.* Laisse cette fille, Faquin.

SANNION. Oh, quelle indignité!

ESCHINUS. Il redoublera, si tu continues.

SANNION. Que je suis malheureux!

ESCHINUS *à Parmenon.* Je ne t'avois pas fait signe de le battre, mais il vaut mieux pêcher de ce côté-là. Vat-t'en présentement avec ton soufflet, Sannion.

SANNION. Qu'est-ce donc, que cela, Eschinus, êtes-vous ici le Roi?

ESCHINUS. Si je l'étois, tu serois traité selon tes merites.

SANNION. Qu'avez-vous à démêler avec moi?

ESCHINUS. Rien du tout.

SANNION. Comment? me connoissez-vous?

ESCHINUS. Je n'ai nulle envie de te connoître.

SANNION. Ai-je quelque chose du vôtre?

ESCHINUS. Si cela étoit, tu n'en serois pas quitte à si bon marché.

SANNION. Pourquoi vous est-il plus permis de m'enlever mon Esclave qui me coûte mon bon argent? répondez.

ESCHINUS. Il te sera plus avantageux de ne faire point tant de vacarme devant cette maison, car si tu continues à me chagriner, je vais tout à l'heure

te faire emporter au logis, où je te ferai donner mille coups d'étrivieres.

SANNION. Des coups d'étrivieres à un homme libre?

ESCHINUS. Cela ſera comme je te le dis.

SANNION. Oh le méchant homme! Eſt-ce donc là ce qu'on dit, qu'ici les Loix ſont faites pour tout le monde?

ESCHINUS. Oça, ſi tu as aſſez fait l'enragé, écoute ſi tu veux préſentement.

SANNION. Eſt-ce donc moi qui ai fait l'enragé? n'eſt-ce pas plûtôt vous qui l'avez fait à mes dépens?

ESCHINUS. Ne parle plus de tout cela, & viens au fait.

SANNION. A quel fait?

ESCHINUS. Veux-tu donc me laiſſer parler pour tes affaires?

SANNION. Je ne demande pas mieux, pourvû que ce que vous direz ſoit juſte.

ESCHINUS. Oh, vraiment nous y voici, un faquin de Marchand d'Eſclaves veut que je ne diſe rien que de juſte!

SANNION. Je l'avoue, je ſuis Marchand d'Eſclaves, la ruine commune des jeunes gens, un parjure, une peſte publique; avec tout cela je ne vous ai fait aucun tort.

ESCHINUS. Il ne te manqueroit que cela.

SANNION. Revenons, je vous prie, à ce que vous aviez commencé.

ESCHINUS. Tu as acheté cette fille à ſoixante piſtoles, ce qui puiſſe te porter malheur! On te rendra ton argent.

SANNION. Quoi? & ſi je ne veux pas la vendre, moi, m'y contraindrez-vous?

ESCHINUS. Ho, point du tout.

SAN-

SANNION. C'eſt pourtant ce que j'apprehendois.

ESCHINUS. J'apprens même qu'elle ne peut être vendue, car elle eſt libre, & je la ſoutiens telle. Tu n'as donc qu'à voir ſi tu veux de l'argent, ou ſi tu aimes mieux ſonger à defendre ta cauſe. Penſes-y pendant que je vais là dedans.

ACTE SECOND.

SCENE II.

SANNION *ſeul.*

Grand Jupiter! je ne m'étonne plus qu'il y ait des gens que les injuſtices faſſent devenir fous! Il m'a arraché de ma maiſon, il m'a battu, il m'a donné plus de cinq cens coups de poing dans les machoires; il a emmené mon Eſclave malgré moi; & pour tous ces outrages il demande que je lui donne cette fille pour ce qu'elle m'a coûté. En verité je lui ai trop d'obligation pour lui rien refuſer; il a raiſon, & il ne demande que ce qui eſt juſte. A la bonne heure, je veux bien le ſatisfaire, pourvû qu'il me rende mon argent; mais je me repais ici de fumée, ſitôt que je lui aurai dit que je veux bien lui donner cette Eſclave pour ce qu'elle me coûte, d'abord il prendra des témoins comme je la lui ai vendue, & pour ce qui eſt de l'argent, bagatelles, il ne s'en parlera plus; on vous payera tantôt: revenez demain. Encore prendroit-on patience, pourvû qu'à la fin on fût payé, quoique ce ſoit là une fort grande injuſtice. Mais voici une choſe qui eſt très-veritable, c'eſt que lorſqu'une fois on a commencé à faire le mêtier que je fais, on doit ſe reſoudre à tout ſouffrir des jeunes gens ſans rien dire. Perſonne ne me payera, je compte ici ſans mon hôte.

ACTE SECOND.

SCENE III.

SYRUS. SANNION.

SYRUS *parle à Eschinus en sortant du logis.*

Taisez-vous, je vais moi-même tout à l'heure le trouver, & je ferai si bien qu'il recevra cet argent avec bien de la joye, & qu'il dira qu'on en a fort bien usé avec lui. *à Sannion.* Qu'est-ce donc que ceci, Sannion, & qu'entends-je dire de je ne sais quel combat entre mon Maître & toi?

SANNION. Je n'ai de ma vie vû un combat plus inégal, nous nous sommes lassez tous deux à n'en pouvoir plus, lui de battre, & moi d'être battu.

SYRUS. C'est ta faute.

SANNION. Qu'aurois-je pû faire?

SYRUS. Il falloit avoir de la complaisance pour un jeune homme.

SANNION. Que pouvois-je mieux faire que de lui tendre la joue tant qu'il lui a plû?

SYRUS. Oça, sais-tu bien ce que j'ai à te dire? C'est souvent un grand gain que de savoir mépriser le gain à propos.

SANNION. Ho, ho!

SYRUS. As-tu eu peur, impertinent que tu es, que si tu eusses relâché un peu de tes droits, & que tu eusses fait plaisir à ce jeune homme, cela ne t'eût pas été rendu double?

SANNION. Je n'achete pas l'esperance à deniers comptans.

SYRUS. Tu ne feras jamais rien; va, tu ne sais pas enjoler les gens, Sannion.

SANNION. Je crois qu'il seroit mieux d'en user comme tu dis, mais je n'y ai jamais entendu tant de finesse, que je n'aye toujours mieux aimé être payé

payé sur le champ & perdre, que attendre & gagner beaucoup.

SYRUS. Va, va, Sannion, je connois ta générosité; comme si soixante pistoles t'étoient quelque chose pour obliger mon Maître. D'ailleurs on dit que tu es sur le point de partir pour Cypre.

SANNION. Oh!

SYRUS. Et que tu as acheté ici bien des choses pour y porter; que tu as loué un Vaisseau: cela te tient l'esprit en suspens, je le vois bien, mais à ton retour, s'il plaît aux Dieux, nous terminerons cette affaire.

SANNION. Moi? je ne bouge d'ici. *bas.* Me voilà perdu? c'est sur cette espérance qu'ils ont tramé cette friponnerie.

SYRUS *à part.* Il a peur, je la lui ai donné bien chaude.

SANNION *à part.* Oh, les méchantes gens! voyez comme il s'est bien servi de l'occasion! Il est vrai, j'ai acheté plusieurs femmes, & beaucoup d'autres choses pour porter en Cypre; si je manque la Foire, je ferai une très-grande perte; & si je laisse ici cette dette, quand je serai revenu, le tems sera passé, il n'y aura plus de remede, la chose sera trop vieille. Quoi, vous vous avisez présentement de venir, me dira-t-on? pourquoi avez-vous souffert qu'on vous dût si long-tems? où étiez-vous? De sorte que tout bien compté, il m'est plus avantageux de perdre cette somme que de demeurer ici davantage pour me faire payer, ou que d'attendre même à poursuivre ce payement quand je serai de retour.

SYRUS *à Sannion.* As-tu enfin supputé le gain qui te reviendra de toutes tes marchandises?

SANNION.

SANNION. Eſt-ce là une action digne d'Eſchinus? un homme comme lui devroit-il entreprendre de m'enlever ainſi par force cette fille?

SYRUS. *bas.* Le voilà bien ébranlé. *haut.* Je n'ai qu'une choſe à te dire, vois ſi elle te plaît. Mon pauvre Sannion, plûtôt que d'être dans l'incertitude, ſi tu retireras ton argent, ou ſi tu perdras tout, contente-toi de la moitié, il tirera trente piſtoles de quelque endroit.

SANNION. Ah, malheureux que je ſuis! quoi, me voilà en danger de perdre même le principal? n'a-t-il point de honte? il m'a caſsé les dents, il m'a fait de groſſes boſſes à la tête à force de coups & ſur tout cela il veut encore avoir mon bien. Je ne vais nulle part.

SYRUS. Comme il te plaira. N'as-tu rien davantage à me dire? Je m'en vais.

SANNION. Eh, mon pauvre Syrus, de quelque maniere que la choſe ſe ſoit paſsée, plûtôt que d'avoir un procès, je te prie, qu'il me rende au moins ce que j'ai déboursé pour cette Eſclave. Je ſais bien que juſqu'ici tu n'as point eu de preuves de mon amitié? mais à l'avenir tu avoueras aſsûrement que je n'oublie pas les ſervices qu'on me rend, & que je ne manque pas de réconnoiſſance.

SYRUS. J'y travaillerai tout de bon. Mais je vois Cteſiphon, il eſt fort gai d'avoir ſa Maîtreſſe.

SANNION. Eh bien, feras-tu ce que je te demande?

SYRUS. Attends ici un moment. *Sannion ſe retire un peu à côté.*

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE IV.

CTESIPHON. SYRUS. SANNION.

CTESIPHON *sans aperçevoir Syrus,*

De quelque part que vienne un bienfait dans une occaſion preſſante, cela fait toûjours plaiſir; mais en verité le plaiſir eſt double lorſqu'on le reçoit de ceux de qui on devoit l'attendre raiſonnablement. Oh, mon frere, mon cher frere! de quelle maniere puis-je me prendre à vous louer? je ſais trés-bien que tout ce que je pourrois dire de vous, ſeroit toûjours fort au deſſous de ce que vous meritez? & je ſuis perſuadé que le ſeul avantage que j'ai ſur tous les autres hommes, c'eſt d'avoir un frere commme vous qui poſſedez au plus haut degré toutes les qualités eſſentielles à un honnête homme.

SYRUS. Ho, Monſieur.

CTESIPHON. Ha, Syrus où eſt mon frere?

SYRUS. Le voilà qui vous attend au logis.

CTESIPHON. Ah?

SYRUS. Qu'y a-t-il?

CTESIPHON. Ce qu'il y a? mon cher Syrus! c'eſt par ſon moyen que je vis préſentement.

SYRUS. C'eſt un galant homme, en verité!

CTESIPHON. Il a compté pour rien tous ſes interêts, quand il a été queſtion de me ſervir; il s'eſt expoſé aux emportemens de mon pere; il a pris ſur lui tout ce qu'on dira de cette action, les ſuites fâcheuſes de mon amour, mon crime; enfin perſonne au monde n'eſt plus genereux. Mais qu'eſt-ce? on fait du bruit à la porte.

SYRUS. Demeurez, c'eſt lui qui ſort.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE V.

ESCHINUS. SANNION. CTESIPHON. SYRUS.

ESCHINUS *sans voir les autres.*

Où eſt ce coquin ?

SANNION *à part.* Me cherche-t-il ? apporte-t-il quelque choſe ? Je ſuis mort ! je ne vois rien.

ESCHINUS *à Cteſiphon.* Ha, je vous trouve ici bien a propos, je vous cherchois. Que dites-vous, mon frere ? tout eſt en ſûreté, ceſſez donc d'être triſte.

CTESIPHON. Je ceſſe de l'être auſſi, puiſque j'ai un frere comme vous. Oh, mon cher Eſchinus, oh, mon frere ! Mais je n'oſe vous louer davantage en votre préſence, de peur que vous ne croyiez que mes louanges ne viennent plûtôt d'un eſprit flatteur que d'un eſprit reconnoiſſant.

ESCHINUS. Allez, badin, comme ſi nous ne nous connoiſſons que d'aujourd'hui. Ce qui me fâche, c'eſt qu'il ne s'en eſt preſque rien fallu que nous n'ayons ſû votre paſſion trop tard, & que les choſes ne ſoient allées de maniere que quand tout le monde auroit ſouhaité de vous ſervir, on ne l'auroit pû pourtant.

CTESIPHON. J'avois honte de vous découvrir mon amour.

ESCHINUS. Ah, cela s'appelle ſottiſe, & non pas honte. Quoi, pour ſi peu de choſe avoir penſé quitter ſon païs, cela eſt honteux, & je prie les Dieux d'empêcher un tel malheur.

CTESI-

CTESIPHON. J'ai eu tort.

ESCHINUS. Eh bien, Syrus, que dit donc enfin Sannion ?

SYRUS. Il eſt doux comme un mouton.

ESCHINUS. Je m'en vais à la place pour le payer; pour vous, mon frere, (Cteſiphon) entrez & allez voir votre Maîtreſſe.

SANNION *bas*. Syrus, preſſe-le, je t'en prie.

SYRUS *à Eſchinus*. Allons, Monſieur, dépechons, car Sannion eſt fort preſſé de partir pour Cypre.

SANNION. Pas ſi preſſé, je n'ai rien à faire, j'attendrai tant qu'on voudra.

SYRUS. Ne crains point, il te rendra ton argent.

SANNION. Mais au moins qu'il me le rende tout.

SYRUS. Il te le rendra tout, tai-toi ſeulement, & nous ſui.

SANNION. Allons.

CTESIPHON. Hola, hola, Syrus.

SYRUS. Eh bien, qu'y a-t-il ?

CTESIPHON. Je vous prie au nom de Dieu de dépêcher au plus vîte de payer ce coquin, de peur que s'il ſe met encore à faire l'enragé, cela ne vienne aus oreilles de mon pere, ce qui me perdroit pour jamais.

SYRUS. N'apprehendez rien, cela n'arrivera pas: cependant entrez au logis, & allez un peu entretenir cette belle fille. Sur tout faites mettre le couvert, & ayez ſoin que tout ſoit prêt; ſitôt que cette affaire ſera terminée, je m'en reviendrai bien vîte avec tout ce qu'il faut pour faire bonne chere.

CTESIPHON. Je t'en prie, Syrus; puiſque tout nous a ſi bien réüſſi, il faut que nous paſſions toute cette journée dans la joye & dans le plaiſir.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

SOSTRATA. CANTHARA.

SOSTRATA.

Ma chere Nourrice, je te prie, qu'arrivera-t-il de ce mal ?

CANTHARA. Ce qu'il en arrivera ? j'eſpere en verité que tout ira bien. Mais les douleurs ne font encore que commencer, & vous apprehendez comme ſi vous ne vous étiez jamais trouvée à aucun accouchement, & que vous n'euſſiez jamais accouché vous-même.

SOSTRATA. Malheureuſe que je ſuis ! je n'ai perſonne : nous ne ſommes que nous deux, Geta même n'eſt pas ici, & je n'ai qui que ce ſoit pour envoyer querir la Sage femme, ni pour faire avertir Eſchinus.

CANTHARA. Pour Eſchinus, il ſera aſſûrément bientôt ici ; car il ne laiſſe jamais paſſer un ſeul jour ſans vous venir voir.

SOSTRATA. Il eſt ma ſeule conſolation dans tous mes chagrins.

CANTHARA. En verité puiſque cet accident devoit arriver à votre fille, elle ne pouvoit pas tomber en meilleures mains. Eſchinus eſt un jeune homme ſi bien fait, ſi noble, ſi généreux, & d'une famille ſi riche & ſi conſiderable.

SOSTRATA. Cela eſt très-vrai, & je prie les Dieux de nous le conſerver.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE II.

GETA. SOSTRATA. CANTHARA.

GETA *sans voir les autres.*

C'eſt préſentement que nous ſommes dans un état, que quand toute la terre s'aſſembleroit pour conſulter & pour chercher du remede au malheur qui nous eſt arrivé, à ma Maitreſſe, à ſa fille & à moi, tout cela ne nous ſeroit d'aucun ſecours: que je ſuis miſerable! mille maux ſont venus nous aſſiéger tout d'un coup, ſans qu'il nous reſte un ſeul moyen de les éviter. La violence, la pauvreté, l'injuſtice, l'abandonnement, l'infamie. Eſt-il poſſible que le ſiécle ſoit ſi corrumpu! Ah les ſcelerats? ah les maudites gens! ah le perfide . . .

SOSTRATA *à Canthara.* Malheureuſe que je ſuis! qu'y a-t-il? d'où vient que Geta eſt ſi troublé? & pourquoi vient-il avec tant de hâte?

GETA. Qui n'a pû être retenu, ni par la foi qu'il lui a donnée, ni par les ſermens qu'il a faits, ni par la compaſſion, ni pour voir ſur ſon terme cette pauvre malheureuſe qu'il a déshonorée!

SOSTRATA *à Canthara.* Je n'entends pas aſſez clairement ce qu'il dit.

CANTHARA. Je vous prie, approchons-nous plus près de lui.

GETA. Ah, que je ſuis malheureux! je ne ſaurois me poſſeder, tant je ſuis tranſporté de colere! Ma plus grande paſſion ſeroit de rencontrer préſentement ſur mon chemin tous ceux de cette maiſon, pour décharger ſur eux toute ma colere, pendant qu'elle eſt encore récente! Il n'y a rien que je ne vouluſſe ſouffrir, pourvû qu'il me fût permis de me vanger comme je voudrois. Premiere-

ment j'arracherois le coeur au vieillard qui a donné le jour à ce monstre; & pour le scelerat de Syrus qui l'a poussé à faire cette perfidie: Ah de quelle maniere le mettrois-je en piéces, je le prendrois d'abord par le milieu du corps, je battrois de sa tête les pavés, afin que toute sa cervelle fût répandue dans la rue. J'arracherois les yeux à Eschinus, après quoi je le pousserois dans quelque précipice. Pour les autres? je les jetterois par terre, je les poursuivrois, je les trainerois, je les assommerois, je les foulerois aux pieds. Mais pourquoi tarder davantage à aller faire part de cette méchante nouvelle à ma Maîtresse?

SOSTRATA. Rappellons-le, Géta.

GETA. Hé, qui que vous soyez, ne m'arrêtez point.

SOSTRATA. C'est Sostrata.

GETA. Où est-elle? C'est vous-même que je cherchois, & que je souhaitois tant de rencontrer; en verité je ne pouvois vous trouver plus á propos.

SOSTRATA. Qu'y a-t-il? pourquoi es-tu si troublé?

GETA. Ah mon Dieu!

SOSTRATA. Pourquoi es-tu si fort hors d'haleine? mon pauvre Geta, reprens tes esprits.

GETA. Nous sommes entierement . . . .

SOSTRATA. Eh bien entierement quoi?

GETA. Entierement perdus, c'en est fait.

SOSTRATA. Dis-moi, je te prie, ce qu'il y a.

GETA. Présentement . . .

SOSTRATA. Eh bien, Geta, présentement?

GETA. Eschinus . . .

SOSTRATA. Qu'a fait Eschinus?

GETA. Ne se soucie plus de nous.

SOSTRATA. Ah, je suis morte? & comment cela?

GETA.

GETA. Depuis peu il eſt devenu amoureux d'une autre.

SOSTRATA. Quel malheur eſt le mien!

GETA. Et il ne s'en cache pas; il l'a lui-même enlevée en plein jour à un Marchand d'Eſclaves.

SOSTRATA. Cela eſt-il bien vrai?

GETA. Très-vrai, je l'ai vû moi-même de ces deux yeux.

SOSTRATA. Malheureuſe que je ſuis! que croire préſentement, & à qui ſe fier? quoi notre Eſchinus, notre unique reſſource, notre vie & notre conſolation, ſur qui nous fondions toutes nos eſperances; qui étoit tout notre bien & notre ſeul appui, qui juroit qu'il ne pourroit jamais vivre un ſeul jour ſans ma fille, qui diſoit que ſitôt qu'elle ſeroit accouchée, il porteroit l'enfant ſur les genoux de ſon pere, & qu'il le conjureroit enſuite d'agréer ſon mariage. Ah!

GETA. Ma Maîtreſſe, ne vous amuſez pas à pleurer: ſongez plûtôt à ce que nous devons faire dans cette rencontre. Souffrirons-nous cet affront, ou nous decouvrirons-nous à quelqu'un?

CANTHARA. Oh, mon pauvre garçon, es-tu en ton bon ſens? à quoi penſes-tu? eſt-ce que tu voudrois que nous allaſſions publier une choſe comme celle-là?

GETA. Je n'en ſuis pas trop d'avis; car premierement rien n'eſt plus vrai qu'il ne ſe ſoucie plus de nous, la choſe parle d'elle-même; ſi nous publions ce qu'il nous a fait, il ne manquera pas de le nier, j'en ſuis ſûr, & c'eſt commettre votre reputation, & l'honneur & le repos de votre fille; de plus, quand même il tomberoit d'accord de tout, puiſqu'il aime ailleurs, ce ſeroit fort mal fait de lui donner votre fille; c'eſt pourquoi, de

quelque maniere que la choſe tourne, il faut garder le ſecret.

SOSTRATA. Ah, point du tout, je n'en ferai rien.

GETA. Que prétendez-vous donc faire ?

SOSTRATA. Je veux m'en plaindre.

GETA. Ah, ma bonne Maîtreſſe, ſongez-y plus d'une fois!

SOSTRATA. L'affaire ne peut être dans un état plus fâcheux que celui où elle eſt. Prémierement ma fille n'a point de bien, & elle a perdu la ſeule choſe qui pouvoit lui tenir lieu de tous les biens du monde; elle ne peut plus être mariée comme fille. S'il nie ce qu'il a fait, j'ai une reſſource, l'anneau que ma fille a de lui, ſera un bon temoin. Enfin, puiſque je n'ai rien à me reprocher, & que nous ne nous ſommes attiré ce malheur, ni par aucun autre motif indigne d'elle ou de moi, je veux voir ce qui en arrivera, je veux le pourſuivre.

GETA. Ah, qu'allez-vous faire? je vous en prie, changez de ſentiment.

SOSTRATA. Geta, va le plus vîte que tu pourras chez Hegion, le parent de ma fille, & lui conte bien toute l'affaire, car il étoit ami intime de notre pauvre Simulus, & il a toûjours eu de l'affection pour nous.

GETA. Ma foi, il n'y a que lui qui nous conſidere. *Il s'en va.*

SOSTRATA. Hâte-toi; & toi, ma chere Canthara, cours chez la Sage-femme, afin qu'elle ne nous faſſe pas attendre, quand nous en aurons beſoin. *Elles s'en vont.*

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE III.

DEMEA.

Je suis perdu! j'ai ouï dire que mon fils Ctesiphon étoit avec Eschinus à l'enlevement de cette fille. Miserable que je suis! il ne me manque plus que de voir celui qui s'occupe à quelque chose de bon, se laisser aussi entraîner à la debauche. Où le chercherai-je? assûrément son frere l'aura mené avec lui dans quelque vilain lieu. Ce perdu l'aura enfin entraîné malgré lui j'en suis sûr. Mais voilà Syrus, je vais tout à l'heure savoir où il peut être. Cependant ce Maraud est de la bande, s'il s'apperçoit que je le cherche, le pendard ne me le dira jamais. Je ne ferai semblant de rien.

ACTE TROISIEME.

SCENE IV.

SYRUS. DEMEA.

SYRUS *sans aperçevoir Demea.*

Nous avons tantôt conté à notre bon homme toute l'affaire d'un bout à l'autre, & de quelle maniere elle s'est passée, je n'ai de ma vie rien vû de plus gai.

DEMEA *à part.* Oh! Jupiter! voyez l'extravagance du personnage?

SYRUS *à part.* Il a loué son fils, & il m'a remercié de lui avoir donné ce conseil.

DEMEA. J'enrage!

SYRUS. Sur l'heure même il nous a compté cet argent, & nous a de plus donné une pistole & de-

mie pour nous rejouir. Elle a été bientôt employée, ma foi, & fort à mon gré.

DEMEA. Ho vraiment, ſi l'on veut que quelque choſe ſoit bien fait, on n'a qu'à en donner le ſoin à cet honnête homme-là.

SYRUS *aperçevant Demea.* Ha Monſieur, je ne vous avois pas apperçu. Que fait-on?

DEMEA. Ce que l'on fait? Je ne puis aſſez admirer votre maniere de vivre.

SYRUS. A n'en point mentir, elle eſt fort impertinente & fort extraordinaire. Dromon, *valet du logis*, vuide-moi tous ces poiſſons, mais pour ce congre-là, laiſſe-le un peu dégorger dans l'eau; quand je ſerai de retour on l'apprêtera; je ne veux pas qu'on y touche plûtôt.

DEMEA. Peut-on ſouffrir ces déreglemens?

SYRUS. Je ne les approuve pas non plus, & je crie ſouvent contre. Hola, Stephanion, un autre valet aye ſoin de faire bien deſſaler ces poiſſons.

DEMEA. Grands Dieux? prend-il donc à tâche perdre ce fils? ou croit-il qu'il recevra de grandes louanges, quand il l'aura perdu? Que je ſuis malheureux! il me ſemble que je vois déja le jour que ce garçon ſera contraint par la pauvreté de s'en aller quelque part à la guerre.

SYRUS. Ho, Monſieur; c'eſt là ce qui s'appelle être ſage, de ne voir pas ſeulement ce qu'on a devant les yeux, mais de prévoir encore de loin ce qui doit arriver.

DEMEA. Eh bien, cette Joueuſe d'inſtrumens eſt préſentement à vous?

SYRUS. La voilà là-dedans.

DEMEA. Ho, ho, eſt-ce qu'il veut l'avoir chez lui?

SYRUS. Je le crois, tant il eſt fou.

DEMEA. Cela ſe peut-il?

SYRUS.

SYRUS. C'eſt une ſotte bonté de pere, & une pernicieuſe facilité.

DEMEA. En verité j'ai bien du chagrin & bien de la honte de la conduite de mon frere.

SYRUS. Monſieur, il y a une grande difference de vous à lui: ce n'eſt pas parce que vous êtes préſent que je le dis, vous, depuis la tête juſqu'aux pieds, vous n'êtes que ſageſſe, & lui, rien que miſere & que pauvreté. Ce ſeroit vous, vraiment, qui laiſſeriez faire ces équipées à votre fils!

DEMEA. Moi, lui laiſſer faire? & je n'aurois pas découvert tous ſes deſſeins ſix moix tout entiers avant qu'il eut oſé entreprendre la moindre choſe?

SYRUS. A qui le dites-vous? eſt-ce que je ne connois pas vos ſoins & votre prévoyance?

DEMEA. Pourvu qu'il ſoit toujours comme il eſt préſentement, je n'aurai pas ſujet de m'en plaindre.

SYRUS. Ma foi, Monſieur, les enfans ſont ce qu'on veut qu'ils ſoient.

DEMEA, Mais à propos l'as-tu vu aujourd'hui?

SYRUS. Qui, votre fils? *bas.* Je vais le chaſſer bien vîte. *haut.* Il y a long-temps qu'il eſt à votre maiſon de campagne à faire quelque choſe.

DEMEA. Es-tu bien ſur qu'il y eſt?

SYRUS. Si j'en ſuis ſur? j'ai été avec lui juſqu'à moitié chemin.

DEMEA. Cela va le mieux du monde, je craignois qu'il ne fut retenu ici.

SYRUS. Et il étoit même fort en colere.

DEMEA. Comment donc?

SYRUS. Il venoit de quereller ſon frere à la place, ſur le ſujet de cette Chanteuſe.

DEMEA. Dis-tu vrai?

SYRUS. Allez, il ne lui a rien celé. Mon hom-

homme est arrivé tout d'un coup comme on comptoit l'argent, il a commencé à crier; Est-il donc possible, Eschinus, que vous fassiez des choses si indignes de notre Maison ?

DEMEA. Oh ! je pleure de joye.

SYRUS. Ce n'est pas seulement cet argent que vous perdez, c'est votre repos, c'est votre réputation.

DEMEA. Que les Dieux le conservent! j'espere qu'il ressemblera à ses ayeux.

SYRUS. Qui en doute ?

DEMEA. Syrus, il est tout plein de ces beaux préceptes que tu lui as vu donner à son frere.

SYRUS. Bon! comment pourroit-il être autrement? n'a-t-il pas toujours eu chez lui de qui apprendre ?

DEMEA. Je fais assurément tout ce que je puis pour le rendre honnête homme; je ne lui laisse rien passer; je l'accoutume à la Vertu; en un mot je l'exhorte à considerer la vie de chacun, à s'y regarder comme dans un miroir, & à prendre de là des exemples pour sa conduite. Faites ceci, lui dis-je.

SYRUS. Fort bien en verité.

DEMEA. Evitez cela.

SYRUS. Excellemment.

DEMEA. Une telle chose est louable.

SYRUS. Voilà le point.

DEMEA. Cette autre est blâmée de tout le monde.

SYRUS. Parfaitement.

DEMEA. Ensuite je . . .

SYRUS. Ha pour l'heure, Monsieur, je n'ai pas le temps de vous entendre, j'ai le plus beau poisson du monde, il faut que je songe à ne laisser pas gâter, car c'est une aussi grande honte pour nous de faire une faute comme celle-là, que pour vous autres de ne pas faire tout ce que vous venez de dire;

dire; & tant que je le puis, je donne ces mêmes leçons à mes camarades. Cela eſt trop ſalé, cela eſt brûlé, cela n'a pas aſſez trempé, voilà qui eſt bien cela, ſouvenez-vous de le faire de même une autre fois, Je leur donne tous les meilleurs avis que je puis ſelon ma petite capacité & le peu de goût que j'ai. Enfin, Monſieur, je les exhorte à ſe mirer dans leur vaiſſelle comme dans un miroir, & je les avertis de ce qu'ils doivent faire. Je vois fort bien que tout ce que nous faiſons eſt ridicule; mais quel moyen? il faut ſervir les gens à leur mode. Ne me voulez-vous plus rien?

DEMEA. Que vous deveniez plus ſages.

SYRUS. Pour vous, ſans doute que vous vous en allez aux champs tout de ce pas?

DEMEA. Tout droit.

SYRUS. Car que feriez-vous dans un lieu, où, ſi vous donnez de bons avis, perſonne ne les écoute? *Il s'en va.*

DEMEA. Je m'en vais aſſûrément, puiſque celui pour qui j'étois venu s'en eſt retourné. Je n'ai ſoin que de celui-là, il n'y a que lui qui me touche, puiſque mon frere le veut ainſi; qu'il faſſe de l'autre comme il l'entendra. Mais qui eſt cet homme que je vois-là bas? Eſt-ce là Hegion? de notre Tribu? ſi j'ai de bons yeux c'eſt lui aſſûrément. Ah c'eſt un de mes meilleurs amis depuis l'enfance, grands Dieux, quelle diſette nous avons préſentement de tels citoyens! c'eſt un homme de la vieille roche; perſonne ne ſauroit dire qu'il ait jamais fait la moindre choſe qui ait pû ſcandaliſer le public. Que j'ai de joye quand je vois qu'il reſte encore de ces bonnes gens du ſiécle d'or! ah! il y a encore du plaiſir à vivre; je vais l'attendre pour le ſaluer, & pour m'entretenir avec lui.

ACTE TROISIEME.

SCENE V.

HEGION. GETA. DEMEA. PAMPHILA.

HEGION *sans aperçevoir Demea.*

Grands Dieux, voilà une action bien indigne, Geta que me dis-tu!

GETA. Cela eſt comme je vous le dis, Monſieur.

HEGION. Que dans une famille comme celle-là on ait fait une choſe ſi honteuſe! oh, Eſchinus, vous n'avés pas appris cela de votre pere.

DEMEA *à part* Il a ſans doute ouï parler de cette Chanteuſe, & cela ſe fâche quoiqu'il ne nous ſoit rien, & ce brave pere n'en eſt point touché! ha mon Dieu, je voudrois bien qu'il fût en quelque lieu près d'ici, & qu'il entendît ce qu'on y dit.

HEGION. S'ils ne font leur devoir en cette affaire, ils n'en auront pas ſi bon marché qu'ils penſent.

GETA. Monſieur, nous n'avons d'eſperance qu'en vous, vous êtes notre ſeul appui, notre défenſeur, notre pere; le pauvre défunt nous recommanda à vous en mourant; ſi vous nous abandonnez nous ſommes perdus.

HEGION. Ah, ne me parle pas de cela; je ne le ferai pas, & je ne ſaurois le faire en conſcience.

DEMEA *à part* Je vais l'aborder. Je donne le bon jour à Hegion.

HEGION. C'eſt vous-même que je cherchois, bon jour, Demea.

DEMEA. Que dites-vous donc?

HEGION. Votre fils aîné, votre Eſchinus, que vous avez donné à adopter à votre frere, a fait une action qui n'eſt ni d'un honnête homme, ni d'un homme de condition.

DEMEA,

DEMEA. Qu'a-t-il fait?

HEGION. Connoiſſez-vous Simulus, notre ami, qui étoit de notre âge?

DEMEA. Oui da.

HEGION. Eſchinus a déshonnoré ſa fille.

DEMEA. Oh, bons Dieux!

HEGION. Attendez, vous n'avez pas encore entendu ce qu'il y a de plus horrible.

DEMEA. Eſt-ce qu'il y a quelque choſe de plus horrible que ce que vous me dites?

HEGION. Oui aſsûrément; car quelque méchante que ſoit cette action, elle eſt pourtant excuſable en quelque maniere; la nuit, l'amour, le vin, la jeuneſſe l'ont porté à cela, il n'y a rien là d'extraordinaire; mais dès qu'il ſe fut apperçu de ſa faute, il a'la de lui-même trouver la mere de cette fille, pleurant, ſuppliant, conjurant, promettant, jurant qu'il l'épouſeroit. On lui a pardonné, on n'a rien dit, on s'eſt fié à lui. La fille ſe trouve groſſe, elle eſt dans le neuviéme mois, & cet honnête homme eſt allé acheter une Chanteuſe, pour vivre avec elle, & il abandonne celle-ci.

DEMEA. En êtes-vous bien sûr?

HEGION. La mere & la fille ſont à votre porte, & la choſe parle aſſez d'elle-même. De plus voilà Geta qui pour un valet n'eſt ni un fripon, ni un ſot; il nourrit ces pauvres femmes de ſon travail, & il eſt ſeul le ſoûtien de toute cette famille, emmenez-le; faites-le lier, & tirez de lui la verité.

GETA. Oui aſsûrément, Monſieur, mettez-moi à la torture pour ſavoir ſi cela n'eſt pas comme on vous le dit. Eſchinus lui-même n'en diſconviendra pas, faites-le venir en ma préſence.

DEMEA. J'ai grand'honte, & je ne ſais, ni que faire, ni que lui répondre.

PAMPHILA *dans le logis.* Ah, malheureuſe que je

je suis! je n'en puis plus. Junon Lucine, secourez-moi, ayez pitié de moi, je vous en prie.

HEGION *à Geta.* Ho, je te prie, est-ce qu'elle accouche?

GETA. Oui, Monsieur.

HEGION. Ha, Demea, cette pauvre créature implore présentement votre bonne foi, accordez-lui de bonne grace ce que les Loix vous forceront enfin de lui accorder. Au nom des Dieux, faites de vous-mêmes ce que doivent faire des gens d'honneur, comme vous. Mais si vous êtes en d'autres sentimens, je vous avertis que j'entreprendrai hautement la défense de cette pauvre malheureuse, & que je vengerai l'affront qu'on voudra faire à la memoire de mon ami. C'étoit mon parent, nous avons toûjours été élevez ensemble, nous ne nous sommes jamais quittez, ni en paix, ni en guerre; nous avons souffert ensemble une grande pauvreté; c'est pourquoi je ne negligerai rien, j'agirai, je ferai, je tenterai toutes sortes de voyes; enfin j'abandonnerai plûtôt la vie que leurs interêts. Que me répondez-vous?

DEMEA. Tout ce que je puis faire, Hegion, c'est d'aller trouver mon frere.

HEGION. Au reste, Demea, souvenez-vous que plus vous êtes riches, puissans, heureux & de bonne naissance, plus vous êtes obligez à être justes & raisonnables, si vous voulez passer pour gens de bien.

DEMEA. Allez, on fera tout ce qu'on doit.

HEGION. Cela est digne de vous. Geta, mene-moi à ta Maîtresse.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE VI.

DEMEA.

Je l'avois bien dit, qu'il arriveroit quelque chose de semblable; & plût à Dieu que nous en fussions quittes pour cela; mais cette licence effrenée aboutira assurément à quelque chose de funeste. Je m'en vais chercher mon frere pour lui dire tout ce que j'ai sur le coeur.

ACTE TROISIEME.

SCENE VII.

HEGION *sortant de chés Sostrata.*

Ne vous affligez point, Sostrata, & consolez autant qu'il vous sera possible cette pauvre fille. Je m'en vais voir si je trouverai Micion à la place, & je lui conterai, comme toute la chose s'est passée: s'il veut faire son devoir, qu'il le fasse, à la bonne heure. sinon qu'il me le dise, afin que je voye le parti que j'ai à prendre.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

CTESIPHON. SYRUS.

CTESIPHON.

Dis-tu que mon pere s'en est allé à la campagne?

SYRUS. Il y a déja long-temps.

CTESIPHON. Dis-le moi, je t'en prie.

SYRUS.

SYRUS. Je vous dis qu'a l'heure que je parle il eſt arrivé, & je ſuis perſuadé qu'il travaille déja de toute ſa force.

CTESIPHON. Plût à Dieu; & qu'il ſe fatiguât ſi fort, pourvû néanmoins que cela ne préjudiciât point à ſa ſanté, que de trois jours il ne pût quitter le lit.

SYRUS. Je le voudrois, & quelque choſe de mieux, s'il étoit poſſible.

CTESIPHON. Oui; car je ſouhaite extrémement de paſſer ce jour tout entier dans le plaiſir, comme j'ai commencé; & ce qui me fait plus haïr cette maiſon de campagne, c'eſt qu'elle eſt trop près d'ici, car ſi elle étoit plus éloignée, la nuit l'y ſurprendroit avant qu'il pût être revenu. Préſentement qu'il ne m'y aura pas trouvé, je ſuis sûr qu'il reviendra ici au plus vîte; & comme je ne l'ai point vû de tout le jour, il me demandera où j'ai été; que lui dirai-je?

SYRUS. Ne vous vient-il rien dans l'eſprit?

CTESIPHON. Rien du tout.

SYRUS. Tant pis, vous êtes un pauvre homme. Mais eſt-ce que vous n'avez ici ni client, ni ami, ni hôte?

CTESIPHON. Nous y en avons aſſez, que cela fait-il?

SYRUS. Il faut lui dire que vous avez été obligé d'en ſervir quelqu'un en quelque affaire.

CTESIPHON. Quoi ſans l'avoir fait? cela ne ſe peut.

SYRUS. Cela ſe peut fort bien.

CTESIPHON. Bon pendant le jour; mais ſi je paſſe ici la nuit, quelle excuſe lui donnerai-je, mon pauvre Syrus?

SYRUS. Ha que je voudrois bien que ce fût la coutume d'aller devant les Juges, la nuit! mais ſoyez

yez en repos, je le fais prendre parfaitement, & lorsqu'il est le plus en colere, je le rends aussi doux qu'un agneau.

CTESIPHON. Et comment fais-tu?

SYRUS. Il écoute volontiers lorsqu'on vous loue; devant lui je vous fais un Dieu, je conte vos grandes qualités.

CTETIPHON. Mes grandes qualités?

SYRUS. Oui, vos grandes qualités. On voit d'abord mon homme pleurer de joye comme un enfant. Ho, ho, en voici d'un autre, prenez garde à vous.

CTESIPHON. Qu'y a-t-il?

SYRUS. Quand on parle du Loup on en voit la queue.

CTESIPHON. Mon pere vient?

SYRUS. Lui-même.

CTESIPHON. Syrus, qu'allons-nous faire?

SYRUS. Fuyez-vous en seulement au logis, & je verrai.

CTESIPHON. S'il te parle de moi, dis que tu ne m'as vû nulle part, entends-tu?

SYRUS. Y a-t-il moyen que vous vous taisiez?

ACTE QUATRIEME.

SCENE II.

DEMEA. CTESIPHON. SYRUS.

DEMEA *sans aperçevoir les autres.*

En verité je suis bien malheureux? Prémierement je ne trouve point mon frere, & pour comble de chagrin, comme je le cherchois, j'ai trouvé un Ouvrier qui revenoit de ma maison de campagne, & qui m'a dit que mon fils n'y est pas. Je ne sais ce que je dois faire.

CTESI-

CTESIPHON *par la fenetre. bas.* Syrus.

SYRUS *bas.* Que voulez-vous?

CTESIPHON *bas.* Me cherche-t-il?

SYRUS *bas.* Oui.

CTESIPHON *bas.* Je ſuis perdu!

SYRUS *bas.* Mon Dieu, ne vous allarmez point.

DEMEA. Quel malheur eſt le mien! je ne ſaurois le comprendre, je vois ſeulement que je ne ſuis né que pour être malheureux; tout ce qu'il y a de mal, c'eſt moi qui le ſens toûjours le premier, c'eſt moi qui en porte la nouvelle aux autres, & je ſuis le ſeul qui en ai du chagrin.

SYRUS. Cet homme me fait rire, il dit qu'il eſt le premier qui ſait tout, & il eſt le ſeul qui ne ſait rien.

DEMEA. Je reviens préſentement pour voir ſi par hazard mon frere ne ſeroit point revenu.

CTESIPHON *bas, par la fenêtre.* Syrus, prends bien garde, je te prie, qu'il ne ſe jette tout d'un coup dans cette maiſon.

SYRUS *bas.* Vous tairez-vous, vous dis-je? j'y prendrai garde.

CTESIPHON *bas.* Je ne ſaurois me fier aujourd'hui à toutes tes belles promeſſes, je vais tout à l'heure m'enfermer avec elle dans quelque petit coin, c'eſt le plus sûr.

SYRUS *bas.* Faites, je l'empêcherai pourtant bien d'entrer.

DEMEA. Mais voilà ce ſcelerat de Syrus.

SYRUS *haut.* Par ma foi, ſi les choſes vont toûjours de même, il n'y a pas moyen que qui que ce ſoit puiſſe durer dans cette maiſon: je veux ſavoir enfin combien j'ai de Maîtres; quelle miſere eſt-ce donc que ceci?

DEMEA

DEMEA *à part.* Qu'a-t-il à crier; *à Syrus.* Que dis-tu, l'honnête homme, qu'eſt-ce que c'eſt? mon frere eſt-il chez lui?

SYRUS. Que diable me voulez-vous chanter avec votre honnête homme? je n'en puis plus.

DEMEA. Qu'as-tu?

SYRUS. Ce que j'ai? Cteſiphon nous a rouez de coups, cette Chanteuſe & moi.

DEMEA. Que me dis-tu là?

SYRUS. Tenez, voyez comme il m'a fendu la lévre.

DEMEA. Pourquoi cela?

SYRUS. Il dit que c'eſt par mon conſeil qu'on a acheté cette créature.

DEMEA. Ne m'as-tu pas dit tantôt qu'il s'en étoit retourné à la campagne, & que tu avois été avec lui juſqu'à moitié chemin?

SYRUS. Cela eſt vrai auſſi; mais il eſt revenu ſur ſes pas tout furieux, & il ne nous a pas épargnez. N'a-t-il point de honte de battre un homme de mon âge, moi qui le portois dans mes bras il n'y a que trois jours: il n'étoit pas plus grand que cela.

DEMEA. O Cteſiphon, que je te ſais bon gré de cette action! tu tiens de ton pere; va, tu as déja toute la ſageſſe d'un homme fait.

SYRUS. Vous le louez? par ma foi, s'il eſt ſage, à l'avenir il retiendra ſes mains.

DEMEA. Il a fait l'action d'un homme de coeur.

SYRUS. Ho tout à fait! il a battu une miſerable femme & un malheureux valet qui n'a oſé ſe revancher; la belle action!

DEMEA. Il ne pouvoit pas mieux faire; il croit comme moi que tu es l'auteur de cette belle équipée. Mais mon frere eſt-il au logis?

SYRUS. Non, il n'y eſt pas.

DEMEA. Je ſonge où je dois l'aller chercher.

SYRUS. Je ſais bien où il eſt, mais aujourd'hui je ne vous l'enſeignerai.

DEMEA. Hé, qu'eſt-ce que tu dis?

SYRUS. Je dis ce que je dis.

DEMEA. Je vais te caſſer la tête tout à l'heure.

SYRUS. Mais je ne ſais pas le nom de l'homme chez qui il eſt, je ſais ſeulement le lieu.

DEMEA. Hé bien, dis-le moi donc, le lieu.

SYRUS. Savez-vous ce portique qui eſt près de la boucherie, en déſcendant?

DEMEA. Oui.

SYRUS. Paſſez tout droit par cette place en montant, & lorſque vous y ſerez, vous trouverez, à cette main-là. *Il fait ſigne de la main.* Une petite décente, jettez-vous-y. Après quoi il y a une petite chapelle, & tout auprès une petite ruelle.

DEMEA. En quel endroit?

SYRUS. Dans cet endroit où il y a un grand figuier ſauvage. Entendez-vous?

DEMEA. Fort bien.

SYRUS. Continuez votre chemin par là.

DEMEA. Mais on ne ſauroit paſſer par cette petite ruelle, c'eſt un cul de ſac.

SYRUS. Cela eſt vrai, par ma foi. Oh, quelle impertinence, le gros Animal que je ſuis! je me trompois. Retournez à ce portique dont je vous ai parlé, je m'en vais vous donner un chemin bien plus court, & qui n'eſt pas ſi embarraſsé. Savez-vous la maiſon de Cratinus, de cet homme qui a tant de bien?

DEMEA. Oui.

SYRUS. Quand vous l'aurez paſsée, tournez à gauche dans cette même rue, & quand vous ſerez au Temple de Diane, prenez à droit avant que de venir à la porte de la ville. Tout auprès de l'abreu-

breuvoir il y a un Boulanger; & vis-à-vis de ce Boulanger vous verrez une boutique de Menuisier, c'est là qu'il est.

DEMEA. Qu'y fait-il?

SYRUS. Il fait faire des lits de table avec les pieds de chêne vert pour manger au soleil.

DEMEA. Pour vous faire boire agréablement, vous autres: c'est fort bien fait en verité. Mais pourquoi ne l'y aller pas trouver? *Il s'en va.*

SYRUS. Vous ne sauriez mieux faire. J'exercerai aujourd'hui tes jambes comme il faut, vieux radoteur. Mais Eschinus est bien haïssable d'être si long-temps à revenir, cependant le dinê se gâte, & Ctesiphon de son côté ne pense qu'à son amour. Pour moi, je saurai fort bien mettre ordre à mes affaires, car tout présentement je vais me garnir de ce qu'il y aura de plus beau & de meilleur, & en vuidant peu à peu les pots je passerai doucement la journée.

ACTE QUATRIEME.

SCENE III.

MICION. HEGION.

MICION.

Non, Hegion, je ne vois rien là qui merite les louanges que vous me donnez; je fais ce que je dois, je repare le mal que nous avons fait. Mais peut-être que vous avez crû que j'étois de ces gens qui s'imaginent toûjours qu'on leur fait tort, quand on leur demande raison du tort qu'ils ont fait aux autres, & qui sont les premiers à se plaindre; parce que je n'en use pas ainsi, vous me remerciez.

HEGION. Ha point du tout, je ne vous ai jamais crû autre que vous êtes. Mais je vous prie de

venir avec moi chez la mere de cette fille, & de lui dire ce que vous m'avez dit, que le soupçon qu'on a contre Eschinus est mal fondé, & qu'il a enlevé cette joueuse d'instrumens pour son frere.

MICION. Si vous jugez que cela soit necessaire, allons.

HEGION. Vous me faites plaisir; car vous remettrez l'esprit de cette pauvre fille, que la douleur & le chagrin ont mise dans un état pitoyable, & vous aurez la satisfaction de vous être acquité de votre devoir. Si pourtant cela vous faisoit de la peine, j'irois seul lui dire ce que vous venez de m'apprendre.

MICION. Point du tout, j'irai moi-même.

HEGION. Je vous en serai bien obligé; car les personnes à qui la fortune n'est pas trop favorable, sont je ne sais comment plus soupçonneuses que les autres, & prennent tout en mauvaise part, croyant toûjours qu'on les mépriſe pour leur pauvreté. C'est pourquoi je pense que le meilleur moyen de l'appaiſer, c'est d'aller vous-même justifier Eschinus.

MICION. C'est bien dit, & rien n'est plus vrai.

HEGION. Suivez-moi donc par ici.

MICION. Je le veux.

ACTE QUATRIEME.

SCENE IV.

ESCHINUS.

Je suis au desespoir! faut-il qu'un si grand malheur me soit arrivé tout d'un coup, sans que je sache, ni ce que je dois faire, ni ce que je puis devenir? La crainte & le desespoir m'accablent le corps & l'esprit, je suis incapable de prendre aucune

eune resolution? ah comment me tirer d'un embarras si horrible? Soupçonné de la plus noire de toutes les trahisons, & avec quelque espece de justice. Sostrata croit que c'est pour moi que j'ai acheté cette joueuse d'instrumens. La vieille servante me l'a fait comprendre, car tantôt comme on l'avoit envoyée chercher la Sage-femme, je l'ai rencontrée par hazard, je me suis approché d'elle, & je lui ai demandé des nouvelles de Pamphila, si elle étoit déja en travail, & si c'étoit pour cela qu'elle alloit faire venir la Sage-femme, elle s'est mise à crier. Allez, allez Eschinus, il y a assez longtemps que vous vous moquez de nous, & que vous nous amusez par vos belles promesses. Ho, lui ai-je dit, qu'est-ceci, je vous prie? elle a continué, allez-vous promener, allez, prenez celle dont vous êtes si charmé. Tout aussitôt j'ai connu leur pensée, mais je me suis retenu, & je n'ai rien voulu dire à cette causeuse, de peur qu'elle ne l'allât divulguer. Que dois-je donc faire présentement? Dirai-je que cette Chanteuse est pour mon frere? C'est la chose du monde qui demande le plus de secret. Mais je passe sur cette consideration, je veux qu'il soit possible que, quand je leur aurai tout dit, cela ne fasse aucun éclat. Je crains qu'elles ne croyent pas même la chose comme elle est, tant les apparences sont contre moi. C'est moi-même qui ai enlevé cette fille, c'est moi-même qui ai donné l'argent, c'est chez moi qu'elle a été menée. J'avoue que ce malheur m'est bien arrivé par ma faute; de quelque maniere que la chose se fût passée, ne devois-je pas la declarer à mon pere? je l'aurois flechi, & j'aurois obtenu de lui la permission d'épouser Pamphila, mais je me suis endormi jusqu'à présent; Eveillons-nous donc enfin à cette heure; le meilleur parti que je puisse prendre, c'est d'aller de ce

pas chez elles me justifier; je vais donc heurter à leur porte. Je suis perdu! je sens un frisson me courir par tout le corps, dès que je commence à heurter. Hola, hola, quelqu'un, c'est Eschinus. Mais je ne sais qui sort. Je m'en vais me retirer ici.

ACTE QUATRIEME.

SCENE V.

MICION. ESCHINUS. SOSTRATA.

MICION *parlant à Sostrata, & sans appercevoir Eschine.*

Sostrata, faites, comme je viens de vous dire, pour moi je vais trouver Eschinus, afin qu'il sache de quelle maniere cette affaire s'est passée. Mais qui est ce qui heurte?

ESCHINUS *bas.* Ho, ho, voilà mon pere? je suis au desespoir!

MICION. Eschinus.

ESCHINUS *bas.* Quelles affaires peut-il avoir là dedans?

MICION. Avez-vous heurté à cette porte? il ne repond point; *bas*; pourquoi ne me donnerois-je pas le plaisir de le jouer un peu? je ne saurois mieux faire, pour le punir de ce qu'il n'a jamais voulu me confier ce secret. *haut.* Vous ne me répondez pas?

ESCHINUS. Moi? je n'ai pas heurté, que je sache.

MICION. Je le crois; je m'étonnois bien aussi que vous eussiez affaire dans cette maison, & je ne pouvois comprendre ce que ce pouvoit être. *Bas,* il rougit, c'est bon signe.

ESCHINUS. Mais vous, mon pere dites-moi, s'il vous plait, quelle affaire vous y avez?

MICION.

MICION. Je n'y en ai nulle pour moi, en verité, c'eſt un de mes amis qui m'a pris tantôt à la place, & qui m'a prié de venir ici pour quelque choſe qui le regarde.

ESCHINUS. Et quelle choſe?

MICION. Je vais vous la dire. Dans cette maiſon demeurent certaines femmes qui n'ont pas de bien, & que vous ne connoiſſez pas apparemment, j'en ſuis même sûr, car il n'y a pas long-temps qu'elles ſont venues dans ce quartier.

ESCHINUS. Eh bien, mon pere, après cela?

MICION. Il y a une jeune fille avec ſa mere.

ESCHINUS. Continuez, je vous prie.

MICION. Cette fille n'a plus ſon pere. L'ami dont je viens de vous parler eſt ſon plus proche parent, les Loix l'obligent de l'épouſer.

ESCHINUS. Je ſuis mort!

MICION. Qu'eſt-ce que c'eſt?

ESCHINUS. Rien, rien du tout, continuez, s'il vous plait.

MICION. Il eſt venu pour l'emmener, car il demeure à Milet.

ESCHINUS. Oh! quoi pour emmener cette fille?

MICION. Oui.

ESCHINUS. Comment, je vous prie, juſqu'à Milet?

MICION. Oui.

ESCHINUS. *bas.* Je n'en puis plus! *haut.* Et ces femmes, que diſent-elles?

MICION. Que penſez-vous qu'elles diſent? elles ne diſent rien. La mere s'eſt avisée ſeulement de dire que ſa fille avoit un enfant de je ne ſais quel autre homme qu'elle ne nomme point, que cet homme l'a aimée le premier, & qu'ainſi ſa fille ne peut être à ce parent.

ESCHINUS. Ho, ho! eſt-ce que cela ne vous paroît pas juſte enfin?

MICION. Non.

ESCHINUS. Comment, je vous prie, non? Eſt-ce que cet homme l'emmenera, mon pere?

MICION. Pourquoi ne l'emmeneroit-il pas?

ESCHINUS. Vous avez fait la choſe du monde la plus dure, la plus cruelle, & ſi je l'oſe dire plus clairement, la plus indigne de gens d'honneur comme vous.

MICION. Pourquoi cela?

ESCHINUS. Pouvez-vous me faire cette demande? En quel état enfin penſez-vous que ſera ce pauvre homme, qui a vêcu juſqu'à préſent avec elle, & qui ſans doute en eſt encore paſſionnément amoureux? que deviendra ce malheureux, quand il ſe verra enlever cette fille à ſes yeux? C'eſt aſsûrément là une action très-indigne, mon pere.

MICION. Par quelle raiſon? Qui lui a promis cette fille? Qui la lui a donnée? Comment s'eſt fait ce mariage? Quand s'eſt-il fait? Qui s'en eſt mêlé? Pourquoi veut-il épouſer une fille qui doit être à un autre?

ESCHINUS. Etoit-il juſte qu'une fille de ſon âge demeurât là en attendant qu'un parent de je ne ſais où vint la demander en mariage? Voilà, mon pere, ce que la juſtice vouloit que vous repréſentaſſiez, & ce que vous deviez faire valoir.

MICION. Que vous êtes plaiſant! aurois-je été parler contre un homme qui m'avoit mené là pour ſoûtenir ſes intérêts? Mais, Eſchinus, que tout cela nous importe-t-il? qu'avons-nous à voir dans tout ce qui les regarde? allons-nous-en. Qu'y a-t-il? pourquoi pleurez-vous?

ESCHINUS *il pleure.* Mon pere, je vous prie d'écouter.

MICION.

MICION. Mon fils, j'ai tout entendu, & je sais tout, car je vous aime tendrement, & c'est pourquoi je m'intereſſe ſi fort à tout ce que vous faites.

ESCHINUS. Mon pere, ainſi puiſſiez-vous m'aimer toûjours, & me trouver toûjours digne de votre tendreſſe: comme il eſt vrai que j'ai une très-ſenſible douleur d'avoir fait cette faute, & que je ſuis confus de paroître devant vous.

MICION. Je n'en doute pas, car je connois votre bon naturel; mais je crains que vous ne ſoyez un peu trop negligent. En quelle ville enfin penſez-vous vivre? vous avez déshonoré une fille, dont les Loix ne vous permettoient pas d'approcher. Voilà déja une grande faute, je dis fort grande, cependant pardonnable, car c'eſt un malheur qui eſt arrivé à bien d'autres, & même à de fort honnêtes gens. Mais, je vous prie, après cet accident, avez-vous pris quelques meſures? avez-vous prevû ce qui pouvoit arriver? avez-vous ſongé aux moyens de faire réüſſir l'affaire comme vous le ſouhaitiez? & ſi vous aviez honte de vous ouvrir à moi, ne deviez-vous pas au moins me le faire ſavoir par d'autres? pendant que vous êtes dans ces irreſolutions, neuf mois ſe ſont paſſez; vous vous êtes trahi vous-même, vous avez trahi cette pauvre malheureuſe & votre pauvre enfant, au moins il n'a pas tenu à vous que vous ne l'ayez fait. Que penſiez vous donc? croyiez vous que pendant que vous dormiriez, les Dieux prendroient ſoin de vos affaires, qu'ils les feroient réüſſir ſelon vos deſirs? & que ſans que vous vous donnaſſiez la moindre peine, on vous meneroit cette fille chez vous? En verité, je ſerois bien fâché que dans les autres choſes qui vous regardent, vous fuſſiez auſſi peu ſoigneux; mais ne vous affligez pas, vous l'épouſerez.

ESCHINUS. Ah?

MICION. Ne vous affligez pas, vous dis-je.

ESCHINUS. Mon pere, ne vous moquez-vous point?

MICION. Moi me moquer! & pourquoi?

ESCHINUS. Je ne sais, si ce n'est que plus je desire cela avec passion, plus il me semble que j'ai sujet de craindre.

MICION. Allez-vous-en au logis, & priez les Dieux, afin que vous puissiez faire venir votre femme chez vous. Allez.

ESCHINUS. Quoi! je l'épouserai tout à l'heure?

MICION. Tout à l'heure.

ESCHINUS. Dès à présent?

MICION. Dès à présent, le plûtôt qu'il se pourra.

ESCHINUS. Mon pere, que tous les Dieux me haïssent, si je ne vous aime plus que mes yeux.

MICION. Quoi plus qu'elle?

ESCHINUS. Tout autant.

MICION. C'est beaucoup.

ESCHINUS. Mais qu'est devenu cet homme de Milet?

MICION. Il s'en est allé, il s'est embarqué, il a fait naufrage. Mais pourquoi tardez-vous?

ESCHINUS. Mais vous, mon pere, allez plûtôt vous-même prier les Dieux, car je suis sûr que comme vous êtes beaucoup meilleur que moi, ils vous exauceront aussi plus facilement.

MICION. Je vais entrer pour donner ordre qu'on prépare tout ce qu'il faut; vous, si vous êtes sage, faites ce que je vous dis.

ESCHINUS *seul.* Quelles manierés charmantes sont ce là! diroit-on qu'il est mon pere, & que je suis son fils! s'il étoit mon frere ou mon ami, pourroit-il entrer dans doutes mes passions avec plus de bonté & de complaisance? ne dois je pas l'aimer?

mer? ne dois-je pas avoir pour lui toute la tendresse & tout l'empressement imaginable? ha, je puis dire aussi que par cette complaisance il me jette dans un soin continuel de ne rien faire par mégarde qui lui puisse déplaire; car pour le faire exprès, je suis sûr que cela ne m'arrivera de ma vie. Mais pourquoi n'entrer pas tout présentement, afin que je ne sois pas cause moi même que mon mariage soit differé?

ACTE QUATRIEME.

SCENE VI.

DEMEA.

Je me suis lassé à n'en pouvoir plus à force de marcher. Que le grand Jupiter te puisse perdre, pendard de Syrus, avec ta belle maniere d'enseigner le chemin: J'ai couru toute la Ville: j'ai été à la Porte, à l'Abreuvoir; où n'ai-je point été? & partout là je n'ai trouvé ni boutique de Menuisier, ni personne qui eût vû mon frere. Mais présentément j'ai resolu d'attendre chez lui de pied ferme jusqu'à ce qu'il vienne.

ACTE QUATRIEME.

SCENE VII.

MICION. DEMEA.

MICION *sans aperçevoir Demea.*

Je m'en vais chez elles pour leur dire que de notre côté il n'y aura point de retardement.

DEMEA. Mais le voilà. Il y a long-temps que je vous cherche.

MICION.

MICION. Qu'y a-t-il?

DEMEA. J'ai à vous apprendre d'autres désordres de ce brave garçon, mais des désordres épouvantables.

MICION. Voilà-t-il pas?

DEMEA. Nouveaux, horribles, abominables!

MICION. Ah c'est assez.

DEMEA. Ho vous ne savez pas quel homme c'est.

MICION. Je le sais fort bien.

DEMEA. Pauvre homme que vous êtes, vous vous imaginez que c'est de cette Chanteuse que je veux parler: il y a bien autre chose, & ce que j'ai à vous dire est un crime capital, & contre une fille qui est citoyenne.

MICION. Je le sais.

DEMEA. Ho, ho! vous le savez, & vous le souffrez?

MICION. Pourquoi non?

DEMEA. Est-ce donc que vous ne criez point? est-ce que vous n'êtes pas hors de vous?

MICION. Non. J'aimerois mieux à la verité . . .

DEMEA. Il y a un enfant.

MICION. Les Dieux le benissent.

DEMEA, La fille n'a rien.

MICION. On me l'a dit.

DEMEA. Et il faudra qu'il l'épouse sans dot?

MICION. Qui en doute?

DEMEA. Eh que faut-il donc faire présentement?

MICION. Ce que la chose demande; il faut faire venir cette fille dans notre maison.

DEMEA. Oh Jupiter! est-ce là ce qu'il faut faire?

MICION. Que pourrois-je faire de plus?

DEMEA. Ce que vous pourriez? Si la chose ne vous touche pas effectivement, au moins seroit-il du devoir d'un homme d'en faire quelque semblant.

MICION.

MICION. Mais j'ai déja donné ma parole, la choſe eſt conclue, l'on prépare les nôces. je leur ai ôté tout ſujet de crainte, & voilà ce qui eſt bien plûtôt du devoir d'un homme,

DEMEA. Mais enfin êtes-vous fort content de cette avanture?

MICION. Non, ſi je pouvois la changer; mais comme je ne le puis, je le ſupporte patiemment. Voyez-vous, dans la vie il faut tenir la même conduite que dans de jeu de dez; s'il arrive que vous n'ameniez pas le point qu'il vous faut, c'eſt à vous à corriger par votre addreſſe celui que le hazard vous a envoyé.

DEMEA. L'habile homme! c'eſt par cette belle adreſſe que l'on a jetté dans l'eau les ſoixante piſtoles qu'on a données pour cette Chanteuſe. Il faut ſe défaire au plûtôt de cette creature à quelque prix que ce ſoit; ſi on ne la peut vendre, il faut la donner.

MICION. Je ne veux ni la donner, ni la vendre.

DEMEA. Qu'en ferez-vous donc?

MICION. Elle ſera chez moi.

DEMEA. Grands Dieux! une Courtiſane avec une femme dans une même maiſon!

MICION. Qui en empêche?

DEMEA. Et vous crojez être en votre bon ſens?

MICION. Oui en verité je le crois.

DEMEA. Que je meure, à voir la folie dont vous êtes, ſi je ne penſe que vous la voulez garder pour avoir toûjours avec qui chanter.

MICION. Pourquoi non?

DEMEA. Et la nouvelle mariée apprendra auſſi ces belles chanſons?

MICION. Sans doute.

DEMEA. Vous danſerez avec elles, & ce ſera vous qui menerez le branle.

MICION

MICION. Fort bien.

DEMEA. Fort bien?

MICION. Oui, & s' il le faut, vous ſerez de la partie.

DEMEA. Ha, mon Dieu! n'avez-vous point de honte?

MICION. Oh enfin, mon frere, defaites-vous de cette humeur bilieuſe, & ſoyez gai & content comme vous devez, pendant les nôces de votre fils, je m'en vais les trouver, après quoi je reviens ici. *Il s'en va.*

DEMEA *ſeul.* Grands Dieux, quelle vie! quelles moeurs! quelle extravagance! une femme ſans bien; une Chanteuſe chez lui, une maiſon de dépenſe & de bruit; un jeune homme perdu de luxe; un vieillard qui radotte! En verité quand la Déeſſe *Salus* elle-même ſe mettroit en tête de ſauver cette famille, elle ne pourroit jamais en venir à bout.

ACTE QUATRIEME.

SCENE VIII.

SYRUS. DEMEA.

SYRUS *ſans aperçevoir Demea.*

En verité, mon cher petit Syrus, tu t'es aſſez bien traité, & tu ne t'es pas mal acquité de ton devoir; va, tu es un *brave garçon*? mais après m'être bien repû de tout ce qu'il y avoit de bon au logis, j'ai trouvé à propos de venir me promener ici.

DEMEA *à part.* Voyez, je vous prie, le beau modelle pour l'éducation des enfans.

SYRUS. Ah, voici encore notre bon homme. Eh

Eh bien, Monsieur, que dit-on? d'où vient que vous êtes triste?

DEMEA. Ha, pendard.

SYRUS. Ho, ho, votre sagesse vient-elle déja nous chanter ses belles maximes?

DEMEA. Si tu êtois à moi!

SYRUS. Vous seriez bien riche, & ce seroit le moyen de mettre vos affaires en bon état.

DEMEA. Je ferois aussûrément que tu servirois d'exemple à tous les autres.

SYRUS. Pourquoi cela? qu'ai-je fait.

DEMEA. Ce que tu as fait? dans le fort d'un désordre horrible, au moment que vous venez de commetre un crime épouvantable, & dont vous ne savez pas encore bien les suites, vous vous êtes tous mis à yvrogner, comme si vous aviez fait la meilleure affaire du monde.

SYRUS. Par ma foi je voudrois bien n'être pas venu ici.

ACTE QUATRIEME.

SCENE IX.

DROMON. SYRUS. DEMEA.

DROMON.

Hola, Syrus, Cteſiphon te prie de rentrer.

SYRUS *bas à Dromon.* Va-t-en.

DEMEA. Queſt-ce que celui-là dit de Cteſiphon?

SYRUS, Rien.

DEMEA. Ho, ho, pendard, eſt-ce que Cteſiphon eſt là-dedans?

SYRUS. Non, Monsieur.

DEMEA. Pourquoi le nomme-t-il donc?

SYRUS. Ce n'eſt pas de votre fils qu'il parle, c'eſt

c'eſt d'un autre qui a le même nom, c'eſt d'un méchant petit Paraſite, entendez-vous ?

DEMEA. Je le ſaurai tout à l'heure.

SYRUS *en le retenant.* Que voulez-vous faire? où allez-vous?

DEMEA. Laiſſe-moi.

SYRUS. N'entrez pas, vous dis-je.

DEMEA. Veux-tu ôter tes mains, maraud? je m'en vais te caſſer la tête.

SYRUS *ſeul.* Le voilà entré; je jurerois bien que ce compagnon de débauche ne ſera pas agreable à toute cette bonne compagnie, & ſurtout à Cteſiphon: mais moi préſentement que dois-je faire? ſi ce n'eſt pendant que tout ceci ſe calmera, de m'en aller en quelque coin cuver le vin que je viens de boire, c'eſt là le meilleur parti.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

MICION. DEMEA.

MICION *à Soſtrata en ſortant de chez elle.*

De notre côté, Soſtrata, tout eſt prêt, comme je viens de vous le dire, le mariage ſe fera quand vous voudrez. *à part.* Mais qui fait tant de bruit à notre porte? & qui eſt-ce qui ſort de chez nous?

DEMEA *ſans voir Micion.* Ha que ferai-je? que deviendrai-je? comment me prendrai-je à crier? quelles plaintes ferai-je? oh Ciel! oh Terre! oh Mers du grand Neptune!

MICION *à part.* Voilà notre homme, il a découvert tout le miſtere, c'eſt ſans doute ce qui le fait

fait crier si haut. C'est cela même, il nous en va donner tout du long. N'importe, il faut aller au devant.

DEMEA *à Micion.* Ho le voici, le commun corrupteur de nos enfans.

MICION. Enfin retenez un peu votre colere, & revenez à vous.

DEMEA. Elle est toute retenue, je suis revenu à moi, je laisse là toutes les injures, examinons un peu la chose de sens rassis. Il me semble que nous étions convenus (& cela étoit même venu de vous) que vous ne vous mêleriez point du tout de mon fils, & que je ne me mêlerois pas non plus du vôtre. Répondez.

MICION. Cela est vrai, j'en tombe d'accord.

DEMEA. Pourquoi donc aujourd'hui est-il chez vous à faire la débauche? pourquoi le recevez-vous dans votre maison? pourquoi lui avez-vous acheté une Maîtresse? pourquoi les choses ne sont-elles pas égales entre vous & moi? Puisque je ne me mêle pas d'Eschinus, ne vous mêlez pas de Ctesiphon.

MICION. Ha ce que vous dites n'est pas juste, en verité non. Vous savez cet ancien proverbe qui dit, *qu'entre amis tous biens sont communs.*

DEMEA. Que cela est bien dit! vous vous avisez bien tard de tenir ce langage.

MICION. Oça, mon frere, écoutez, s'il vous plait, ce que j'ai à vous dire. Premierement, si la dépense que font nos enfans vous chagrine, souvenez-vous, je vous prie, qu'autrefois vous les éleviez tous deux selon vos petits moyens, & que vous ne doutiez pas que votre bien ne leur dût suffire; car alors vous me regardiez comme un homme qui devoit se marier. Faites donc encore votre compte sur cela; conservez, acquerez, épar-

gnez, travaillez à leur laisser le plus de bien qu'il vous sera possible ; ayez cette gloire vous seul ; mais laissez-les jouir de mon bien, puisque c'est une chose qui leur vient contre votre espérance; votre fonds ne diminuera point; & tout ce qui vous viendra de mon côté, prenez-le pour un gain tout clair, & pour une bonne fortune qui vous arrive. Si vous vous mettez bien cela dans l'esprit, mon frere, vous nous épargnerez beaucoup d'inquietudes, à vous, à moi & à nos enfans.

DEMEA. Mon Dieu, je laisse là le bien, & je ne me plains que des mauvaises habitudes qu'ils prennent.

MICION. Arrêtez, je vous entens, c'est là que j'en voulois venir. Voyez-vous, dans l'homme il y a plusieurs marques par lesquelles il est facile de connoître de deux personnes qui feront une même chose, celui à qui on peut la laisser faire sans aucun danger, & celui à qui on ne le peut pas: non que la chose soit differente en-elle-même, mais c'est que ceux qui la font sont fort differens. Je vois dans nos deux enfans des choses qui me persuadent qu'ils feront comme nous les pouvons souhaiter. Je leur vois du bon sens, de l'intelligence, de la pudeur quand il faut, & ils s'aiment tous deux. Tout cela fait assez voir qu'ils sont de bon naturel, & qu'ils ont l'esprit bienfait, vous les reduirez quand vous voudrez sans aucune peine; mais vous me direz peut-être que vous craignez qu'ils ne soient un peu negligens pour leurs affaires; ô notre cher Demea, l'âge nous rend plus sages en toutes les autres choses, le seul défaut que la vieillesse apporte aux hommes, c'est qu'elle fait que tous tant que nous sommes, nous avons plus d'attachement au bien qu'il ne faudroit. Ne craignez rien, l'âge ne les rendra que trop soigneux.

DEMEA.

DEMEA. Cela eſt fort bien; pourvû que toutes ces belles raiſons, & cet eſprit tranquille qui prend tout en bonne part, n'aillent pas les gâter entierement.

MICION. Ne vous inquietez point, cela n'arrivera pas. Déſormais ne ſongez plus au paſſé; donnez-vous à moi pour aujourd'hui, & ſoyez de belle humeur.

DEMEA. Je vois bien qu'il faut que je le faſſe, le temps le veut ainſi. Mais demain dès la petite pointe du jour, je m'en retournerai aux champs avec mon fils.

MICION. Dès minuit ſi vous voulez; ſoyez ſeulement de bonne humeur aujourd'hui.

DEMEA. J'y entraînerai auſſi cette chanteuſe.

MICION. C'eſt un coup de partie, car par là vous y attacherez abſolument votre fils. Songez ſeulement à la bien conſerver.

DEMEA. J'y donnerai bon ordre; j'aurai ſoin de la mettre à la boulangerie, afin qu'en cuiſant le pain elle ſoit toûjours enfumée, & pleine de cendre & de farine. Ce ne ſera pas encore là tout, car en plain midi je l'envoyerai couper du chaume; de ſorte que je la rendrai auſſi brûlée & auſſi noire qu'un charbon.

MICION. Cela me plait; c'eſt préſentement que je vous trouve raiſonnable. Mais quand vous l'aurez rendu ſi jolie, je ſuis d'avis que vous contraigniez votre fils d'en être encore amoureux.

DEMEA. Vous raillez? vous êtes bien heureux d'être de cette humeur, mais pour moi je reſſens . . .

MICION. Ah! continuerez-vous toûjours?

DEMEA. Non, voilà qui eſt fait.

MICION. Entrez donc au logis, & puiſque ce jour eſt deſtiné à la joye, ne ſongeons qu'à nous divertir. *Il s'en va.*

ACTE CINQUIEME.

SCENE II.

DEMEA.

Jamais personne n'a si bien reglé & supputé tout ce qui regarde la conduite de sa vie, que les affaires, l'âge, l'experience, ne lui apprennent encore quelque chose de nouveau, & ne lui fassent connoître qu'il ne sait rien de ce qu'il croyoit le mieux savoir, de maniere que dans la pratique on se voit souvent obligé de rejetter le parti qu'on avoit regardé d'abord comme le plus avantageux. C'est ce que j'éprouve aujourd'hui, car sur le point que ma course est presque finie, je renonce à la vie dure & penible que j'ai menée jusques ici. Et cela, pourquoi? parce que l'experience m'a fait voir, qu'il n'y a rien de si avantageux aux hommes que d'avoir de la complaisance & de la douceur. Il ne faut que nous voir mon frere & moi pour être convaincu de cette verité. Il a passé toute sa vie dans l'oisiveté & dans la bonne chere; toûjours doux, complaisant, ne choquant jamais personne, caressant tout le monde, il a vécu pour lui, il a dépensé pour lui; chacun en dit du bien, chacun l'aime. Et moi bon campagnard, rude, triste, épargnant, rebarbatif, avare, je me suis marié, quelle misere! il m'est venu des enfans, autres soins; en travaillant à leur amasser le plus de bien qu'il m'a été possible, j'ai usé ma jeunesse & ma vie. Présentement, que j'ai un pied dans la fosse, toute la recompense que je reçois de mon travail, c'est la haine de ceux pour qui je me suis sacrifié. Et lui, sans nulle peine, il jouit de tous les plaisirs qu'on peut trouver à être pere; Ils l'aiment, ils me fuyent, ils lui font confidence de tous leurs secrets; ils le che-

cheriſſent, ils ſont toujours chez lui, & on me laiſſe là. Ils ſouhaitent qu'il vive long-temps, & ils attendent ma mort avec impatience; En un mot après que j'ai bien pris de la peine à les élever, il les a rendu ſiens à peu de frais; toute la peine eſt pour moi, & tout le plaiſir pour lui. O ça, voyons donc à notre tour ſi nous ne ſaurions pas dire des choſes obligeantes, & faire le liberal, puiſqu'il me force d'entrer en lice avec lui. Je veux auſſi être aimé & eſtimé des miens. Si cela ſe peut faire à force de préſens & de complaiſance, je ſuis ſûr qu'il n'aura pas le deſſus. Le bien manquera, que m'importe? je ſuis le plus vieux.

ACTE CINQUIEME.

SCENE III.

SYRUS. DEMEA.

SYRUS.

Holà Monſieur, votre frere vous prie de ne vous pas éloigner.

DEMEA. Qui m'apelle? ô notre cher Syrus, bon jour, que fait-on? comment vont les choſes?

SYRUS. Fort bien.

DEMEA. *bas.* Bon, nous commençons le mieux du monde, voilà déja trois mots que j'ai dits contre mon naturel. *O notre cher, que fait-on? comment vont les choſes?* Il me paroît que tu es un brave garçon, & que tu ſers avec honneur; je t'aſſûre que je ſerai ravi de trouver les occaſions de te faire du bien.

SYRUS. Je vous ſuis fort obligé, Monſieur.

DEMEA. Mais, Syrus, c'eſt qu'il n'y a rien de plus vrai, & tu en verras les effets au premier jour,

ACTE CINQUIEME.

SCENE IV.

GETA. DEMEA.

GETA *à Sostrata en sortant de la maison.*

Madame, je m'en vais les trouver, afin qu'au plûtôt ils fassent porter la nouvelle mariée chez eux; mais voici Demea. Bon jour, Monsieur.

DEMEA. Comment t'appeles-tu?

GETA. Je m'appelle Geta.

DEMEA. Geta, aujourd'hui j'ai pensé en moi-même que tu es un garçon qui vaut beaucoup; car selon moi un valet est assez éprouvé quand on voit qu'il prend les interêts de son Maître avec autant d'affection que je vois que tu fais, mon pauvre Geta; aussi pour cette bonne qualité, si l'occasion s'en présente, je serai ravi de te faire plaisir. *Bas.* J'ai dessein d'être affable, & cela ne me réüssit pas mal.

GETA. Vous êtes trop bon, Monsieur, d'avoir ces sentimens-là pour moi.

DEMEA *bas.* Je commence par les petites gens, & je tâche de les gagner peu à peu.

ACTE CINQUIEME.

SCENE V.

ESCHINUS. DEMEA. SYRUS. GETA.

ESCHINUS *sans voir les autres.*

En verité ils me font mourir, en voulant faire mes nôces avec trop de ceremonies & de formalités, ils employent tout le jour en préparatifs.

DEMEA. Hé bien, *Eschinus*, que fait-on?

ESCHINUS. Ha! vous étiez là, mon pere?

DEMEA.

DEMEA. Oui assûrément, je suis votre pere autant par la tendresse que par la nature; car je vous aime plus que mes yeux. Mais d'où vient que vous ne faites pas aller votre femme chez vous?

ESCHINUS. Je le voudrois bien; mais la joueuse de flute & ceux qui doivent chanter l'hymenée nous font attendre.

DEMEA. Ecoutez, voulez-vous croire ce bon homme?

ESCHINUS. Quoi, mon pere?

DEMEA. Envoyez-moi promener ces chanteurs d'hymenée, ces joueuses de flutes, ces flambeaux & toute cette foule de gens; faites abattre au plus vîte ce méchant mur qui est dans le jardin; qu'on porte par là la nouvelle mariée, que les deux maisons n'en soient plus qu'une, & que la mere & tous ses domestiques passent aussi chez nous.

ESCHINUS. L'on ne sauroit donner un meilleur conseil, mon pere; en verité vous êtes un homme charmant.

DEMEA. *bas.* Courage, on dit déja que je suis charmant: la maison de mon frere va être percée, toute la foule se jettera là dedans, cela sera sur ses coffres, & bien d'autres choses; que m'importe? je suis un homme charmant & l'on m'a de l'obligation? Mais à propos, Eschinus, faites en sorte que cet homme tout couru d'or fasse un présent de soixante pistoles à ces bons garçons. Syrus, est-ce que tu ne vas pas faire ce que j'ai dit?

SYRUS. Quoi donc?

DEMEA. Abattre ce mur. Et toi, Geta, cours les faire venir par là.

GETA. Que les Dieux vous comblent de biens, Monsieur, puisque vous nous rendez de si bons offices?

DEMEA. Vous le meritez bien, que dites-vous de cet expedient, mon fils?

ESCHINUS. Je le trouve fort bon.

DEMEA. Cela eſt beaucoup mieux, que de porter par la rue une pauvre femme malade & nouvellement accouchée.

ESCHINUS. En verité, mon pere, il ne ſe peut rien de mieux imaginé.

DEMEA. C'eſt ainſi que j'ai accoûtumé de faire. Mais voilà Micion qui ſort.

ACTE CINQUIEME.

SCENE VI.

MICION, DEMEA, ESCHINUS.

MICION *à part.*

C'eſt mon frere qui l'a ordonné? & où eſt-ce qu'il eſt? ha mon frere, eſt-il vrai, l'avez-vous ordonné?

DEMEA. Oui aſsûrément je l'ai ordonné. Et en cela, comme en toute autre choſe, je ſouhaite paſſionnément d'obliger ces perſonnes, de les ſervir, de nous les attacher, & de ne faire qu'une même maiſon de la nôtre & de la leur.

ESCHINUS *à Micion.* Je vous en prie, mon pere,

MICION. Je ne m'y oppoſe pas.

DEMEA. Et bien plus, je vous dis que nous y ſommes obligez. Prémierement c'eſt la mere de la femme de votre fils.

MICION. Et bien après cela?

DEMEA. C'eſt une brave femme, fort modeſte & fort ſage.

MICION. On le dit.

DEMEA. Elle a déja quelques années.

MICION. Je le ſais.

DEMEA.

DEMEA. Il y a long-tems qu'elle n'eſt plus en âge d'avoir des enfans; elle eſt ſeule, elle n'a perſonne qui ait ſoin d'elle.

MICION, *bas*. Que veut-il faire?

DEMEA. Il eſt juſte que vous l'épouſiez. Et vous, Eſchinus, vous devez faire tout ce que vous pourrez pour l'obliger à le faire.

MICION. Moi l'épouſer, dites-vous!

DEMEA. Oui vous.

MICION. Moi!

DEMEA. Vous-même, vous dis-je.

MICION. Vous radotez.

DEMEA. Eſchinus, ſi vous avez de l'eſprit, il le fera.

ESCHINUS. Mon pere.

MICION. Quoi donc, grand benêt, eſt-ce que tu prends garde à ce qu'il dit?

DEMEA. Vous ne gagnez rien; cela ne peut être autrement.

MICION. Vous extravaguez.

ESCHINUS. Souffrez que j'obtienne cela de vous, mon pere.

MICION. Es-tu fou? ôte-toi de là.

DEMEA. Allons, mon frere, faites ce plaiſir là à votre fils.

MICION. Etes-vous en votre bon ſens? moi nouveau marié à ſoixante & cinq ans? & épouſer une vieille décrepite? me le conſeilleriez-vous?

ESCHINUS. Faites-le, je vous prie, je le leur ai promis.

MICION. Oui? vous le leur avez promis? diſpoſez de vous, mon petit mignon.

DEMEA. Allons, faites ce qu'il vous demande; que ſeroit-ce donc s'il vous demandoit quelque choſe de plus grande conſéquence!

MICION. Comme s'il y avoit rien de plus grande conséquence que cela.

DEMEA. Accordez-lui cette grace.

ESCHINUS. Eh, mon pere, cessez d'avoir de la répugnance à nous faire ce plaisir.

DEMEA. Depêchez, promettez-le-nous.

MICION. Ne me laisseras-tu point?

ESCHINUS. Non, que je n'aye obtenu cela de vous.

MICION. En verité c'est là une violence.

DEMEA. Allons, mon frere, obligez-nous jusques au bout.

MICION. Quoique cela me paroisse impertinent, sot, ridicule, & entierement opposé à la vie que j'ai toûjours menée, si vous le souhaitez avec tant d'ardeur, je le veux.

ESCHINUS. Je vous suis bien obligé, mon pere; que j'ai de raisons de vous aimer!

DEMEA. Mais quoi? que dirai-je encore? puisqu'on fait tout ce que je veux; qu'y a-t-il encore? Hegion est leur proche parent & notre allié; il est pauvre; nous devons lui faire quelque bien.

MICION. Eh quel bien?

DEMEA. Vous avez ici près dans le fauxbourg un méchant petit coin de terre que vous affermez à je ne sais qui, donnez-lui-en la jouissance.

MICION. Un méchant petit coin de terre?

DEMEA. S'il est grand, tant mieux, il ne faut pas laisser de le lui donner; il tient lieu de pere à Pamphila, il est honnête homme, & notre allié, on ne sauroit mieux faire. Enfin, mon frere, ne croyez pas que je veuille m'attribuer le beau mot que vous avez tantôt dit si sagement, c'est vous qui en êtes l'auteur? *le défaut le plus ordinaire de tous les hommes, c'est d'être trop attachez au bien quand ils sont vieux.* Nous devons éviter cette tâche, rien

rien n'eſt plus vrai que ce beau mot, nous devons en profiter.

MICION. Que faire? il n'y a pas moyen de s'en défendre, puiſqu'il le veut.

ESCHINUS. Mon cher pere. . . .

DEMEA. C'eſt préſentement que nous ſommes veritablement freres par la naiſſance & par les ſentimens.

MICION. J'en ſuis ravi.

DEMEA. *bas.* Je le tue de ſes propres armes.

ACTE CINQUIEME.

SCENE VII.

SYRUS. DEMEA. MICION. ESCHINUS.

SYRUS *à Demea.*

Monſieur, j'ai fait ce que vous m'aviez commandé.

DEMEA. Tu es un brave homme. Pour moi en verité je ſuis d'avis, & je trouve qu'il eſt juſte qu'aujourd'hui on mette Syrus en liberté.

MICION. Lui en liberté? & pour quelle action?

DEMEA. Pour pluſieurs.

SYRUS. Oh, notre cher Demea, ma foi vous êtes un bon homme! vous ſavez bien auſſi avec quel ſoin je vous ai élevé vos deux enfans dès le beguin, je les ai enſeignez, je leur ai donné des conſeils, des préceptes, j'ai fait tout du mieux qu'il m'a été poſſible.

DEMEA. On le voit bien, tu leur as rendu même d'autres ſervices, tu n'as jamais ferré la mule ſur ce que tu as acheté pour eux, tu les as toûjours fort bien ſervis dans leurs amours, & tu as eu ſoin de leur tenir toûjours le feſtin tout prêt dès le matin

tin, ce ne sont pas là assûrément les actions d'un homme mediocre.

SYRUS. Ho le galant homme que vous êtes!

DEMEA. De plus, il a aujourd'hui aidé à faire le marché de cette Chanteuse, c'est lui qui a pris soin de tout; il est juste qu'on l'en récompense, les autres en feront mieux leur devoir, & d'ailleurs je suis sûr qu'Eschinus le veut.

MICION. Est-il vrai, mon fils? le voulez-vous?

ESCHINUS. Je le souhaite fort.

MICION. Puisque cela est ainsi hola, Syrus, approche, je te mets en liberté.

SYRUS. Vous avez bien de la bonté, Monsieur. Je vous remercie tous en géneral, & vous (*à Demea*) en particulier, Monsieur.

DEMEA. J'ai bien de la joye de te voir libre.

ESCHINUS. Et moi aussi.

SYRUS. J'en suis persuadé. Plût á Dieu que ma joye fût entiere, & que je visse Phrygia ma pauvre femme mise en liberté aussi bien que moi.

DEMEA. Ha, en verité c'est une fort brave femme.

SYRUS. C'est elle qui aujourd'hui a donné la premiere à teter à votre petit-fils.

DEMEA. Ho, en bonne foi, si cela est, il est juste de l'affranchir.

MICION. Comment? l'affranchir pour cela?

DEMEA. Oui sans doute, pour cela. Enfin si vous voulez je vous donnerai ce qu'elle vaut.

SYRUS. Que les Dieux accomplissent toûjours tous vos souhaits, Monsieur.

MICION *à Syrus*. Tu n'as pas mal fait tes affaires aujourd'hui, Syrus.

DEMEA *à Micion*. Cela est vrai, mon frere, pourvû que vous fassiez votre devoir, & que vous lui

lui mettiez un peu d'argent entre les mains, afin qu'il le faſſe valoir, & qu'il ait le moyen de vivre; il vous le rendra bientôt.

MICION. Je ne lui donnerai pas un fetu.

ESCHINUS. Il eſt honnête homme, je vous en répons.

SYRUS *à Micion.* Sur ma parole, Monſieur, je vous le rendrai, donnez ſeulement.

ESCHINUS. Allons, mon pere.

MICION. J'y penſerai.

DEMEA *à Syrus.* Il le fera, ne vous mettez pas en peine.

SYRUS *à Demea.* Ah, que vous avez de bonté!

ESCHINUS. Ah, mon pere, vous êtes le plus galant homme du monde.

MICION *à Demea.* Qu'eſt-ce donc que ceci, mon frere? & qui a pû promptement changer votre humeur? quelle profuſion! quelle prodigalité ſi ſubite!

DEMEA. Je vais vous le dire; c'eſt que j'ai voulu vous faire connoître que ſi nos enfans vous trouvent ſi doux & ſi aimable, ce n'eſt pas que vous viviez comme vous devriez vivre, ni que vous agiſſiez ſelon l'équité & le bon ſens; mais c'eſt que vous êtes indulgent, que vous leur ſouffrez tout, & que vous leur donnez tout ce qu'ils demandent. Préſentement donc, Eſchinus, ſi ma maniere de vie vous eſt odieuſe, parce que je ne ſuis pas d'humeur de vous accorder tout ce que vous voulez, juſte ou injuſte; je ne me mêle plus de votre conduite, dépenſez, achetez, faites tout ce qui vous viendra dans l'eſprit, je ne vous en parlerai de ma vie: mais ſi au contraire vous voulez que je vous reprenne dans les choſes dont votre âge & la paſſion avec laquelle vous les deſirez, vous empêchent de voir les conſéquences & les ſuites, ſi vous voulez

que

que je vous corrige, & que je n'aye pour vous qu'une complaisance de veritable pere; me voici, je suis prêt à vous donner tous mes soins.

ESCHINUS. Nous nous mettons entre vos mains, mon pere, vous êtes plus sage que nous, & vous savez mieux comment il faut se conduire. Mais que deviendra mon frere.

DEMEA. Qu'il ait cette Chanteuse, & que ce soit là la derniere de ses folies.

ESCHINUS. Cela est très-raisonnable, Adieu, Messieurs, battez des mains.

LE

LE PHORMION DE TERENCE.

LE TITRE.

CETTE PIÉCE FUT JOUÉE AUX FETES ROMAINES, SOUS LES EDILES CURULES L. POSTHUMIUS ALBINUS ET L. CORNELIUS MERULA, PAR LA TROUPE DE L. AMBIVIUS TURPIO ET DE L. ATTILIUS DE PRENESTE. FLACCUS AFFRANCHI DE CLAUDIUS FIT LA MUSIQUE, OU IL EMPLOYA LES FLUTES INÉGALES. ELLE EST TOUTE PRISE DU GREC D'APOLLODORE; OU ELLE A POUR TITRE, EPIDICAZOMENOS, ELLE FUT REPRESENTÉE QUATRE FOIS SOUS LE CONSULAT DE C. FANNIUS ET DE M. VALERIUS.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0307
DFG

PERSONNAGES DE LA PIECE.

LE PROLOGUE.

PHORMION, Parasite.

DEMIPHON, Pere d'Antiphon.

ANTIPHON, Fils de Demiphon.

GETA, Valet de Demiphon.

DORION, Marchand d'Esclaves.

CHREMES, Frere de Demiphon & Pere de Phedria.

NAUSISTRATA, Femme de Chremes.

PHEDRIA, Fils de Chremes, & Neveu de Demiphon.

DAVUS, Valet.

SOPHRONA, Nourrice.

HEGION, CRATINUS, CRITON. } Avocats.

PERSONNAGES MUETS.

DORCION, Servante.

PHANION, mariée à Antiphon.

La Scene est à Athenes.

LE

LE PROLOGUE.

Le vieux Poëte que vous connoissez, Messieurs, voyant qu'il ne peut obliger Terence à renoncer à l'étude de la Poësie, & à se jetter dans l'oisiveté, tâche d'en venir à bout par ses médisances; car il ne cesse de dire partout, que toutes les Comedies qu'il a faites jusques ici, sont trop simples, & d'un stile trop peu élevé & cela parce qu'il n'a pas mis, comme lui, dans aucune de ses Piéces un jeune homme furieux, qui dans les accès de sa folie, croit voir fuir une biche poursuivie par des chiens; & que cette Biche aux abois verse des larmes, & le prie de la secourir. Si cet homme se souvenoit que, quand cette nouvelle Piéce de sa façon réüssit si bien, elle dût ce succès à l'adresse des Acteurs plus qu'à son propre merite il ne nous attaqueroit pas avec tant de temerité. Présentement, Messieurs, s'il y a parmi vous quelqu'un qui dise ou qui pense que si le vieux Poëte n'avoit attaqué le nouveau, ce dernier n'ayant à médire de personne, n'auroit pû faire ce Prologue, je me contenterai de lui répondre qu'il s'agit ici de gagner le prix d'honneur qui est proposé à tous ceux qui s'appliquent à travailler pour le Théatre Pour lui, en empêchant Terence de travailler, il a voulu lui ôter tout moyen de subsister; & Terence n'a eu d'autre but que de lui répondre. S'il en avoit usé honnêtement, nous aurions eu pour lui autant d'honnêteté qu'il en auroit eu pour nous; on ne fait que lui rendre ce qu'il a prêté. Mais voilà qui est fini, je ne parlerai plus de lui, quoique de gayeté de coeur il continue ses impertinences: écoutez seulement, je vous prie, ce que j'ai

à vous dire. Nous allons jouer devant vous une Piéce nouvelle, que les Grecs appellent Epidicazomenos, & que nous appellons Phormion, parce qu'un Paraſite ainſi nommé y joue le principal rôle, & que c'eſt ſur lui que roule toute l'intrigue. Si vous honorez notre Poëte de votre bienveillance, donnez-nous, je vous prie, une favorable attention, afin qu'il ne nous arrive pas le meme accident qui nous arriva, lorſque le bruit que l'on fit, nous empecha d'achever la Piéce que nous avions commencée, & nous contraignit de quitter le Théatre. Il eſt vrai que ce malheur fut bientôt reparé par le merite de notre Troupe, qui ſe vit heureuſement ſecourue par votre patience & par votre bonté.

LE

LE PHORMION DE TERENCE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

DAVUS.

Mon meilleur ami & mon compatriote Geta vint hier me trouver, je lui devois encore quelque petite bagatelle d'un reſte de compte; il me pria de lui ramaſſer ce peu d'argent, je l'ai fait, & je le lui apporte: car j'ai ouï dire que ſon jeune Maître s'eſt marié, & je ne doute nullement que cet argent ne ſoit pour faire un préſent à la nouvelle mariée. Quelle injuſtice, bons Dieux! que les pauvres donnent toûjours aux riches. Tout ce que ce miſerable a pu épargner de ſon petit ordinaire, & en ſe refuſant juſqu'à la moindre choſe, elle le raflera tout d'un coup, ſans penſer ſeulement à toutes les peines qu'il a eues à le gagner. Patience pour cela, mais ce ſera encore à recommencer quand ſa Maîtreſſe aura accouché, quand le jour de la naiſſance de l'enfant viendra, quand il ſera initié aux grands Myſteres, enfin à toutes les bonnes fêtes, on donnera à l'enfant, & ce ſera la mere qui en profitera. Mais n'eſt-ce pas là Geta que je vois?

ACTE PREMIER.

SCENE II.

GETA. DAVUS.

GETA *à un valet en sortant du logis.*

Si un certain rousseau vient me demander . . .

DAVUS. Le voici, épargne-toi la peine d'en dire davantage.

GETA. Oh, Davus, je sortois pour aller chez toi.

DAVUS. Voilà ton argent, il est de poids, & tu y trouveras le compte.

GETA. Tu me fais plaisir, & je remercie de tout mon coeur de t'en être souvenu.

DAVUS. Tu as raison, de la maniere dont on vit aujord'hui on doit être bien obligé aux gens qui payent leurs dettes. Mais d'où vient que tu es triste?

GETA. Qui moi? helas tu ne sais pas la crainte & le danger où je suis . . .

DAVUS. Qu'y a-t-il donc?

GETA. Tu le sauras pourvû que tu sois homme à te taire.

DAVUS. Va, tu es bien fou; doit-on craindre de confier son secret à un homme à qui l'on a confié son argent sans s'en être mal trouvé. Que gagnerois-je présentement à te tromper?

GETA. Ecoute donc.

DAVUS. Je te donne tout le temps que tu voudras, parle.

GETA. Davus, connois-tu Chremès, le frere aîné de notre bon homme?

DAVUS. Pourquoi ne le connoîtrois-je pas?

GETA. Et son fils Phedria, le connois-tu aussi?

DAVUS. Comme je te connois.

GETA.

GETA. Il faut donc que tu sachès que ces deux vieillards sont partis en même tems, Chremès pour aller â Lemnos, & notre bon homme pour aller en Cilicie, chez un ancien hôte qui l'a attiré par ses lettres, où il lui promettoit presque des montagnes d'or.

DAVUS. Quoi ce bon homme s'est laissé aller ainsi à ces belles paroles, un homme si riche?

GETA. Cesse de t'étonner, c'est son naturel.

DAVUS. Ho parbleu c'est dommage que je ne sois grand Seigneur.

GETA. Ces deux vieillards donc en partant m'ont laissé ici auprès de leurs enfans comme leur gouverneur.

DAVUS. Mon pauvre Geta, tu as pris là un méchant emploi.

GETA. Je sais ce qu'en vaut l'aune, & je me souviens fort bien que ce jour-là le Dieu qui me protege, étoit en colere contre moi & m'avoit abandonné. D'abord je commençai à resister aux volontés de ces jeunes gens; mais à quoi bon tant de discours? pendant que j'ai été fidele à mon Maître, je m'en suis toûjours fort mal trouvé.

DAVUS. Je m'en doutois bien. Quelle folie de regimber contre l'aiguillon.

GETA. Aussi pris-je bientôt le parti de faire tout ce qu'ils vouloient, & de ne leur contredire en rien.

DAVUS. Tu as suivi, comme on dit, le cours du marché.

GETA. Notre jeune Maître (*Antiphon*) ne fit rien de mal les premiers jours. Pour Phedria, son pere ne fut pas plûtôt parti qu'il trouva une certaine chanteuse dont il devint fou. Cette fille étoit chez un Marchand d'Esclaves, le plus infame coquin du monde; nous n'avions rien à donner,

nos vieillards y avoient mis bon ordre. Notre jeune amoureux n'avoit donc d'autre consolation que de repaître ses yeux, de suivre sa Maîtresse, & de l'accompagner quand elle alloit chez ses Maîtres de Musique, & de la ramener chez elle. Et nous, qui n'avions rien de meilleur à faire, nous suivions ordinairement Phedria. Vis-a-vis du lieu où cette fille alloit prendre ses leçons, il y avoit une boutique de Barbier. C'étoit là que nous attendions qu'elle sortit pour s'en retourner. Un jour que nous y étions, nous voyons arriver tout d'un coup un jeune homme qui pleuroit? cela nous surprend, nous demandons ce que c'est. Jamais, dit-il, la pauvreté ne m'a paru un fardeau si insupportable que présentement: je viens de voir par hazard dans ce voisinage une jeune fille qui pleure sa mere qui vient de mourir, elle est prés du corps, & elle n'a ni parent ni ami, personne enfin qu'une pauvre vieille qui lui aide à faire ses funerailles, cela m'a fait une grande compassion; cette fille est d'une beauté charmante. Que te dirai-je davantage, Davus, nous fumes tous touchez de ce discours, & Antiphon prenant d'abord la parole: Voulez vous, dit il, que nous allions voir? un autre dit, je le veux, allons, menez-nous je vous prie: nous allons, nous arrivons, nous voyons. Qu'elle étoit belle! Cependant, imagine-toi, Davus, qu'elle n'avoit pas la moindre chose qui pût relever sa beauté. Ses cheveux étoient en desordre, ses pieds nuds; la douleur étoit peinte sur son visage, un torrent de larmes couloit de ses yeux, elle n'avoit que de méchans habits; Enfin elle étoit faite de maniere, que si elle n'avoit eu un fonds de beauté à toute sorte d'épreuves, tant de choses n'auroient pas manqué de l'éteindre & de l'éfacer. Celui qui aimoit

la

la Chanteuse dit seulement; elle est assez jolie, vraiment; mais le nôtre . . .

DAVUS. Je vois cela d'ici, il en devint amoureux dès le moment.

GETA. Sais-tu avec quelle fureur? vois jusqu'où alla sa folie; dès le lendemain il va trouver la vieille dont je t'ai parlé, il la prie de lui faire voir cette fille; elle le refuse, & lui représente qu'il a des desseins fort injustes, que cette fille est Citoyenne d'Athenes, qu'elle est bien élevée; qu'elle est de bonne famille; que s'il veut l'épouser, les loix lui en faciliteront les moyens, & que s'il a d'autres intentions, elle ne peut plus ni l'entendre ni le voir. Notre homme ne sût d'abord à quoi se resoudre, il mouroit d'envie de l'épouser, mais il craignoit son pere.

DAVUS. Quoi, après que son pere auroit été de retour, n'auroit-il pas consenti à ce mariage?

GETA. Lui, il auroit donné à son fils une femme sans bien, & une inconnue? jamais il ne l'auroit fait.

DAVUS. Qu'arrive-t-il donc enfin?

GETA. Qu'arrive-t-il? Il y a un certain Parasite nommé Phormion, homme entreprenant, lequel . . . Que les Dieux puissent l'abimer?

DAVUS. Qu'a-t-il fait?

GETA. Il a donné le conseil que je vais te dire. Il y a une Loi qui ordonne aux orphelines de se marier à leurs plus proches parens, & cette même Loi ordonne aussi aux proches parens de les épouser. Je dirai donc, lui dit-il, que vous êtes le plus proche parent de cette fille, je ferai semblant d'être l'ami de son pere, & je vous ferai assigner. Nous irons devant les Juges; là j'étalerai toute la genéalogie, je dirai qui étoit le pere,

qui étoit la mere, à quel degré vous êtes son parent, le tout de mon invention, & ce qu'il y a de bon & de commode dans cette affaire, c'est que comme vous ne vous opposerez pas beaucoup à ce que je dirai, je gagnerai mon procès sans difficulté. Votre pere reviendra, il me poursuivra, que m'importe? la fille sera toûjours à nous.

DAVUS. Voilà une plaisante entrepriſe!

GETA. Il persuade notre homme, on suit ce bel expedient, nous allons devant les Juges, nous sommes condamnez, il l'épouse.

DAVUS. Que me dis-tu là?

GETA. Ce que tu entends.

DAVUS. Ah, mon pauvre Geta, que vas-tu devenir?

GETA. Je ne sais. Ce que je sais fort bien, c'est que je supporterai courageusement tout ce que la fortune m'envoyera.

DAVUS. Voilà qui me plaît, c'est avoir du courage.

GETA. Je n'ai d'esperance qu'en moi seul.

DAVUS. C'est bien fait.

GETA. Vraiment oui, j'aurois recours à un interceſſeur qui viendroit dire foiblement, ha, laiſſez-le, je vous prie; s'il fait jamais la moindre faute, je ne vous prierai plus pour lui. Ce seroit même beaucoup s'il n'ajoutoit pas, quand je serai sorti, assommez-le si vous voulez.

DAVUS. Et cet amoureux transi qui va comme un Pedagogue conduire & reconduire cette chanteuse, comment fait-il ses affaires?

GETA. Ma foi pauvrement.

DAVUS. Il n'a peutêtre pas beaucoup à donner,

GETA. Rien du tout que des paroles.

DAVUS. Son pere est-il revenu?

GETA

GETA. Pas encore.

DAVUS. Et votre bon homme, quand l'attendez-vous ?

GETA. Cela n'eſt pas encore bien certain ; mais on vient de me dire qu'il y a une Lettre de lui chez les Maîtres des ports, je vais la prendre.

DAVUS. N'as-tu plus rien à me dire, Geta?

GETA. Je te ſouhaite toute ſorte de bonheur. *Il rentre chez lui, appelle un petit garçon & lui donne l'argent, qu'il avoit reçu.* Hola, garçon, n'y a-t-il là perſonne ? prenez cet argent, donnez-le à Dorcion.

ACTE PREMIER.

SCENE III.

ANTIPHON. PHEDRIA.

ANTIPHON.

Faut-il donc, Phedria, que je me ſois mis en état de ne pouvoir penſer qu'avec des frayeurs mortelles au retour de mon pere, de l'homme du monde qui m'aime avec le plus de tendreſſe, & qui me veut le plus de bien! ah ſi je n'avois pas été tout à fait inconſideré, je l'attendrois préſentement avec tous les ſentimens que je devrois avoir.

PHEDRIA. Qu'eſt-ce donc que ceci ?

ANTIPHON. Me le demandez-vous, vous qui avez été le témoin & le confident de l'action hardie que je viens de faire? Plût à Dieu que Phormion ne ſe fût jamais aviſé de me donner un ſi pernicieux conſeil! & qu'en ſervant ma paſſion il ne m'eût pas engagé dans une affaire qui va être la ſource de tous mes maux. Je n'aurois pas eu la

perſonne que j'aime; Eh bien, j'aurois mal paſſé quelques jours, mais ce chagrin continuel ne me rongeroit pas le coeur . . .

PHEDRIA. Je vous entends.

ANTIPHON. Pendant qu'à toute heure & à tout moment j'atttends l'arrivée d'un pere qui va me priver de toute la douceur de ma vie.

PHEDRIA. Les autres ſe plaignent de ce qu'ils ne peuvent avoir ce qu'ils aiment, & vous vous tourmentez de ce que vous le poſſedez. Antiphon, l'amour vous a trop bien traité. Pour moi je ne vois rien qui ſoit plus digne d'envie que l'état où vous êtes, Je ſerois bien obligé aux Dieux, s'ils vouloient me donner autant de beaux jours que vous en avez eu; & je me ſoûmettrois de tout mon coeur à leur abandonner après cela ma vie ſans aucun regret. Jugez ſi les obſtacles qui s'oppoſent à mon amour, ne doivent pas m'accabler de chagrin, & ſi les faveurs que l'amour vous fait, ne doivent pas vous remplir de joye! je ne parle pas même du bonheur que vous avez eu de trouver, ſans être obligé de faire aucune dépenſe, une perſonne bien née & de condition, & d'avoir, comme vous l'aviez toûjours ſouhaité, une femme ſur qui la médiſance ne ſauroit rien trouver à redire; Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir que vous êtes heureux en tout. La ſeule choſe qui vous manque, c'eſt un eſprit capable de ſupporter tout ce grand bonheur. Si vous aviez à paſſer par les mains de maudit Marchand d'Eſclaves à qui j'ai affaire, vous le ſentiriez. Voilà comme nous ſommes tous faits, nous ne ſommes jamais contens de l'état où nous nous trouvons.

ANTIPHON. Mais c'eſt vous-même, Phedria, qui me paroiſſez heureux, car vous êtes encore ſur vos

vos pieds, vous avez le temps de penſer à ce que vous voulez, & vous pouvez ou ſerrer ou rompre vos chaînes, au lieu que j'en ſuis réduit à ne pouvoir, ni conſerver l'objet de mon amour, ni me reſoudre à le perdre. Mais qu'eſt-ce que je vois? n'eſt-ce pas Geta qui vient à nous avec tant de hâte. C'eſt lui-même. Ha que je crains les nouvelles qu'il vient m'apporter.

ACTE PREMIER.

SCENE IV.

GETA. ANTIPHON. PHEDRIA.

GETA *ſans apperçevoir les autres.*

C'en eſt fait, tu es perdu ſans reſſource, mon pauvre Geta, ſi tu ne trouves bien vîte quelque bon expedient, voilà tout d'un coup mille maux qui vont fondre ſur ta tête ſans que tu y ſois préparé. Je ne ſais comment faire, ni pour les prévenir, ni pour m'en tirer, car ce ſeroit une folie de croire que notre belle équippée puiſſe être plus long-tems ſecrete.

ANTIPHON *à Phedria.* Qu'a-t-il donc à venir ſi épouvanté.

GETA. Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que je n'ai qu'un moment pour prendre mes meſures, car voilà mon Maître qui va venir tout préſentement.

ANTIPHON *à Phedria.* Que malheur eſt-ce là?

GETA. Quand il aura tout appris, que pourrai-je trouver pour appaiſer ſa colere? parlerai-je? cela ne fera que l'enflammer davantage; me tairai-je? c'eſt le moyen de le faire cabrer. Quoi donc, me juſtifier? c'eſt peine perdue. Que je ſuis malheureux! mais ce n'eſt pas pour moi ſeul que je ſuis

en

en peine; le malheur d'Antiphon me touche bien plus ſenſiblement; j'ai pitié de lui, c'eſt pour lui que je crains. Je puis bien dire que c'eſt lui ſeul qui me retient ici: car ſans lui j'aurois déja pourvû à mes affaires, & je me ſerois vangé de mauvaiſe humeur de notre bon homme; j'aurois plié la toilette, & j'aurois gagné au pied.

ANTIPHON *à Phedria.* Que dit-il de plier la toilette, & de gagner au pied?

GETA. Mais où trouverai-je Antiphon, & où l'irai-je chercher?

PHEDRIA. Il parle de vous.

ANTIPHON. J'attends quelque grand malheur de ce qu'il va me dire.

PHEDRIA. Ha êtes-vous ſage?

GETA. Je m'en vais au logis, il y eſt la plus grande partie du temps.

PHEDRIA. Rappellons-le.

ANTIPHON *à Geta.* Arrête tout à l'heure.

GETA. Ho, ho, vous parlez bien en maître, qui que vous ſoyez.

ANTIPHON. Geta.

GETA. Voilà juſtement l'homme que je cherchois.

ANTIPHON. Quelles nouvelles m'apportes-tu? dis vîte en un mot, ſi cela ſe peut.

GETA. Je le ferai.

ANTIPHON. Parle.

GETA. Je viens de voir au port . . .

ANTIPHON. Quoi, mon . . .?

GETA. Vous y voilà.

ANTIPHON. Je ſuis mort!

PHEDRIA. Quoi?

ANTIPHON. Que ferai-je?

PHEDRIA *à Geta.* Que dis-tu?

GETA *à Phedria.* Que je viens de voir ſon pere au port, votre oncle.

ANTIPHON *à part.* Quel remede trouver à un malheur ſi ſubit? ah, ſi je ſuis réduit à me ſéparer de vous, Phanion, je ne puis plus ſouhaiter de vivre.

GETA *à Antiphon.* Puiſque cela eſt donc ainſi, vous devez travailler d'autant plus à vous tenir ſur vos gardes, la fortune aide les gens de coeur.

ANTIPHON. Je ne ſuis pas maître de moi.

GETA. Il eſt pourtant plus neceſſaire que jamais que vous le ſoyez préſentement: car ſi votre pere s'aperçoit que vous ayez peur, il ne doutera pas que vous ne ſoyez coupable.

PHEDRIA. Cela eſt vrai.

ANTIPHON. Je ne puis pas me changer.

GETA. Où en feriez-vous donc, s'il vous falloit faire des choſes bien plus difficiles?

ANTIPHON. Puiſque je ne puis faire l'un, je ferois encore moins l'autre.

GETA *à Phedria.* Cet homme va tout gâter, Phedria, voilà, qui eſt fait, à quoi bon perdre ici davantage notre temps? je m'en vais.

PHEDRIA. Et moi auſſi.

ANTIPHON. Et je vous prie, ſi je contrefaiſois ainſi l'aſſûré, ſeroit-ce aſſez?

GETA. Vous vous moquez.

ANTIPHON. Voyez cette contenance; qu'en dites-vous? y ſuis-je?

GETA. Non.

ANTIPHON. Et préſentement?

GETA. A peu près.

ANTIPHON. Et comme me voilà?

GETA. Vous y êtes. Ne changez pas, & ſouvenez-vous de répondre parole pour parole, & de lui bien tenir tête, afin que dans ſon emportement il

il n'aille pas vous renverser d'abord par les choses dures & fâcheuses qu'il vous dira.

ANTIPHON. J'entends.

GETA. Dites-lui que vous avez été forcé malgré vous par la Loi, & par la Sentence qui a été rendue. Entendez-vous? Mais qui est-ce vieillard que je vois au fond de la place?

ANTIPHON. C'est lui, je ne saurois l'attendre.

GETA. Ah, qu'allez-vous faire? où allez-vous? Arrêtez, vous dis-je.

ANTIPHON. Je me connois, je sais la faute que j'ai faite. Je vous recommande Phanion, & je remets ma vie entre vos mains.

PHEDRIA. Que ferons-nous donc, Geta?

GETA. Pour vous, vous allez entendre une bonne Mercuriale, & moi je vais avoir les étrivieres, ou je suis fort trompé; mais, Monsieur, je serois d'avis que nous suivissions le même conseil que nous donnions tout à l'heure à Antiphon.

PHEDRIA. Va te promener avec ton *je serois d'avis;* ordonne hardiment ce que tu veux que je fasse.

GETA. Vous souvenez-vous de ce que vous aviez resolu de dire tous deux, quand vous commençates cette belle affaire; que la cause de cette fille étoit la meilleure du monde, la mieux établie, la plus inconteſtable & la plus juste.

PHEDRIA. Je m'en souviens.

GETA. Voilà ce que vous devez dire à présent, ou même trouver de meilleures raisons & de plus subtiles, s'il est possible.

PHEDRIA. Je n'oublierai rien pour cela.

GETA. Attaquez-le donc le prémier, je serai ici comme un corps de reserve pour vous soutenir en cas de besoin.

PHEDRIA. Fais.

ACTE

ACTE PREMIER.

SCENE V.

DEMIPHON. GETA. PHEDRIA.

DEMIPHON.

Est-il donc enfin possible qu'Antiphon se soit marié à mon insû? qu'il ait eu si peu de respect pour l'autorité de pere? passe encore pour cette autorité, mais n'avoir pas craint les reproches qu'il savoit que je lui ferois, & n'avoir eu ni pudeur ni honte! quelle audace! ah, Geta, maudit donneur de conseils!

GETA *bas.* A grand' peine enfin me voilà de la partie.

DEMIPHON. Que pourront-ils me dire? quelle excuse trouveront-ils? je ne saurois me l'imaginer.

GETA *bas.* Ma foi l'excuse est toute trouvée, pensez à autre chose si vous voulez.

DEMIPHON. Quoi? me diront-ils qu'il a fait ce mariage malgré lui; que la Loi l'y a forcé? j'entends cela, & je l'avoue.

GETA *bas.* Cela me plaît.

DEMIPHON. Mais de donner cause gagnée à sa partie contre sa conscience, & sans former la moindre opposition, la Loi les y a-t-elle forcez?

GETA *bas.* Voilà l'enclouûre.

PHEDRIA *à Davus,* Je la guerirai de reste, laisse-moi faire.

DEMIPHON. Je ne sais à quoi me déterminer; car c'est une affaire que je n'aurois jamais pû prévoir; & je suis dans une si furieuse colere, que je ne puis arrêter mon esprit à penser aux voyes que j'ai à prendre. C'est pourquoi tous tant que nous sommes, lorsque la fortune nous est le plus favorable, nous devrions travailler avec le plus d'applica-

plication à nous mettre en état de supporter ses disgraces; & quand on revient de quelque voyage, on devroit toûjours se préparer aux dangers, aux pertes, à l'exil, & penser qu'on trouvera son fils dans le déreglement, ou sa fille malade, ou sa femme morte, que tous ces accidens arrivent tous les jours, qu'ils peuvent nous être arrivez comme à d'autres; ainsi rien ne pourroit nous surprendre, ni nous paroître nouveau; & tout ce qui arrivoit contre ce que nous aurions attendu, nous le prendrions pour un gain fort considerable.

GETA *à Phedria à part.* Ho, Monsieur, on ne sauroit croire de combien je passe notre Maître en sagesse. Tous les maux qui peuvent m'arriver sont prévûs; il y a long-temps que j'ai fait ces réflexions: quand mon Maître sera de retour j'irai pour le reste de mes jours moudre au Moulin; j'aurai les étrivieres; je serai mis aux fers; on m'envoyera travailler aux champs; aucun de tous ces accidens ne pourra ni me surprendre, ni me paroître nouveau; & tout ce qui m'arrivera contre ce que j'ai attendu, je le prendrai pour un gain fort considerable. Mais que n'allez-vous l'aborder, & l'amadouer par vos belles paroles?

DEMIPHON. Je vois Phedria, le fils de mon frere, il vient au devant de moi.

PHEDRIA *à Demiphon.* Bon jour, mon oncle.

DEMIPHON. Bon jour. Mais où est Antiphon?

PHEDRIA. Je me réjouis de vous voir arrivé en bonne santé.

DEMIPHON. Je le crois, répondez-moi seulement.

PHEDRIA. Il se porte bien, il est ici. Vos affaires vont-elles comme vous le souhaitiez?

DEMIPHON. Plût à Dieu!

PHEDRIA. Que veut dire cela, mon oncle?

DEMIPHON.

DEMIPHON. Vous me le demandez, Phedria? Vous avez fait un beau mariage en mon absence.

PHEDRIA. Ho, ho, est-ce pour cela que vous êtes en colere contre lui?

GETA *à part.* Le bon Acteur!

DEMIPHON. Et comment n'y serois-je pas? je voudrois bien qu'il se présentât devant moi, afin qu'il apprît que par sa faute le meilleur de tous les peres est devenu le pere le plus terrible & le plus inexorable.

PHEDRIA. Cependant, mon oncle, il n'a rien fait qui doive vous mettre en colere.

DEMIPHON. Voilà-t-il pas? ils sont tous bâtis les uns comme les autres, ils s'entendent comme larrons en foire; qu'on en connoisse un, on les connoît tous.

PHEDRIA. Point du tout, mon oncle.

DEMIPHON. Quand l'autre a fait une sottise, celui-ci ne manque pas de paroître pour le défendre, & quand c'est celui-ci, l'autre se trouve là à point nommé pour le soûtenir, ils se rendent la pareille.

GETA *à part.* Ma foi, le bon homme les a mieux depeins qu'il ne pense.

DEMIPHON. Car si cela n'étoit pas, Phedria, vous ne prendriez pas si bien son parti.

PHEDRIA. Mon oncle, si Antiphon n'a pas eu tout le soin qu'il devoit avoir de ses affaires & de sa réputation, & qu'il soit coupable comme vous le croyez, je n'ai pas un seul mot à dire pour l'empêcher de recevoir le chatiment qu'il merite. Mais aussi si quelque fourbe s'appuyant sur ses ruses & sur sa chicane, dresse des embuches à notre jeunesse, & est venu à bout de ses desseins. est-ce notre faute? n'est-ce pas plûtôt celle des Juges, qui très-souvent par envie, ôtent au riche ce qui

eſt à lui, & par compaſſion donnent au pauvre ce qui ne lui appartient pas.

GETA *à part.* Si je n'étois bien inſtruit du fait, je croirois qu'il dit la verité.

DEMIPHON. Mais y a-t-il au monde un Juge qui puiſſe connoître votre bon droit, ſi vous ne répondez pas un mot, non plus qu'il a fait?

PHEDRIA. En cela il lui eſt arrivé ce qui arrive à tous les jeunes gens bien nez. Quand il a été devant les Juges, il n'a pû dire ce qu'il avoit préparé; la honte a augmenté ſa timidité naturelle, & l'a rendu muet.

GETA *à part.* Je ſuis bien content de notre Avocat. Mais pourquoi differer d'aborder le bon homme? *à Demiphon.* Monſieur, je vous donne le bon jour. Je me réjouïs de vous voir de retour en bonne ſanté.

DEMIPHON. Ho, bon jour, notre bon gouverneur, l'appui de toute la famille, à qui en partant j'avois ſi bien recommandé mon fils!

GETA. Il y a long-temps, Monſieur, que j'entens que vous nous accuſez tous, quoique nous n'ayons pas le moindre tort, & moi ſurtout, qui en ai beaucoup moins encore que tous les autres. Car que vouliez-vous que je fiſſe en cette affaire? Les Loix ne permettent pas à un Eſclave de plaider une cauſe, & ſon témoignage n'eſt point reçu.

DEMIPHON. Je paſſe ſur toutes les belles raiſons qu'on m'a deja dites; je veux encore qu'un jeune homme ſans experience ait été timide, & pour toi tu étois Eſclave; mais quelque parente qu'elle fût, il n'étoit pas pour cela neceſſaire de l'épouſer: il falloit ſeulement s'en tenir aux termes de la Loi, lui payer ſa dot, & qu'elle cherchât un autre mari. La raiſon lui a-t-elle ſi fort manqué, qu'il

qu'il ait mieux aimé prendre une femme sans bien?

GETA. Ce n'est pas la raison qui nous a manqué, c'est l'argent.

DEMIPHON. Que n'en prenoit-il quelque part?

GETA. Quelque part! rien n'est plus aisé à dire.

DEMIPHON. Enfin s'il n'en pouvoit trouver autrement, il sa falloit en prendre à usure.

GETA. Oui! c'est fort bien dit à vous, voire qui auroit trouvé des prêteurs vous vivant.

DEMIPHON. Non, non, il n'en ira pas ainsi, cela ne se peut. Moi je souffrirois que cette femme demeurât avec lui un seul jour? je ne le ferois pas pour un Royaume. *à Geta.* Je veux que l'on m'amene cet homme, ou que l'on m'enseigne où il demeure.

GETA *à Demiphon.* Phormion, sans doute.

DEMIPHON. L'homme qui soûtient cette femme.

GETA. Je vais vous l'amener tout à l'heure.

DEMIPHON *à Phedria.* Et Antiphon où est-il?

PHEDRIA. Il est sorti.

DEMIPHON. Phedria, allez le chercher, & me l'amenez ici.

PHEDRIA. C'est là que je vais de ce pas.

GETA *bas à Phedria.* Oui chez sa Maîtresse.

DEMIPHON. Et moi je m'en vais entrer un moment chez nous, pour y saluer les Dieux Penates. De là j'irai à la Place, & je prierai quelques-uns de mes amis de venir m'aider dans cette affaire, afin que si Phormion vient je ne sois pas pris au dépourvû.

ACTE SECOND.

SCENE I.

PHORMION. GETA.

PHORMION.

Quoi, tu dis qu'Antiphon ayant apprehendé la vûe de son pere, a pris le parti de s'enfuir?

GETA. Assûrément.

PHORMION. Qu'il a abandonné Phanion?

GETA. Oui.

PHORMION. Et que ce bon homme est en colere?

GETA. Furieusement.

PHORMION *à part.* Mon pauvre Phormion, c'est sur toi seul que toute cette affaire va rouler; c'est toi qui as fait la faute, il faut que tu la boives, prépare-toi.

GETA. Je te prie. . .

PHORMION. S'il me demande. . .

GETA. Nous n'avons d'espoir qu'en toi.

PHORMION. M'y voilà. Mais s'il me répond. . ,

GETA. Tu nous as poussez à cela. . . .

PHORMION. C'est là l'affaire. . . .

GETA. Ne nous abandonne pas.

PHORMION. Tu n'as qu'à me donner le vieillard; toutes mes mesures sont prises dans ma tête.

GETA. Que vas-tu faire?

PHORMION. Que demandes-tu, sinon que Phanion demeure, que je tire d'intrigue Antiphon, & que je détourne toute la colere du vieillard sur moi?

GETA. Oh le brave homme, & le bon ami! Mais, Phormion, je crains bien, que comme cela arrive souvent, ce grand courage n'aboutisse à te faire mettre les fers aux pieds.

PHOR-

PHORMION. Ah ne crains point, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je fais mon apprentiſſage; je ſais fort bien où je mettrai le pied. Combien crois-tu que j'ai battu de gens en ma vie, tant Bourgeois qu'Etrangers, & battu à les laiſſer preſque morts? Plus on fait ce mêtier, plus on le fait ſûrement. Dis-moi un peu, as-tu jamais ouï dire qu'on m'ait appellé en Juſtice pour me demander réparation?

GETA. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait?

PHORMION. Parce qu'on ne tend pas de filets au milan ni à l'épervier, qui ſont des oiſeaux qui nous font du mal; mais on en tend à ceux qui ne nous en font point. Car avec ceux-ci il y a quelque choſe à gagner, & avec les autres on perd ſa peine. Le danger eſt toûjours pour ceux avec qu'il y a quelque choſe à prendre. On ſait que je n'ai rien. Tu me diras que je leur ſerai adjugé, & qu'ils m'emmeneront chez eux; bagatelles! ils n'ont garde de vouloir nourrir un ſi grand mangeur, & ma foi ils ne ſont pas niais de ne me pas rendre un ſi bon office pour les méchans tours que je leur ai jouez.

GETA. Antiphon ne ſauroit jamais aſſez reconnoître un ſi grand ſervice.

PHORMION. C'eſt plûtôt ce que les grands Seigneurs font pour nous que nous ne ſaurions jamais aſſez reconnoître. N'eſt-ce pas une choſe bien agréable de ne parler jamais d'écot? d'être tous les jours baigné & parfumé? de n'avoir jamais aucun embarras dans l'eſprit? pendant que le Maître eſt accablé de ſoins & de dépenſe, de n'avoir qu'à ſe réjouir? de rire ſon ſou pendant qu'il enrage? on boit le premier: on ſe met à table avant tous les autres: on vous ſert un ambigu.

GETA. Quel mot eſt-ce là?

PHORMION. Un repas où il y a tant de differens mets que l'on ne sait que choisir. Quand tu auras bien consideré de quel prix sont toutes ces choses, & l'agrément qu'elles ont, pourras-tu t'empêcher de prendre pour ton Dieu sur terre celui qui les fournit?

GETA. Voici le bon homme, tiens-toi sur tes gardes. Le premier choc est ce qu'il y a de plus rude; si tu le soûtiens, tout le rêste ne sera que jeu.

ACTE SECOND.

SCENE II.

DEMIPHON. GETA. PHORMION. HEGION. CRATINUS. CRITON.

DEMIPHON *accompagné de trois Avocats sans voir les autres.*

Avez-vous jamais ouï dire, qu'on ait fait à qui que ce soit une injure comme celle que je viens de recevoir? Venez m'aider, je vous prie.

GETA *à part à Phormion.* Il est en colere, ma foi.

PHORMION *bas.* Tais-toi, st, st, je m'en vais le mener batant. *haut.* O Dieux immortels! Demiphon ose soûtenir que Phanion n'est pas sa parente?

GETA *haut.* Oui assûrément il le soûtient.

DEMIPHON *aux trois Avocats.* Voilà sans doute l'homme dont je vous parlois, suivez-moi.

PHORMION. Qu'il ne sait pas même qui étoit son pere?

GETA. Assûrément.

PHORMION. Et qu'il n'a jamais connu Stilphon?

GETA. Assûrément.

PHOR

PHORMION. Parce qu'elle est demeurée pauvre & miserable, on ne veut pas connoître son pere, & on la mépriſe; voyez je vous prie ce que fait l'avarice!

GETA. Si tu vas accuſer mon Maitre d'avarice, je ne le ſouffrirai pas. *Briſons là je te prie.*

DEMIPHON. Qu'elle hardieſſe! vient-il encore m'accuſer & ſe plaindre tout le premier?

PHORMION. Car pour Antiphon, je ne ſaurois être fâché contre lui, s'il ne l'a pas fort connu, parce que ce bon homme déja vieux, pauvre & vivant de ſon travail, ſe tenoit ordinairement à la campagne, où il avoit affermé de mon pere une petite maiſon qu'il faiſoit valoir; & je me ſouviens fort bien de lui avoir ſouvent ouï dire que ce parent ici le mépriſoit. Mais, bons Dieux, quel homme c'étoit! je n'ai jamais vû un ſi homme de bien.

GETA. Que lui & toi ayez été tout ce qui tu voudras, que nous importe? tu vas bien nous en conter.

PHORMION. Va te promener. Eſt-ce que ſi je ne l'avois connu pour un homme de bien, j'aurois attiré ſur ma famille un ſi puiſſant ennemi pour l'amour de ſa fille, que ton Maître mépriſe ſi malhonnêtement?

GETA. Maraud, tu continues de dire des injures à mon Maître en ſon abſence?

PHORMION. Je ne lui dis que ce qu'il merite.

GETA. Tu continues, pendard?

DEMIPHON. Geta.

GETA *à Phormion.* Voleur public, Fauſſaire.

DEMIPHON *à Geta.* Geta.

PHORMION *bas à Geta.* Répons.

GETA *à Demiphon.* Qui eſt-ce! ha, ha!

DEMIPHON. Tai-toi.

GETA. Monsieur, d'aujourdhui cet h'omme-ci n'a cessé de vous dire en votre absence des injures que vous ne meritez point, & qu'il merite lui-même.

DEMIPHON. Oh, c'est assez. Mon ami, avec votre permission, la premiere chose que je vous demande, c'est que vous me répondiez, si cela ne vous incommode point. Qui étoit cet ami dont vous parlez? Expliquez-moi cela. je vous en prie, & en quelle maniere il se disoit mon parent?

PHORMION. Vous me le demandez, comme si vous ne le connoissiez pas.

DEMIPHON. Je connoissois? moi?

PHORMION. Sans doute.

DEMIPHON. Je le nie. Vous qui le soûtenez, prouvez-le, & faites-m'en souvenir.

PHORMION. Ho, ho, vous ne connoissiez pas votre parent!

DEMIPHON. Vous me faites mourir. Dites son nom.

PHORMION. Son nom? volontiers. *Il cherche ce nom qu'il a oublié.*

DEMIPHON. Dites donc, pourquoi ce silence?

PHORMION. *bas.* Je suis au désespoir, ce nom m'est échapé!

DEMIPHON. Quoi? Comment?

PHORMION. Geta, si tu te souviens du nom que nous avons dit tantôt, fais-m'en souvenir. *Il tousse en même tems fort haut, pour donner lieu à Geta de lui dire ce nom sans que Demiphon l'entende.* Hé, hé, qu'ai-je affaire de vous le dire, comme si vous ne le saviez pas? Vous venez ici pour me surprendre.

DEMIPHON. Moi pour vous surprendre!

GETA.

GETA *bas à Phormion.* Stilphon.

PHORMION. Au fonds que m'importe? C'eſt Stilphon.

DEMIPHON. Qui?

PHORMION. Stilphon, vous dis-je. Vous ne connoiſſiez autre.

DEMIPHON. Je ne le connoiſſois point, & qui plus eſt, je n'ai de ma vie eu aucun parent de ce nom là.

PHORMION. Eſt-il poſſible! n'avez-vous point de honte? s'il avoit laiſsé de grands biens . . .

DEMIPHON. Que les Dieux te confondent.

PHORMION. Vous ſeriez le premier à dire par nom & par ſurnom toute votre généalogie depuis l'ayeul & le triſayeul.

DEMIPHON. Juſtement. Si je fuſſe arrivé à temps, quand l'affaire fut jugée, j'aurois expliqué nos degrez de parenté. Faites de même, vous, dites, comment eſt-elle ma parente?

GETA. Ma foi, mon Maître, vous le prenez bien. *bas.* Mon ami ſonge à toi.

PHORMION. J'ai expliqué cela fort nettement devant les Juges, quand il a fallu. Pourquoi votre fils ne l'a-t-il pas refuté?

DEMIPHON. Me parlez-vous de mon fils, dont la ſottiſe eſt au deſſus de tout ce qu'on en peut dire?

PHORMION. Mais vous qui êtes plus ſage, allez trouver Meſſieurs les Magiſtrats, afin qu'ils remettent l'affaire ſur le bureau; car je vois bien que vous êtes le Roi ici, & que vous avez le droit de faire juger une même affaire deux fois.

DEMIPHON. Quoique l'on m'ait fait injuſtice,

cependant plûtôt que d'avoir des procès, & que de vous entendre, je veux bien faire tout comme si elle étoit ma parenre, & payer sa dot pour satisfaire à la Loi. Tenez, allez la prendre, voilà quinze pistoles.

PHORMION. Ha, ha, ha, ha! le plaisant homme!

DEMIPHON. Qu'y a-t-il donc? Ce que je demande n'est-il pas juste; & ne pourrai-je pas obtenir ce que le droit accorde à tout le monde?

PHORMION. N'y a-t-il que cela je vous prie? Quoi après que vous aurez abusé une honnête fille il vous sera permis de la renvoyer en lui donnant, comme à une Courtisane, la recompense de son infamie, & les Loix le souffriront? Les Loix n'ont elles pas plûtôt ordonné que les filles des Citoyens pauvres seront mariées à leurs plus proches parens, afin qu'elles passent leur vie avec un seul mari, & que la pauvreté ne les force pas à faire des choses indignes d'elles? Voilà ce que la Loi ordonne, & c'est ce que vous défendez.

DEMIPHON. Oui, elles seront mariées à leur plus proche parent; mais nous, d'où sommes-nous parens? ou pourquoi?

PHORMION. C'est assez; ne parlez plus d'une chose faite.

DEMIPHON. Que je n'en parle plus? j'en parlerai jusqu'à ce que j'en sois venu à bout.

PHORMION. Vous radottez.

DEMIPHON. Laissez-moi faire.

PHORMION. En un mot comme en mille. Demiphon, nous n'avons pas affaire à vous. C'est votre fils qui a été condamné, & non pas vous; car vous n'étiez pas en âge de vous marier.

DEMIPHON. Il faut que vous vous imaginiez que tout ce que je vous dis, c'est mon fils qui le dit,

dit; autrement je le chasserai de ma maison avec cette femme.

GETA *bas.* Il est en colere.

PHORMION. Vous ne serez pas si méchant que vous dites.

DEMIPHON. Malheureux, veux-tu donc faire toûjours du pis que tu pourras contre moi?

PHORMION *bas à Geta.* Notre homme nous craint, quelque beau semblant qu'il fasse.

GETA *bas à Phormion.* Voilà un heureux commencement.

PHORMION *à Demiphon.* Vous seriez mieux de souffrir de bonne grace ce que vous ne sauriez empêcher; & c'est une action digne de vous, que nous demeurions amis.

DEMIPHON. Moi que je recherchasse ton amitié, ou que je vouluſſe t'avoir jamais vû ni connû?

PHORMION. Si vous vivez bien avec elle, vous aurez une bru qui sera la consolation & la joye de votre vieillesse; considerez l'âge où vous êtes.

DEMIPHON. Va-t-en au diable avec ta joye & ta consolation, prens-la pour toi.

PHORMION. Ne vous emportez pas.

DEMIPHON. Songe à ce que je te dis; c'est assez parlé; si tu ne te hâtes d'emmener cette femme, je la mettrai dehors. Voilà ce que j'ai à te dire Phormion.

PHORMION. Si vous la traitez autrement qu'on ne doit traiter une femme de condition, je vous ferai un bon procès; voilà ce que j'ai à vous dire, Demiphon. *bas.* Si l'on a besoin de moi, je serai au logis. *Il s'en va.*

GETA. *bas.* J'entends.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE III.

DEMIPHON. GETA. HEGION. CRATINUS. CRITON.

DEMIPHON.

Dans quels soins & dans quelles inquiétudes ne m'a pas plongé mon fils, en s'embarrassant, & en nous embarrassant tous dans ce beau mariage? Encore si après cela il venoit à moi, afin qu'au moins je puisse savoir ce qu'il dit, & quelle est sa resolution. Geta, va voir s'il est revenu.

GETA. J'y vais.

DEMIPHON *aux trois Avocats.* Vous voyez, Messieurs, en quel état est cette affaire: que faut-il que je fasse? Hegion, parlez.

HEGION. Moi? C'est à Cratinus à parler, si vous le trouvez bon.

DEMIPHON. Parlez donc, Cratinus.

CRATINUS, Qui moi?

DEMIPHON. Oui vous.

CRATINUS. Moi, je voudrois que vous fissiez ce qui vous sera le plus avantageux. Je suis persuadé qu'il est juste & raisonnable que votre fils soit relevé de tout ce qu'il a fait en votre absence; & vous l'obtiendrez? c'est mon avis.

DEMIPHON. A vous, Hegion.

HEGION. Moi, je crois fermement que Cratinus a dit ce qu'il a crû de meilleur; mais le proverbe est vrai, autant de têtes, autant d'avis; chacun a ses sentimens & ses manieres. Il ne me semble pas que ce qui a été une fois jugé selon les Loix, puisse être changé; & je soûtiens même qu'il est

est honteux d'entreprendre un procès de cette nature.

DEMIPHON. Et vous, Criton?

CRITON. Moi, je suis d'avis de prendre plus de temps pour deliberer: c'est une affaire de grande consequence.

HEGION. N'avez-vous plus besoin de nous?

DEMIPHON. Je vous suis fort obligé. *Ils s'en vont.* Me voilà beaucoup plus incertain que je n'étois.

GETA. On dit qu'il n'est pas encore revenu.

DEMIPHON. Il faut que j'attende mon frere, je suivrai le conseil qu'il me donnera. Je m'en vais en demander des nouvelles sur le port, & savoir quand il reviendra. *Il s'en va.*

GETA. Mais moi je m'en vais chercher Antiphon, afin qu'il sache tout ce qui s'est passé.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ANTPHON. GETA.

ANTIPHON *sans apercevoir.*

Veritablement aussi, Antiphon, tu es blâmable en toutes manieres avec ta timidité. Falloit-il quiter ainsi la partie, & confier tout ton repos au soin des autres? croyois-tu qu'ils feroient mieux tes affaires que toi-même? à la bonne heure pour tout le reste, mais encore falloit-il pourvoir à la sûreté de la personne que tu as chez toi, & empêcher que la confiance qu'elle a eue en tes promesses, ne la rendit malheureuse, elle qui n'a de ressource ni d'esperance qu'en toi.

GETA.

GETA. En verité, Monsieur, il y a long-temps que nous vous blâmons de vous en être allé de la sorte.

ANTIPHON. Je te cherchois.

GETA. Mais avec tout cela nous n'avons pas perdu courage.

ANTIPHON. Dis-moi, je te prie, en quel état sont mes affaires? quelle sera ma destinée, mon pere ne se doute-t-il de rien?

GETA. De quoi que ce soit jusqu'ici.

ANTIPHON. Quelle esperance enfin dois-je donc avoir?

GETA. Je ne sais.

ANTIPHON. Ah!

GETA. Mais je sais bien que Phedria n'a cessé de parler pour vous.

ANTIPHON. C'est sa coûtume.

GETA. D'un autre côté Phormion a fait voir en cette rencontre, comme en toutes les autres, qu'il ne s'étonne pas pour le bruit.

ANTIPHON. Qu'a-t-il fait?

GETA. Par ses raisons il a bien rembarré votre pere qui étoit furieusement irrité.

ANTIPHON. Oh que tu es un brave homme, Phormion!

GETA. Et moi aussi j'ai fait tout ce que j'ai pû.

ANTIPHON. Mon cher Geta, que je vous ai d'obligation à tous.

GETA. Les commencemens sont comme je vous dis; jusqu'ici tout est tranquille, & votre pere dit qu'il veut attendre que votre oncle soit de retour.

ANTIPHON. Pourquoi l'attendre?

GETA. Pour se gouverner dans cette affaire par le conseil qu'il lui donnera.

ANTI

ANTIPHON. Que l'attente du retour de mon oncle me jette dans de furieuſes allarmes! car ma vie ou ma mort dépendent du conſeil qu'il donnera à mon pere.

GETA. Voilà Phedria.

ANTIPHON, Où?

GETA. Le voilà qui ſort de chez ſa Maîtreſſe.

ACTE TROISIEME.

SCENE II.

PHEDRIA. DORION. ANTIPHON. GETA.

PHEDRIA *à Dorion ſans apercevoir les autres.*

Dorion, êcoutez-moi, je vous en prie.

DORION. Je n'écoute point.

PHEDRIA. Un moment.

DORION. Ah, laiſſez-moi,

PHEDRIA. Ecoutez ce que j'ai à vous dire.

DORION. Mais je ſuis las d'entendre mille fois les mêmes choſes

PHEDRIA. Mais préſentement je vous dirai des choſes que vous ſerez bienaiſe d'entendre.

DORION. Parlez, j'écoute.

PHEDRIA. Ne puis-je obtenir de vous que vous attendiez ces trois jours? où allez-vous?

DORION. Je m'étonnois bien que vous euſſiez quelque choſe de nouveau à me dire.

ANTIPHON *à part à Geta.* J'apprehende bien que ce Marchand ne s'attire quelque malencontre.

GETA. Je l'apprehende bien auſſi.

PHEDRIA. Vous ne voulez pas me croire?

DORION. Vous l'avez deviné.

PHEDRIA. Mais ſi je vous donne ma parole.

DORION.

DORION. Fables.

PHEDRIA. Vous direz vous-même que vous n'aurez pas mal placé le plaisir que vous m'aurez fait.

DORION. Contes.

PHEDRIA. Croyez-moi, vous serez ravide m'avoir obligé, sur ma parole.

DORION. Songes.

PHEDRIA. Essayez, cela n'est pas long.

DORION. Vous chantez toûjours la même note.

PHEDRIA. Vous me tenez lieu de pere, de parent, d'ami, de . . .

DORION. Jasez tant qu'il vous plaira.

PHEDRIA. Est-il possible, Dorion, que vous soyez d'un naturel si dur & si inflexible, que ni la pitié, ni les prieres n'ayent point de pouvoir sur vous ?

DORION. Est-il possible, Phedria, que vous soyez si déraisonnable & si simple, que vous pensiez m'amuser par de belles paroles, & avoir cette fille pour rien ?

ANTIPHON *à part.* Il me fait pitié.

PHEDRIA *à part.* Helas, il n'a que trop de raison !

GETA. Que les voilà bien tous deux dans leur caractere !

PHEDRIA. Faut-il encore que ce malheur me soit arrivé dans un temps où Antiphon a bien d'autres choses dans la tête ?

ANTIPHON. Ha, qu'y a-t-il donc Phedria ?

PHEDRIA. O trop heureux Antiphon !

ANTIPHON. Moi ?

PHEDRIA. Qui avez chez vous ce que vous aimez, & qui ne vous êtes jamais trouvé dans la necessité d'avoir affaire à un méchant homme comme celui-ci !

ANTI-

ANTIPHON. J'ai chez moi ce que j'aime? ah, Phedria, je tiens, comme on dit, le Loup par les oreilles, car je ne sais ni comment le lâcher, ni comment le retenir.

DORION. Voilà justement où j'en suis avec lui.

ANTIPHON *à Dorion.* Courage, ne faites pas votre métier à demi. *à Phedria.* Que vous a-t-il donc fait?

PHEDRIA. Lui? ce qu'auroit pû faire l'homme du monde le plus cruel; il a vendu ma Pamphila.

GETA. Quoi? il a vendu?

ANTIPHON. Dites-vous vrai? il l'a vendue?

PHEDRIA *à Antiphon.* Oui il l'a vendue.

DORION. Voyez, je vous prie, l'horrible action? il a vendu une Esclave qu'il a achetée de son argent!

PHEDRIA *à Antiphon.* Je ne saurois obtenir de lui qu'il attende, & qu'il dégage sa parole seulement pour trois jours, pendant lesquels je tirerai de mes amis l'argent qu'ils ont promis de me prêter. Si je ne vous le donne au bout de ces trois jours, je ne vous demande pas une heure au delà.

DORION. Vous me rompez la tête.

ANTIPHON *à Dorion.* Le terme qu'il vous demande n'est pas long, accordez-le-lui; je vous promets qu'il reconnoîtra cette grace au double.

DORION. Ce ne sont que des paroles.

ANTIPHON. Quoi, vous souffrirez que Pamphila sorte de cette Ville? vous aurez la cruauté de separer deux Amans qui s'aiment avec tant de tendresse?

DORION. Ce n'est ni votre faute ni la mienne.

GETA. Que les dieux t'envoyent tout ce que tu merites.

DORION *à Phedria.* Voyez-vous, pendant plusieurs mois, contre mon naturel, je vous ai souffert promettant, pleurant & n'apportant rien: aujourd'hui

d'hui j'ai trouvé qui me donne tout ce que je demande, & qui ne pleure point. Faites place aux gens qui ſont plus effectifs.

ANTIPHON *à Phedria.* Pourtant il me ſemble, ſi je m'en ſouviens bien, que vous aviez pris un certain jour, auquel vous deviez remettre cette fille entre les mains de Phedria.

PHEDRIA. Cela eſt certain.

DORION. Eſt-ce que je le nie?

ANTIPHON. Ce jour-là eſt-il paſſé?

DORION. Non, mais celui-ci eſt devenu devant.

ANTIPHON. N'ayez-vous point de honte de cette mauvaiſe foi?

DORION. Point du tout, pourvû qu'elle tourne à mon profit.

GETA. Ame de boue!

PHEDRIA. Dorion, eſt-ce ainſi qu'il en faut uſer?

DORION. Voilà comme je ſuis bâti, ſi vous me trouvez bien, ſervez-vous de moi.

ANTIPHON. Le trompez vous donc ainſi!

DORION. C'eſt bien plûtôt lui qui me trompe, Antiphon, car pour lui il ſavoit ce que j'étois: mais pour moi je le croyois tout autre; & c'eſt lui qui m'a trompé; je n'ai jamais été que ce que je ſuis. Quoi qu'il en ſoit, je ferai pourtant encore ceci. Le Capitaine doit me donner demain de l'argent; ſi vous m'en apportez aujourd'hui, Phedria, je ſuivrai la loi que je me ſuis impoſée de traiter toûjours le mieux celui qui vient le premier les mains plaines. Adieu.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE III.

PHEDRIA. ANTIPHON. GETA.

PHEDRIA.

Que ferai-je! malheureux que je ſuis! où lui trouverai-je donc de l'argent en ſi peu de temps, moi qui puis dire qu'il s'en faut beaucoup que je n'aye un ſou? Si j'avois pû obtenir de lui ces trois jours, on m'en avoit promis.

ANTIPHON. Quoi, Geta, ſouffrirons-nous que ce malheur arrive à celui qui, comme tu m'as dit, vient de prendre mon parti avec tant d'honnêteté? tâchons plûtôt par toutes ſortes de voyes, de lui rendre dans ſon grand beſoin le plaiſir qu'il m'a fait.

GETA. Je tombe d'accord que cela ſeroit juſte.

ANTIPHON. Fais donc; tu es le ſeul qui puiſſes le tirer de ce mauvais pas.

GETA. Que pourrois-je faire?

ANTIPHON. Lui trouver de l'argent.

GETA. Je le voudrois de tout mon coeur. Mais où? parlez.

ANTIPHON. Mon pere eſt ici.

GETA. Je le ſais. Mais que s'enſuit-il de là?

ANTIPHON. Ah mon Dieu, à bon entendeur un mot ſuffit.

GETA. Oui da?

ANTIPHON. Oui.

GETA. Ma foi, voilà un fort bon conſeil; allez, allez, Monſieur, ne dois-je pas être trop content, s'il ne m'arrive aucun mal pour votre beau mariage, ſans que vous m'engagiez encore à m'aller faire pendre pour lui?

ANTIPHON *à Phedria.* Il a raiſon.

PHEDRIA. Quoi, Geta, me regardez-vous donc comme un Etranger?

GETA. Non sans doute. Mais enfin comptez-vous pour rien la colére où est notre vieillard contre tous tant que nous sommes, qu'il faille encore l'aller irriter davantage pour nous fermer nous-mêmes la porte à toute sorte de pardon?

PHEDRIA. Un rival emmenera donc à mes yeux Pamphila dans un pais éloigné & inconnu? Ah, puisque cela est, pendant que vous le pouvez, Antiphon, pendant que je suis avec vous, parlez-moi, voyez-moi la derniere fois.

ANTIPHON. Pourquoi? Qu'allez-vous faire? parlez.

PHEDRIA. En quelque lieu du monde, qu'on la mene; je suis resolu de la suivre ou de perir.

GETA. Que les Dieux vous soient favorables dans toutes vos entrepriſes! N'allez pas si vite néanmoins.

ANTIPHON. Vois si tu peux lui donner quelque secours.

GETA. Lui donner quelque? . . . Comment?

ANTIPHON. Je t'en prie, Geta, cherche, afin qu'il n'aille pas faire des choſes, dont nous serions fâchez.

GETA. Je cherche. Cela vaut fait, ou je suis fort trompé, le voilà hors d'affaires; mais je crains pour ma peau.

ANTIPHON. Ah, ne crains rien, nous partagerons ensemble le bien & le mal.

GETA. Combien d'argent vous faut-il? dites.

PHEDRIA. Il ne faut que trois-cent écus.

GETA. Trois cent écus? oh elle est fort chere, Monsieur.

PHEDRIA. Chere? au contraire elle est à donner.

GETA. Allez, allez, je les trouverai.

PHEDRIA Ho, l'honnête homme.

GETA.

GETA. Allez-vous-en d'ici.

PHEDRIA. Mais j'en ai besoin tout à l'heure.

GETA. Vous les aurez tout à l'heure aussi. Mais il faut que j'aye Phormion pour second.

PHEDRIA. Va, dis-lui qu'il m'attende au logis.

ANTIPHON. Il y est. Vous n'avez qu'à le bien charger sans rien craindre, quelque pesant que soit le fardeau, il le portera. C'est un bon ami s'il en fut jamais.

GETA. Allons donc le trouver au plus vîte.

ANTIPHON. N'y a-t-il rien en quoi mon service vous soit necessaire.

GETA. Rien, allez-vous-en seulement au logis & consolez cette pauvre malheureuse, qui sur ma parole est demi-morte de peur. Vous êtes encore là?

ANTIPHON. Il n'y a rien que je fasse si volontiers. *Il s'en va.*

PHEDRIA. Comment viendras-tu donc à bout de notre affaire?

GETA. Je vous le dirai en chemin. Marchez seulement.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

DEMIPHON. CHREMES.

DEMIPHON.

Eh bien, avez-vous fait ce que vous alliez faire à Lemnos? avez-vous amené votre fille?

CHREMES. Non.

DEMIPHON. Pourquoi non?

CHREMES. Sa mere voyant que j'étois trop long-

temps ici, & que sa fille étoit dans un âge à ne pas s'accommoder de ma negligence, partit il y a quelque temps, à ce qu'on m'a dit, avec toute sa famille pour me venir trouver.

DEMIPHON. D'où vient donc que vous avez fait un si long séjour, après que vous avez sû qu'elles étoient parties?

CHREMES. C'est une maladie qui ma retenu.

DEMIPHON. Quelle maladie?

CHREMES. Me le demandez-vous? & n'est-ce pas une maladie que la vieillesse seule? Le Patron qui les a conduites ici, m'a dit qu'elles étoient arrivées heureusement.

DEMIPHON. Avez-vous sû ce qui est arrivé à mon fils pendant mon voyage?

CHREMES. C'est ce qui rompt toutes mes mesures, & qui me reduit à ne savoir à quoi me déterminer, car si je donne ma fille à un homme, qui ne me sera rien, je serai obligé de declarer tout du long, comment elle est à moi, & de qui je l'ai eue. Au lieu qu'avec vous je ne courois point ce risque, & j'etois bien sûr, que vous me seriez aussi fidéle que je me le suis à moi-même. Un Etranger qui voudra entrer dans ma famille, gardera le secret pendant que nous serons bien ensemble; mais s'il vient à ne se soucier plus de moi, il en saura plus qu'il ne faudra, & je crains que cela ne vienne aux oreilles de ma femme. Si cela est, je n'ai qu'à gagner au pié, & à quitter la maison au plus vîte. Car il n'y a pas un de tous les miens qui soit pour moi, & qui veuille prendre mon parti.

DEMIPHON. Je le sais, & c'est ce qui augmente mon chagrin; mais je ne me lasserai jamais de tenter toutes sortes de voyes jusques à ce que j'aye trouvé les moyens d'accomplir ce que je vous ai promis.

ACTE

ACTE QUATRIEME.

SCENE II.

GETA *venant d'un autre coté ſans apperçevoir les autres.*

Je n'ai jamais vû perſonne ſi ruſé que ce Phormion; j'ai été trouver mon homme, pour lui dire que nous avions beſoin d'argent & pour lui rendre compte des moyens que j'avois imaginez pour en trouver. A peine avois-je ouvert la bouche qu'il en ſavoit autant que moi. Il ne ſe ſentoit pas de joye; il me louoit; il demandoit qu'on lui livrât le Vieillard; il rendoit graces aux Dieux de ce qu'ils lui donnoient cette occaſion de faire voir à Phedria qu'il n'étoit pas moins de ſes amis que d'Antiphon. Je lui ai donné ordre d'aller m'attendre à la place où je dois mener notre vieux Maître. *Il apperçoit Demiphon qui s'étoit eloigné avec Chremes.* Mais le voilà lui-même. Qui eſt celui qui marche après lui? Ha, ha! c'eſt le pere de Phedria. Mais quelle fraveur te taiſit, groſſe bête? Eſt ce parce qu'au lieu d'une dupe en voilà deux? Crois-moi, il eſt toûjours plus sûr d'avoir deux cordes à ſon arc. Je m'en vais attaquer celui que j'ai déja entamé; s'il me donne de l'argent, cela ſuffit, & ſi je n'en tire rien, je m'adreſſerai à ce nouveau venu.

ACTE QUATRIEME.

SCENE III.

ANTIPHON. GETA. CHREMES. DEMIPHON.

ANTIPHON.

J'attends le retour de Geta, qui ne doit pas tarder à revenir. Mais voilà mon oncle avec mon pe-

re. Que je crains les resolutions que son retour lui va faire prendre!

GETA *à part.* Je vais les aborder. Ha notre bon Chremès. . . .

CHREMES. Bon jour, Geta.

GETA. Je suis ravi de vous voir de retour en bonné santé.

CHREMES. Je le crois.

GETA. Comment tout va-t-il?

CHREMES. J'ai trouvé à l'ordinaire, bien des nouvelles en arrivant.

GETA. Cela ne peut pas être autrement. Vous avez appris ce qui est arrivé à Antiphon?

CHREMES. D'un bout à l'autre.

GETA *à Demiphon.* Est-ce vous qui lui avez dit? Quelle indignité, Chremès, d'avoir été trompez de cette maniere!

CHREMES. C'est de quoi je m'entretenois avec lui présentement.

GETA. Ma foi je m'en entretenois aussi moi tout seul, & même à force d'y penser, je crois avoir trouvé un remede.

DEMIPHON. Quoi, Geta! quel remede?

GETA. Quand je vous ai eu quitté, j'ai trouvé par hazard Phormion sur mon chemin.

CHREMES. Qui, Phormion?

GETA. Cet homme qui nous a empêtrez de cette. . . .

CHREMES. Je sais.

GETA. Tout d'un coup il m'est venu dans l'esprit de le sonder un peu. Je le tire à part. Pourquoi, lui ai-je dit, Phormion, ne cherchez-vous pas les moyens d'accommoder entre vous cette affaire à l'amiable? Mon Maître est honnête homme & ennemi des procès. Car pour ses amis, ils lui conseilloient tous de chasser cette créature.

ANTI-

ANTIPHON *bas.* Que va-t-il faire? & à quoi cela aboutira-t-il?

GETA. Me direz-vous que par les Loix il seroit puni de l'avoir fait? Croyez-moi, cela a été bien examiné par de bonnes têtes, & sur ma parole vous aurez à suer, si vous vous attaquez à cet homme-là, c'est l'éloquence en personne. Mais, je le veux, vous gagnerez votre procès; enfin ce n'est pas une affaire où il aille de la vie, il ne s'agit que d'argent. Quand j'ai vû mon homme ébranlé par ces paroles, nous sommes seuls, lui ai-je dit, parlez franchement, dites ce que vous voulez que l'on vous donne de la main à la main, pour faire que mon Maître n'entende plus parler de cette affaire, que cette femme se retire, & que vous ne veniez plus nous chagriner.

ANTIPHON *bas.* Les Dieux lui auroient-ils tourné l'esprit?

GETA. Car, & je le sais fort bien, pour peu que vous vous mettiez à la raison, mon Maître est si traitable que vous n'aurez pas ensemble trois paroles.

DEMIPHON. Qui t'a chargé de dire cela?

CHREMES. Ha, il ne pouvoit pas mieux prendre la chose pour le mener où nous voulons.

ANTIPHON *à part.* Je suis mort!

CHREMES *à Geta.* Continue.

DEMIPHON. D'abord mon homme se faisoit tenir à quatre.

CHREMES. Que demandoit il?

GETA. Ce qu'il demandoit? beaucoup trop; tout ce qui lui venoit dans la tête.

CHREMES. Mais encore?

GETA. Si on lui donnoit, disoit-il, six cens écus.

CHREMES. Six cens diables à son cou. N'a-t-il point de honte?

GETA. Je lui ai dit aussi: Eh que pourroit-il donc faire davantage, je vous prie, s'il marioit sa propre fille? Il n'a pas gagné beaucoup de n'en point avoir, puisqu'en voilà une tante trouvée qu'il faut qu'il dote. Pour le faire court & ne pas vous redire toutes ses impertinences, voici sa conclusion. Au commencement, m'a-t-il dit, j'avois fait dessein d'épouser moi-même la fille de mon ami, car je prevoyois bien le malheur qui lui arriveroit, & je n'ignorois pas qu'une fille pauvre qui trouve un homme riche, devient plûtôt l'Esclave que la femme de son mari. Mais pour vous dire franchement la chose comme elle est, j'avois besoin d'une femme qui m'apportât quelque argent pour payer mes dettes; & encore aujourd'hui si Demiphon veut me donner autant que celle que j'ai fiancée doit m'apporter, il n'y a point de femme que j'aime mieux que celle dont vous voulez vous défaire.

ANTIPHON *à part.* Est-ce par sottise; ou par malice qu'il fait cela? est-ce de dessein prémedité ou sans y penser? je ne sais qu'en croire.

DEMIPHON. Eh quoi, s'il doit jusqu'à son ame?

GETA. J'ai engagé, m'a-t-il dit, une piéce de terre pour trente pistoles.

DEMIPHON. Voilà qui est fait, qu'il l'épouse, je vais les donner.

GETA. Une petite maison pour autant.

DEMIPHON. Ho, ho! c'est trop.

CHREMES. Ne criez point, je les donnerai, ces trente pistoles.

GETA. Il faut acheter une petite Esclave pour ma femme: il faut quelques meubles pour le ménage: les nôces seront de quelque dépense: pour tout cela, dit-il, mettez encore autres trente pistoles. C'est bien le moins.

DEMIPHON. Oh, parbleu qu'il me fasse plûtôt

fix

fix cens procès. Il n'aura pas un sou de moi. Je servirois ainsi de risée à ce coquin.

CHREMES. Eh, mon Dieu je les donnerai, soyez en repos; & faites seulement que votre fils épouse la fille que vous savez.

ANTIPHON *à part.* Que je suis malheureux! ah, Geta, tu m'as perdu par tes fourberies!

CHREMES. C'est pour l'amour de moi qu'on chasse cette créature, il est bien juste que ce soit à mes dépens.

GETA. Mais surtout, m'a-t-il dit, avertissez-moi au plûtôt s'ils veulent me donner cette fille, afin que je me défasse de l'autre, & qu'on ne me tienne pas le bec en l'eau, car les gens dont je vous parle, doivent me compter aujourd'hui de l'argent.

CHREMES. Il l'aura tout à l'heure; qu'il retire sa parole & qu'il prenne cette fille.

DEMIPHON *à part.* Puisse-t-elle lui porter malheur!

CHREMES. J'ai fort à propos apporté avec moi de l'argent, du revenu des terres que ma femme a à Lemnos, je m'en servirai, & je lui dirai que vous en avez affaire. *Ils entrent pour aller querir cet argent.*

ACTE QUATRIEME.

SCENE IV.

ANTIPHON. GETA.

ANTIPHON.

Geta.

GETA. Hé!

ANTIPHON. Qu'as-tu fait?

GETA. J'ai attrapé de l'argent aux vieillards.

ANTIPHON. Est-ce donc assez?

GETA.

GETA. Je ne sais, vous ne m'en avez pas demandé davantage.

ANTIPHON. Quoi, Maraud, tu ne répondras pas à ce que je te demande?

GETA. Que voulez-vous donc dire?

ANTIPHON. Ce que je veux dire! que le beaucoup que tu viens de faire me reduit à m'aller pendre sans balancer. Que les Dieux & les Déesses, le Ciel & l'Enfer, fassent de toi un terrible exemple. Voilà le pendard, on n'a qu'a l'employer, si on veut que quelque chose soit bien faite. Qu'y avoit-il de moins à propos que d'aller ainsi toucher cette corde. & de parler de ma femme? Par là tu as redonné à mon pere l'esperance de pouvoir s'en défaire. Dis-moi enfin, je te prie, si Phormion reçoit cet argent, il faut qu'il l'épouse. Que deviendrai je?

GETA. Mais il ne l'épousera pas.

ANTIPHON. Ho, j'entends. Mais quand on lui redemandera cet argent, sans doute que pour l'amour de nous il se laissera mener en prison.

GETA. Monsieur, il n'y a rien que l'on ne puisse faire paroître mauvais, quand on ne veut pas dire les choses comme elles sont; vous laissez le bien, & ne dites que le mal. Tournons la médaille, je vous prie. Si Phormion reçoit une fois cet argent, on le pressera d'épouser Phanion, comme vous dites, cela est vrai; mais enfin si faudra-t-il toûjours du tems pour les préparatifs des noces. On a ses amis à prier, il y a un sacrifice à faire, cependant vos amis vous donneront l'argent qu'ils vous ont promis, & Phormion le rendra à nos bonnes gens.

ANTIPHON. Pourquoi? & quelles raisons pourra-t-il leur dire;

GETA. Belle demande! combien d'excuses ne trou-

trouvera-t-il point? D'ailleurs mille préſages leur dira-t-il, me ſont arrivez, qui me detournent de cette affaire: un chien noir de quelque inconnu eſt entré dans ma maiſon; un ſerpent eſt tombé par le toit dans ma cour; la Poule a chanté; le Devin m'a défendu de paſſer outre; celui qui conſulte les entrailles des victimes, m'a dit que je ne devois rien entreprendre avant l'hyver. Et c'eſt là la meilleure défaite. Voilà comme iront les choſes.

ANTIPHON. Pourvû que cela ſoit ainſi.

GETA. Cela ſera, regardez-moi bien. Mais votre pere ſort, retirez-vous, & dites à Phedria que nous avons de l'argent.

ACTE QUATRIEME.

SCENE V.

DEMIPHON. GETA. CHREMES.

DEMIPHON *à Chremes.*

Soyez en repos, vous dis-je, je prendrai bien garde qu'il ne me faſſe quelque friponnerie. D'aujourd'hui cet argent ne ſortira de mes mains que je n'aye pris de bons témoins qui verront à qui je le donnerai, & pourquoi je le donnerai.

GETA. *à part.* Qu'il eſt fin quand il n'eſt plus temps!

CHREMES *à Demiphon.* C'eſt ce qu'il faut faire. Mais dépêchez-vous pendant que cette fantaiſie le tient: car ſi cette autre Accordée venoit à le preſſer avant que notre marché fût conclu, il pourroit bien nous planter là.

GETA. Cela eſt fort bien penſé.

DEMIPHON. Mene-moi donc.

GETA. Je ſuis tout prêt.

CHRE-

CHREMES. Quand vous aurez fait, passez chez ma femme, afin qu'elle aille trouver cette fille avant qu'elle sorte de chez vous, & qu'elle lui dise qu'on la marie avec Phormion; qu'elle ne doit pas en être fâchée, qu'il lui convient mieux qu'aucun autre; à cause de la connoissance, & qu'elle est accoutumée avec lui; que pour nous, nous avons fait exactement notre devoir, & que nous lui avons donné une dot telle qu'il l'a demandée.

DEMIPHON. Que diantre cela vous importe-t-il?

CHREMES. Beaucoup, Demiphon.

DEMIPHON. N'êtes vous pas content d'avoir fait ce que vous deviez, si le public ne l'approuve?

CHREMES. Je veux qu'elle donne les mains à cette separation, afin qu'elle n'aille pas dire qu'on l'a chassée.

DEMIPHON. Je puis faire cela moi-même sans que votre femme s'en mêle.

CHREMES. Une femme convient mieux à une femme.

DEMIPHON. J'irai l'en prier.

CHREMES *seul.* Je pense où je pourrois trouver présentement ces femmes de Lemnos.

ACTE QUATRIEME.

SCENE VI.

SOPHRONA. CHREMES.

SOPHRONA.

Que ferai je? que je suis malheureuse! quel ami pourrai-je trouver? à qui confierai-je un secret de cette importance? d'où tirerai-je quelque secours? car j'apprehende furieusement, que les conseils que j'ai donnez à ma Maîtresse, ne lui fassent recevoir quelque traitement indigne d'elle:

d'elle: tant on m'a dit que le pere du jeune homme est en colere de ce qui s'est passé.

CHREMES *à part.* Qui est cette vieille femme si épouvantée, qui sort de chez mon frere?

SOPHRONA. La pauvreté seule m'a forcée à faire ce que j'ai fait; quoique je susse fort bien que ces sortes de mariages ne sont jamais sûrs, je n'ai pas laissé de conseiller celui-ci pour avoir cependant le moyen de subsister.

CHREMES *à part.* En verité, si je ne me trompe, & si j'ai les yeux bien ouverts, c'est la Nourrice de ma fille.

SOPHRONA. Nous n'avons encore pû . . .

CHREMES *à part.* Que dois-je faire?

SORHRONA. Trouver son pere.

CHREMES *à part.* L'aborderai-je? ou attendrai-je ici pour être mieux instruit de ce qu'elle conte?

SOPHRONA. Si je pouvois le trouver, je n'aurois rien à craindre.

CHREMES *haut.* C'est elle-même, je vais lui parler.

SOPHRONA. Qui parle ici?

CHREMES. Sophrona.

SOPHRONA. Qui m'appelle par mon nom?

CHREMES. Regarde-moi.

SOPHRONA. O bons Dieux, est-ce-là Stilphon?

CHREMES. Non.

SOPHRONA. Vous le niez?

CHREMES. Sophrona, approche d'ici, éloigne-toi de cette porte. Garde-toi bien de m'appeller jamais de ce nom-là.

SOPHRONA. Quoi n'êtes-vous pas celui que vous nous avez toûjours dit?

CHREMES. St.

SOPHRO-

SOPHRONA. Quoi donc? craignez-vous cette porte?

CHREMES. C'eſt que j'ai une méchante bête là dedans; & j'avois pris ce faux nom, de peur que vous ne m'allaſſiez nommer ſans y penſer, & que par quelque moyen ma femme ne découvrît tout le myſtere.

SOPHRONA. Ha, voilà donc pourquoi nous n'avons pû vous trouver ici.

CHREMES. Mais dis-moi, qu'as-tu à faire dans la maiſon d'où tu ſors? Où ſont tes Maîtreſſes?

SOPHRONA. Helas, malheureuſe que je ſuis?

CHREMES. Qu'y a-t-il? ſont-elles en vie?

SOPHRONA. Votre fille eſt en vie, mais ſa mere après bien des miſeres eſt morte de chagrin.

CHREMES. Quel malheur!

SOPARONA. Et moi, me voyant vieille, ſans appui, pauvre & inconnue, j'ai marié comme j'ai pû votre fille à un jeune homme qui eſt le Maître de cette maiſon.

CHREMES. A Antiphon?

SOPHRONA. Oui à lui-même.

CHREMES. Quoi, a-t-il donc deux femmes?

SOPHRONA. Ho, je vous prie, deux femmes? il n'a que celle-là ſeule.

CHREMES. Qu'eſt donc devenue l'autre qu'on diſoit ſa parente?

SOPHRONA. C'eſt la même.

CHREMES. Que me dis-tu là?

SOPHRONA. Cela s'eſt fait de concert, afin que ce jeune homme qui étoit amoureux de votre fille, la pût épouſer ſans dot.

CHREMES *à part*. Bons Dieux, que le hazard fait ſouvent arriver des choſes que vous n'oſeriez même ſouhaiter! En arrivant je trouve ma fille mariée à l'homme à qui je deſirois tant de la donner: & cette

cette bonne femme, sans que nous y ayons rien contribué de notre part, a seule fait par ses soins ce que nous tâchions de faire réüssir par toutes sortes de voyes.

SOPHRONA. Voyez ce qu'il est à propos de faire; le pere du jeune homme est revenu, & l'on dit qu'il est extrémement en colere de ce mariage.

CHREMES. Il n'y a rien à craindre; *en baissant la voix.* Mais au nom des Dieux, je t'en conjure, que personne ne sache qu'elle est ma fille.

SOPHRONA. Personne ne le saura par moi.

CHREMES. Suis-moi, tu apprendras le reste dans cette maison.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

DEMIPHON. GETA.

DEMIPHON.

C'est par notre faute que les méchans trouvent leur compte à être méchans; car cela ne vient que de ce que nous affections trop de passer pour bonnes gens, & pour gens commodes. Il vaudroit bien mieux se souvenir du proverbe qui dit qu'il ne faut pas courir si loin qu'on perde de vûe la porte de sa maison. N'étoit-ce pas assez de l'injure que j'ai reçue de ce coquin, sans lui aller encore offrir de l'argent, pour lui donner par là le moyen de subsister, & de faire de nouvelles friponneries?

GETA. C'est bien dit.

DEMIPHON. Dans ce siécle corrompu on ne recompense que ceux qui font voir que le blanc est noir.

GETA. Rien n'est plus vrai.

DEMIPHON. Nous avons fait là une grande sottise.

GETA. A la bonne heure, pourvû que nous l'avons laissé dans une ferme resolution de prendre cette femme.

DEMIPHON. Cela seroit-il encore douteux?

GETA. Ma foi, comme il est bâti, je ne sais s'il ne seroit pas homme à se dédire?

DEMIPHON. Comment donc, à se dédire?

GETA. Je ne sais, je le dis au hazard.

DEMIPHON. Je ferai ce que mon frere trouve à propos que je fasse: j'irai prier sa femme d'aller au logis pour parler à cette créature; toi va devant pour les avertir qu'elle va venir. *Il s'en va.*

GETA. Voilà donc de l'argent trouvé pour Phedria; nos vieillards ne disent encore mot; tout est tranquille! On a pris des mesures pour faire que la femme d'Antiphon ne sorte pas encore du logis. Qu'y a-t-il davantage, & que deviendra tout ceci? Mon pauvre Geta, tu es toujours dans le même bourbier, tu fais un trou pour en boucher un autre; le mal differé n'est pas perdu, & si tu n'y pourvois, tu as bien la mine de payer les arrerages. Je m'en vais chez nous pour instruire Phanion: afin qu'elle ne craigne rien du côté de Phormion, & qu'elle ne s'épouvante pas de la harangue qu'on lui va faire.

ACTE CINQUIEME.

SCENE II.

DEMIPHON. NAUSISTRATA. CHREMES.

DEMIPHON.

Allez, je vous prie, Nausistrata, faites avec votre adresse ordinaire qu'elle ne nous veuille point

point de mal, disposez-la à faire de bon gré ce que nous souhaitons d'elle.

NAUSISTRATA. Je le ferai.

DEMIPHON. Assistez-moi de vos soins en cette occasion, comme vous m'avez déja assisté de votre argent.

NAUSISTRATA. J'aurois voulu mieux faire; mais c'est la faute de mon mari, si je ne fais pas les choses aussi honnêtement que je voudrois.

DEMIPHON. Comment cela?

NAUSISTRATA. Parce qu'il n'a nul soin du bien que mon pere m'a laissé, & qu'il avoit acquis par ses épargnes. Pendant qu'il a vécu il n'y avoit point d'année qu'il ne tirât mille écus de ses terres. Voyez quelle difference d'homme à homme?

DEMIPHON. Mille écus?

NAUSISTRATA. Oui tout autant, & dans un temps même où tout étoit à meilleur marché.

DEMIPHON. Ho!

NAUSISTRATA. Que dites-vous de cela?

DEMIPHON. En effet.

NAUSISTRATA. Je voudrois bien être homme, je lui montrerois . . .

DEMIPHON. Je le sais fort bien.

NAUSISTRATA. De quelle maniere il faut . . .

DEMIPHON. Menagez-vous, je vous prie, afin que vous puissiez parler, quand vous serez-là, & tenir tête à une jeune femme.

NAUSISTRATA. Je suivrai votre conseil. Mais voilà mon mari qui sort de chez vous.

CHREMES. Mon frere, a-t-on déja donné de l'argent à l'homme?

DEMIPHON. Tout sur l'heure.

CHREMES. Je voudrois bien qu'il ne fût pas donné. *bas* He, voilà ma femme, j'ai pensé parler plus qu'il ne faut.

DEMIPHON. Pourquoi le voudriez vous?

CHREMES. Pour rien.

DEMIPHON. Mais vous, avez-vous parlé à cette femme du dessein pour lequel nous lui amenons Nausistrata?

CHREMES. Je lui en ai parlé?

DEMIPHON. Que dit-elle enfin?

CHREMES. Elle ne peut se resoudre.

DEMIPHON. Comment, elle ne peut?

CHREMES. Parce qu'ils s'aiment tous deux.

DEMIPHON. Que nous importe?

CHREMES. Beaucoup. D'ailleurs j'ai trouvé qu'elle est notre parente.

DEMIPHON. Quoi? êtes-vous fou?

CHREMES. Vous en tomberez d'accord. Je ne dis pas cela à la volée. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit tantôt.

DEMIPHON. Etes-vous en votre bon sens?

NAUSISTRATA *à Demiphon.* Ah Dieux, je vous en prie, prenez bien garde de ne pas faire un affront à une parente.

DEMIPHON. Elle ne l'est pas.

CHREMES. Ne dites pas cela. Son pere avoit un autre nom, & c'est ce qui vous trompe.

DEMIPHON. Ne connoissoit-elle pas son pere?

CHREMES. Sans doute, elle le connoissoit.

DEMIPHON. Pourquoi ne le nommoit-elle pas par son nom?

CHREMES. Ah ne me croirez-vous point? ne m'entendrez-vous d'aujourd'hui?

DEMIPHON. Si vous ne me dites rien . . .

CHREMES. Encore?

NAUSISTRATA *à part.* Je ne saurois m'imaginer ce que ce peut être.

DEMIPHON. Je n'en sais rien non plus.

CHREMES. Voulez-vous le savoir? Ainsi les Dieux

Dieux me soient favorables comme cette fille n'a pas de plus proche parent que vous & moi.

DEMIPHON. Grands Dieux, cela est-il possible? allons de ce pas, allons la voir tous ensemble, je veux être eclairci d'un côté ou d'autre.

CHREMES. Ah!

DEMIPHON. Qu'y a-t-il?

CHREMES. Est-il possible que vous ayez si peu de croyance en moi?

DEMIPHON. Voulez-vous que je vous en croye? voulez-vous que je ne fasse pas une plus ample recherche? soit. Mais quoi? cette fille de notre ami que deviendra-t-elle?

CHREMES. Rien.

DEMIPHON. Nous l'abandonnons donc?

CHREMES. Pourquoi non?

DEMIPHON. Celle-ci demeurera?

CHREMES. Sans doute.

DEMIPHON. Nausistrata, vous pouvez-vous en retourner.

NAUSISTRATA. Je crois que pour les uns & pour les autres, il est beaucoup mieux de garder cette femme que de la renvoyer, comme vous en aviez le dessein, elle m'a toûjours paru fort honnête. *Elle s'en va.*

DEMIPHON. Qu'est-ce donc que ceci?

CHREMES. A-t-elle fermé la porte après elle?

DEMIPHON. Oui.

CHREMES. O Jupiter! Les Dieux nous sont favorables. Je trouve ma fille mariée avec votre fils.

DEMIPHON. He? comment cela se peut il?

CHREMES. Nous ne sommes pas en lieu à vous faire ce recit.

DEMIPHON. Entrez donc chez nous.

CHREMES. Au moins que nos enfans même n'en sachent rien, je vous prie.

ACTE CINQUIEME.

SCENE III.

ANTIPHON.

Quoique mes affaires soient en fort méchant état, je ne laisse pas d'être ravi que mon Cousin ait ce qu'il souhaite. Que c'est une bonne chose de ne laisser naître dans son coeur que desirs que l'on puisse contenter, même dans sa mauvaise fortune. Phedria n'a pas eu plûtôt de l'argent, que tous ses chagrins ont cessé. Et moi je ne puis rien trouver qui puisse me tirer de peine. Car si mon affaire demeure cachée, je serai toûjours dans la crainte: Si elle est découverte, je n'oserai lever les yeux. Je n'irois pas même chez moi, si on ne me faisoit esperer, que je pourrai garder Phanion. Mais où pourrai-je trouver Geta, pour savoir de lui quel moment il voudra que je prenne pour me présenter devant mon pere?

ACTE CINQUIEME.

SCENE IV.

PHORMION. ANTIPHON.

PHORMION *sans aperçevoir Antiphon.*

J'ai reçu l'argent; je l'ai donné au Marchand d'Esclaves; j'ai emmené la fille; je l'ai mise entre les mains de Phedria, qui en peut faire sa femme, car elle est présentement libre. Je n'ai plus qu'une chose en tête dont il faut que je vienne à bout. Il faut que les vieillards me donnent le temps de me rejouir, je veux prendre ces jours-ci pour moi.

ANTI-

ANTIPHON. Mais voilà Phormion. Que dis-tu?

PHORMION. Quoi?

ANTIPHON. Que va devenir préſentement Phedria, & que veut-il faire pour donner à l'Amour le temps de lui préparer de nouveaux plaiſirs?

PHORMION. A ſon tour il va jouer votre rôle.

ANTIPHON. Quel rôle?

PHORMION. De fuir ſon pere. Mais il vous prie en même temps de jouer le ſien, & de prendre ſon parti; il vient faire la débauche chez moi, & je vais faire accroire aux vieillards que je vais au Marché à Sunium pour acheter cette petite Eſclave dont Geta leur a parlé, afin que ne me voyant point ici, ils n'aillent pas s'imaginer que je fricaſſe leur argent. Mais voilà votre porte qui s'ouvre.

ANTIPHON. Vois qui ſort.

PHORMION. C'eſt Geta.

ACTE CINQUIEME.

SCENE V.

GETA. ANTIPHON. PHORMION.

GETA *ſans voir les autres.*

O Fortune, ô Grande Déeſſe Fortune. De combien de faveurs n'avez vous pas comblé mon Maître dans ce même jour!

ANTIPHON *à Phormion.* Que veut-il dire?

GETA. Et de combien de craintes n'avez-vous pas delivré ſes bons amis! Mais je m'amuſe ici à mon dam. Que ne mets-je donc promptement ce manteau ſur l'épaule pour aller plus vite chercher mon homme, & lui apprendre ce qui lui eſt arrivé.

ANTIPHON *à Phormion.* Comprens-tu ce qu'il dit?

PHORMION. Et vous?

ANTIPHON. Point du tout.

PHORMION. Ni moi non plus.

GETA. Je m'en vais chez le Marchand d'Eſclaves, ils ſont là ſans doute.

ANTIPHON. Hola, Geta.

GETA. Hola, toi-même. Voilà une choſe bien nouvelle & bien ſurprenante, que d'être appellé quand on ſe met à courir. *A d'autres.*

ANTIPHON. Geta.

GETA. Encore? Je ſerai plus opiniâtre que tu n'es importun.

ANTIPHON. Tu n'arrêteras pas?

GETA. Tu pourras bien être frotté. C'eſt quelque galopin qui m'appelle.

ANTIPHON. Cela t'arriveva bien plûtôt, coquin, ſi tu ne t'arrêtes.

GETA. Il faut que ce ſoit quelqu'un de connoiſſance, puiſqu'il nous menace. *Il regarde* Mais eſt-ce l'homme que je cherche? ou ne l'eſt-ce pas? C'eſt lui-même.

PHORMION. Parlez-lui vîte.

ANTIPHON. Qu'y a-t-il?

GETA. O le plus heureux de tous les hommes qui ſont ſur la terre? Car ſans contredit, Monſieur, les Dieux n'aiment que vous.

ANTIPHON. Je le voudrois bien, mais comment puis-je le croire, di-moi?

GETA Serez-vous contént ſi je vous plonge dans la joye?

ANTIPHON. Tu me fais mourir.

PHORMION *à Geta.* Ah, treve de promeſſes, & dis promptement.

GETA. Ho, ho! & te voilà auſſi, Phormion?

PHORMION. Oui, me voilà, te dépêcheras-tu?

GETA. Ecoutez donc. *Il touſſe.* hem, hem;

Après

Après que nous t'avons eu donné l'argent à la place, nous sommes allés tout droit au logis; *à Antiphon.* Dès que nous y avons été, le bon homme m'a envoyé chez votre femme.

ANTIPHON. Que faire?

GETA. Je ne vous le dirai pas, car cela ne sert de rien pour ceci. Comme j'approchois de son appartement, son petit Esclave Midia vient par derriere me prendre par le manteau, & me fait renverser la tête; je regarde & je lui demande pourquoi il me retient; il me dit qu'on lui a défendu de laisser entrer personne chez sa Maîtresse; que Chremès venoit d'y entrer avec Sophrona, & qu'il étoit encore avec elle. Quand j'ai entendu cela, je me suis coulé tout doucement vers la porte en marchant sur la pointe du pied, j'en ai approché, je m'y suis collé, j'ai retenu mon haleine, j'ai prêté l'oreille, & j'ai écouté de toute ma force pour attraper ce qu'ils disoient.

ANTIPHON. Fort bien, Geta.

GETA. Là j'ai entendu la plus belle avanture du monde; j'ai pensé éclater de joye.

PHORMION. Qu'as-tu entendu?

GETA. Que croiriez-vous?

ANTIPHON. Je ne sais.

GETA. C'est la plus merveilleuse chose que vous ayez jamais ouïe. Votre oncle se trouve le pere de notre Phanion.

ANTIPHON. Ho, que dis-tu?

GETA. Il a eu autrefois à Lemnos un commerce secret avec sa mere.

PHORMION. Fables. Est-ce qu'elle ne connoîtroit pas son pere?

GETA. Crois, Phormion, qu'il y a là dessous quelque chose que nous ne savons pas. Car pen-

ſes-tu qu'à travers une porte j'aye pû entendre tout ce qu'on diſoit dans la chambre?

PHORMION. J'ai entendu dire quelque choſe d'approchant.

GETA. Je m'en vais vous dire encore une choſe qui vous perſuadera bien davantage. Pendant que j'etois-là votre Oncle eſt ſorti, & un moment après je l'ai vû revenir & rentrer avec votre pere. Là ils ont dit tous deux qu'ils vous donnoient la permiſſion de garder votre femme, & enfin ils m'ont donné ordre de vous chercher & de vous amener.

ANTIPHON. Que ne me mets-tu donc promptement ſur tes épaules pour me porter, Geta?

GETA. Cela ſera bientôt fait, vous n'avez qu'à dire.

ANTIPHON. Adieu, mon cher Phormion.

PHORMION. Adieu, Monſieur. En verité je ſuis bien aiſe qu'un ſi grand bonheur ſoit arrivé à ces gens-là, lorſqu'ils s'y attendoient le moins. Mais voici une belle occaſion de duper les vieillards, & d'épargner à Phedria la peine de chercher de l'argent & d'importuner ſes amis. Car l'argent qu'ils ont donné malgré eux, eſt ſi bien donné qu'ils ne le reverront de leur vie. J'ai trouvé tout d'un coup le moyen d'en venir à bout. Il faut changer de viſage & de poſture: mais je vais me cacher dans cette petite rue, & de là je me préſenterai à ceux lorſqu'ils paroîtront, car voilà qui eſt fini, je ne fais plus ſemblant d'aller à Sunium. *Il ſe retire à l'écart.*

ACTE

ACTE CINQUIEME.

SCENE VI.

DEMIPHON. PHORMION. CHREMES.

DEMIPHON *à Chremes.*

Mon frere, je rends de très-grandes graces aux Dieux, & avec raison, de ce qu'ils ont fait réüssir les choses si heureusement. Il n'est plus question que de trouver promptement Phormion, afin qu'on retire de lui les trois cens écus avant qu'ils soient mangez.

PHORMION *faisant semblant de ne pas voir les autres.* Je m'en vais voir si je trouverai Demiphon chez lui pour lui dire que. . . .

DEMIPHON. Et nous, nous allions vous chercher, Phormion.

PHORMION. Sans doute pour le même sujet.

DEMIPHON. Oui vraîment.

PHORMION. Je l'ai bien crû. Mais pourquoi vous donner cette peine? cela est ridicule. Apprehendiez-vous que je ne fisse pas ce que j'ai une fois promis? voyez-vous, quelque pauvre que je sois, jusqu'ici j'ai toûjours tâché d'être homme de parole.

CHREMES *à Demiphon.* N'avez-vous pas trouvé cette personne-là bien née, comme je vous avois dit?

DEMIPHON. Asûrément.

PHORMION. C'est pourquoi aussi je viens vous déclarer que je suis tout prêt à la prendre, & que vous n'avez qu'à me la donner quand vous voudrez. J'ai mis en arriere, comme de raison, toutes mes autres affaires, quand j'ai vû que vous aviez celle-ci si fort à coeur.

DEMIPHON. Mais mon frere que voilà m'a fait changer de dessein; car, m'a-t-il dit, vous ferez parler tout le monde. Quand vous avez pû la rendre

dre honnêtement, vous ne l'avez pas fait, aujourd'hui il est honteux de la chasser après un mariage dans les formes. Enfin il m'a presque dit toutes les mêmes raisons dont vous vous serviez tantôt contre moi.

PHORMION. Vous me traitez fort cavalierement.

DEMIPHON. Comment?

PHORMION. Me le demandez-vous? Parce que je ne pourrai plus avoir l'autre: car de quel front irois-je me présenter devant une personne que j'ai refusée?

CHREMES *bas à Demiphon.* D'ailleurs je vois qu'Antiphon ne peut se resoudre à se priver d'elle. Dites-lui donc cela.

DEMIPHON. D'ailleurs je vois que mon fils ne sauroit gagner sur lui de se passer d'elle. Mais allons à la place, afin que vous donniez ordre que l'on me rende cet argent.

PHORMION. Quoi, l'argent que j'ai déja donné à mes créanciers?

DEMIPHON. Que deviendra donc tout ceci?

PHORMION. Si vous voulez me donner la femme que vous m'avez promise, me voilà prêt à l'épouser. Si vous voulez la retenir, vous agréerez aussi que je retienne l'argent; car il n'est pas juste que pour avoir voulu vous faire plaisir, j'y sois pour mon compte, puisque c'est à votre consideration que j'ai refusé cette autre qui devoit m'apporter autant que vous m'avez donné.

DEMIPHON. Va-t-en au diable avec tes rodomontades, coquin. Crois-tu donc encore que l'on ne te connoisse pas, & que l'on ne sache pas de quel bois tu te chauffes?

PHORMION. Vous m'échauffez les oreilles.

DEMIPHON. Tu épouserois cette femme, si on te la donnoit?

PHOR-

PHORMION. Essayez pour voir.

DEMIPHON. Ce seroit donc afin que mon fils demeurât avec elle dans ta maison. Voilà votre dessein.

PHORMION. Que m'allez-vous conter?

DEMIPHON. Donne-moi seulement cet argent bien vîte.

PHORMION. Mais vous plûtôt donnez-moi bien vîte ma femme.

DEMIPHON. Marche devant les Juges.

PHORMION. Devant les Juges? Si vous me lanternez davantage. . . .

DEMIPHON. Que feras-tu?

PHORMION. Moi? vous pensez peut-être que je ne sais prendre le parti que des filles sans dot: mais je vous ferai bien voir que je sais prendre aussi celui de femmes qui ont été bien dotées.

CHREMES. Que cela nous fait-il?

PHORMION. Rien. Je connois ici une certaine femme, dont le mari avoit . . .

CHREMES. Ho!

DEMIPHON. Qu'est-ce que c'est?

PHORMION. Une autre femme à Lemnos.

CHREMES *bas.* Je suis perdu.

PHORMION. Et dont il a une fille qu'il a élevée secretement.

CHREMES *bas.* Je suis enterré.

PHORMION. Je lui conterai tout d'un bout à l'autre.

CHREMES *à Phormion.* N'en fais rien, je t'en prie.

PHORMION. Ho, ho! est-ce donc vous?

DEMIPHON. Comme il se divertit à nos dépens!

CHREMES. Nous ne te demandons plus rien.

PHORMION. Fables.

CHRE-

CHREMES. Que veux-tu donc? nous te donnons tout l'argent que tu as.

PHORMION. J'entends bien. Mais pourquoi diable auſſi me jouez-vous avec ces ſottiſes d'enfant? je veux, je ne veux pas; je ne veux pas, je veux; rends, tien: ce qui eſt dit, ne l'eſt pas; ce qui eſt fait, eſt défait.

CHREMES *bas à Demiphon.* Comment, & d'où a-t-il pû tout ſavoir.

DEMIPHON. Je ne ſai, mais je ſai bien que je ne l'ai dit a perſonne.

CHREMES. Je veux mourir s'il n'y a là quelque enchantement.

PHORMION *à part.* Je leur ai donné martel en tête.

DEMIPHON *à Chremes.* Ouais, ce coquin là emportera notre argent après s'être ainſi moqué de nous à notre barbe? J'aimerois mieux mourir. Mon frere, c'eſt maintenant qu'il faut avoir du courage, & payer de préſence d'eſprit. Vous voyez que votre affaire eſt découverte; & que vous ne ſauriez empêcher que votre femme ne la ſache. Croyez-moi, nous amanderons conſiderablement notre marché, de lui dire nous-mêmes tous les prémiers ce qu'elle apprendra toûjours par d'autres; & après cela je vous promets que nous nous vangerons de ce maraud-là comme nous voudrons.

PHORMION *bas aprés avoir preté l'oreille à ce que diſoit Demiphon.* Ah, ma foi, ſi je n'y donne ordre me voilà pris, ils viennent ſur moi comme des gens reſolus à ne pas donner de quartier.

CHREMES. Mais je crains bien qu'on ne puiſſe l'appaiſer.

DEMIPHON. Prenez courage, vous dis-je, je ferai votre paix, ſurtout puiſque cette femme de Lemnos eſt morte.

PHORMION. Eſt-ce par là que vous le prenez? je

je ne vous trouve pas mal fins. Ma foi, Demiphon, vous n'avancerez pas ces affaires de me piquer ainſi au jeu. Et vous, Monſieur, après que vous avez fait dans vos voyages tout ce qu'il vous a plû, & qu'aucune conſideration n'a pû vous empêcher de faire le plus ſenſible de tous les affronts à une des premieres femmes de la Ville, vous viendrez icî faire le marmiteux, & vous croirez laver votre faute dans vos pleurs: que je vous entende ſeulement ſouffler, je mettrai ſi bien le feu aux étoupes, que vous ne pourriez l'éteindre quand vous fondriez tout en eau.

DEMIPHON. Que les Dieux & les Déeſſes abîment ce pendard-là. Eſt-il poſſible qu'il y ait au monde un homme de cette audace, & qu'on n'aille pas aux dépens du public expoſer un ſcelerat comme celui-là dans quelque île deſerte.

CHREMES. Il m'a mis en un état que je ne ſais comment faire avec lui.

DEMIPHON. Je le ſais bien moi. Allons en juſtice.

PHORMION *il veut entrer chez Chremes.* En Juſtice? dans cette maiſon-là, ſi vous voulez.

DEMIPHON *à Chremes.* Courez après, & le retenez, pendant que je vais appeller mes valets.

CHREMES. Mais je ne ſaurois tout ſeul? venez m'aider.

PHORMION. J'aurai une affaire avec vous?

CHREMES. Et bien ſoit, pourſuis-le en juſtice.

PHORMION. Et avec vous une autre, Chremès.

DEMIPHON. Enlevez-moi ce coquin.

PHORMION. Eſt-ce ainſi que vous en uſez? ha, je vois bien qu'il eſt temps de crier. Nauſiſtrata, Nauſiſtrata, ſortez.

CHREMES. Fermez-lui la bouche.

DEMIPHON. Voyez ce maraud, quelle force il a!

PHOR-

PHORMION. Nausistrata, sortez, vous-dis-je.

CHREMES. Te tairas-tu?

PHORMION. Me taire?

DEMIPHON. S'il ne suit de bon gré, rossez-le.

PHORMION. Arrachez-moi les yeux. si vous voulez, je sais le moyen de me vanger de vous.

ACTE CINQUIEME.

SCENE VII.

NAUSISTRATA. CHREMES. PHORMION. DEMIPHON.

NAUSISTRATA.

Qui m'appelle?

CHREMES. Ah!

NAUSISTRATA. Quel bruit est-ce là, je vous prie, mon mari?

PHORMION *à Chremes.* Eh pourquoi êtes-vous donc muet présentement?

NAUSISTRATA *à Chremes.* Qui est cet homme-là, vous ne me répondez rien?

PHORMION. Comment vous répondroit-il? il ne sait pas même où il est.

CHREMES *à Nausistrata.* Gardez-vous bien d'ajoûter foi à ce qu'il dit.

PHORMION. Approchez de lui, Madame, touchez-le, s'il n'est pas plus froid que marbre, je veux être pendu.

CHREMES. Ce n'est rien.

NAUSISTRATA. Qu'y a t-il donc? & que dit cet homme-là?

PHORMION *à Nausistrata.* Vous allez l'apprendre, écoutez.

CHREMES. Vous amusez-vous à le croire?

NAUSI-

NAUSISTRATA. Comment le croirois-je, il ne m'a encore rien dit?

PHORMION. Il ne fait ce qu'il fait, tant il a peur!

NAUSISTRATA. Ce n'eſt pas pour rien que vous êtes ſi effrayé.

CHREMES. Moi effrayé?

PHORMION. Fort bien; puiſque vous ne l'êtes pas, & que ce que je dis n'eſt rien, dites-le vous-même.

DEMIPHON. Le ſcelerat! Qu'il le diſe lui-même pour te faire plaiſir?

PHORMION. Ho, Monſieur, vous faites fort bien de parler pour votre frere.

NAUSISTRATA. Mon mari, vous ne voulez pas me dire ce que c'eſt?

CHREMES. Mais.

NAUSISTRATA. Quoi, mais?

CHREMES. Il n'eſt pas neceſſaire de vous le dire.

PHORMION. Il n'eſt pas neceſſaire pour vous, mais il l'eſt pour Madame. A Lemnos. . . .

CHREMES *à Phormion.* Ah, que vas-tu dire?

DEMIPHON *à Phormion.* Veux-tu te taire?

PHORMION. A votre inſu. . . .

CHREMES. Malheureux que je ſuis!

PHORMION. Il a épouſé une femme. . . .

NAUSISTRATA. Ho, mon ami, à Dieu ne plaiſe.

PHORMION. Cela eſt comme je vous le dis.

NAUSISTRATA. Je ſuis perdue.

PHORMION. Et il en a eu déja une fille pendant que vous dormiez bien tranquillement.

CHREMES *à Demiphon.* Qu'allons-nous devenir?

NAUSISTRATA. Dieux immortels, quelle action!

PHORMION. Je vous dis la pure verité.

NAUSISTRATA. A-t-on jamais vû rien de plus indigne! voilà de ces maris qui ne ſont de mau-

vaiſe humeur qu'avec leurs femmes. Demiphon, c'eſt à vous que je parle, car j'ai honte de parler à cet homme-là. C'étoit donc là le ſujet de ces frequens voyages & de ces longs séjours à Lemnos; c'étoit donc là les mauvaiſes années qui diminuoient nos revenus.

DEMIPHON. Nauſiſtrata, je ne nie pas que ce ne ſoit une faute; mais vous ne nierez pas auſſi qu'elle ne ſoit pardonnable.

PHORMION *à part* Il parle à un mort.

DEMIPHON. Car ce n'eſt ni par haine pour vous ni par mépris. Il y a environ quinze ans, qu'après avoir bû, il trouva cette femme ſur ſon chemin, il en eut cette fille, & depuis ce temps-là il ne l'a vûe de ſa vie. Cette femme eſt morte, elle n'eſt plus. & c'étoit là ce qui pouvoit le plus vous bleſſer. C'eſt pourquoi je vous prie qu'en cette rencontre, comme vous avez toûjours fait en toutes les autres, vous preniez les choſes avec douceur.

NAUSISTRATA. Comment, avec douceur? Je veux rompre avec lui pour toujours: car que puis je eſperer? croirai-je que l'âge le rendra plus ſage? ſi la vieilleſſe changeoit les gens, n'étoit il pas déja vieux en ce temps-là? ou plûtôt, Demiphon, puis-je me flater qu'à l'âge où je ſuis il me trouvera plus belle que je n'étois alors? Que me direz-vous donc pour me perſuader que cela n'arrivera plus?

PHORMION *aux ſpectateurs.* Quiconque veut aller à l'enterrement de Chremès, qu'il ſe depêche, le convoy va partir. Ce ſont là de mes tours. Que l'on s'attaque deſormais à Phormion, je mettrai les gens dans le même état où j'ai mis cet homme-là: qu'il faſſe ſa paix tant qu'il voudra, je l'ai aſſez puni; ſa femme a dequoi lui corner aux oreilles tant qu'il vivra.

NAUSI-

NAUSISTRATA. Mais sans doute je me suis attiré cela moi-même. Ah, Demiphon, peut-on compter en détail tout ce que j'ai fait pour lui!

DEMIPHON. Je le sais comme vous.

NAUSISTRATA. Ai-je donc merité ce traitement?

DEMIPHON. Point du tout; mais puisque vos plaintes ne sauroient faire que cela ne soit pas arrivé, pardonnez-lui, il vous en prie; il avoue son crime; il vous en demande pardon; que voulez-vous davantage?

PHORMION *bas.* Ho, avant qu'elle lui pardonne, il faut que je prenne mes sûretés & celles de Phedria. Madame, avant que de répondre trop legerement à Demiphon, écoutez.

NAUSISTRATA. Qu'y a-t-il?

PHORMION. Par mes ruses je lui ai escroqué trois cens écus; je les ai donnez à votre fils, & votre fils les a donnez sur l'heure à un Marchand d'Esclaves, pour une fille qu'il aime.

CHREMES *à Phormion.* Ho, que dis-tu?

NAUSISTRATA *à Chremes.* Est-ce donc, à votre avis, un si grand crime, que votre fils, qui est un jeune homme, ait une Maîtresse, lorsque vous avez deux femmes? N'avez-vous point de honte? de quel front oserez-vous le gronder? répondez-moi.

DEMIPHON. Il fera tout ce que vous voudrez.

NAUSISTRATA *à Demiphon* Et moi, afin que vous le sachiez, je ne veux ni lui pardonner, ni lui rien promettre, que je n'aye vû mon fils; je le fais le maître de mon ressentiment, je ferai tout ce qu'il me dira.

PHORMION. Que vous êtes une brave femme!

NAUSISTRATA *à Phormion.* Etes-vous content?

PHORMION. Ho ma foi je m'en vais plus gai & plus content que je n'esperois.

NAUSISTRATA. Comment vous appellez-vous?

PHORMION. Moi, je m'appelle Phormion à votre service; je suis le bon ami de votre maison, & surtout de Phedria.

NAUSISTRATA. Phormion, croyez que je vous servirai toûjours en tout ce qui dépendra de moi.

PHORMION. Vous me faites trop de grace.

NAUSISTRATA. Je ne fais que vous rendre ce que je vous dois.

PHORMION. Madame, voulez-vous aujourd'hui même me faire une fort grand plaisir, & dont votre mari enragera?

NAUSISTRATA. De tout mon coeur.

PHORMION. Vous n'avez qu'à me prier à souper.

NAUSISTRATA. Vraiment je le veux.

DEMIPHON. Allons au logis.

NAUSISTRATA. Soit. Mais où est Phedria notre arbitre?

PHORMION. Ne vous mettez pas en peine, je vous l'amenerai bientôt. Adieu, Messieurs, battez des mains.

L'HE-

L'HECYRE DE TERENCE.

LE TITRE.

CETTE PIÉCE FUT JOUÉE LA PREMIERE FOIS AUX FETES ROMAINES SOUS LES EDILES CURULES SEX. JULIUS CESAR, ET CORNELIUS DOLABELLA. ET ELLE NE FUT PAS ACHEVÉE DE JOUER. FLACCUS AFFRANCHI DE CLAUDIUS FIT LA MUSIQUE AVEC LES FLUTES ÉGALES. SOUS LE CONSULAT CN. OCTAVIUS ET DE T. MANLIUS ELLE FUT REDONNÉE UNE SECONDE FOIS LA MEME ANNÉE POUR DES JEUX FUNEBRES; CETTE SECONDE REPRESENTATION NE FUT PAS PLUS HEUREUSE QUE LA PREMIERE. ENFIN ELLE FUT REMISE SUR LE THÉATRE POUR LA TROISIÉME FOIS SOUS LES EDILES CURULES Q. FULVIUS ET L. MARCIUS, ET ELLE RÉUSSIT FORT BIEN. ELLE EST TOUTE PRISE DU GREC D'APPOLLODORE.

PERSONNAGES DE LA PIECE.

LE PROLOGUE.

PHILOTIS, Courtisane.

SYRA, Vieille.

PARMENON, Valet de Sostrata.

LACHES, Vieillard, Mari de Sostrata.

SOSTRATA, Femme de Lachès.

PHIDIPPUS, Vieillard, Mari de Myrrhina.

MYRRHINA, Femme de Phidippus.

PAMPHILA, Fils de Lachès, & Mari de Philumene.

SOSIE, Valet de Pamphile.

BACCHIS, Courtisane.

PERSONNAGES MUETS.

PHILUMENE, Fille de Phidippe, & Femme de Pamphile.

SCIRTUS, petit Esclave.

Une Nourrice.

Deux Servantes de Bacchis.

La Scene est à Athenes.

LE

LE PROLOGUE
DE LA
SECONDE REPRESENTATION.

Messieurs, cette Comedie se nomme l'Hecyre : la premiere fois qu'elle fût donnée au Public il arriva un accident & un malheur qui n'étoient jamais arrivez à notre Poëte: c'est qu'elle ne put être jouée, & qu'on n'en pût connoître les beautés, le Peuple étant entierement appliqué à regarder des Danseurs de corde. Presentement donc elle peut passer pour nouvelle, car le Poëte qui en est l'Auteur, ne voulut pas qu'on la recommençât, afin de pouvoir la vendre une seconde fois pour quelque autre Fête. Vous en avez vû d'autres de sa façon, Messieurs je vous prie d'examiner celle-ci.

LE PROLOGUE
DE LA
TROISIEME REPRESENTATION.

Messieurs, sous cet habit de Prologue je suis un Ambassadeur qui viens vers vous, accordez-moi, je vous prie, ce que j'ai à vous demander, & faites qu'à présent que je suis vieux, je puisse avoir le même avantage que j'avois quand j'étois jeune; car souvent j'ai fait rejouer avec succès des Piéces qui avoient été rejettées plusieurs fois; & par cette

opiniâtreté je les ai empêchées d'être ensevelies dans un éternel oubli avec leur Auteur. De toutes les Piéces nouvelles que j'ai jouées de Cecilius, les unes ont été d'abord mal reçues, & les autres ont eu bien de la peine à soûtenir. Mais comme je savois que le Théatre est une mer qui a ses calmes & ses tempêtes, & qu'une chose qui n'y réüssit pas aujourd'hui, peut y réüssir demain, je pris une peine sure & certaine sur des esprances fort incertaines & fort douteuses. Je rejouai ces mêmes Piéces, & je les rejouai avec toute l'application & tout l'art dont je suis capable, pour en avoir d'autres de sa façon, & pour ne pas le dégoûter de son travail. Je parvins enfin à les faire voir d'un bout à l'autre, & quand on les eut vûes, elles eurent le bonheur de plaire. Ainsi, Messieurs, c'est moi proprement qui vous redonnai un Poëte que la malice de ses ennemis avoit presque déja rebuté. Car si j'eusse voulu mépriser alors ses Piéces, & l'empêcher d'en faire de nouvelles, cela dépendoit de moi; il m'auroit été très-facile de le porter à quitter la peine & le travail pour vivre en repos & sans affaires. Présentement donc, Messieurs, pour l'amour de moi, & pour reconnoître ce service, écoutez, je vous prie, avec un esprit désintéressé ce que j'ai à vous demander. Je vous redonne encore aujourd'hui l'Hecyre, que je n'ai jamais pû représenter en repos, tant le malheur lui en a voulu. Votre prudence fera cesser ce malheur, si elle veut seconder notre adresse. La premiere fois, comme je commençois à la jouer, on vit arriver de fiers Athletes, & des Danseurs de corde. La foule, le bruit, le cris des femmes m'obligerent à sortir avant que ma Piéce pût être finie. Dans cette nouvelle occasion j'eus recours à mon ancienne coûtume, je voulus essayer encore, si elle pourroit avoir votre approbation

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0380
DFG

probation ; je vous la rapportai donc une seconde fois. Le premier Acte avoit déja plû, lorsqu'il se répandit un bruit qu'on alloit donner des Gladiateurs. Tout d'un coup on voit entrer une foule horrible, on fait un desordre furieux, on crie, chacun se bat pour avoir ou pour conserver sa place ; & moi dans cette confusion je fus obligé de ceder la mienne. Aujourd'hui, Messieurs, il n'y a aucun embarras : on n'est point détourné par aucun autre spectacle ; on fait silence, & les Ediles ont bien voulu m'accorder le temps de jouer encore cette Piéce devant vous. Souvenez-vous, Messieurs, que vous avez dans vos mains le moyen de conserver à ces Fêtes tous leurs ornemens : ne souffrez pas qu'il n'y ait plus que peu de gens qui osent travailler pour le Théatre ; & faites que votre autorité aide & seconde celle que mon âge me doit donner. Si je n'ai jamais consulté l'avarice pour établir un prix à mon art, & si j'ai toûjours estimé que le plus grand gain que je pûsse faire, c'étoit l'honneur de servir à vos divertissemens ; permettez que j'obtienne qu'on ne fasse aucune injustice au Poëte qui m'a choisi pour le défenseur de son ouvrage, & qui s'est mis sous votre protection ; & faites que ses ennemis n'ayent pas sujet de rire de sa disgrace. A ma consideration prenez sa défense, & nous écoutez avec attention, afin que cela donne envie aux autres Poëtes de travailler, & que je puisse dans la suite vous jouer de nouvelles Piéces qui auront été achetées au prix que je leur aurai taxé, & à mes perils & fortunes.

L'HECYRE DE TERENCE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

PHILOTIS. SYRA.

PHILOTIS.

En verité, Syra, les femmes de notre metier trouvent aujourd'hui très-peu d'amans fideles. Voyez ce Pamphile, quels sermens n'a-t-il point fait mille fois à Bacchis, qu'il ne se marieroit jamais tant qu'elle vivroit? Qui est-ce qui n'auroit pas ajoutée foi à ses promesses? cependant le voilà marié.

SYRA. C'est pourquoi aussi je te conseille & je t'exhorte tout de bon de ne faire quartier à pas un & de n'en laisser pas échapper un seul, de les dépouiller, manger, ronger, devorer jusques aux os.

PHILOTIS. Quoi? que je n'en excepte, que je n'en prefere aucun?

SYRA. Aucun. Car mets-toi bien dans l'esprit que de tous ceux qui vont chez toi, il n'y en a pas un qui n'y aille dans la resolution de te surprendre par ses douceurs, & de t'escroquer tes bonnes graces.

graces. Eſt-ce donc, je te prie que tu ne leur rendras pas des piéges à ton tour?

PHILOTIS. Avec tout cela il eſt injuſte de les traiter tous également.

SYRA. Quoi donc, il eſt injuſte de ſe vanger de ſes ennemis, & de les faire donner dans lés mêmes panneaux qu'ils nous tendent? Ah! malheureuſe que n'ai-je ton âge & ta beauté, ou que n'as-tu mes ſentimens?

ACTE PREMIER.

SCENE II.

PARMENON. PHILOTIS. SYRA.

PARMENON *à Scirtus en ſortant du logis.*

Si notre bon homme me demande, dis-lui que je ne fais que d'aller au port pour m'informer du retour de Pamphile. Entends-tu, Scirtus? C'eſt, s'il me demande, au moins, car s'il ne me demande pas, ne lui dis rien, afin que je puiſſe une autre fois me ſervir de cette excuſe. *à part.* Mais eſt-ce Philotis que je vois? d'où arrive-t-elle? Philotis, je te donne le bon jour.

PHILOTIS. Ha, bon jour, Parmenon.

SYRA. Parmenon, ma foi j'ai bien de la joye de te voir.

PARMENON. Parbleu je ſuis auſſi ravi de te revoir, Syra. Mais dis-moi je te prie, Philotis où t'es-tu divertie ſi longtemps?

PHILOTIS. En verité je ne me ſuis divertie en aucune maniere; je m'en allai d'ici à Corinthe avec un Capitaine le plus brutal qui fut jamais; j'ai paſsé là deux ans entiers à ſouffrir tous ſes caprices.

PARMENON. Je crois, ma pauvre Philotis, que tu

tu avois grande envie de revoir Athenes, & que tu t'es bien souvent repentie d'avoir fait cette équipée.

PHILOTIS. L'on ne sauroit dire l'impatience que j'avois de revenir ici, & de quitter ce Capitaine; je mourois d'envie de vous revoir, & de faire encore avec vous les agréables repas que nous faisions autrefois; car tout le temps que j'ai été à Corinthe, il ne m'a été permis de parler que par mesure; il me donnoit ma tablature & je ne pouvois dire que ce qui lui plaisoit.

PARMENON. Je crois en effet que ce Capitaine te tailloit tes discours bien court, & que tu n'en étois pas trop contente.

PHILOTIS. Mais, Parmenon, que veut dire ce que Bachis vient de me conter chez elle? Je n'aurois jamais crû que tant qu'elle vivroit, Pamphile eût pû se resoudre à se marier.

PARMENON. A se marier?

PHILOTIS. Eh quoi, ne l'est-il donc pas marié?

PARMENON. Il l'est, mais je crains bien que ce mariage ne dure guere.

PHILOTIS. Plût aux Dieux! pourvû que ce soit l'avantage de Bacchis. Mais comment puis-je croire ce que tu me dis là, Parmenon? parle.

PARMENON. Il n'est pas necessaire de te le dire; ne m'interroge pas davantage.

PHILOTIS. Tu me parles de cette maniere, parce que tu as peur que cela ne soit divulgué, n'est-il pas vrai? Mais en verité si je te le demande, ce n'est pas que j'aye dessein de le dire, c'est seulement pour avoir le plaisir de le savoir, & de jouir toute seule de cette bonne nouvelle.

PARMENON. Tu as beau faire, avec tous tes beaux discours, tu ne me persuaderas jamais de mettre mon dos à ta discretion.

PHILO-

PHILOTIS. Ha, ne me le dis donc pas; comme si tu n'avois pas plus d'envie de me le dire, que je n'en ai de le savoir.

PARMENON. *bas.* Elle dit vrai, c'est là mon grand defaut. Si tu me donnes ta parole de n'en pas parler, je te le dirai.

PHILOTIS. Ha, te voilà dans ton naturel. Je te garderai le secret, parle.

PARMENON. Ecoute donc.

PHILOTIS. Je suis toute prête.

PARMENON. Pamphile étoit dans le fort de sa passion pour Bacchis, lorsque son pere se mit à le prier de se marier, & à lui dire ce que tous les peres disent en ces sortes d'occasions? qu'il étoit vieux, qu'il n'avoit que lui d'enfant, & qu'il desiroit de lui voir des heritiers qui fussent le soûtien de sa vieillesse. Pamphile resista d'abord, mais son pere le pressant avec plus d'ardeur, le reduisit enfin à ne savoir à quoi se resoudre; le respect qu'il avoit pour son pere balançoit dans son coeur l'amour qu'il avoit pour Bacchis. Enfin ce bon homme, à force de lui rompre la tête & de l'importuner, vint à bout de ce qu'il souhaitoit. Il le fança avec la fille d'un de nos plus proches voisins dont voilà la maison. Cela ne parut pas fort rude a Pamphile jusqu'à ce qu'il fût sur le point d'épouser; mais quand il vit qu'on préparoit les nôces, & qu'il ne pouvoit plus reculer, alors enfin il supporta cela avec tant de peine, que je suis sûr qu'il auroit fait compassion à Bacchis même si elle l'eût vû en cet état. Toutes les fois qu'il pouvoit trouver un moment pour être seul avec moi, je suis mort, Parmenon, me disoit-il, qu'ai-je fait? dans quel precipice me suis-je jetté? je ne pourrai supporter cela, mon cher Parmenon; miserable que je suis, me voilà perdu!

PHILO-

PHILOTIS. Ah, que les Dieux & les Déesses te puissent confondre, maudit vieillard, avec ton importunité ?

PARMENON. Pour le faire court; il mene sa femme chez lui; le premier jour il ne lui dit pas un seul mot, le second encore moins, & toûjours de même.

PHILOTIS. Que me dis-tu là? Seroit-il possible qu'un jeune homme eût traité ainsi une jeune personne, & qu'il eût été si indifferent, surtout un jour comme celui-là? cela ne me paroît pas vraisemblable, je ne saurois le croire.

PARMENON. Je ne doute pas que tu ne le trouves impossible, car personne ne va chez toi qui n'ait envie de te voir; mais lui, il l'avoit épousée par force.

PHILOTIS. Hé bien, qu'arriva-t-il ensuite?

PARMENON. Peu de jours après Pamphile me mene dehors tout seul, il me conte de quelle maniere il avoit traité cette fille, & me dit qu'avant que de l'avoir épousée il croyoit pouvoir s'accoûtumer à ce mariage; mais, Parmenon, ajouta-t-il, puisque j'ai resolu de ne la pas garder plus longtemps, il ne seroit ni honnête pour moi, ni avantageux pour elle que je ne la rendisse pas à son pere dans l'état qu'il me l'a donnée.

PHILOTIS. C'est là une grande marque de la sagesse de Pamphile & de son bon naturel.

PARMENON. Cependant, continuoit il, je trouve qu'il est fâcheux pour moi de faire cet éclat. Et d'ailleurs, comment la rendre à son pere sans lui dire pourquoi, & sans avoir aucun prêtexte? c'est traiter les gens avec trop de hauteur. Mais j'espere que lorsqu'elle aura connu qu'il est impossible qu'elle vive avec moi, elle s'en ira enfin d'elle même.

PHILO-

PHILOTIS. Que faisoit-il cependant ? alloit-il chez Bacchis ?

PARMENON. Tous les jours. Mais, comme cela arrive d'ordinaire, quand Bacchis vit qu'il avoit pris un parti qui l'éloignoit d'elle, elle devint beaucoup plus difficile & plus interessé.

PHILOTIS. Cela n'est pas étonnant en verité.

PARMENON. Et c'est ce qui a le plus contribué à le detacher, car lorsqu'il fut un peu revenu à lui, & qu'il eut connû Bacchis & la femme qu'il avoit épousée, en comparant les moeurs de l'une & de l'autre, voyant que sa femme étoit sage & modeste, comme doit être une personne bien née, qu'elle supportoit tous les mauvais traitemens, & toutes les injustices de son mari, & qu'elle cachoit ses mépris; alors, vaincu en partie par la compassion qu'il eut de sa femme, en partie rebuté par la mauvaise humeur de Bacchis, peu à peu il retira son coeur, & le donna tout entier à sa femme, en qui il trouvoit un esprit qui convenoit tout à fait au sien. Sur ces entrefaites un parent de notre bon homme meurt dans l'ile d'Imbros, & comme tout son bien devoit legitimement leur revenir, il obligea son fils d'aller malgré le recueillir cette succession, & de quitter sa femme dont il étoit fort amoureux; il la laissa donc avec sa mere, car notre bon homme s'est retiré aux champs, & vient très-rarement à la ville ?

PHILOTIS. Qu'y a-t-il jusqu'ici qui te fasse croire que ce mariage ne sera pas stable!

PARMENON. Je vais te le dire. Au commencement, pendant quelques jours Sostrata, & sa belle fille s'accordoient assez bien, mais tout d'un coup la jeune femme commença à haïr furieusement sa belle-mere, il n'y a pourtant jamais eu aucun demêlé, ni aucune plainte de part ni d'autre.

PHILO-

PHILOTIS. Qu'y avoit-il donc?

PARMENON. Si la belle-mere alloit quelquefois dans sa chambre pour causer avec elle, tout aussitôt elle disparoissoit, & ne vouloit pas la voir. Enfin lorsqu'elle ne pût plus le souffrir, elle feignit que sa mere la demandoit pour un Sacrifice qu'elle vouloit faire. En effet elle s'y en alla. Quand elle y eut été plusieurs jours, notre bonne femme l'envoya chercher; ils trouverent je ne sais quelle excuse pour la retenir: elle y renvoye une seconde fois, on ne voulut pas la rendre. Enfin après qu'on y eut renvoyé très-souvent, ils feignirent qu'elle étoit malade. Ma Maîtresse part en même temps pour l'aller voir. On ne la fait point entrer. Notre bon homme ayant appris ce qui se passoit, revint hier de sa maison de campagne, & dés qu'il fut arrivé, il alla trouver le pere de Philumene. Je ne sais pas encore ce quils ont arrêté entr'eux; mais je suis fort en peine de ce qui arrivera de tout ceci. Voilà toute l'histoire, je vais continuer mon chemin.

PHILOTIS. Et moi aussi, car j'ai un rendez-vous avec un certain étranger que je dois aller trouver.

PARMENON. Que les Dieux fassent réüssir tous tes desseins!

PHILOTIS. Dieu te conduise, Parmenon.

PARMENON. Et toi aussi, ma chere petite Philotis.

ACTE SECOND.

SCENE I.

LACHES. SOSTRATA.

LACHES.

Grands Dieux! quelle engeance est-ce là? quelle conspiration? Que les femmes soient tou-

toutes bâties les unes comme les autres, qu'elles ayent toutes les mêmes humeurs & les mêmes inclinations, & qu'on n'en trouve pas une seule qui s'éloigne tant soit peu des maximes générales? Car autant qu'il y en a, elles haïssent leurs belles-filles, elles ont toutes la même application à s'opposer à ce que veulent leurs maris, elles sont toutes également opiniâtres. Je crois pour moi qu'elles ont toutes été à même école. Et s'il y en a une où l'on aprenne à mal faire, je suis bien assûré que c'est ma femme qui en est la Maîtresse.

SOSTRATA. Que je suis malheureuse! l'on m'accuse sans que je sache pour quel sujet.

LACHES. Sans que vous sachiez pour quel sujet?

SOSTRATA. Oui assûrément, mon mari, & veuille le Ciel que nous passions nos jours ensemble comme je l'ignore.

LACHES. Dieu me garde de les finir avec vous.

SOSTRATA. Vous connoîtrez avec le temps que c'est injustement que vous m'accusez.

LACHES. J'entends: je vous accuse injustement! y a-t-il des termes assez forts pour vous traiter comme vous le meritez, vous qui non contente de vous déshonorer, déshonorez encore votre mari & toute votre famille, & qui préparez à votre fils le plus sensible déplaisir qu'il puisse recevoir? Vous encore qui nous faites des ennemis de nos amis & de nos alliées, qui ont fait honneur à Pamphile de le juger digne d'épouser leur fille. C'est vous seule qui venez tout d'un coup troubler notre repos par votre méchanceté.

SOSTRATA. Moi, mon mari?

LACHES. Oui, ma femme, vous-même! Vous qui me prenez pour une pierre, & non pas pour un homme. Quoi, parce que je suis souvent à la campagne, croyez-vous que je ne sache pas com-

ment vous vous gouvernez? Je sais beaucoup mieux ce qui se fait ici, que je ne sais ce qui se passe où je suis d'ordinaire, & cela parce que ma réputation dépend de la maniere dont vous vivrez ici. Il y a long-temps vraiment que je sais que Philumene vous a prise en haine, & cela n'est pas étonnant; ce seroit une chose bien plus étonnante, si elle ne vous haïssoit pas. Mais enfin je ne croyois pas qu'elle haïroit aussi toute la maison? & si je l'avois sû, elle seroit demeurée ici, & vous auriez plié bagage. Enfin, Sostrata, voyez, je vous prie, le tort que vous avez de me causer ce chagrin; j'ai eu la complaisance pour vous de vous ceder la place, & de me retirer aux champs pour épargner, afin que vous ayez ici plus largement tout ce qui vous est necessaire, & que notre bien puisse suffire à vos dépenses & à votre oisiveté. Je ne me donne aucun relâche, & je travaille beaucoup plus que je ne devrois, & que mon âge ne le peut permettre. Ne deviez-vous pas en revanche prendre garde qu'il n'arrivât rien ici qui pût me fâcher?

SOSTRATA. En verité ce n'est ni par mon moyen, ni par ma faute que tout cela est arrivé.

LACHES. Et moi je vous dis que vous avez absolument tout le tort; il n'y avoit ici que vous, c'est vous seule qui êtes coupable; vous deviez avoir ici l'oeil à toutes choses pour les bien regler, puisque je vous ai soulagée de tout le reste. N'avez-vous point de honte? Une femme de votre âge s'être brouillée avec une enfant? Vous m'allez dire que c'est pas sa faute.

SOSTRATA. Non en verité, mon mari, je ne vous le dirai point.

LACHES. En verité je m'en réjouis, à cause de mon fils: car pour ce qui est de vous je suis persuadé

ſuadé que déſormais vous ne ſauriez devenir pire que vous êtes, quelque mal que vous faſſiez.

SOSTRATA. Mais, mon mari, que ſavez-vous ſi elle ne fait point ſemblant de me haïr, pour être plus long-temps avec ſa mere?

LACHES. Que me dites-vous là? n'eſt-ce pas une preuve aſſez évidente de la haine qu'elle a pour vous, que hier, quand vous allates pour la voir, on ne voulut pas vous laiſſer entrer?

SOSTRATA. Ils me dirent qu'elle étoit fort foible & fort abattue: c'eſt ce qui fit qu'on ne me la laiſſa pas voir.

LACHES. Je ſuis perſuadé que la plus grande maladie qu'elle ait, c'eſt vôtre mauvaiſe humeur: & cela n'eſt pas bien ſurprenant; car il n'y a pas une de vous autres qui ne veuille que ſon fils ſe marie; lorſqu'on a trouvé un parti qui vous plaît, vous le preſſez de le prendre; & ils ne ſe ſont pas plûtôt mariez par vos ſollicitations, que par vos ſollicitations ils ſont contrains de chaſſer leurs femmes.

ACTE SECOND.

SCENE II.

PHIDIPPE. LACHES. SOSTRATA.

PHIDIPPE *à ſa fille en ſortant du logis ſans appercevoir les autres.*

Philumene, quoique je ſache bien que je pourrois uſer de mon autorité pour vous contraindre à m'obéïr: néanmoins vaincu par la tendreſſe paternelle, je veux bien faire ce que vous voulez, & ne pas m'oppoſer à vos fantaiſies.

LACHES *à part.* Mais voilà Phidippe fort à propos; je vais ſavoir de lui tout préſentement ce que c'eſt que ceci. *à Phidippe.* J'avoue, Phidippe, que

j'ai une fort grande complaiſance pour ma femme & pour mes enfans, cette complaiſance ne va pourtant pas aſſez loin pour faire que je les gâte: ſi vous faiſiez la même choſe, nous en ſerions mieux, & vous auſſi. Mais je vois que vous vous laiſſez entierement gouverner par votre femme & par votre fille.

PHIDIPPE. Voilà-t-il pas?

LACHES. J'allai hier vous trouver pour vous parler de votre fille; vous me renvoyates auſſi incertain que j'étois, lorſque j'entrai chez vous. Cela n'eſt pas bien de celer ainſi le ſujet de votre colere, ſi vous avez deſſein, que l'alliance que nous avons faite enſemble, dure toûjours. Avons-nous manqué en quelque choſe? ayez la bonté de nous le dire, nous vous ſatisferons ou en vous détrompant, ou en nous excuſant; nous ne voulons point d'autre Juge que vous-même. Mais, Phidippe, ſi vous n'avez d'autre ſujet de la retenir chez vous, que ſa maladie, il me ſemble que vous me faites tort d'appréhender qu'elle ne ſoit pas bien traitée dans ma maiſon. En verité je ne vous cederai point en cela; & quoique vous ſoyez ſon pere, vous ne ſouhaitez pas ſa ſanté plus ardemment que moi: car j'aime mon fils, je ſais qu'elle ne lui eſt pas moins chere que lui-même, & je n'ignore pas combien il aura de déplaiſir, quand il apprendra tout ceci. C'eſt pourquoi je preſſe ſi fort qu'elle revienne chez nous, avant qu'il ſoit de retour.

PHIDIPPE. Lachès, je connois l'affection que vous avez pour ma fille, & les ſoins que vous prendriez d'elle; je ſuis perſuadé que tout ce que vous venez de dire eſt comme vous l'avez dit: je vous prie auſſi de croire que je voudrois de tout mon coeur qu'elle retournât chez vous, ſi je pouvois l'y obliger par quelque voye.

LACHES.

LACHES. Eh qu'eſt-ce qui peut vous en empêcher? Dites-moi, eſt-ce qu'elle ſe plaint de ſon mari?

PHIDIPPE. Point du tout. Quand j'ai voulu approfondir cette affaire, & la contraindre de retourner chez vous, elle m'a juré très-ſaintement qu'elle n'y pouvoit vivre tandis que Pamphile ſeroit abſent. Les autres ont peutêtre d'autres defauts, pour moi j'avoue que je ſuis doux, que j'aime la paix, & que je ne ſaurois m'oppoſer à ce que veut ma famille.

LACHES. Entendez-vous, Soſtrata?

SOSTRATA. Que je ſuis malheureuſe!

LACHES. Eſt-ce là votre derniere reſolution?

PHIDIPPE. Oui pour l'heure. Mais ne me voulez-vous plus rien? car j'ai une affaire qui m'oblige d'aller à la Place.

LACHES. J'y vais avec vous.

ACTE SECOND.

SCENE III.

SOSTRATA.

En verité c'eſt bien injuſtement que nous ſommes toutes également haïes de nos maris, à cauſe de quelques méchantes femmes, qui font par leur mauvaiſe humeur, qu'il n'y a point de mauvais traitemens dont on ne nous croye dignes. Car pour la choſe dont mon mari m'accuſe préſentement, que je meure ſi j'en ſuis coupable! Mais il eſt difficile que je faſſe voir mon innocence, tant ils ſont perſuadés que toutes les belles-meres ſont injuſtes. Pour moi je puis jurer que je ne ſuis pas de ce nombre-là, & que ma bru ne m'a jamais été moins chere que ſi elle étoit ma propre fille; je ne ſais

pas pourquoi mon mari m'accuſe ainſi. Par toutes ſortes de raiſons j'attends avec bien de l'impatience le retour de mon fils.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

PAMPHILE. PARMENON. MYRRHINE.

PAMPHILE *à Parmenon.*

Je ne crois pas que l'amour ait jamais causé tant de maux à perſonne qu'à moi. Que je ſuis miſerable! à quoi bon ai-je conſervé cette vie? N'avois-je tant d'empreſſement de revenir chez moi, que pour y trouver tant de ſujets de chagrin? Ah de combien m'auroit-il été plus avantageux de paſſer mes jours en quelque lieu du monde que ce pût être, que de revenir ici pour aprendre enfin à quel point je ſuis malheureux? Car ce doit être une maxime pour tous les hommes, que quand on doit recevoir de quelque part une méchante nouvelle, le plus tard qu'elle peut venir, c'eſt autant de gagné.

PARMENON. Au contraire, Monſieur, vous ne pouviez mieux faire que de revenir, & c'eſt le ſeul moyen de vous tirer bien vîte de toutes vos peines. Si vous ne fuſſiez pas venu, ces brouilleries n'auroient fait qu'augmenter: au lieu que je ſuis sûr que l'une & l'autre auront quelque conſideration pour vous. Vous prendrez connoiſſance de l'affaire, vous ferez ceſſer la mésintelligence, & enfin vous les remettrez bien enſemble. Ce que vous croyez ſi terrible, n'eſt qu'une bagatelle au fond.

PAMPHILE.

PAMPHILE. Pourquoi veux-tu me consoler? y a-t-il personne au monde aussi infortuné que moi? Avant que d'être marié avec Philumene, j'étois engagé ailleurs. Déja, sans que je le dise, il est facile de juger quelle fut ma douleur: cependant quand mon pere vint me proposer ce mariage, je n'osai le refuser: j'avois à peine affranchi mon coeur de l'empire de Bacchis, & l'avois enfin donné à Philumene, que voilà un nouveau malheur qui vient aussi m'arracher à elle; d'ailleurs, je crois que dans cette affaire je trouverai que ma mere ou ma femme ont tort; & si cela est, puis-je être jamais que malheureux? car, mon cher Parmenon, si la pieté veut que je souffre la mauvaise humeur de ma mere, d'un autre côté j'ai mille obligations à ma femme; elle m'a toûjours supporté avec tant de douceur & tant de patience: elle a toûjours si bien caché à tout le monde les mauvais traitemens qu'elle a reçûs de moi. Ah, Parmenon, il faut necessairement qu'il soit arrivé quelque chose de bien fâcheux, puisqu'elles sont ainsi brouillées, & que leur colere dure si long-temps.

PARMENON. Par ma foi, Monsieur, si vous examinez l'affaire de près, vous trouverez que ce n'est pas grand'chose; les plus grandes coleres ne viennent pas toûjours des plus grands sujets: car il arrive très-souvent que d'une chose dont l'un ne sera offensé en aucune maniere, l'autre qui sera d'un naturel violent & emporté, en deviendra votre mortel ennemi. Pour quelles petites bagatelles les enfans ne se mettent-ils pas tous les jours dans des coleres horribles les uns contre les autres? D'où vient cela, si ce n'est de ce que l'esprit qui les gouverne est encore foible? Il en est de même des femmes, elles ont presque l'esprit foible comme des enfans; & vous verrez que ce n'est que quel-

que petite parole qui aura causé tout ce grand courroux.

PAMPHILE. Entre, Parmenon, va leur dire que je suis de retour.

PARMENON. Oh, qu'est-ce que j'entends?

PAMPHILE. Tais-toi.

PARMENON. J'entends qu'on se tremousse fort, qu'on va deça & delà; venez. approchez plus près de la porte. Et bien, entendez-vous?

PAMPHILE. Ne dis rien. Grand Jupiter! J'ai entendu crier.

PARMENON. Vous me défendez de parler, & vous parlez-vous-même?

MYRRHINE *dans sa maison.* Taisez-vous, je vous prie, ma fille, ne criez point.

PAMPHILE. Il m'a semblé entendre la voix de la mere de Philumene, je suis perdu?

PARMENON. Comment cela?

PAMPHILE. Je suis mort!

PARMENON. Pourquoi donc?

PAMPHILE. Ha, Parmenon, il y a quelque grand mal que l'on me cache.

PARMENON. Monsieur, ils m'ont bien dit que votre femme avoit quelque petite émotion; mais de dire si cela est. je n'en sais rien.

PAMPHILE. Je suis au desespoir. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

PARMENON. Parce que je ne pouvois pas vous dire tant de choses à la fois.

PAMPHILE. Quelle maladie est-ce?

PARMENON. Je ne sais.

PAMPHILE. Eh quoi, est-ce que personne n'y a fait aller le Medicin?

PARMENON. Je ne sais pas non plus.

PAMPHILE. Mais pourquoi n'entrer pas moi-même pour m'éclaircir promptement de ce que c'est?

c'eſt? En quel état vais-je vous trouver, ma chere Philumene? ah, s'il y a du danger pour votre vie, je mourrai infailliblement. *Il entre.*

PARMENON. Il n'eſt pas neceſſaire que je le ſuive là-dedans, car je vois bien que l'on y haït tous ceux de notre maiſon. Hier on refuſa la porte à Soſtrata; ſi par hazard le mal alloit augmenter, ce que je ſouhaite en verité qu'il n'arrive pas, principalement pour l'amour de mon Maître; ils ne manqueroient jamais de dire que le Valet de Soſtrata y ſeroit entré; ils m'accuſeroient d'avoir fait empirer ſon mal, & de lui avoir porté malheur: que ce malheur puiſſe plûtôt tomber ſur leur tête, l'on en feroit un crime à ma Maîtreſſe, & pour moi l'on me feroit quelque choſe de pis.

ACTE TROISIEME.

SCENE II.

SOSTRATA. PARMENON. PAMPHILE.

SOSTRATA *ſans voir Parmenon.*

Il y a déja longtemps que j'entends bien du bruit là-dedans, je ne ſais ce qu'il y a, je crains furieuſement que Philumene ne ſoit plus mal; c'eſt pourquoi je vous prie, grand Eſculape, & vous Déeſſe de la Santé, faites que mes craintes ſoient mal fondées; je vais préſentement la voir.

PARMENON. Hé, Madame!

SOSTRATA. Quoi?

PARMENON. L'on vous fermera encore la porte.

SOSTRATA. Ha, Parmenon, étois-tu là? miſerable que je ſuis, que dois-je faire? eſt-ce que je n'irai pas voir la femme de mon fils lorſqu'elle eſt malade ſi près de chez moi?

PARMENON. Ni vous n'irez la voir, ni vous n'y envoyerez perſonne de votre part, ſi vous m'en croyez: car je trouve que d'aimer les gens qui nous haïſſent, c'eſt faire une double faute; on prend une peine inutile, & l'on ne fait que les incommoder. D'ailleurs ſitôt que votre fils a été arrivé, il eſt allé voir en quel état elle eſt.

SOSTRATA. Que dis-tu? Eſt-ce que Pamphile eſt arrivé?

PARMENON. Oui, Madame.

SOSTRATA. J'en rends graces aux Dieux. Ha, cette nouvelle me redonne la vie, & chaſſe tout le chagrin de mon coeur.

PARMEMON. C'eſt là principalement ce qui fait que je ne vous conſeille pas d'y aller; car ſi le mal de Philumene lui donne tant ſoit peu de relâche, je ſuis sûr qu'étant ſeule avec ſon mari, elle lui contera tout ce que vous avez eu enſemble, & ce qui a causé le commencement de votre froideur. Mais le voilà qui ſort. Qu'il eſt triſte!

SOSTRATA. Oh, mon fils.

PAMPHILE. Bon jour, ma mere.

SOSTRATA. Je ſuis bien aiſe de vous voir arrivé en bonne ſanté. Philumene eſt-elle mieux?

PAMPHILE. Tant ſoit peu.

SOSTRATA. Dieu le veuille. Mais pourquoi donc pleurez-vous? qu'avez-vous à être ſi triſte?

PAMPHILE. Rien, ma mere.

SOSTRATA. Quel bruit faiſoit-on? dites-le moi; eſt-ce que quelque mal l'a priſe tout d'un coup?

PAMPHILE. Oui.

SOSTRATA. Quel mal?

PAMPHILE. La fiévre.

SOSTRATA. Quoi, la fiévre continue?

PAMPHILE. Ils me l'ont dit ainſi. Je vous prie, ma

ma mere, de vouloir bien rentrer, je vous suis présentement.

SOSTRATA. Je le veux.

PAMPHILE. Toi, Parmenon, cours au devant de mes gens, & leur aide à apporter mes hardes.

PARMENON. Quoi? est-ce qu'ils ne savent pas le chemin, & qu'ils ne pourront trouver la maison sans moi?

PAMPHILE. Veux-tu courir?

ACTE TROISIEME.

SCENE III.

PAMPHILE.

Je ne sais absolument par où commencer à dire tout ce qui m'est arrivé de surprenant, soit ce que j'ai vû de mes propres yeux, ou ce que j'ai entendu de mes oreilles, & qui m'a obligé à sortir bien vîte dans un trouble que je ne puis exprimer. Car tantôt quand je suis entré précipitamment dans la maison saisi de crainte, & m'imaginant que je trouverois ma femme malade d'un tout autre mal, qu'elle a été ma douleur! Sitôt que les servantes m'ont apperçû, elles se sont toutes mises à crier de joye, voilà Pamphile; parce qu'elles m'avoient apperçû tout d'un coup sans faire aucune réflexion. Mais un moment après j'ai vû que le visage leur a changé à toutes, & qu'elles se sont troublées de ce que le hazard m'avoit fait venir si mal à propos. Cependant l'une d'elles a couru vîte annoncer mon retour; & moi dans l'impatience de voir Philumene, je l'ai suivie. Quand j'ai été entré, malheureux que je suis! tout aussitôt j'ai connu ce que c'étoit que sa maladie;

die; car le temps ne lui permettoit plus de la cacher; & elle ne pouvoit se plaindre que comme une femme qui est en cet état-là. Quand je l'ai eu apperçûe, quelle honte! me suis-je écrié, & je suis sorti en même temps en pleurant, & percé jusqu'au fond du coeur d'un coup si peu attendu, si cruel & si incroyable. Sa mere m'a suivi, & comme j'étois sur le point de sortir, la pauvre femme s'est jetté à mes genoux toute baignée de larmes, elle m'a fait pitié. En verité je suis persuadé que selon que la fortune nous est ou favorable ou contraire, nous sommes ou humbles ou fiers. D'abord elle a commencé à me parler de cette maniere. Mon cher Pamphile, vous voyez ce qui a obligé cette pauvre créature a sortir de chez vous, elle fut violée il y a quelque temps par je ne sais quel malhonnête homme, & elle étoit venue se refugier ici pour pouvoir accoucher secretement, sans que cela fût sû ni de vous ni de personne. Quand je pense aux prieres qu'elle m'a faites, helas je ne puis retenir mes pleurs. Quelle que soit la Fortune qui vous a ramené aujourd'hui, m'a-t-elle dit, nous vous conjurons toutes deux au nom de cette Déesse, si nous osons prendre cette liberté de ne pas divulguer son malheur, & de le tenir caché à tout le monde. Si jamais Philumene vous a donné des marques de sa tendresse, elle vous prie, mon cher Pamphile, qu'en réconnoissance vous n'ayez point de peine à lui accorder cette grace. Au reste pour ce qui est de la reprendre, vous en userez selon ce qui vous sera le plus avantageux; vous êtes le seul qui sachiez qu'elle accouche, & quel l'enfant n'est pas à vous. Car on m'a dit que vos froideurs pour elle ont duré deux mois, & il n'y en a que sept qu'elle vous a été donnée. Le trouble où je vous vois

marque

marque assez quels sont vos sentimens là-dessus. Présentement je sais tout ce que je puis pour empêcher que ni son pere, ni qui que ce soit ne sache rien de tout ceci; mais s'il ne se peut faire qu'on ne s'en apperçoive, je dirai qu'elle est accouchée avant terme, je suis sûre que personne ne soupçonnera que la chose soit autrement. Tout le monde croira sans peine que vous êtes le pere, & l'enfant ne sera pas plûtôt venu au monde qu'on ira l'exposer. En tout cela il n'y a rien qui vous puisse faire le moindre tort, & par ce moyen vous couvrirez l'affront qu'on a fait à cette pauvre malheureuse. J'ai promis tout ce qu'elle a voulu, & je tiendrai assûrement ma parole; car pour la reprendre, je crois que je ne le puis absolument, & qu'il ne seroit pas honnête; je ne le ferai pas aussi, quoique j'aye toûjours pour elle beaucoup d'amour, & que je conserve fort cherement le souvenir de sa tendresse? Je ne puis retenir mes larmes, quand je pense quelle vie va être desormais la mienne, & dans quelle solitude je vais me trouver. Ah, Fortune, que vos faveurs sont peu durables! mais l'amour que j'ai eu pour Bacchis a du m'acoûtumer à tous vos caprices. La Raison m'a fait bannir ce premier amour, il faut qu'aujourd'hui je fasse de plus grands efforts pour me défaire de même de celui-ci. Voilà Parmenon avec mes gens: il n'est nullement necessaire qu'il soit ici pendant que Philumene est en cet état; car il est le seul à qui j'ai fait confidence de la maniere dont j'ai vêcu avec elle au commencement de notre mariage, je craindrois que s'il l'entendoit crier si souvent, il ne connut enfin ce que c'est. Il faut que je l'envoye quelque part jusqu'à ce qu'elle soit accouchée.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE IV.

PARMENON. SOSIE. PAMPHILE.

PARMENON *à Sosie.*

Dis-tu vrai? as-tu trouvé tant d'incommodité dans ce voyage?

SOSIE. En verité, Parmenon, il n'eſt pas poſſible d'exprimer la peine qu'on a ſur mer, il faut y avoir été pour ſavoir ce que c'eſt.

PARMENON. Oui?

SOSIE. Oh que tu es heureux! tu ne ſais pas le mal que tu as évité de n'avoir jamais été ſur mer. Car pour ne point parler des autres miſeres, fais reflexion à celle-ci ſeulement; j'ai été trente jours ou davantage dans le Vaiſſeau, & pendant tout ce temps-là j'attendois la mort à tout moment, tant nous avons toûjours eu le vent contraire.

PARMENON. Cela eſt incommode.

SOSIE. Je ſais bien qu'en dire: enfin par ma foi je m'enfuirois plûtôt que d'y retourner de ma vie, ſi on vouloit m'y obliger.

PARMENON. Mon pauvre Soſie, il ne te falloit pas autrefois de ſi grands ſujets pour te faire prendre la fuite. Mais je vois Pamphile devant la porte. Entrez, vous autres, je vais à lui pour voir s'il ne me veut rien. Monſieur, quoi? vous êtes encore ici?

PAMPHILE. Je t'attendois.

PARMENON. Que voulez-vous de moi?

PAMPHILE, Il faut courir bien vîte à la Citadelle.

PARMENON. Qui?

PAMPHILE. Toi.

PARMENON. A la Citadelle? eh que faire là?

PAMPHILE. Va trouver mon hôte Callidemidès, de

de l'île de Mycone, qui eſt venu avec moi dans le même Vaiſſeau.

PARMENON *bas.* Je ſuis perdu ! je penſe ma foi qu'il a fait voeu que ſi jamais il étoit de retour en bonne ſanté, il me feroit mourir à force de me donner de l'exercice.

PAMPHILE. D'où vient donc que tu demeures là ?

PARMENON. Que voulez-vous que je lui diſe ? faut-il ſimplement que je l'aille trouver ?

PAMPHILE. Tu lui diras que je ne puis l'aller voir aujourd'hui, comme je lui avois promis, afin qu'il n'attende pas inutilement ; cours, vole.

PARMENON. Mais je ne ſais pas moi comme cet homme-là eſt fait.

PAMPHILE. Mais moi je vais te le dépeindre ſi bien que tu ne pourras le méconnoître. Il eſt grand & gros ; il a le viſage rouge, les cheveux crêpés, les yeux bleus, la mine funeſte.

PARMENON. Que les Dieux le confondent. Mais s'il n'y eſt pas, l'attendrai-je juſqu'au ſoir ?

PAMPHILE. Oui, va vite.

PARMENON. Il m'eſt impoſſible d'aller vîte, je ſuis trop las.

PAMPHILE *ſeul.* Le voilà parti. Malheureux, que dois-je faire ? je ne ſais abſolument comment je pourrai tenir ſecret l'accouchement de Philumene, comme ſa mere m'en a prié. J'y ferai mon poſſible, car cette femme me fait compaſſion. Je veux pourtant me conduire de ſorte que je ne faſſe rien contre ce que je dois à ma mere : car il eſt plus juſte d'avoir de la complaiſance pour elle, que de ſuivre aveuglement ma paſſion. Ho, ho ! voilà Phidippe & mon pere, ils viennent de ce côté, je ne ſais ce que je vais leur dire.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE V.

LACHES. PHIDIPPE. PAMPHILE.

LACHES *à Phidippe.*

Ne m'avez-vous pas dit tantôt que Philumene n'attendoit que le retour de mon fils pour revenir chez nous?

PHIDIPPE. Oui, je vous l'ai dit.

LACHES. Ils disent qu'il est arrivé, qu'elle revienne donc.

PAMPHILE *à part.* Je ne sais ce que je vais répondre à mon pere, ni quel sujet je puis lui dire que j'ai pour ne la pas reprendre.

LACHES. Qui est-ce que je viens d'entendre parler ici?

PAMPHILE *à part.* Mais je suis très-resolu de poursuivre mon dessein.

LACHES *à Phidippe.* Voilà l'homme dont je vous parlois tout à l'heure.

PAMPHILE *à Laches.* Ha, bon jour, mon pere.

LACHES. Bon jour, mon fils.

PHIDIPPE. Je suis ravi de vous voir de retour & surtout de vous voir de retour heureusement & en bonne santé.

PAMPHILE. J'en suis persuadé.

LACHES. Ne faites-vous que d'arriver, mon fils?

PAMPHILE. Tout à l'heure.

LACHES. Eh bien que nous a laissé notre voisin Phania?

PAMPHILE. En verité c'a toûjours été un homme qui a tout donné à ses plaisirs; & ceux qui sont ainsi faits, ne font pas leurs heritiers fort riches, mais s'ils ne laissent rien aux autres, ils laissent au

au moins après eux cette louange, que pendant qu'ils ont vécu, ils ont sû vivre agréablement.

LACHES. Donc, mon fils, pour tout heritage vous ne nous apportez ici qu'une sentence.

PAMPHILE. Le peu que nous en heritons ne laissera pas de nous faire du bien.

LACHES. Au contraire, mon fils, il nous fera beaucoup de mal; & je voudrois de tout mon coeur que ce pauvre homme fût en vie & en bonne santé.

PHIDIPPE. Vous pouvez faire ce souhait sans aucun risque, il ne ressuscitera pas; cependant je sais bien lequel vous aimez le mieux.

LACHES. Hier Phidippe nous envoya prier que Philumene allât chez lui. *bas à Phidippe.* Dites que vous l'avez fait.

PHIDIPPE *bas à Lachès.* Oui, mais ne m'enfoncez pas les côtés. *haut à Pamphile.* Il est vrai, j'envoyai hier la demander.

LACHES *à Pamphile.* Mais il nous la renvoyera incessamment.

PHIDIPPE. Ah, sans doute.

PAMPHILE. Je sais toute l'affaire, & comme elle s'est passée? en arrivant j'ai tout appris.

LACHES. Que les Dieux confondent ces envieux qui content si volontiers les choses!

PAMPHILE. Je suis sûr au moins que j'ai fait tout mon possible pour ne pas vous donner le moindre sujet de vous plaindre de moi avec justice. Je pourrois présentement vous dire quel amour, quelle douceur & quelle complaisance j'ai eu pour votre fille, si je n'aimois mieux que vous l'apprissiez d'elle-même: car de cette maniere vous serez bien mieux persuadé de ma bonne conduite, si Philumene, qui me hait présentement, vous rend pourtant de moi ce bon témoignage. Je prends aussi

les Dieux à temoin que ce desordre n'est point venu par ma faute; mais puisqu'elle croit qu'elle se feroit tort d'avoir quelque complaisance pour ma mere, & de supporter son humeur avec un esprit doux; & qu'à moins de cela il est impossible qu'elles vivent jamais en bonne intelligence, il faut que je me sépare de ma mere, ou de Philumene; & je vous declare, Phidippe, qu'en cette rencontre mon devoir veut que je prenne sans balancer les interêts de ma mere.

LACHES. Mon fils, tout ce que vous venez de dire ne m'a pas déplû, puisque par là je vois que vous préferez les interêts de votre mere à tout ce que vous avez de plus cher. Mais prenez bien garde que ce ne soit la colere qui vous fasse prendre l'étrange resolution où je vous vois.

PAMPHILE. Que pourrois-je avoir, mon pere, contre une personne qui ne m'a jamais donné aucun sujet de chagrin, & qui bien loin de cela, a toûjours fait tout ce qu'elle a pû pour me plaire? Je l'aime, je l'estime, & je desirerois passionnément de pouvoir la garder; car pendant que nous avons vécu ensemble, je lui ai toûjours trouvé à mon égard une douceur merveilleuse; & je souhaite de tout mon coeur qu'elle passe sa vie avec un homme plus heureux que moi, puisque la necessité me force à me separer d'elle.

PHIDIPPE. Il dépend de vous de ne vous en separer pas.

LACHES. Faites-la revenir chez nous, si vous êtes sage.

PAMPHILE. Ce n'est pas mon dessein, mon pere, & je veux pourvoir à la satisfaction de ma mere. *il se retire.*

LACHES. Où allez-vous donc? demeurez, vous dis-je? où est-ce que vous allez?

PHI-

PHIDIPPE. Quelle opiniâtreté eſt-ce là.

LACHES. Eh bien, Phidippe, ne vous ai-je pas bien dit qu'il ſeroit très-fâché de tout ce deſordre? Voilà pourquoi je vous priois de nous renvoyer votre fille.

PHIDIPPE. Je ne croyois pas qu'il ſeroit ſi dur. Eſt-ce donc qu'il s'imagine que je vais lui faire de grandes ſupplications? s'il veut reprendre ſa femme, il le peut; s'il n'eſt pas dans ce ſentiment, qu'il me rende ſa dot, & qu'il s'aille promener.

LACHES. Voilà-t-il pas? vous vous mettez auſſi en colere, & parlez du haut ton.

PHIDIPPE *à part* Ho, ho, Pamphile, vous êtes bien fier & bien mépriſant depuis votre voyage.

LACHES. Cette colere paſſera, quoi qu'elle ſoit juſte.

PHIDIPPE. Sous ombre qu'il vous eſt venu quelque bien, vous êtes devenus bien orgueilleux.

LACHES. Quoi, vous me querellez auſſi?

PHIDIPPE. Qu'il prenne ſon parti, & qu'il me faſſe ſavoir aujourd'hui même s'il veut ſa femme, ou non, afin quelle ſoit à un autre, ſi elle ne peut être à lui.

LACHES. Arrêtez, Phidippe, je vous prie, écoutez un mot. Il s'en va; dans le fond qu'eſt-ce que cela me fait? qu'ils demêlent entr'eux leur differend comme ils voudront, puiſque ni mon fils, ni lui ne veulent ſuivre mes avis en aucune maniere, & qu'ils mépriſent tout ce que je leur dis. Je m'en vais porter ce beau ſujet de querelle à ma femme, par le conſeil de qui tout ceci ſe fait; & repandre ſur elle tout mon chagrin.

ACTE TROISIEME.

SCENE VI.

MYRRHINE. PHIDIPPE.

MYRRHINE *seule.*

JE suis perdue! que ferai-je? que deviendrai-je? misérable que je suis, que puis-je dire à mon mari? il a sans doute entendu crier l'enfant, car il est entré dans la chambre de sa fille tout interdit, & avec une précipitation extraordinaire. En vérité s'il découvre qu'elle est accouchée, je ne sais pas quel sujet je lui dirai que j'ai eu de lui faire un secret de sa grossesse. Mais j'entends ouvrir la porte, je crois qu'il vient à moi. Je n'en puis plus.

PHIDIPPE *en sortant* Sitôt que ma femme m'a vû entrer dans la chambre de ma fille, elle s'en est fuyée de la maison. Mais la voilà. Que faites-vous là, Myrrhine? hola; c'est à vous que je parle.

MYRRHINE. A moi, mon mari?

PHIDIPPE. Moi, votre mari? est ce que vous me considerez comme tel? ou enfin, me prenez vous seulement pour un homme? car si jamais je vous avois paru l'un ou l'autre, vous ne m'auriez pas joué par vos menées, comme vous avez fait.

MYRRHINE. Par quelles menées?

PHIDIPPE. Vous me le demandez? ma fille n'a-t-elle pas accouché? vous ne dites mot? de qui est l'enfant?

MYRRHINE. Est-ce là la demande d'un pere? Grands Dieux! de qui je vous prie pensez-vous qu'il soit, sinon de celui à qui on l'a mariée?

PHIDIPPE. Je le crois; & il ne seroit pas d'un pere d'avoir sur cela une autre pensée! mais j'admire

re pourquoi vous avez pris tant de soin de nous cacher à tous cet accouchement, surtout puisqu'elle est accouchée à terme, & comme nous le pouvions souhaiter. Est-il donc possible que vous soyez d'un naturel si pervers & si endurci, que vous aimassiez mieux faire perir ce pauvre enfant, que vous saviez fort bien qui alloit devenir le lien de notre amitié, que vous aimassiez mieux, dis-je, le faire perir, que de permettre que votre fille demeurât mariée à Pamphile contre votre gré? J'avois toûjours crû qu'ils avoient tout le tort, & c'est vous qui l'avez tout entier.

MYRRHINE. Je suis bien malheureuse!

PHIDIPPE. Plût à Dieu que je pûsse en être bien persuadé. Mais je viens de me souvenir de ce que vous me dites sur ce sujet lorsque nous primes ce gendre; vous m'assûrates que vous ne pouviez souffrir que notre fille fût mariée avec un homme qui avoit des Maîtresses, & qui passoit les nuits hors de chez lui.

MYRRHINE. *bas.* J'aime mieux qu'il soupçonne tout ce qu'il voudra, que la verité.

PHIDIPPE. Je savois long-temps avant vous, ma pauvre femme, qu'il avoit une Maîtresse, mais je n'ai jamais crû que ce fût là un grand crime à un jeune homme, car c'est une chose qui naît avec nous. Voici bientôt venir le temps que non seulement il n'aimera plus les femmes, mais qu'il se haïra lui-même. Je vois bien que vous êtes encore la même que vous étiez alors. Vous n'avez eu ni repos ni cesse que vous ne l'ayez tirée de chez son mari, & que vous n'ayez rompu un mariage que j'avois fait. Ce que vous venez de faire présentement, marque assez avec quel esprit vous avez consenti que je le fisse.

MYRRHINE. Croyez-vous donc que je ſois aſſez mechante & aſſez dure pour vouloir faire ce tort à ma fille, ſi ce mariage nous étoit avantageux?

PHIDIPPE. Eſt-ce que vous êtes capable de voir ou de juger ce qui nous eſt avantageux ou deſavantageux? Vous aurez par hazard ouï dire à quelqu'un qu'il aura vu Pamphile entrer chez ſa Maîtreſſe, ou en ſortir. Eh bien que cela fait il? pourvû que ce ne ſoit que rarement & avec moderation. Ne vaudroit-il pas mieux diſſimuler cela que de faire tant de bruit afin qu'il nous haïſſe? D'ailleurs s'il étoit capable de ſe détacher tout d'un coup d'une perſonne avec qu' il a eu un ſi long commerce, je ne le croïrois pas un homme, & je craindrois que Philumene n'eût pas là un mari pour long-temps.

MYRRHINE. Mon Dieu laiſſez là Pamphile, & les pretendues fautes que vous dites que j'ai faites, allez-le trouver, parlez-lui en particulier, demandez lui, s'il veut ſa femme ou non; s'il arrive qu'il la veuille, rendez-la lui; mais s'il n'en veut point, ſoyez perſuadé que j'ai bien fait de pourvoir au repos de ma fille.

PHIDIPPE. S'il eſt vrai qu'il n'en veuille point, & que vous ayez connu ſes ſentimens, j'étois ici, ma femme, il me ſemble qu'il étoit juſte de pourvoir à cela par mon conſeil. C'eſt pourquoi je ſuis dans une colere horrible, que vous ayez oſé entreprendre cela ſans ma permiſſion. Je vous défends de faire porter l'enfant hors de la maiſon. *à part.* Mais je ſuis plus ſot qu'elle de demander qu'elle m'obéïſſe, je m'en vais au logis, pour dire à mes gens qu'ils ne ſouffrent pas que perſonne l'emporte.

MYRRHINE *ſeule.* En verité je ne crois pas qu'il y ait une femme au monde plus miſerable que moi: car

car je ne puis pas ignorer de quelle maniere il prendra l'affaire s'il vient à la savoir telle qu'elle est, puisqu'il est si fort en colere pour une chose qui n'est qu'une bagatelle au prix, & je ne vois pas le moyen de le faire changer. Voilà le comble de mes malheurs, s'il me force à élever un enfant dont nous ne connoissons pas le pere. Car lorsque cet accident arriva à ma fille, il étoit nuit, elle ne pût bien voir l'homme dans l'obscurité, ni lui rien prendre qui pût le faire reconnoître dans la suite, mais lui en s'en allant il lui arracha seulement une bague, qu'elle avoit au doigt. Sur tout cela j'apprehende que lorsque Pamphile saura qu'on éleve l'enfant d'un autre, comme étant de lui, il ne puisse plus garder le secret que je lui ai demandé.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

SOSTRATA. PAMPHILE.

SOSTRATA.

Quelque beau semblant que vous fassiez, mon fils, je vois fort bien que vous me soupconnez d'être cause que votre femme s'en est allée de chez nous, & que vous êtes persuadé que c'est pour ma mauvaise humeur. Mais ainsi les Dieux me soient favorables, & ainsi puisse-je recevoir de vous la joye & la consolation que j'en attens, comme il est vrai que je n'ai rien fait, que je sache, qui ait dû lui donner de l'aversion pour moi. J'ai toûjours crû que vous m'aimiez, & vous venez de me confirmer dans cette pensée; car votre pere

vient de me conter chez nous comme vous ayez toûjours préferé mes interêts à votre amour. Présentement, mon fils, je veux vous rendre la pareille, afin de vous faire voir que je sais reconnoître votre pieté. Mon cher Pamphile, je crois qu'il est necessaire pour votre repos & pour ma reputation, que je me retire à la campagne avec votre pere, comme je l'ai absolument resolu, afin que ma présence ne vous cause aucun trouble. & qu'il n'y ait plus rien qui empêche votre chere Philumene de revenir avec vous.

PAMPHILE. Eh, ma mere, quelle resolution est ce là, je vous prie? quoi par sa faute vous serez obligée de vous en aller demeurer aux champs? Cela ne sera pas, s'il vous plaît, & je ne souffrirai pas que nos ennemis puissent me reprocher que votre retraite est un effet de mon opiniâtreté, & non pas de votre bonté & de votre complaisance. D'ailleurs, ma mere, je ne veux pas que pour l'amour de moi vous abandonniez vos parentes, vos amies, les fêtes & les divertissemens.

SOSTRATA. Tout cela ne me divertit plus, mon fils; pendant que l'âge l'a pû permettre, j'ai assez joui de tous ces plaisirs, j'en suis lasse présentement, & desormais mon plus grand soin, c'est que mon âge ne fasse de la peine à personne, & qu'on n'attende pas ma mort avec impatience. Je vois qu'on me haït ici sans aucun sujet; il est temps que je quite la place. De cette maniere, comme je crois, je couperai chemin à la médisance, je guerirai les soupçons qu'on a de moi, & je contenterai les gens. Laissez-moi, je vous prie, éviter les reproches qu'on fait d'ordinaire aux femmes.

PAMPHILE. *bas.* Ah, sans une seule chose que je serois heureux avec une mere comme celle que j'ai, & avec une femme comme la mienne!

SOSTRA-

SOSTRATA. Eh mon Dieu, mon fils, ne vous imaginez pas que ce que vous avez là à souffrir soit si grand' chose, de la maniere dont les femmes vivent aujourd'hui. Si tout le reste est comme vous le souhaitez & comme je le crois, mon cher Pamphile, faites-moi ce plaisir, au nom des Dieux, reprenez votre femme.

PAMPHILE. Que je suis misérable!

SOSTRATA. Et moi aussi. Car cette affaire ne m'afflige pas moins que vous.

ACTE QUATRIEME.

SCENE II.

LACHES. SOSTRATA. PAMPHILE.

LACHES.

Ma femmme, j'ai entendu d'ici près tout ce que vous avez dit à Pamphile. C'est là ce qui s'appelle être sage, de faire de bonne heure & de bon gré ce qu'on seroit peut-être enfin obligé de faire par force, car par là on s'accoutume à être toûjours maître de son esprit.

SOSTRATA. Que les Dieux me préservent de me voir reduite à une si fâcheuse extrêmité.

LACHES. Allez-vous-en donc aux champs, là je supporterai votre humeur, & vous la mienne.

SOSTRATA. Je l'espere en vérité.

LACHES. Allez-vous-en vîte au logis, préparer tout ce que vous voulez porter avec vous. Allez, c'est assez dit.

SOSTRATA. J'y vais, mon mari.

PAMPHILE. Mon pere.

LACHES. Que voulez-vous, mon fils?

PAMPHILE. Quoi, ma mere quitter sa maison? que cela ne soit pas, je vous prie.

LACHES. Pourquoi non ?

PAMPHILE. Parce que je suis encore incertain de ce que je pourrai faire à l'égard de ma femme.

LACHES. Eh que voudriez-vous faire, que la reprendre?

PAMPHILE. *bas.* En verité j'en ai grande envie, & j'ai bien de la peine à m'en empêcher. Cependant je ne changerai rien dans ma resolution; & je suivrai jusqu'au bout ce que je crois le plus utile. *haut.* Je suis persuadé que le seul moyen de les rendre bonnes amies, c'est que je ne la reprenne pas.

LACHES. Encore n'en savez-vous rien; mais il vous importe peu qu'elles soient amies ou ennemies, quand celle-ci s'en sera allée. Les gens de notre âge ne plaisent point du tout à la jeunesse, & il est juste que nous nous en allions; en un mot, Pamphile, nous ne sommes plus bons qu'à faire le sujet d'un conte: *Il y avoit autrefois un bon homme & une bonne femme.* Mais je vois Phidippe qui sort de chez lui fort à propos, approchons.

ACTE QUATRIEME.

SCENE III.

PHIDIPPE. LACHES. PAMPHILE.

PHIDIPPE *en sortant de chez lui sans aperçevoir les autres.*

En verité, Philumene, je suis aussi en colere contre vous, & bien fort, car vous avez fait là une chose très-malhonnête; il est vrai que c'est votre mere qui en est cause, & qui vous y a portée; mais pour elle, elle n'a point d'excuse.

LACHES. Phidippe, je vous rencontre fort à propos.

PHI-

PHIDIPPE. Qu'y a-t-il ?

PAMPHILE *bas*. Que leur vais-je répondre? & comment pourrai-je garder le secret?

LACHES. Afin que notre fille n'ait plus de peine à revenir chez nous, dites-lui que Soſtrata s'en va demeurer à la campagne.

PHIDIPPE. Ah, votre femme n'a point eu de tort en toute cette affaire, tout le mal eſt venu de la mienne.

PAMPHILE *bas*. Voici du changement.

PHIDIPPE. C'eſt elle qui nous brouille tous, Lachès.

PAMPHILE *bas*. Pourvû que je ne ſois point obligé de la reprendre, qu'ils ſe brouillent tous tant qu'il leur plaira.

PHIDIPPE. Je ſouhaite aſſûrement que l'alliance qui eſt entre nous, ſoit ferme & durable. Mais ſi vous êtes dans d'autres ſentimens, vous n'avez qu'à prendre votre enfant.

PAMPHILE *bas*. Je ſuis perdu! il a découvert qu'elle a accouché.

LACHES. Son enfant? & quel enfant?

PHIDIPPE. Il nous eſt né un petit-fils; quand ma fille ſortit de chez vous, elle étoit groſſe, & je n'en ai jamais rien ſû qu'aujourd'hui.

LACHES. En verité vous me donnez là une bonne nouvelle; je ſuis ravi qu'il nous ſoit né un petit-fils, & que Philumene ſoit heureuſement accouchée. Mais quelle eſpece de femme avez-vous donc? & quelle humeur eſt la ſienne? falloit-il nous tenir cela caché ſi long-temps? je ne ſaurois dire combien je trouve ce procedé-là mauvais.

PHIDIPPE. Je n'en ſuis pas plus content que vous, Lachès.

PAMPHILE *bas*. J'étois tantôt incertain de ce que je

je devois faire : mais présentement il n'y a plus lieu de balancer, puisqu'elle est suivie d'un enfant dont je ne suis pas le pere.

LACHES. A présent, Pamphile, vous ne devez plus hésiter.

PAMPHILE. *bas.* Je suis au desespoir.

LACHES. Nous avons souvent souhaité de vous voir pere; ce bonheur nous est arrivé, & j'en rends graces aux Dieux.

PAMPHILE. *bas.* Je suis mort!

LACHES. Reprenez votre femme, & ne vous opposez point à ce que je souhaite.

PAMPHILE. Mon pere, si elle étoit bienaise d'être ma femme, je suis sûr qu'elle ne m'auroit pas caché sa grossesse, comme elle a fait. Maintenant donc puisqu'elle ne m'aime plus, & que je ne crois pas que désormais nous puissions vivre bien ensemble, pourquoi voudriez-vous que je la reprisse?

LACHES. C'est une jeune personne qui a fait ce que sa mere lui a conseillé; cela est il étonnant? croyez-vous pouvoir trouver une femme qui ne fasse point de fautes? est-ce que les hommes n'en font point?

PHIDIPPE. Oça, Lachès, & vous, Pamphile, aviséz ensemble si vous devez la repudier, ou si vous voulez la reprendre: je ne puis pas empêcher les sottises de ma femme; de mon côté vous ne trouverez aucune difficulté, quelque parti que vous preniez. Mais que ferons-nous de l'enfant?

LACHES. Quelle demande! quelque chose qui arrive, il faut enfin que vous lui rendiez son fils, & que nous nourrissions un enfant qui nous appartient.

PAMPHILE. *bas.* Quoi, je nourrirai un enfant que le pere même a abandonné?

LACHES.

LACHES. Que dites-vous? Quoi donc, est-ce que nous ne l'élèverons pas, mon fils? l'exposerons-nous plûtôt, je vous prie? quelle extravagance est-ce là? ho enfin je ne puis plus me taire & vous me forcez à dire devant Phidippe des choses que je voudrois cacher. Croyez-vous que j'ignore le sujet de vos larmes, & d'où vient le trouble où je vous voi? Premierement, dès que vous avez voulu nous donner cette belle excuse, qu'à cause de votre mere vous ne pouviez avoir cette femme chez vous, votre mere vous a aussitôt promis de vous quitter la maison. A cette heure que vous voyez que cette excuse vous est ôtée, vous en trouvez une autre; c'est qu'il vous est né un fils sans qu'on vous ait rien dit de cette grossesse. Vous vous trompez, si vous croyez que je ne sache pas ce qui se passe dans votre coeur. Combien de temps ai-je souffert que vous eussiez une Maîtresse, afin que cette complaisance vous obligeât enfin à penser au mariage? Avec quelle bonté ai-je supporté les dépenses que vous avez faites pour elle? je me suis tourmenté, j'ai employé les prieres auprès de vous, afin de vous porter à vous marier; je vous ai remontré qu'il étoit temps de vous retirer de ces débauches; enfin vous avez pris une femme, & en m'obéissant vous avez fait votre devoir. Aujourd'hui vous vous r'engagez avec cette créature, & c'est par ses inspirations que vous faites le plus grand de tous les affronts à votre femme. Ne vous defendez point, car je connois très-bien que vous voilà réplongé dans votre premier train de vie.

PAMPHILE. Moi, mon pere?

LACHES. Oui vous-même; & c'est une grande injustice que vous faites, d'aller inventer des prétextes pour vous separer de votre femme, afin que ne

ne l'ayant plus pour témoin de vos actions, vous puissiez vivre avec cette coquine. Et enfin votre femme l'a fort bien vû; car quel autre sujet auroit-elle de quitter votre maison?

PHIDIPPE *bas*. Il a deviné; c'est cela même.

PAMPHILE. Je suis prêt de vous jurer qu'il n'est rien de tout cela.

LACHES. Reprenez donc votre femme, ou dites ce qui vous en empêche.

PAMPHILE. Il n'est pas temps présentement.

LACHES. Prenez donc votre fils, car pour lui il n'en peut; mais après cela nous songerons à la mere.

PAMPHILE *à part*. Je suis malheureux en toutes façons, & je ne sais ce que je dois faire; mon pere me presse par tant de bonnes raisons, *que je n'ai rien à lui répondre*. Je m'en vais, puisque j'avance si peu en me tenant ici. Je crois qu'ils n'éleveront pas cet enfant sans que je l'ordonne, surtout puisque ma belle-mere est pour moi.

LACHES. Vous vous enfuyez? ho, ho, & vous ne répondez rien de positif. Ne vous semble-t-il pas qu'il ait perdu le sens? Laissez-le faire. Phidippe, donnez-moi l'enfant, j'en aurai soin.

PHIDIPPE. Fort bien. Il n'est pas étonnant que sa femme ait été choquée de ce déreglement. Les femmes sont difficiles sur ce chapitre, & ne pardonnent pas volontiers ces sortes d'affronts. Voilà d'où vient sa colere; car ma femme me l'a dit; & je n'ai pas voulu vous le dire devant Pamphile; d'abord j'avois de la peine à le croire, mais présentement cela est clair, car je vois qu'il a l'esprit tout-à-fait éloigné du mariage.

LACHES. Que ferai-je donc, Phidippe? quel conseil me donnez-vous?

PHIDIPPE. Ce que vous ferez? je suis d'avis que

que nous allions trouver cette créature qui débauche votre fils; que nous la prenions de douceur; que nous nous plaignions d'elle, & qu'enfin nous la menacions, si elle a jamais aucun commerce avec lui.

LACHES. Je ferai ce que vous me conseillez. Hola, allez vîte chez cette Bacchis, qui demeure ici près de nous; & la priez de ma part de venir jusques ici. Je vous prie aussi, Phidippe, de m'aider en cette affaire.

PHIDIPPE. Ha, Lachès; je vous l'ai déja dit, & je vous le redis encore, je souhaite que notre alliance dure toûjours, s'il est possible, comme je l'espere. Mais voudriez-vous que je fusse présent quand vous lui parlerez?

LACHES. Vous avez raison, allez-vous-en, & cherchez une Nourrice pour notre enfant.

ACTE

ACTE QUATRIEME.

SCENE IV.

BACCHIS. LACHES. DEUX SERVANTES DE BACCHIS.

BACCHIS *sans voir Laches.*

Ce n'eſt pas pour rien que Lachès ſouhaite de me parler, & je ſuis bien trompée, ſi je ne devine à peu près ce qu'il me veut.

LACHES *en voyant venir Bacchis.* Il faut que je prenne bien garde que la colere où je ſuis ne m'empêche d'obtenir ce que je veux de cette Bacchis, ou que je ne faſſe rien de trop, & dont je puiſſe me repentir dans la ſuite. Je vais l'aborder. Bonjour, Bacchis.

BACCHIS. Bonjour, Monſieur.

LACHES. Je croi en verité que vous êtes un peu en peine de ce qui peut m'avoir obligé à vous envoyer prier de venir ici.

BACCHIS. Non ſeulement j'en ſuis en peine, mais quand je fais reflexion ſur ce que je ſuis, je tremble que la vie que je mene ne me nuiſe dans votre eſprit; car à cela près je pourrai facilement vous faire voir que je ſuis à couvert de tout reproche.

LACHES. Si cela eſt, vous n'avez rien à craindre; car je ſuis déja dans un âge auquel il n'eſt pas pardonnable de faire des fautes; c'eſt pourquoi auſſi je prends garde à moi de plus près, afin que je ne faſſe rien à la legère. Si, comme vous le dites, vous avez toûjours agi comme les perſonnes qui ont de l'honnêteté doivent faire; ou que vous ayez deſſein d'en uſer ainſi préſentement, il ſeroit malhonné-

honnête à moi de vous chagriner; & je ſerois injuſte de vous faire de la peine ſans aucun ſujet.

BACCHIS. En verité je vous ſuis très obligée de ces bons ſentimens; car les ſatisfactions qu'on nous fait après nous avoir rendu quelque déplaiſir, ne vous gueriſſent de rien. Mais que voulez-vous de moi?

LACHES. Vous recevez mon fils chez vous. . .

BACCHIS. Ah.

LACHES. Laiſſez-moi achever; avant qu'il eût une femme, j'ai ſouffert votre amour. *Il voit qu'elle veut parler.* Attendez, je n'ai pas encore dit ce que je veux vous dire. Préſentement il eſt marié; pendant qu'il eſt encore temps, ſongez à chercher un autre Amant qui vous ſoit plus aſſûré: car Pamphile ne vous aimera pas toûjours, & vous ne ſerez pas toûjours à l'âge où vous êtes.

BACCHIS. Qui vous a dit que je le reçois chez moi?

LACHES. Sa belle-mere.

BACCHIS. Moi?

LACHES. Vous-même: Et c'eſt par cette raiſon qu'elle a retiré ſa fille de chez nous, & que ſans en rien dire à perſonne, elle a voulu envoyer expoſer l'enfant dont Philumene vient d'accoucher.

BACCHIS. Lachès, ſi je ſavois quelque choſe de plus fort que le ſerment, pour vous obliger à croire ce que je vais vous dire, je vous l'offrirois, car rien n'eſt plus ſûr que depuis que Pamphile eſt marié, je n'ai plus voulu le voir abſolument.

LACHES. Que vous êtes aimable! Mais ſavez-vous ce que je veux, s'il vous plaît, que vous faſſiez?

BACCHIS. Quoi, je vous prie?

LACHES. Que vous alliez dans cette maison trouver ces femmes, & que vous leur offriez aussi de jurer, *qu'il n'est rien de tout ce dont on vous accuse.* Faites, je vous prie, qu'elles n'ayent sur cela aucun soupçon dans l'esprit, & vous tirez de tout reproche.

BACCHIS. Je le ferai; quoique je sois sûre que de toutes celles qui vivent comme moi, il n'y en a pas une qui le fît, & qui pour une chose comme celle là, voulût se présenter devant une femme mariée; mais je ne veux pas que Pamphile soit soupçonné injustement: & que sans sujet il vous paroisse plus leger qu'il n'est, à vous, dis-je, à qui assûrément il le doit le moins paroître. Il en a usé avec moi d'une maniere qui m'oblige à lui rendre tous les services que je pourrai.

LACHES. Ce que vous venez de me dire me désarme, & m'appaise entierement; car ces femmes ne sont pas les seules qui vous ont accusée de recevoir mon fils, je l'ai crû aussi bien qu'elles. Présentement que je vois que vous êtes toute autre que nous ne pensions, je vous prie d'être toûjours la même, & de vous servir de nous en tout ce qu'il vous plaira. Si vous changez de sentiment . . . Mais je veux me taire, de peur de vous dire quelque chose qui pût vous fâcher. Je vous avertis seulement d'une chose, c'est de m'avoir plûtôt pour ami que pour ennemi.

BACCHIS. Je ferai tous mes efforts pour cela.

ACTE

ACTE QUATRIEME.

SCENE IV.

PHIDIPPE. LACHES. BACCHIS. DEUX SERVANTES DE BACCHIS.

PHIDIPPE *à la Nourrice au dedans du logis.*

Nourrice, tu ne manqueras de rien chez moi, tu auras tout en abondance; mais quand tu auras bien bû & bien mangé, je te prie que notre enfant trouve sa bouteille pleine; & qu'il tette son sou.

LACHES *à Bacchis.* Je vois notre beau-pere qui vient; il amene une nourrice pour notre petit fils. Phidippe, Bacchis jure par tous les Dieux . . .

PHIDIPPE. Est ce donc là elle?

LACHES. Elle-même.

PHIDIPPE. Ma foi ces créatures ne craignent guere les Dieux, & je croi que les Dieux ne prennent guere garde à elles.

BACCHIS. Je suis prête à donner mes esclaves, vous pouvez en tirer la verité par tous les tourmens qu'il vous plaira. *à part.* Il s'agit présentement de ceci; il faut que je fasse en sorte que la femme de Pamphile retourne avec lui; si je puis en venir à bout, j'aurai acquis une assez grande reputation, & je serai bien contente d'avoir fait ce que toutes les autres femmes comme moi évitent de faire.

LACHES *à Phidippe.* En examinant la chose à fond, nous avons trouvé que nous avons eu de nos femmes des soupçons très mal fondés. Maintenant

tenant ſervons nous de Bacchis; car ſi votre femme connoît qu'elle a ajoûté foi à une fauſſe accuſation, elle ceſſera d'être en colere. Et d'un autre côté ſi mon fils eſt fâché que ſa femme ſoit accouchée ſans qu'elle lui ait rien dit de ſa groſſeſſe, ce n'eſt pas grand' choſe, ce chagrin paſſera bientôt. En bonne foi, il n'y a rien là qui doive les porter à ſe ſeparer.

PHIDIPPE. Je ſouhaite que cela ſoit comme vous le dites.

LACHÉS. Mais interrogez-là vous-même, la voilà elle vous donnera ſatisfaction.

PHIDIPPE. A quoi bon tout ce diſcours, ne ſavez-vous pas là deſſus mes ſentimens? faites ſeulement que nos femmes ſoient contentes.

BACCHIS. Voulez-vous donc que j'entre pour cela?

LACHES. Allez, tirez-les du ſoupçon où elles ſont, & faites en ſorte qu'elles vous croyent.

BACCHIS. J'y vais; quoique je ſache très-bien que ma vûe ne leur ſera pas fort agréable; car une femme mariée eſt ennemie des perſonnes de ma profeſſion, ſurtout lorsqu'elle eſt mal avec ſon mari.

LACHES. Mais je vous aſſûre qu'elles ſeront de vos amies, quand elles ſauront pourquoi vous êtes là.

PHIDIPPE. Mais je vous promets que lorsqu'elles ſauront ce qui vous mene chez elles, elles ſeront de vos amies; car par là vous les tirerez de l'erreur où elles ſont, & vous vous juſtifierez.

BACCHIS *bas*. Ah, je meurs de honte de me préſenter devant Philumene; *à ſes eſclaves:* Suivez-moi toutes deux.

LACHES. Qu'y a-t-il que je vouluſſe plûtôt ſouhaiter que ce qui arrive aujourd'hui à cette femme? Elle va nous faire un très-grand plaiſir ſans qu'il

qu'il lui en coute rien, & se rendre à elle-même un service fort considerable. Car s'il est vrai qu'elle ait rompu tout de bon avec Pamphile, elle est sûre que par ce moyen elle aquerra de la réputation, du bien & de l'honneur; elle témoignera à mon fils sa réconnoissance, & en même temps elle se fera des amis.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

PARMENON. BACCHIS. DEUX SERVANTES DE BACCHIS.

PARMENON.

Parbleu, mon Maître compte bien ma peine pour peu de chose, de m'avoir envoyé ainsi pour rien dans un lieu où il m'a fallu demeurer tout le jour inutilement à attendre cet hôte de Mycone, ce Callidemidès. J'étois là assis comme un sot, & quand je voyois venir quelqu'un, j'allois au devant de lui: Dites-moi, je vous prie, lui disois-je, êtes vous de Mycone? Non. Mais ne vous appellez-vous point Callidemidès? Non. N'avez-vous point ici quelque Hôte qui se nomme Pamphile. Non, me disoient-ils, & je croi aussi par ma foi qu'il n'y a point de Callidemidès dans le monde. Enfin je commençois déja à avoir honte; je m'en suis venu. Mais d'où vient que je voi Bacchis qui sort de chez notre beau-pere, quelle affaire a-t-elle là dedans?

BACCHIS. Ha, Parmenon, tu arrives fort à propos, cours vîte chercher Pamphile.

PARMENON. Pourquoi faire?

BACCHIS.

BACCHIS, Dis-lui que je le prie de venir.

PARMENON. Vous trouver ?

BACCHIS. Non, trouver Philumene.

PARMENON. Qu'y a-t-il ?

BACCHIS. Ne t'informe pas de ce qui ne te regarde point.

PARMENON. Ne lui dirai-je rien davantage ?

BACCHIS. Dis-lui que Myrrhine a reconnu que la bague qu'il me donna autrefois, étoit à sa fille.

PARMENON. J'entends. Est-ce là tout?

BACCHIS. Oui. Il sera d'abord ici, quand tu lui auras appris ce que je te dis là. Mais est-ce que tu t'endors ?

PARMENON. Non en bonne foi, d'aujourd'hui on ne m'en a donné le temps, j'ai passé toute la journée à courir comme un miserable, j'ai toûjours marché.

ACTE CINQUIEME.

SCENE II.

BACCHIS.

Quelle joye la visite que je viens de faire va-t-elle causer à Pamphile! quel bonheur viens-je de lui procurer! combien lui ai-je épargné de chagrins! je lui rends un fils, que sa belle-mere, sa femme & lui-même ont pensé faire périr; je lui redonne une femme qu'il ne croyoit pas pouvoir jamais reprendre; je le tire de l'embarras qui causoit les soupçons que son pere & Phidippe avoient de lui, & c'est cette bague qui a donné lieu à tout cela. Car je me souviens qu'il y a à peu prés dix mois que Pamphile entra un soir chez moi tout seul, hors d'haleine, plein de vin, & tenant cette bague. J'eus peur d'abord: Mon cher Pam-

Pamphile, lui dis-je, je vous prie, d'ou vient que vous êtes si troublé? & où avez-vous trouvé cette bague? dites le moi. Il fait semblant de songer à autre chose. Voyant cela, je commence à soupçonner quelque mystere, & à le presser davantage. Enfin il m'avoue qu'il avoit rencontré dans la rue je ne sais quelle fille, qu'il avoit violée, & à qui il avoit arraché cette bague, comme elle faisoit tous ses efforts pour se défendre. Myrrhine vient de la reconnoître à mon doigt; elle m'a demandé d'où je l'avois, je lui ai conté toute l'histoire; & voilà ce qui à fait découvrir que cette fille, que Pamphile avoit rencontrée dans la rue, étoit Philumene, & que l'enfant est à lui. Je suis ravie d'être cause qu'il lui arrive tant de sujets de joye, quoique ce ne soit pas là ce que demandent toutes les personnes comme moi; ce n'est pas aussi notre interét que nos Amans se trouvent bien du mariage; mais le gain ne me portera jamais à faire rien de mal-honnête. Pendant que je l'ai pû, j'ai profité de sa liberalité & de son commerce; j'avoue même que son mariage ne m'a pas été indifferent; mais au moins j'ai la consolation de n'avoir rien fait qui ait dû m'attirer le déplaisir que cela me cause. Il est juste de souffrir les chagrins qui nous viennent des personnes de qui nous avons reçu mille bienfaits.

ACTE CINQUIEME.

SCENE III.

PAMPHILE, PARMENON, BACCHIS.

PAMPHILE.

Encore une fois, mon cher Parmenon, je te prie, voi bien de ne pas me donner une nouvelle

qui ne ſoit bien ſûre & bien claire; ne viens pas me jetter ici dans une fauſſe joye qui ſeroit de peu de durée,

PARMENON. Cela eſt tout vû.

PAMPHILE. En es-tu bien aſſûré?

PARMENON. Très-aſſûré.

PAMPHILE. Si cela eſt, je ſuis heureux comme un Dieu.

PARMENON. Vous trouvez que cela eſt.

PAMPHILE. Attends, arrête un peu; j'ai peur de croire une choſe, & que tu ne m'en diſes une autre.

PARMENON. J'entends,

PAMPHILE. Il me ſemble que tu m'as dit que Myrrhine a trouvé que la bague de Bacchis eſt la ſienne.

PARMENON. Cela eſt vrai.

PAMPHILE. Que c'eſt la même bague que je lui donnai autrefois; & que c'eſt Bacchis qui t'a dit de venir me le dire. Cela eſt-il ainſi?

PARMENON. Oui, vous dis-je.

PAMPHILE. Qui eſt plus heureux que moi! & y a-t-il perſonne que l'amour favoriſe davantage? Mais que te donnerai je pour cette nouvelle? quoi? que puis-je te donner? je ne ſais.

PARMENON. Mais moi je le ſais bien.

PAMPHILE. Qui?

PARMENON. Rien en verité, car je ne ſais ni quel avantage vous trouvez dans cette nouvelle, ni le plaiſir que je vous fais en vous l'apportant.

PAMPHILE. Je te laiſſerois aller ſans te rien donner, moi qui étois mort, & que tu as retiré du tombeau? ha tu me crois trop ingrat. Mais je vois Bacchis, je vais l'aborder.

BACCHIS. Bonjour, Pamphile.

PAM-

PAMPHILE. Oh, Bacchis, ma chere Bacchis, à qui je dois la vie!

BACCHIS. J'ai une grande joye de ce qui est arrivé, & cela me fait un veritable plaisir.

PAMPHILE. Par toutes vos actions vous me faites voir que cela est comme vous le dites. Vous avez toûjours vos manieres charmantes, & l'on peut dire de vous avec justice que dans tous les lieux où vous paroissez, vous portez la joye & les plaisirs.

BACCHIS. Et vous, en verité, vous avez toûjours la même politesse & le même esprit: il n'y a jamais eu d'homme plus flateur ni plus obligeant que vous.

PAMPHILE. Ha, ha, ha, me dites-vous ces douceurs?

BACCHIS. Vous avez eu raison, Pamphile d'aimer votre femme? je ne l'avois jamais vûe qu'aujourd'hui, que je sache, mais elle m'a paru très-aimable,

PAMPHILE. Dites la verité.

BACCHIS. Que je meure, si cela n'est vrai.

PAMPHILE. Mais dites-moi, je vous prie, n'avez-vous rien dit de tout ceci à mon pere?

BACCHIS. Rien.

PAMPHILE. Il n'est pas besoin aussi de lui en dire le moindre petit mot. Je serai bien-aise que l'on ne fasse pas ici comme dans les Comedies, où tout le monde a connoissance de tout: ici ceux qui doivent en être informés, le sont; mais pour ceux à qui il n'est pas necessaire de l'apprendre, il n'en sauront rien.

BACCHIS. Bien loin de vouloir le dire, je vais vous faire voir que vous le cacherez très-facilement. C'est que Myrrhine a dit à Phidippe qu'elle

m'avoit crûe à mon ſerment: & que cela ſuffiſoit pour vous juſtifier dans ſon eſprit.

PAMPHILE. Voilà qui eſt très-bien, & j'eſpere que cela réüſſira ſelon nos deſirs.

PARMENON. Mon Maître, m'eſt-il permis de ſavoir quel bien j'ai fait aujourd'hui? ou qu'eſt-ce que vous voulez dire là?

PAMPHILE. Non.

PARMENON. Je m'en doute pourtant. Moi je l'ai tiré du tombeau! comment l'ai-je pû faire?

PAMPHILE. Tu ne ſais pas, Parmenon, combien tu m'as fait de plaiſir aujourd'hui! & de quels chagrins tu m'as tiré.

PARMENON. Pardonnez-moi, en verité je le ſais fort bien, & je ne l'ai pas fait ſans y bien penſer.

PAMPHILE. Ho, j'en ſuis perſuadé.

PARMENON. Eſt ce que Parmenon laiſſeroit échaper aucune occaſion de faire ce qu'il faut?

PAMPHILE. Sui-moi.

PARMENON. Je vous ſuis, Monſieur; *ſeul*: en bonne foi j'ai fait aujourd'hui plus de bien ſans y penſer, que je n'en ai fait de ma vie le voulant faire. Adieu, Meſſieurs, battez des mains.

FIN.

Verzeichnis

der neuern Verlagsbücher, welche in der Meyerschen Buchhandlung seit einigen Jahren herausgekommen.

Abbt, Thomas, Uebersetzung des Sallustius von der Zusammenrottung des Catilina, 2 Theile 8. 1767. 1772.

Arnolds, Gottfr. Evangelische Botschaft der Herrlichkeit Gottes in Jesu Christo, nach den ordentlichen Sonn- und Festtagsevangelien vorgetragen, wie auch kurze Betrachtungen über den Psalter, 4. 1759.

Babue Schriften, oder die Welt wie sie ist, aus dem Celtischen übersetzt 8. 1761.

Behmeri, *Friderici*, novum Jus Controversum explicans illustriores Controversias Juris Gentium, Publici, Feudalis, Canonici, Civilis, Criminalis, Cambialis &c. maximam partem in summo tribunali Regio Berolinensi, in suprema Curia Regio-Electorali Marchica, in superiori revisionum collegio litigiorum oeconomico-politico-cameralium inque plurimis aliis judiciis delegatis &c. collectas, 2 Tomi, 4 maj. 1771.

Beschreibung des Landes Kamschatka, verfasset von Stephan Krascheninikow, mit Kupfern und Landkarten, übersetzt von Joh. Tobias Köhler, gros 4. 1766.

von Blainville, Hrn. Reisen durch Holland, Oberdeutschland und die Schweitz, besonders aber durch Italien, aus des Verfassers eigenen Handschrift in Englischer Sprache zum Druck befördert von Georg Turnbull und Wilhelm Guthrie, nunmehr in das Teutsche übersetzt und mit Anmerkungen versehen von Joh. Tobias Köhler, 5 Bände, gros 4. 1764 bis 1766.

Ciceronis, *M. Tullii*, Selectae Orationes mit teutschen Anmerkungen erläutert von Just. Conr. Mensching, 8. 1766.

— auserlesene Reden, nebst einer Zugabe Livianischer Reden, und einem Anhange dreier Briefe, herausgegeben von Joh. Michael Heinze, gros 8. 1767.

ch. Cro

ej. Erzählungen, gesamlet von M. Martin Friedrich Sörgel, 8. 1768.

ej. Epistolae ad familiares ex recensione Graevii, nebst einigen Hülfsmitteln, die Briefe des Cicero zu verstehen, von M. Martin Friedrich Sörgel, 12. 1770.

ej. drei Bücher von den Pflichten, aus dem Lateinischen übersetzt, und mit Anmerkungen erläutert von Joh. Mich. Heinze, 8. 1770.

Clarks, Eduard, Briefe von dem gegenwärtigen Zustande von Spanien, geschrieben zu Madrid in den Jahren 1760. und 1761. übersetzt von Joh. Tobias Köhler. Nebst einem Anhange von der Schaafzucht und ausnehmender Feinigkeit der Wolle in Spanien. 8. 1765.

Cornelii Nepotis vitae excellentium Imperatorum, ad exemplum optimarum editionum expressae notisque maxime geographicis & historicis illustratae a Justo Conrado Mensching, 8. 1764.

Q. Curtius Rufus von dem Leben und Thaten Alexanders des Großen, ins Teutsche übersetzt von M. Franz Wagner, gros 8. 1768.

Demosthenis und Aeschinis Reden, verteutschet und mit nöthigen Anmerkungen erläutert von D. Joh. Jacob Reiske, 5 Bände, gros 8. 1764 bis 1768.

des Dionysius von Halikarnaß Römische Alterthümer, ins teutsche übersetzt, von Joh. Lorenz Benzler, zwei Bände, groß 8. 1771.

Ernsting, Arthur Conr. historische und physicalische Beschreibung der Geschichte der Pflanzen, welcher Linnäus systematisches Verzeichnis von den Geschlechtern der Pflanzen beygefüget worden, mit Kupfern, 2 Theile, 4. 1761. 1762.

ej. Nucleus totius medicinae quinque partitus, oder des vollkommenen und allzeit fertigen Apothekers, 2 Bände, zweite sehr vermehrte und durchgehends neuausgearbeitete Auflage, gros 4. 1770. 1771.

Ector, *Joh. Georg.* Commentationum & Opusculorum Voluminis Imi Pars I. II. & IIItia 4 maj. 1763 usque 1771.

Fabeln für Kinder, aus den besten Dichtern, 8. 1771.

Froriep, J. F. Bibliothek der theologischen Wissenschaften, Ersten Bandes 1. bis 6ter Theil, 8. 1771.

Geschichte, natürliche und bürgerliche, von Californien nebst einer neuen Charte dieses Landes und der benachbarten Meere, aus dem Englischen übersetzt von Joh. Christ. Adelung, 3 Theile, gros 4. 1769. 1770.

Geschichte, natürliche, des menschlichen Geschlechts,

aus

aus dem französischen übersetzt von J. G. E. Springer, 8. 1768.

Gespräche über die Leidenschaften der Menschen, aus dem Französischen übersetzt von G. 8. 1762.

Goebel, Joh. Heinr. David. Beyträge zur Staatsgeschichte von Europa unter Kaiser Carl dem fünften, aus theils gedruckten theils ungedruckten Nachrichten, mit einer Vorrede Christ. Heinr. Freyherrn von Senkenberg, gros 4. 1767.

Goguet, Anton Yves, Untersuchungen von dem Ursprung der Gesetze, Künste und Wissenschaften, wie auch ihrem Wachsthum bey den alten Völkern. Aus dem französischen übersetzt von Georg Christoph Hamberger, mit Kupfern, 3 Theile, gros 4. 1760 bis 1762.

Grau, Joh. David, Abhandlung von den Wundmitteln überhaupt, 8. 1763.

ej. Abhandlung von den Erweichmitteln zum Gebrauch der Aerzte, und Heilärzte, mit einer Vorrede von der Nothwendigkeit und Nützlichkeit der philosophischen Erkentnis in der Arzneygelahrheit. 8. 1765.

ej. Anfangsgründe der Hebammenkunst, mit Kupfern, gros 8. 1765.

ej. Principia cognitionis humanae, 8. 1767.

ej. Abhandlung von der lebendigen Kraft des menschlichen Körpers, gros 8. 1768.

Grupen, Christ. Ulrich. Origines Germaniae, oder das älteste Teutschland unter den Römern, Franken und Sachsen, 3 Theile, 4. 1764 bis 1767.

ej. Abhandlung von denen Advocatis, und denen in Römischen Rechten und Reichsgesetzen auch Tribunalcanzley, und Hofgerichtsordnungen verbotenen Pactis der Advocaten mit ihrer Parthey, 4 1765.

Hake, Christ. Wilh. Versuch einer diplomatischen Geschichte der Preußischen Hinterpommerschen Immediatstadt Cöslin, seit ihrer vor 500 Jahren erlangten städtischen Einrichtung, 4. 1765.

Hambergers, Georg Christoph, zuverlässige Nachrichten von den vornehmsten Schriftstellern vom Anfang der Welt bis 1500. Mit einer Vorrede des Hrn. Professor Gesner, 4 Theile, gros 8. 1756 bis 1764.

ej. kurze Nachrichten von den vornehmsten Schriftstellern vor dem sechzehnten Jahrhundert, in einem Auszuge aus seinem größern Werke, 2 Theile, gros 8. 1768.

ej. das gelehrte Teutschland, oder Lexicon der jetztlebenden teutschen Schriftsteller, 3 Abschnitte und 2 Nachträge, gros 8. 1767 bis 1769.

Ham-

Hambergers, Georg Erhard, Semiotische Vorlesungen über Jodok Lommens medicinische Wahrnehmungen, 4 Bände, 8. 1767 bis 1771.

Hellmann, J. A. H. Gedichte, 8. 1769.

Helwing, *Christ. Fridr.* Dicta ordinem salutis spectantia ad ductum thesium theologicarum Sigm. Jac. Baumgarten, ex sacris hebraeo & graeco fontibus. 8. 1756.

des Herodotus, neun Bücher der Geschichte, aus dem Griechischen übersetzt, und mit einem Register, in welchem einige nöthige Erläuterungen mit eingeschaltet sind, von Joh. Eustach. Goldhagen, gros 8. 1756.

Hofmann, Joh. Andr. Abhandlung von dem vormaligen und heutigen Kriegsstaate, 2 Theile, gros 8. 1769.

des Homerus Werke aus dem Griechischen neu übersetzt, und mit einigen Anmerkungen erläutert von Christ. Tob. Damm, 4. Bände, gros 8. 1769 bis 1771.

Jacobi, Adam Friedr. Ernst, Sechs Predigten vor sechs unterschiedenen Gemeinden gehalten, 8. 1771.

Joseph der Zweite, 4. 1771.

Justinianus, des Kaisers, vier Bücher der Institutionen, nach dem angehängten Grundtext übersetzt von zweyen Freunden der Rechtsgelehrsamkeit, 8. 1765.

einer Kirchengeschichte, Versuch, des achtzehnten Jahrhunderts, 3 Theile, 8. 1771.

Kundschafter, der teutsche, in Briefen eines durch Westphalen und Niedersachsen reisenden Engländers, aus der zweiten Londner Ausgabe von 1740. übersetzt von U** dem Verfasser des Kameralisten 8. 1764.

Lexicon, *novum*, latinum studiosae antiquarum litterarum juventutis usibus accommodatum, edidit Guilielmus Crichton, 8 maj. 1769.

Livius pro prima Classe Gymnasiorum Scholarumque latinarum ita excerptus ut intra anni spatium praelegi possit & simul historia in connexione cum fide ingenio stiloque Livii gustentur à Mart. Fridr. Soergel. 8. 177 -

Lodtmann, *Just. Friedr. Ang.* de Jure Holzgraviali praesertim in Episcoparu Osnabrugensi libellus, 8. maj. 770.

Mensching, *Just. Conr.* nouvelle Bibliotheque choisie des meilleurs Auteurs François, pour l'instruction publique, & particuliere des jeunes-gens de l'un & de l'autre Sexe; & pour le délassement d'esprit des personnes les plus avancées dans la connoissance de la langue francoise, 8. 1771.

Michaelis, Aug. Benedict. Einleitung zu einer vollständigen Geschichte der Chur- und Fürstlichen Häuser in Teutschland, 2 Theile, gros 4. 1759. 1760.

der Monitor oder Brittische Patriot, aus dem Englischen übersetzt, 2 Theile, gros 8. 1764.

Nachricht an das teutsche Publikum von einer im Verlage der Meyerschen Buchhandlung zu Lemgo, von künftigen Ostern g. G. 1772 an herauskommenden periodischen Schrift, unter dem Titel: Ueber die neueste teutsche Litteratur, 8. 1772.

Otia in Otio minime otiosi, enthaltend verschiedene rechtliche practische Anmerkungen, besonders über die Eisenhartische Erzählungen von besondern Rechtshändeln, nebst einem Muster dergleichen Erzählung ꝛc. 8. 1771.

Petzelius, J. G. Beschreibung des so bekanten Sonner-Gestütes in der Grafschaft Lippe, 8. 1771.

Pubstkuche, Friedr. Christ. Beyträge zu den Denkwürdigkeiten der Grafschaft Lippe überhaupt, und in Absicht auf die Religions- und Kirchengelegenheiten insonderheit, 4. 1769.

Reliquien, poetische, 8. 1770.

Richteri, *Zachariae*, Institutiones juris criminalis Carolino & Saxonico juri accommodatae in usum praelectionum Academicarum. Accessit in calce constitutio criminalis Caroli V. 8. 1763.

Schmausen Joh. Jacob, academische Reden und Vorlesungen über das teutsche Staatsrecht, herausgegeben von J. A. H. Heldmann, 4. 1766.

von Segner, Joh. Andr. deutliche und vollständige Vorlesungen über die Rechenkunst und Geometrie, zum Gebrauche derjenigen, welche sich in diesen Wissenschaften durch eigenen Fleiß üben wollen, mit vielen Kupfern, zweyte durchgehends verbesserte Auflage, 4. 1767.

Springer, Joh. Christ. Erich, Abhandlung von dem teutschen Weinbau, mit einer Betrachtung über den Nutzen des Weinbaues und die Nothwendigkeit des Luxus, 8. 1769.

von Steinen, Joh. Diedrich, Westphälische Geschichte, mit Kupfern, 4 Theile, 8. 1749 bis 1760.

Stosch, Ferdinand, Predigten zur Beförderung der heilsamen Erkäntnis und des rechtschaffenen Wesens, 8. 1761.

Suetonius, Kajus, Tranquillus ins teutsche übersetzt von M. Joh. Franz Wagner, gros 8. 1771.

Taciti, C. *Cornelii*, de situ, moribus, & populis Germaniae libellum, cum indice geographico in usum scholarum edidit M. Mart. Friedr. Soergel, 12. 1779.

Taciti,

Taciti, C. *Cornelii*, Livius Agricola ex recensione Joh. Aug. Ernesti, editus à M. Mart. Friedr. Soergel, 8. 1772.

Thucydides Geschichte des Peloponnesischen Krieges, aus dem Griechischen übersetzt, und mit kritischen Anmerkungen erläutert von J. D. Heilman, gros 8. 1760.

Trampel, Joh. Erhard, Beschreibung des Bades zu Meinberg in der Grafschaft Lippe, 8. 1770.

Ueber die schönen Geister und Dichter des achtzehnten Jahrhunderts, vornehmlich unter den Teutschen, gros 8. 1771.

Welthusen, J. C. der sanfte Tod, als eine Folge eines wohlangewandten Lebens, in einer Predigt über Lucas II, 25. 32. abgehandelt, 8. 1769.

ej. die Lehre vom Gebet, in einigen Predigten abgehandelt, 8. 1770.

ej. gerettete Authenticität der beyden ersten Capitel des Evangeliums des heil. Matthäi, aus dem Englischen übersetzt von J. L. Benzler, gros 8. 1771.

Ungewitter, Reinh. Christ. Erklärung des Briefes des heiligen Jacobs, 4. 1754.

Walchii, *Christ. Gail. Franc.* Bibliotheca symbolica vetus, ex monimentis quinque priorum seculorum maxime collecta & observationibus historicis ac criticis illustrata, 8. maj. 1770.

Walch, Christ. Wilh. Franz, neueste Religionsgeschichte, erster Theil, gros 8. 1771.

Wangermann, Friedr. Wilh. Anweisung zum Inquiriren, 8. 1770.

von Wattewille, Alex. Ludw. Geschichte des Schweitzerbundes, aus dem französischen übersetzt, und nebst den Anmerkungen des Verfassers mit neuen Anmerkungen begleitet vom Hrn. Hofrath Bel, 2 Theile 8. 1763.

von Zimmermann, Hrn. Versuch einer Moral für den Soldatenstand, nebst Betrachtungen über verschiedene andere Gegenstände, aus dem französischen übersetzt durch G. Stephan Evert, 8. 1771.

Noch sind neugedruckt:

Schmidts Phantasien nach dem Petrarka 8. 1772.

eben desselben vermischte Gedichte, erster Theil 8. 1772.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0436
DFG

LBMV Schwerin
002 680 84X
33

Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1753374561/phys_0437
DFG



Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker

http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1753374561/phys_0438

DFG

ion. Que dis-tu?

présentement Phe-
donner à l'Amour
uveaux plaisirs?
jouer votre rôle.

re. Mais il vous
sien. & de pren-
ébauche chez moi,
llards que je vais
cette petite Escla-
n que ne me vo-
s s'imaginer que
là votre porte qui

IEME.

HORMION.

autres..

Fortune. De com-
s pas comblé mon

veut-il dire?
intes n'avez-vous
je m'amuse ici à
c promptement ce
lus vite chercher
e ce qui lui est

rens-tu ce qu'il dit?

PHOR-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1753374561/phys_0439
DFG